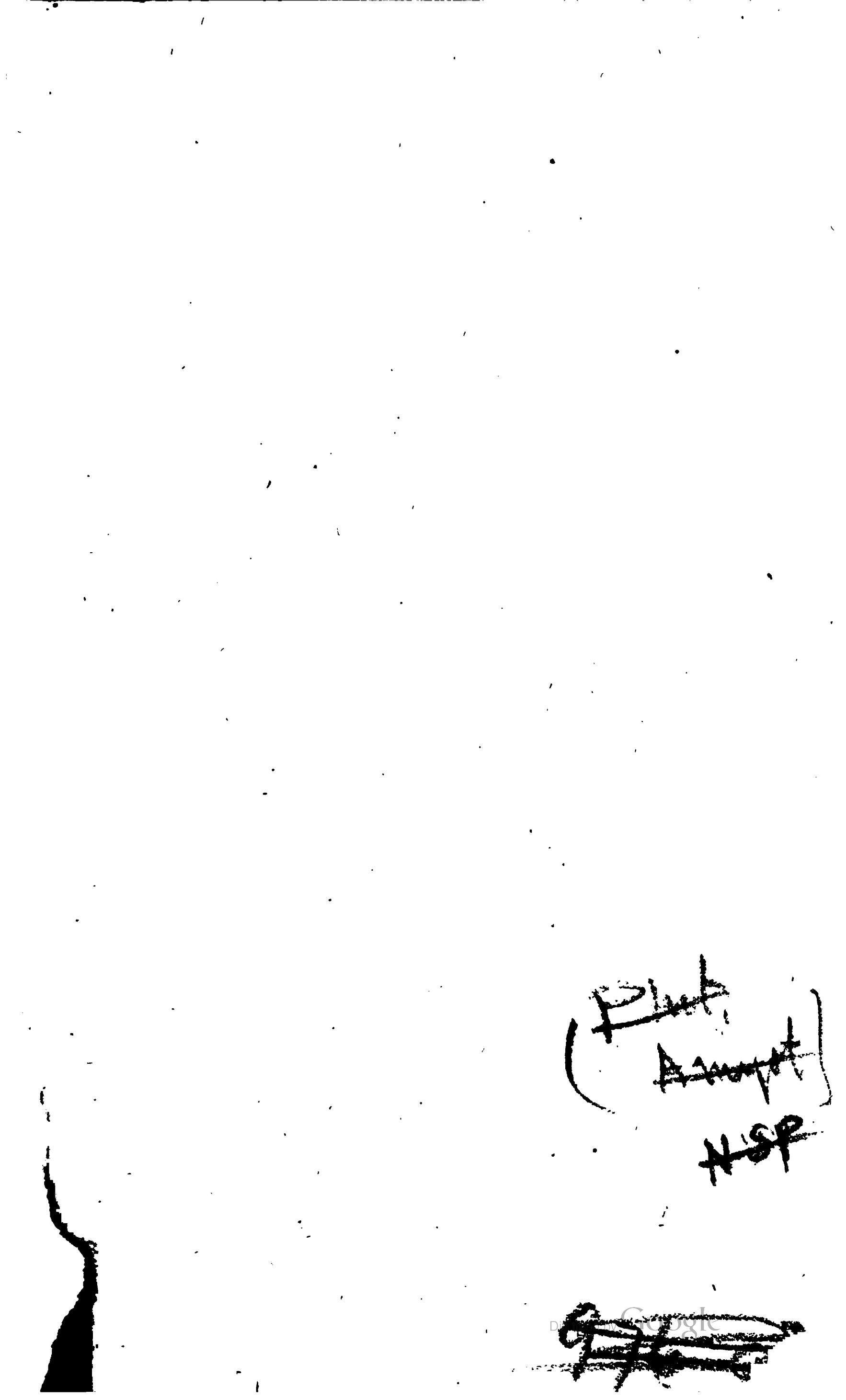




OEUVRES

DE PLUTARQUE.

TOME VINGT-UNIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

OEUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

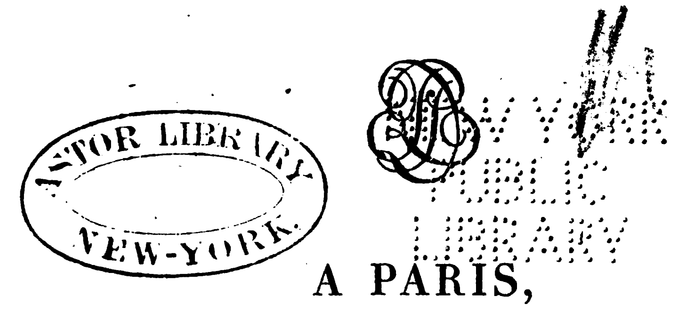
TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS
PAR MM. BROTIER, VAUVILLIERS, ET CLAVIER.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE NEUVE DES PETITS-CHAMPS, N° 17.
M DCCC XX.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ANTIPHON.

Origine d'Antiphon. II. Est le premier qui ait composé des plaidoyers. III. Caractère de son éloquence. IV. Temps où il vivoit. V. Sa mort. VI. Diverses manières de la raconter. VIII. Nombre de ses oraisons. IX. Se chargeoit de guérir l'ennui. X. Autres ouvrages d'Antiphon. XI. Décret du sénat d'Athènes contre cet orateur.

Depuis environ la 78e *jusqu'à la seconde année de la* 92e *olympiade,* 411 *ans avant J. C.*

LES
OEUVRES MÊLÉES
DE PLUTARQUE.

VIES DES DIX ORATEURS.

ANTIPHON.

Antiphon fils de Sophilus, natif du bourg de Ramnus, fut escholier de son propre pere qui tenoit eschole, où lon dit qu'Alcibiades mesme alloit lors qu'il estoit encore enfant, et aiant acquis la suffisance de bien dire, de soy-mesme, pour la vivacité de son entendement, comme quelques uns estiment, il s'entremit des affaires publiques, et ne laissa pas pourtant de dresser aussi une eschole, où il eut quelque different en matiere de lettres avec le philosophe Socrates, non pour disputer par æmulation opiniastrement, mais pour reprendre sa façon de faire, ainsi comme a escrit Xenophon au premier de ses commentaires des faicts et dicts de Socrates.

II. Il composa des oraisons à quelques uns de ses citoiens qui l'en requirent, pour s'en servir en jugement à defendre et justifier leurs causes : et fut le

premier, à ce que lon dit, qui commença ceste façon de faire (1), car on ne trouve pas une oraison judicielle pour prononcer en jugement, faitte par aucun des orateurs qui ont esté paravant luy, non pas mesme de ceux de son temps (pour ce que la coustume n'estoit pas encore d'en composer ainsi pour autruy) ny de Themistocles, ny de Pericles (2), ny d'Aristides, combien que les temps leur presentassent plusieurs occasions, voire necessitez, de ce faire : et si n'estoit point par insuffisance qu'ils s'en abstenoient, ainsi qu'il appert de ce qui est escrit par les historiens de chascun de ceux dont nous avons fait mention. Au reste tous les plus anciens dont nous nous pouvons souvenir, qui ont eu ce mesme stile, et exercé ceste mesme forme de dire, comme Alcibiades, Critias, Lysias et Archinoüs, on trouvera qu'ils ont tous hanté et conferé avec Antiphon, qui estoit desjà vieil : car aiant l'entendement grand et profond, il fut le premier qui composa et meit en lumiere des institu-

(1) C'est ce que témoigne Ammien Marcellin, XXX, 4. Antiphon le Rhamnusien, dit-il, est le premier qu'on dit avoir retiré des honoraires pour avoir pris, devant les tribunaux, la défense des autres.

(2) Voyez la Vie de ce célèbre Athénien, t. II des Vies, p. 159. On y voit, dans les chapitres XIII, XIV et XV, quelle a été son éloquence qui lui a valu le surnom d'Olympien. Plutarque dit positivement comme ici, dans le dernier de ces chapitres, p. 174, *qu'il n'est rien demouré des œuvres de Péricles par escrit.* Nous n'avons qu'un très court fragment d'un de ses discours, inséré en entier dans le Traité, *Comment on se peult louer soy-mesme*, t. II, des Morales, chap. VII, p. 403.

tions en l'art oratoire (1), de maniere (2) qu'il estoit surnommé Nestor. Et Cecilius, au Traitté qu'il a fait de luy, conjecture qu'il ait esté precepteur de Thucydides l'historiographe, par ce qu'il le loue (3).

III. Il est en son langage exquis, plein de persuasion, aigu et subtil en invention, ès choses malaisées artificiel, assaillant à couvert (4), tournant son dire aux loix, et à esmouvoir les affections, visant tousjours à ce qui est le bienséant, et de plus belle apparence (5).

IV. Il fut environ les guerres des Perses (6), et du temps de Gorgias le Leontin sophiste, estant un peu

(1) Quintilien nous confirme ce témoignage de Plutarque : *Antiphon quoque et orationem primus omnium scripsit, et nihilominus artem ipse composuit.* Photius et Clement d'Alexand. I, Stromat., nous apprennent la même chose.

(2) Lisez, d'après le grec : et il étoit d'une si grande pénétration, qu'il fut surnommé Nestor.

(3) Voici ce que Thucydide dit de mieux en faveur d'Antiphon. « Mais Antiphon composa le *décret proposé par Pisandre*, et ac- « commoda le reste, parcequ'il ne le cédoit à pas un des Athé- « niens en esprit, en éloquence, ni en vertu; mais il ne parloit « point en public, ni ne se présentoit dans les assemblées du peu- « ple, à qui il étoit suspect pour ses grandes qualités, et se con- « tentoit de servir ceux qui avoient à haranguer devant le peuple « et devant les juges. Lorsque le gouvernement des quatre-cents « fut aboli, et que le peuple rechercha leurs actions pour les pu- « nir, ce fut lui qui se défendit le mieux et qui fit la plus belle « apologie ». Histoire de Thucydide, l. VIII, de la traduction de Perrot d'Ablancourt.

(4) Par des arguments qu'on n'a pas pu prévoir.

(5) Voyez les Observations.

(6) Au lieu de κατὰ τὰ περσικά, lisez avec Reiske μετὰ τὰ περσικά,

plus jeune que luy, et dura jusques à la subversion de l'estat et domination populaire, faitte par les Quatre cens conjurez, à laquelle il semble que luy mesme ait tenu la main, par ce qu'il defraya deux galeres, et fut capitaine en ce temps là, où il eut la victoire en plusieurs rencontres, et leur gaigna plusieurs grandes alliances. Il feit prendre les armes aux jeunes gens, et equippa soixante galeres, et à tout propos estoit envoyé ambassadeur devers ceux de Lacedœmone, lors que lon bastit les murailles de la ville de Etionie (1).

V. Mais après que les Quatre cens furent ruinez (2), il fut accusé de la conspiration avec Archeptolemus, l'un des Quatre cens conspirateurs, avec lequel il fut condamné et soubmis à la punition des traistres. Son corps fut jetté sans sepulture, et luy

et traduisez, après la guerre de Perse. En effet Gorgias le Léontin, ou de Léontium, ville de Sicile, florissoit pendant la guerre du Péloponnèse, entreprise quelques années après la guerre de Perse.

(1) Amyot fait ici une ville de ce qui n'étoit qu'un quartier de la ville d'Athènes. Lisez : lorsque l'on fortifia l'Ectionée. Suidas pense que c'étoit un promontoire à l'entrée du Pirée.

(2) Dans la 92e olympiade. Le gouvernement des quatre-cents (époque de la subversion de la domination populaire à Athènes), peu après avoir été établi par Alcibiade avec le secours de Pisandre, fut aboli; et on y substitua cinq mille personnes pour gouverner la république. Voyez la Vie d'Alcibiade, t. II, p. 303. Voyez aussi l'Histoire universelle, traduite de l'anglois, t. IX, in-8o, p. 445 et suiv. On verra dans ce dernier endroit le rôle qu'Antiphon a joué dans l'établissement de l'olygarchie à Athènes.

avec toute sa posterité escrit au nombre des infames.

VI. Les autres tiennent qu'il fut mis à mort par les Trente Tyrans, comme entre autres Lysias en une harengue qu'il feit pour la fille d'Antiphon : car il eut une fille laquelle Callæschrus, comme plus proche lignager, demanda pour femme en justice : et que ce aient esté les Trente Tyrans qui l'aient fait mourir, Theopompus mesme l'escrit au quinzieme de ses Philipicques. Mais celuy là (1) estoit plus moderne, et si estoit fils (2) d'un Simonides, duquel Cratinus fait mention, comme d'un homme non meschant, en sa comædie de Pythine. Comment doncq seroit celuy, qui auroit au paravant esté tué par les Quatre cens, derechef retourné en estre soubs les Trente Tyrans?

VII. On recite encore sa mort en une autre sorte, c'est qu'estant jà fort avancé en son aage il navigua en Sicile, lors que la tyrannie du premier Dionysius estoit en sa plus grande vigueur : et comme durant le disner on eust mis en avant un propos, quel estoit le meilleur cuyvre, les uns en disant d'une sorte, les autres d'une autre, luy respondit, que le meilleur à son advis estoit celuy dont on avoit fait les statues de Harmodius et d'Aristogiton (3). Ce que Dionysius aiant entendu, et imaginé que c'estoit tacitement inviter les Syracusains à luy courir sus, et attenter à sa personne, il commanda que lon le feist mourir. Au-

(1) Mais cet Antiphon dont parle Théopompus estoit, etc.

(2) Lisez : de Lysidonide. *C.*

(3) Voyez t. XVII, p. 16.

tres disent, que ce fut par despit de ce qu'il se mocquoit de ses tragædies (1).

VIII. On trouve de cest orateur soixante oraisons, desquelles Cecilius tient qu'il y en a vingt et cinq qui faussement luy sont attribuées (2). Il est piqué et moqué d'avarice par Platon le comique avec Pisander : et dit on qu'il a composé quelques tragædies seul, et d'autres avec Dionysius le tyran.

IX. Et au mesme temps qu'il vacquoit à la poësie, il composa aussi un art de remedier aux ennuis et maladies de l'esprit, ne plus ne moins que les medecins guarissent les maladies et douleurs du corps : et de faict aiant basty une petite maison à Corinthe sur la place, il meit un billet sur la porte, qu'il faisoit profession et avoit le moien de guarir de paroles ceux

(1) Plutarque rapporte ici les différentes manières dont divers auteurs racontent la mort d'Antiphon. Mais il est évident qu'on ne peut appliquer tous ces récits à l'orateur qu'il entreprend de nous faire connoître. Les temps où vivoit l'Antiphon dont il est question ici ne cadrent pas avec les circonstances qui se trouvent dans les récits de ceux que Plutarque fait parler. On peut en conclure qu'il y a eu plusieurs Antiphon. Jonson compte treize personnages connus sous ce nom. *Lib. IV, de Scriptorib. Histor. Philosoph.* Mais, comme le remarque J. A. Fabricius, il les multiplie un peu trop ; il paroît en distinguer qui ne doivent pas l'être, et qui ne font qu'un seul et même personnage. *Bibliotheca Græca*, t. II, p. 886.

(2) Il ne nous reste plus que seize oraisons d'Antiphon. Elles se trouvent dans la Collection des orateurs grecs d'Henri Étienne. J. A. Fabricius, *in Antiphont.* M. l'abbé Auger en a traduit plusieurs en françois. Elles sont imprimées à la fin du troisième vol. d'Isocrate. (Paris. Debure. 1781.)

qui estoient enuiez et attristez, et leur demandant les causes de leurs ennuis, il les reconfortoit, et consoloit leurs douleurs : toutefois depuis estimant que cest art et profession là estoit trop petite et trop basse pour luy, il se remeit à enseigner la retorique.

X. Aussi y en a il qui attribuent à Antiphon le livre de Glaucus de Rege, Des Poëtes (1), et louë lon principalement le traitté qu'il a fait d'Herodote (2), et celuy qui est dedié à Erasistratus touchant les idées (3), et l'oraison de Dilation (4) qu'il escrivit pour soy mesme, et celle contre Demosthenes le capitaine (5), en laquelle il l'accuse d'avoir fait contre les loix. Aussi escrivit il une autre oraison contre Hippocra-

(1) Voyez J. A. Fabricius *in Antiphont.* p. 890.

(2) Les plus savants critiques s'accordent à lire ici : περὶ τοῦ Ἡρώδου φόνου. En effet, parmi les seize oraisons qui nous restent d'Antiphon on en trouve une qui porte ce dernier titre, et dans laquelle l'orateur défend très bien deux particuliers accusés de la mort d'un certain Hérode.

(3) Élien (V, 21, *de Animal.*) cite, sous le même titre, ce traité (que nous n'avons plus). Comment Reiske a-t-il pu prendre sur lui de proposer une correction dans le texte? Ne feroit-on pas mieux, dit-il, de lire, περὶ τῶν ἐλαιῶν, au lieu de περὶ τῶν ἰδεῶν? En général les corrections de cet éditeur ne doivent être adoptées qu'autant qu'elles sont appuyées sur de bonnes autorités. En ce cas-ci il n'en avoit aucune à alléguer en sa faveur. *Brotier.* Voyez les Observations. *C.*

(4) Amyot présente ici le titre autrement qu'il se trouve dans le texte, où on lit, ὁ περὶ τῆς Ἀγγελίας. C'est cette oraison qu'Antiphon prononça inutilement pour sa défense quand le pouvoir des quatre-cents fut aboli à Athènes. C'est de cette oraison que parlent Thucydide, l. VIII; Cicéron, *in Bruto;* Quintilien, III, 1.

(5) Grec : préteur.



tes le medecin estant capitaine (1), et le feit condamner par contumace, le decret qui fut l'année que Theopompus fut prevost (2), soubs lequel les Quatre cens usurpateurs de la chose publique furent ruinez.

XI. Cecilius escrit le decret mesme du senat, par lequel il fut ordonné que son procès luy seroit fait en ces termes (3). « Du vingt et uniéme jour de la « Prytannée (4), estant Demonicus d'Alopece greffier, « Philostratus Pèllenien capitaine general, à la pro- « position de Andron, le senat a ordonné touchant

(1) Grec : καὶ κατὰ Ἱπποκράτης τῦ ἰατρῦ ϛρατηγῦ λόγον. Photius a répété τῦ ἰατρῦ d'après Plutarque. Mais il est évident que le mot ἰατρου aura passé dans le texte de ces deux écrivains par la faute des copistes, qui ne connoissoient que l'Hippocrate, célèbre médecin de l'île de Cos, qui vivoit 460 ans avant l'ère chrétienne. Il y a eu un autre Hippocrate qui fut préteur durant la guerre du Péloponnèse : et Thucydide en parle. Voyez Jonson, p. 324, et l'abbé Gédoyn. Le traducteur anglois a également supprimé le mot ἰατρῦ.

(2) Ceci n'est pas clair. Lisez : Et le décret contre cet Hippocrate fut porté l'année que Théopompe fut fait archonte, la seconde année de la 92e olympiade, 411 ans avant J. C.

(3) Lisez : Cecilius rapporte en ces termes le décret même du sénat, par lequel il fut ordonné que le procès seroit fait à Antiphon.

(4) Prytanée ou Prytanie étoit à Athènes le temps pendant lequel les prytanes de chaque tribu gouvernoient : ce temps étoit de trente-cinq ou trente-six jours, lequel, répété dix fois, complétoit l'année athénienne. Voyez les Observations générales de M. Blanchard sur l'origine et les fonctions des prytanes et sur les prytanées. Histoire de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, t. VII, p. 57.

« Archeptolemus, Onomacles et Antiphon, que les « capitaines ont declaré estre allez en ambassade à « Lacedæmone, au dommage de la cité d'Athenes, « et estre sortis du camp sur un vaisseau d'ennemis, « et en terre avoir passé par le fort de Decelie : Le « senat a ordonné qu'ils soient pris au corps et cons« tituez prisonniers ès prisons fermées, à fin qu'ils « soient punis. Que les capitaines mesmes, avec quel« ques uns du senat jusques au nombre de dix, tels « comme il leur plaira choisir, les deferent, à fin que « sur les points alleguez jugement soit donné. Que « les Thesmothetes les appellent le lendemain qu'ils « auront esté constituez prisonniers, et qu'ils les in« troduisent en jugement devant les Juges, après que « par le sort ils seront esleus : et que les capitaines « avec les susdits orateurs les accusent de trahison, « et quiconque autre voudra : puis, quand le juge« ment sera conclud et prononcé contre eux, que la « condamnation soit executée selon la forme et te« neur de la loy qui a esté establie contre les trais« tres ». Au dessoubs de ce decret y a escrit la condamnation de trahison : « furent condamnez Archep« tolemus fils de Hippodamus d'Agrante (1) present, « Antiphon fils de Sophilus de Ramnuse aussi present, « et furent condamnez à estre livrez entre les mains « des unze executeurs de la justice (2), leurs biens « confisquez, la dixme desquels seroit attribuée à la

(1) Grec : Ἀγρύληθεν.
(2) Grec : des ondécemvirs.

« deesse Minerve, leurs maisons demolies de fond en « comble, et la place d'icelles bornée de tours, sur « lesquelles sera escrit, Icy furent les maisons d'Ar- « cheptolemus et d'Antiphon traistres à la république « et declairées adjugées au receveur du domaine, « pour..... Qu'il ne soit loisible ensepvelir ny inhumer « les corps d'Archeptolemus ny d'Antiphon en la ville « d'Athenes, ny en part quelconque qui soit soubs son « domaine. Que leur memoire soit infame, et toute « leur posterité, tant d'enfans bastards que legitimes : « et que si aucun n'adopte pas un de leurs enfans pour « son fils, que luy mesme soit infame. Que tout cela « soit escrit en une coulonne de bronze, en laquelle « soit aussi mis le decret qui a esté fait contre Phry- « nicus ».

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ANDOCIDE.

Origine et famille d'Andocide. II. Commande une flotte contre les Corinthiens. III. Est accusé d'impiété. V. Dénonce son propre père pour se sauver. VI. Se fait des amis en commerçant dans différents pays. VII. Se sauve des prisons du roi de Chypre, qu'il avoit servi honteusement dans ses passions. VIII. Chassé d'Athènes sous les trente tyrans. IX. Il revient de nouveau à Athènes, et en est de nouveau banni. X. Sujet de ses discours. XI. Époque de sa naissance. XII. Statue de Mercure sous le nom d'Andocide. XIII. Est vainqueur dans des jeux qu'il fait célébrer en l'honneur de Bacchus. XIV. Son style.

Depuis la première année de la 78e, jusqu'à la 95e olympiade ou environ, 400 avant Jésus-Christ.

4. 2

ANDOCIDES.

Andocides estoit fils de Leagoras (1), celuy qui feit une paix entre les Atheniens et les Lacedæmoniens, du bourg Cydathenien ou Thurien, extrait de noble race des Cerÿces, c'est à dire heraux, parvenue jusques à luy (2).

II. Et pourtant fut il esleu un jour avec Glaucon, pour aller avec vingt navires porter secours aux Corcyreiens, qui avoient la guerre contre les Corinthiens.

III. Depuis il fut accusé d'impieté, pour avoir avec les autres brisé les statues de Mercure qui estoient parmy la ville, et d'avoir aussi forfait contre les mysteres et sainctes cerimonies de Cerès (3), pour (4) ce qu'estant jeune desbauché, allant en masque follastrant une nuict, il avoit brisé quelques images de Mercure, dont il auroit esté deferé en justice : et

(1) Le savant Taylor démontre (vol. VI, *Orat. Græc.*) que le Leogoras, qui fit une paix entre les Athéniens et les Lacédémoniens, étoit l'aïeul et non le père d'Andocides.

(2) Amyot n'a point du tout rendu le texte en cet endroit : lisez : Andocides, fils de ce Leogoras qui fit une paix entre les Athéniens et les Lacédémoniens, étoit du bourg Cydathénien ou Thurien : extrait de noble race, il descendoit, si l'on en croit Hellanicus, de Mercure même : et en effet, la fonction de héraut étoit de toute ancienneté héréditaire dans sa famille.

(3) Grec : Et pour avoir révélé les mystères sacrés de Cérès.

(4) Lisez : Et il fournit occasion à cette accusation pour ce qu'étant, etc.



pour ce qu'il n'auroit pas voulu representer et livrer à la torture le serviteur que ses accusateurs requeroient qu'il representast, il fut tenu pour attaint et convaincu de ce qu'on luy mettoit sus.

IV. Pour la seconde accusation, laquelle fut bien tost après le partement de la grande armée de mer qui alla en la Sicile, aians les Corinthiens envoyé des Ægestiens et des Leontins dedans la ville d'Athenes, ausquels quelques particuliers Atheniens devoient prester secours, une nuict ils briserent toutes les images de Mercure qui sont alentour de la place, ainsi que Cratippus dit.

V. Et davantage aiant forfait contre les saincts mysteres (1), et en estant appellé en justice, il en fut absouls, à la charge de donner à cognoistre et declarer les forfaicteurs : et y aiant employé toute son estude, il feit en sorte qu'il trouva ceux qui avoient forfait contre les saincts mysteres, entre lesquels fut son propre pere : et quant aux autres, les aiant convaincus il les feit tous mourir, mais il sauva la vie à son pere : encore qu'il fust desjà en prison : et s'estant fait fort, et aiant promis qu'il feroit beaucoup de choses qui seroient de très grand proffit à la republique il ne leur faillit pas de promesse, car Leagoras en accusa plusieurs qui avoient desrobé les deniers publiques, et qui avoient commis d'autres mauvais cas, au moien dequoy il fut absouls.

(1) Lisez : Et à ce forfait ayant ajouté la révélation des mystères de Cérès, et en étant appelé....

VI. Mais estant Andocides en reputation pour les affaires qu'il manioit en l'administration publique, il ne laissa pas de se mesler du traffic de marchandise par mer, au moien dequoy il acquit amitié et droit d'hospitalité avec plusieurs princes et seigneurs, mesmement avec le roy de Cypre, et fut lors qu'il ravit une jeune fille d'Aristides, et sa niepce, outre le sceu et contre la volonté de ses parens, et l'envoya en don au roy de Cypre : mais estant prest d'en estre appellé en justice, il la desroba derechef, et la ramena de Cypre à Athenes.

VII. A raison dequoy le roy de Cypre luy aiant fait mettre la main sur le collet, le retint prisonnier, mais il rompit les prisons, et s'en refouit à Athenes (1), lors que la conspiration des Quatre cens fut chassée de la ville.

VIII. Mais derechef il en fut encore chassé quand les Trente Tyrans usurperent la domination.

IX. Et s'estant tenu durant le temps de son exil en la ville d'Elide, lorsque Thrasybulus et ses adherens retournerent en la ville, il y retourna aussi, et fut envoyé en ambassade à Lacedæmone, là où s'estant trouvé qu'il avoit mal versé il fut derechef banny.

X. Toutes lesquelles choses apparoissent par les oraisons qu'il a escrittes (2), car il y en a les unes ausquelles il respond à l'imputation qu'on luy met-

(1) Lisez : « tandis que les affaires publiques étoient entre les « mains des quatre-cents. » *C.*

(2) Plutarque donne ici les titres des discours d'Andocides. Les trois seuls qui nous restent de cet orateur ont été traduits par

toit sus des mysteres violez (1), les autres où il prie generalement les Juges (2). On trouve aussi l'oraison, pour laquelle il defere ceulx qui avoient forfait contre les mysteres (3), et sa defension et response contre Phaiax (4), et de la paix (5).

M. l'abbé Auger, de l'académie des inscriptions et belles-lettres. (Paris, Debure, 1783.)

(1) Περὶ τῶν μυστηρίων, Andocides se défend dans ce discours, que nous avons en entier, de la profanation des mystères de Cérès.

(2) Οἱ δὲ καθόδου δεομένου, l'autre où il parle devant les juges en faveur de son retour. Amyot a sans doute lu καθόλου. Mais il faut lire le titre tel que nous le présentons, et tel qu'il se trouve dans l'édition d'Henri Étienne, citée ci-dessus. Harpocration (*in* ὀρροδεῖν) cite ce discours, sous ce titre, περὶ τῆς ἀδείας.

(3) Καὶ ὁ περὶ τῆς ἐνδείξεως λόγος. Ce discours n'est point parvenu jusqu'à nous. M. l'abbé Auger conjecture et Taylor prétend que, du seul discours sur les mystères dont nous venons de parler, on en a fait deux sous deux titres différents. Mais Taylor lui-même ne présente que des conjectures. L'assertion de Plutarque au contraire est positive. D'ailleurs l'objet de ce discours paroît avoir été fort différent de l'objet que se propose Andocides dans son discours sur les mystères. Le titre grec ne parle pas de *mystères;* et c'est une faute d'Amyot, si ce mot se trouve dans le titre qu'il nous offre. Le grec porte seulement : *Discours sur la Révélation.* Il s'y agissoit sans doute de la révélation des coupables que Léogoras accusoit de péculat. (Voyez chap. v.) Aussi le traducteur anglois lit : *and there is one exstant, wherein he makes discovery of the wicked practices of others.*

(4) Ce discours est perdu.

(5) Καὶ περὶ τῆς εἰρήνης : sur la nécessité de faire la paix avec les Lacédémoniens. C'est là l'objet de ce discours qui nous reste.

A ces trois discours d'Andocides, M. l'abbé Auger en ajoute, d'après Photius, un quatrième contre Alcibiade, fils de Clinias. Mais le silence de Plutarque, et la critique judicieuse de Taylor (qui donne ce discours à Phéax), lui font craindre qu'il ne soit

XI. Il fût en vogue au mesme temps que Socrates le philosophe, mais il nasquit en la soixante et dix-huitiéme olympiade, lors que Theagenides estoit prevost à Athenes, tellement qu'il vient à estre plus ancien que Lysias d'environ cent ans (1).

XII. Il y avoit un des Hermes qui portoit son nom, et l'appelloit on le Mercure d'Andocides, aiant esté dedié par la lignée Ægeide, pour autant qu'Andocides avoit sa maison tout joignant (2).

XIII. Il feit les frais d'une danse ronde au nom de la lignée Ægeide, qui pretendoit le pris d'honneur

supposé. J. A. Fabricius (*in Andocide*) le donne au nombre des discours qui nous restent; il est imprimé avec les autres par H. Étienne, sous ce titre : κατὰ Ἀλκιβιάδου.

(1) Ἑκατόν, c'est une faute : lisez avec Taylor ὀκτώ, qui ressemble assez au premier mot, pour que des copistes ignorants s'y soient mépris : car la faute ne peut retomber sur Plutarque, qui fixe l'époque de la naissance de Lysias à la seconde année de la quatre-vingtième olympiade : ainsi il faut traduire : *tellement qu'il vient à être plus ancien que Lysias de huit ans.* M. Auger le fait plus ancien de neuf ans, ce qui est très possible, puisque Théagenidas étoit archonte la première année de la soixante-dix-huitième olympiade. Mais il s'est glissé dans cet endroit de M. Auger (p. 89), une faute considérable. On y lit : « *Andocides naquit*, dit Plu- « tarque, la première année de la soixante-dix-huitième olympiade, « cent ans *après* Lysias. L'erreur est visible et grossière ; il devoit « dire neuf ans *après* Lysias. » Au lieu d'*après*, lisez *avant*. Au reste cette correction est suffisamment indiquée par le texte de M. Auger. On n'y aura pas fait attention en l'imprimant.

(2) Amyot fait ici une inversion qui change tout le sens de cette phrase ; lisez : il y avoit une statue de Mercure qui portoit son nom, et l'appeloit-on l'*Andocidée*, ou le *Mercure d'Andocides*, parcequ'Andocides avoit sa maison tout joignant le lieu où cette statue avoit été dédiée par la lignée Ægéide.

aux festes Bacchanales (1) : et l'aiant gaigné il consacra le tripié, qu'il attacha hault, tout vis à vis du Porine Selin (2).

XIV. Son stile est simple, sans artifice, tout nud, et sans figure quelconque (3).

(1) Amyot n'a point rendu le sens du texte. Le voici : il fit en faveur de sa tribu les frais des jeux cycliques, dans lesquels on se disputoit le prix d'honneur par des dithyrambes.

(2) Voyez les Observations. *C.*

(3) Photius ajoute très peu de chose à ce jugement de Plutarque. « J'ai lu quatre oraisons, dit le premier, d'Andocides, les « seules qui me soient tombées entre les mains.... Cet orateur écrit « d'un style extrêmement simple ; il n'a rien d'étudié, ni d'ap- « prêté ; d'autant plus persuasif et séduisant qu'il semble fuir tout « ornement, toute figure ». Traduct. de l'abbé Gedoyn.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE LYSIAS.

Les parents et les premières années de Lysias. II. Il va à Syracuse, patrie de ses ancêtres; s'y procure des connoissances et de grands biens; en est chassé. III. Ses malheurs sous les trente tyrans. IV. Services qu'il rend pour la destruction de leur tyrannie. V. Proposition de Thrasybule en faveur de Lysias, pour lui faire octroyer le droit de bourgeoisie à Athènes. VI. Il jouit des droits de bourgeoisie sans pouvoir y être autorisé par aucun décret. VII. Ses divers ouvrages. VIII. Ses amours. IX. Son éloge. X. Autres ouvrages de Lysias.

Depuis la seconde année de la 80e, *jusqu'à environ la* 100e *olympiade*, 380 *ans avant Jésus-Christ.*

LYSIAS.

Lysias estoit fils de Cephalus, fils de Lysanias fils de Cephalus, natif de Syracuse, mais il s'en vint demourer à Athenes pour l'affection qu'il portoit à la ville, et pour la persuasion de Pericles fils de Xantippus, qui estant son amy et son hoste, luy persuada de ce faire, à cause qu'il estoit fort riche, ou bien, comme les autres le tiennent, aiant esté banny et chassé de Syracuse lors qu'elle estoit asservie par la tyrannie de Gelon. Si vint à Athenes (1) l'année que Philocles fut prevost après Phasicles, la deuxieme année de la quatre-vingt-deuxieme olympiade (2), et fut du commancement nourry et enseigné avec les plus nobles des Atheniens.

II. Mais depuis quand la ville envoya la colonie de Sybaris, qui depuis fut surnommée Thuries, il s'y en alla avec son frere plus ancien Polemarchus, car il avoit encore deux autres freres Eudemus et Brachillus, leur pere estant desjà decedé, et s'y en alla pour participer à la distribution des terres au sort, l'année que Praxiteles fut prevost, et là se teint estant instruit et enseigné chez Tysias et Nicias tous deux Syracusains. Et y aiant acquis une maison, avec la portion de terre qui luy estoit escheute par le sort, il y vescut et se porta comme citoien l'espace de

(1) Grec : Lysias naquit à Athènes.

(2) Phasiclès fut archonte la première année de la quatre-vingtième olympiade.

soixante trois ans (1), jusques à l'année que Clearchus (2) fut prevost à Athenes, et l'année ensuivant soubs Callias, la nonante et deuxieme olympiade, estant advenu aux Atheniens la calamiteuse perte qu'ils feirent en la Sicile : à raison de laquelle se remuans plusieurs de leurs subjects et alliez, mesmement ceulx du costé de l'Italie, il fut accusé de tenir le party et favoriser à ceulx d'Athenes, à raison dequoy il fut banny avec trois autres (3) : et estant arrivé à Athenes en l'année que Callias fust prevost, après Cleocritus, que les Quatre cents avoient desjà occupé la ville, il s'y arresta.

III. Mais après la battaille navale de la riviere de la Chévre (4) que les Trente Tyrans eurent occupé la ville, il en fut dechassé l'espace de sept ans, et fut privé de son bien et de son frere Polemarchus (5) : et luy s'estant sauvé par l'huys de derriere de la maison, où lon le gardoit en intention de le faire mourir, il se retira en la ville de Megares.

(1) C'est une faute dans le grec. Il faut lire quarante-six ans. *Brotier :* ou plutôt trente-deux ans ; il paroît en effet que Lysias demeura trente-deux ans à Thurium ; cependant il est très possible que la faute ne vienne pas des copistes, mais du compilateur de ces Vies. *C.*

(2) Cet archonte ne se nommoit pas *Cléarchus*, mais *Cléocritus ;* cette faute dans le grec ne peut venir que des copistes. Plutarque va répéter tout-à-l'heure que Callias fut le successeur de Cléocritus dans l'archontat.

(3) Avec trois cents autres, suivant la correction de M. Gedoyn, sur la foi de Denys d'Halicarnasse et de Diodore.

(4) Grec : ἐν Αἰγὸς ποταμοῖς, rivière de la Chèvre : Ægos-Potamos.

(5) Qui fut tué.

IV. Et comme ceulx de Phyle fussent rentrez dedans la ville, et en eussent chassé les Tyrans, pour ce qu'il s'estoit monstré très utile à l'entreprise, comme celuy qui avoit contribué deux mille livres (1) en argent, et deux cents boucliers : et ajant esté envoyé avec Herman, il soudoya trois cents et deux soldats (2), et si feit tant envers Thrasilæus Elien son amy et hoste ancien, qu'il les aida de quelque nombre de talents.

V. Au moyen dequoy Thrasybulus à son retour en la ville proposa au peuple, que pour ses bons services le droit de bourgeoisie luy fust ottroyé, n'y aiant encore nul prevost esleu, l'an de devant Euclidas, le peuple ratifia l'octroy : mais un Archinus accusa ceste proposition, comme faitte contre les loix, d'autant qu'elle avoit esté proposée au peuple, avant que d'avoir esté proparlée et deliberée au senat.

VI. Le decret de la ratification fut condamné et cassé, et ainsi debouté du droit de bourgeoisie, et neantmoins demoura en la ville tout le reste de sa vie avec mesmes droits et privileges que s'il eust esté bourgeois (3), et y mourut finablement après y avoir vescu l'espace de quatre vingts et trois ans, ou comme les autres disent septante et six, ou comme au-

(1) Dans le grec, deux mille drachmes, qui font 1556 livres de notre monnoie.

(2) C'est une faute d'Amyot. Il faut traduire : il soudoya trois cents soldats, et si fit tant envers Thrasilæus Elien son ami et hôte ancien qu'il les aida de deux talents. Ces deux talents font 9337 livres de notre monnoie.

(3) Voyez les Observations. *C.*

cuns escrivent, quatre vingts, tant qu'il veit Demosthenes encore jeune garçon.

VII. On dit qu'il fut né l'année que Philocles fut prevost, et treuve lon de luy quatre cents oraisons (1), desquelles il y en a selon le jugement de Dionysius, et de Cecilius, deux cents et trente qui sont naïfvement siennes, (2) esquelles il fut vaincu par deux fois seulement. Il y a aussi celle qu'il feit contre Archinus, en la defense du decret, par lequel le droit de bourgeoisie luy avoit esté donné, et une autre contre les Trente Tyrans. Il fut apte à persuader, et ès oraisons qu'il bailloit aux particuliers fort succinct et bref. On trouve aussi des introductions à la retorique de luy, et des concions, des lettres missives, des louanges, des harengues funebres, des discours de l'amour, une defense de Socrates qui picque ses juges bien au vif, et semble que son stile soit aisé et facile, combien qu'il soit impossible à imiter (3).

VIII. Demosthenes en l'oraison qu'il a faitte contre Neæra, dit, qu'il fut amoureux d'une Metanira, laquelle estoit serve et compagne de Neæra. Depuis il espousa la fille de son frere Branchyllides.

IX. Platon mesme fait mention de luy au livre de Phædrus, comme d'un orateur fort eloquent (4) et

(1) Dans le grec, quatre cent vingt-cinq oraisons.

(2) Lisez, suivant la correction de M. Wyttembach : « esquelles « il fut vaincu deux fois seulement ; savoir, en celle qu'il fit pour « la défense du décret qu'Archinus attaquoit, et une autre, etc. » *C.*

(3) Voyez les Observations. (4) *Ibid.*

plus ancien que Isocrates. Et Philiscus qui estoit familier d'Isocrates, et compagnon de Lysias, en feit un epigramme, par où il appert qu'il estoit plus ancien d'ans, ce qui appert aussi par ce que Platon en dit, et est l'epigramme tel,

De Calippé (1) fille à langue diserte,
Ores fault il que tu sois bien alerte,
Pour nous monstrer si bon esprit tu as,
En nous rendant le fils de Lysias
Tel que sonner en memoire eternelle,
S'oyë par luy la vertu paternelle:
Car de païs en autre tracassé,
De meurs en meurs passé et repassé,
Par sapience immortel il doit estre,
Et en honneur après sa mort renaistre,
Notifiant ma grande charité
Envers son pere à la posterité.

X. Il composa aussi une harengue à Iphicrates, celle qu'il prononça contre Harmodius, et une autre, par laquelle il accusa Timotheus de trahison, et obtint en l'une et en l'autre. Mais comme depuis Iphicrates approuvast les faicts et gestes de Timotheus, et taschast à soustenir ceste accusation de trahison, en luy demandant compte des finances qu'il avoit maniées, il en fut appellé en justice, et respondit par

(1) De Calliope. Cette épigramme étoit étrangement défigurée dans tous les livres, quand Amyot l'a traduite. Il n'est pas étonnant qu'il n'en ait tiré aucun sens raisonnable. Markland et M. l'abbé Auger se sont efforcés de la restituer. *Brotier*. Voyez les Observations. *C.*

une oraison que luy composa Lysias : et quant à luy il fut bien absouls, mais Timotheus fut condamné en l'amende d'une grosse somme de deniers. Il recita aussi en une assemblée des jeux olympiques une longue oraison, par laquelle il suada aux Grecs, que se reconcilians les uns avec les autres, ils fissent entreprise de ruiner le tyran Dionysius.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ISOCRATE.

Ses parents. II. Époque de sa naissance. III. Ses maîtres. IV. Raisons de son éloignement pour le maniement des affaires publiques. V. Ses disciples et ses succès dans l'éducation. VI. Sa mort. (VII. *Époques différentes où Isocrate a composé ses discours* (1). VIII. Son fils adoptif. IX. Source de sa fortune. X. Ses envieux au sujet de ses richesses. XI. Ses discours. XII. Lieu de sa sépulture. XIII. Honneurs qui lui sont rendus après sa mort. XIV. Nombre des discours qui nous restent de cet orateur. XV. Sa timidité. XVI. Ses bons mots. XVII. Son penchant pour l'amour. XVIII. Les exercices de son enfance. XIX. Ses démêlés. XX. Ouvrages de son fils adoptif. XXI. Honneurs rendus à la mère d'Isocrate.

Depuis la première année de la 86e *jusqu'à la troisième année de la* 110e *olympiade*, 338 *ans avant Jésus-Christ.*

(1) Ce chapitre est ajouté pour suppléer au texte d'Amyot, qui a négligé de traduire cet endroit de Plutarque.

ISOCRATES.

Isocrates estoit fils de Theodorus archipresbtre (1), l'un des mediocres bourgeois, qui avoit nombre d'esclaves faiseurs de aubois et des flustes, (2), par la manufacture desquels il devint si riche (3), qu'il fit honorablement nourrir et instituer ses enfants. (Car il en avoit encore d'autres masles, Telesippus, Diomnestus, et une fille). C'est pourquoy il est farcé par les poëtes comiques Aristophanes et Stratis, touchant ces flustes.

II. Il fut environ la quatre-vingt-sixieme olympiade, plus aagé que Lysimachus Myrrhinusien de vingt et deux ans, et que Platon de sept (4).

III. Il fut auditeur et disciple de Prodicus de Chio,

(1) Amyot a lu ἀρχιερέως au lieu de Ερχιέως avec Photius, ou d'Ἀρχιέως avec Turnèbe et autres. Cet archiprêtré là ne consistoit tout au plus qu'à être maître luthier.

(2) Grec : αὐλοποιοῦς, faiseur de flûtes.

(3) Amyot a omis ici un membre de la phrase de Plutarque, qui dit : par la manufaeture desquels il devint si riche, et qu'il fut en état d'entretenir chez lui des jeux, et qu'il fit.....

(4) Amyot auroit dû corriger ici le texte qui est horriblement défiguré : Diogène Laërce (*in Plato.*), Denys d'Halicarnasse (*de antiquis Rhetorib.*), Suidas et Photius, eussent été ses guides. Il faut lire d'après ces autorités : ἔκτην ἐπ' ἄρχοντος Λυσιμάχου τοῦ Μυῤῥινουσίου, Λυσίου μὲν νεώτερος δύο καὶ εἴκοσιν ἔτεσιν,... il naquit la première année de la quatre-vingt-sixième olympiade, Lysimaque (ou Nausimaque) Myrrhinusien étant archonte ; vingt-deux ans après Lysias, et sept ans avant Platon.

et de Gorgias Leontin (et en son enfance fut aussi bien nourry et instruict, que nul autre qui fust à Athenes) et de Tisias Syracusain, et de Theramenes le rhetoricien, lequel estant prest à estre pris par les Trente Tyrans s'enfuit à l'autel de Minerve conseillere, dont tous ses amis estants effroyez, Socrates (1) seul se leva pour le secourir, et demoura longuement sans parler du commencement. Mais Theramenes luy mesme le pria de se deporter, disant qu'il luy seroit plus douloureux que son mal propre, s'il voyoit qu'il y eust aucun de ses amis qui tombast en affaire pour l'amour de luy (2) : et dit on qu'il luy aida à compiler certaines institutions (3), lors que lon le calomnioit en jugement : ces institutions sont intitulées de Boton (4).

(1) C'est une faute d'Amyot, lisez Isocrate.

(2) M. l'abbé Vatry prouve très bien l'invraisemblance de ce fait, et à raison de l'extrême timidité d'Isocrate qui n'osa jamais parler qu'une seule fois en public, comme nous le verrons plus bas, et à raison du caractère de Théramènes bien éloigné de la délicatesse qu'on lui prête ici : l'antiquité en effet nous le représente sachant mieux que personne s'accommoder aux différentes conjonctures, ce qui lui fit donner le surnom de *Cothurne*, chaussure de théâtre qui alloit indifféremment à toutes sortes de jambes. Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, t. XIII, p. 162, 163. Histoire univ., t. IX, p. 474, édit. in-8°.

(3) Amyot se trompe ici; le grec porte : et l'on ajoute qu'il fit usage de certains préceptes de rhétorique qu'il avoit rédigés, lorsque l'on....

(4) Βότωνος : Saumaise veut qu'on lise Βάτωνος, Pétau Κότωνος. Tenons-nous-en à la leçon d'Amyot, et disons avec M. l'abbé Vatry (*ib.*) que, selon Diogène Laërce, Boton, Athénien, avoit été maître de Xenophanes : et peut-être que ce Boton avoit le premier

IV. Après qu'il fut devenu homme, il ne se voulut pas entremettre du maniement des affaires de la chose publique, tant pource qu'il avoit la voix foible et gresle, que pource que de nature il estoit craintif, et qu'il avoit perdu ses biens en la guerre contre les Lacedæmoniens. Il semble bien qu'il ait porté tesmoignage en public jugement pour d'autres (1), mais de harengues il n'en prononça jamais qu'une seule, celle du contr'eschange des biens (2) : et aiant dressé une eschole, il se meit à estudier et à escrire, là où il composa son oraison Panegyricque (3), et quelques autres deliberatives, dont il en lisoit luy mesme les unes, et les autres il les composoit pour des autres, estimant que par ce moien il enhorteroit et inciteroit les Grecs à faire ce qu'ils devoient.

V. Mais se trouvant trompé de son intention, il se

rédigé l'éloquence en art; ce qui faisoit appeler la rhétorique *les arts de Boton*. Fabricius (*in Isocrat.*) ne parle que d'un ouvrage sous ce titre, τέχνην ῥητορικὴν, et paroît douter qu'Isocrate en ait été l'auteur. Au reste ces préceptes n'existent plus.

(1) Amyot aura lu μεμαρτυρηκὼς : le savant Wolf propose de lire μεμελετηκὸς, ce qui présente un sens plus clair et plus conforme aux faits; il faut traduire alors : il semble bieu qu'il ait composé des plaidoyers pour d'autres, mais de....

(2) Περὶ τῆς ἀντιδόσεως. Voyez plus bas, chap. XVII et XVIII. Fabricius met ce discours, composé après la cent cinquième olympiade, au nombre des plaidoyers d'Isocrate, λόγοι δικανικοί.

(3) Πανηγυρικὸς. Isocrate passa dix ans, et, suivant quelques uns, quinze ans, à composer ce panégyrique, entre la quatre-vingt-douzième et la quatre-vingt-seizième olympiade. Il le prononça, d'après Philostrate, pendant les jeux olympiques. Voyez les Observations.

deporta de cela, et se fit maistre d'eschole, premierement en l'isle de Chio, aiant neuf disciples, là où lon dit que voiant le salaire que ses escholiers luy comptoient pour leur escholage, il se prit à plorer et dit, « Or voy je bien maintenant que je me suis vendu à « ceux icy ». Il conferoit avec ceulx qui vouloient deviser avec luy, aiant esté le premier qui a separé les altercations des plaideries d'avec le discours des affaires publiques. Il ordonna des magistrats en Chio, et une mesme forme de gouvernement de la chose publique qu'en son païs, et amassa autant d'argent que fit oncques maistre d'eschole, tellement qu'il eut bien la faculté de defrayer une galere : Il eut des auditeurs jusques au nombre de cent, et entre autres Timotheus fils de Conon, avec lequel il visita plusieurs villes, escrivant toutes les lettres que Timotheus envoyoit aux Atheniens, à l'occasion dequoy il luy donna six cents escus (1) de l'argent qui luy resta de la composition de Samos. Aussi furent ses disciples Theopompus de Chio, et Ephorus de Cumes, et Alclepiades qui a composé les subjects tragicques, et Theodectes qui a depuis escrit des tragædies. (Son sepulchre (2) est en allant (3) vers Cyamitis, en la rue saincte qui va à Eleusine, maintenant tout demoly. Il y avoit aussi fait dresser les images des poëtes illustres avec luy, dont il n'est demouré que celle d'Homere

(1) Lisez d'après le grec : à raison de quoi Timotheus lui donna un talent, 4668 livres de notre mennoie.

(2) Le sépulcre de ce Theodectès est, etc....

(3) Voyez les Observations. *C.*

seule). Aussi estoit de ses disciples Leodamas Athenien, et Lacritus legislateur : et, comme aucuns disent, Hyperides et Iseus. Et dit on que Demosthenes, ainsi comme il enseignoit encore la retorique, s'en vint à luy, et luy dit que certainement il n'avoit pas moien de luy payer et fournir les mille drachmes (1) qu'il demandoit pour son escholage, mais que volontiers il luy en payeroit deux cents qu'il avoit, pour apprendre, au fur de son argent, une cinquieme partie de son art d'eloquence, et qu'Isocrates luy respondit, Demosthenes mon amy, nous ne despeçons point par tronçons nostre besongne, non plus que les grands poissons, mais les vendons tous entiers : aussi si tu veux estre mon escholier, je te monstreray mon art tout entier.

VI. Il mourut l'année que Chæronides estoit prevost (2), estans venues les nouvelles de la desconfiture de Chæronée, qu'il entendit estant au lieu des exercices d'Hippocrates, et se fit volontairement mourir soymesme en s'abstenant de manger par quatre jours durans, après avoir prononcé les trois premiers vers des trois tragædies d'Euripides,

(1) 778 livres de notre monnoie.

(2) Charondas, ou Charonides, fut archonte la troisième année de la cent dixième olympiade, 338 ans avant J. C., époque funeste où Philippe gagna la bataille de Chéronée sur les Grecs confédérés. C'est donc par erreur que M. l'abbé Sévin fait concourir l'époque de la composition du discours d'Isocrate à Philippe avec la troisième année de la cent onzième olympiade. Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, t. IX Recherches sur l'histoire de Carie. Voyez le chapitre suivant.

Danaus roy qui eut cinquante filles.
Pelops estant arrivé dedans Pise (1).
Cadmus partant du païs de Sidoine.

Il vescut quatre vingts et dix ans (2), ou comme quelques uns disent, cent (3).

(VII (4). Il composa son oraison panathénaique un an avant sa mort, d'autres disent quatre ans. La composition du panegyrique fut anterieure à sa mort de dix ans, ou suivant quelques uns de quinze. Des envieux ont supposé que pour cet ouvrage il avoit tiré grand parti des écrits de Gorgias de Leontium (5) et de ceux de Lysias (6). Il fit son plaidoyer sur le contr'eschange des biens, à l'age de quatre vingt deux ans, et son discours à Philippe, peu avant de terminer sa carriere (7)).

(1) Le premier vers d'Iphigénie en Tauride.

(2) C'est une faute d'Amyot. Lisez, d'après le grec : quatre-vingt-dix-neuf ans.

(3) Amyot omet ici une phrase qui prouve qu'Isocrate n'étoit pas moins bon citoyen qu'excellent rhéteur. Le grec ajoute : ne pouvant survivre à la douleur de voir sa patrie passer pour la quatrième fois sous la domination des tyrans.... Athènes en effet subissoit à cette époque, pour la quatrième fois, le joug des tyrans : le règne des Pisistratides, puis celui des quatre-cents, celui des trente après, et enfin celui de Philippe.

(4) Supplément de l'éditeur d'après le texte grec, et conforme à la traduction angloise.

(5) Voyez les Observations.

(6) Cela est vrai quant à Lysias; on n'a qu'à comparer l'éloge funèbre qu'il a fait des Athéniens qui avoient perdu la vie en allant secourir les Corinthiens, avec le panégyrique d'Isocrate, on verra que ce dernier est une imitation du premier. *C.*

(7) Le témoignage de Cicéron est positif. *Lib. de Orator.*

VIII. Estant jà fort avant en son aage, il adopta pour son fils Aphareus, le plus jeune des trois enfans de Plathaine sa femme, fille (1) de l'orateur Hippias.

IX. Il fut assez riche, par ce qu'il exigeoit argent de ses familiers et escholiers, et aussi pource qu'il eut de Nicocles roy de Cypre fils de Evagoras, la somme de douze mil escus (2), pour l'oraison qu'il luy dedia.

X. A l'occasion dequoy aiant acquis des envieux, il fut par trois fois eleu capitaine de galere (3). Et pour les deux premieres fois feignant estre malade, il s'en excusa par son fils, mais à la troisieme il se leva et receut la charge, à laquelle il despendit beaucoup d'argent. Il y eut un pere qui luy parlant de son fils qu'il envoyoit aux escholes luy dit, qu'il n'avoit envoyé quant et luy pour le gouverner qu'un sien esclave : Or va doncq, respondit il, car pour un esclave tu en recouvreras deux.

XI. Il combattit au jeu de pris que la royne Artemisia institua sur le tumbeau de son mary Mausolus, et trouve lon encore là l'oraison (4) qu'il y fit à la louange du defunct. Il en fit aussi une autre à la

(1) Et auparavant femme de.... Voyez chapitre XVII. C'est une faute d'Amyot.

(2) Grec : 20 talents, 93,375 livres de notre monnoie. Voyez Pline, Hist. nat. VII, 31.

(3) Grec : Sommé d'équipper une galère. Voyez les Observations.

(4) C'est une faute d'Amyot : le grec dit le contraire : et l'on ne trouve plus l'oraison qu'il y fit.... Voyez les Observations.

louange de Helene (1), et une autre à la louange de l'Areopage (2).

XII. Aucuns escrivent qu'il sortit de ceste vie par s'estre abstenu neuf jours de reng de manger, les autres disent quatre, au jour mesme que lon faisoit les obseques publicques de ceulx qui estoient decedez en la battaille de Chæronée. Son fils aussi Aphareus composa des oraisons (3). Si fut inhumé avec toute sa parenté près du parc de Cynosarges, sur une motte, à la main gauche. Son fils et son pere Theodorus, et sa mere avec la sœur de sa mere Anaco tante de l'orateur, et son frere qui avoit le mesme nom de son pere Theodorus, et son fils adoptif Aphareus, et son cousin Socrates fils de sa tante Anaco, sa femme Plathaine mere du fils adoptif Aphareus. Sur tous lesquels corps il y avoit six tables ou tumbes de pierre, qui n'y sont plus maintenant.

XIII. Mais sur le tumbeau d'Isocrates il y avoit un (4) grand mouton de trente coudées, et sur iceluy une sirene de sept coudées, pour signifier figuree-

(1) Ἑλένης ἐγκώμιον : Jérôme Wolf en a donné une version latine, qu'il a fait imprimer séparément en 1566.

(2) Καὶ Ἀρεοπαγιτικόν. Ce discours, adressé à l'aréopage, fut composé après la cent deuxième olympiade.

(3) Il faut admettre ici la correction que Reiske propose : il n'est pas naturel de supposer que Plutarque veuille parler ici des ouvrages du fils d'Isocrate ; vu qu'il fait mention de ces ouvrages plus bas, chap. xx. On doit donc lire : son fils aussi Aphareus composa des oraisons à sa louange.

(4) Il faut lire dans le texte avec M. Wyttembach κίων au lieu de κριός, et traduire : « une colonne de trente coudées. » *C.*

ment la douceur de son naturel et de son stile, ce qui maintenant n'y est plus. Aussi y avoit il près de luy une table où estoyent ses maistres, entre lesquels y estoit Gorgias regardant une sphære astrologique (1), et Isocrates joingnant de luy. Aussi y avoit il en la ville d'Eleusine au devant de l'entrée du portique une statue de bronze que luy fit faire Timotheus fils de Conon, sur laquelle il y a ceste inscription,

Timotheus par amour cordiale,
En honorant l'alliance hospitale
D'Isocrates, aux déesses a fait
Icy poser son naturel pourtraict.

La statue estoit faicte de la main de Leochares (2).

XIV. On trouve encore soixante de ses oraisons, entre lesquelles il y en a de vrayes vingt et cinq, selon le jugement de Cecilius, les autres luy sont faulsement attribuées (3).

(1) Céleste.

(2) Pline fait mention de ce Léocharès qui florissoit dès la cent deuxième olympiade, et qui fut un des quatre fameux sculpteurs qu'Artémise employa pour ériger à la gloire de son époux ce célèbre monument, compté depuis entre les sept merveilles du monde. Hist. nat. XXXIV, 19; XXXVI, 4. Il faut corriger Photius qui lit, Cléocharès.

(3) Amyot a encore prodigieusement défiguré cet endroit. Lisez, d'après le texte : on trouve encore soixante de ses oraisons, entre lesquelles il y en a de vraies vingt-huit, si l'on en croit Cécilius, et vingt-cinq seulement selon le jugement de Denys d'Halicarnasse : les autres lui sont faussement attribuées. Voyez les Observations.

XV. Et estoit si peu curieux d'ostentation, et se soucioit si peu de monstrer sa suffisance, qu'estants venus à luy trois pour l'ouir declamer et discourir, il en retint les deux, et renvoya le troisieme, disant qu'il retournast le lendemain, pource que lors il avoit un plein theatre en son auditoire : et disoit souvent à ses familiers qu'il prenoit cent escus (1) pour enseigner son art, mais qui luy pourroit enseigner à luy la hardiesse et la forte voix, qu'il en payeroit mille (2).

XVI. A quelqu'un qui luy demandoit, comment il estoit possible qu'il rendist les autres orateurs suffisans à bien dire, veu qu'il ne l'estoit pas luy mesme : « Pource, dit il, que les cueux (3) ne peuvent « pas coupper, mais elles rendent bien le fer apte et « propre à coupper ». Aussi y en a il qui disent qu'il a composé des livres de l'art de retorique, toutefois les autres tiennent que ce n'estoit pas par art ny methode, mais par exercitation seulement qu'il les rendoit eloquents. Il est vray que jamais il n'exigea salaire de citoien d'Athenes, et prioit ses familiers de se trouver aux assemblées de ville pour luy rapporter ce qui s'y seroit dit. Il fut extremement desplaisant de la mort de Socrates, et de faict le lendemain il en porta le dueil. A un qui luy demandoit que c'estoit que retorique, il luy respondit : « C'est l'art de faire « les choses grandes petites, et les petites grandes ».

(1) Grec : dix mines ou 778 livres de notre monnoie.

(2) Grec : dix mille mines.

(3) Queux, vieux mot, pierre à aiguiser.

Quelque jour estant en un festin chez Nicocreon tyran de Cypre, comme les assistans le priassent de discourir, il leur respondit : « De discourir des choses aus« quelles je suis bien propre, il n'en est pas le temps « maintenant : et quant à celles dont il est temps « maintenant, je n'y suis pas propre (1) ». Et voiant que Sophocles le poëte tragicque poursuivoit de l'œil affectueusement un jeune garson, il luy dit : « Il ne « faut pas, Sophocles, qu'un homme de bien con« tienne ses mains seulement, mais aussi ses yeulx ». Ephorus natif de Cumes estoit sorty de son eschole sans y avoir rien fait ne rien appris, à raison dequoy son pere Demophilus l'y aiant renvoyé avec un second salaire, Isocrates s'en riant, l'appelloit par jeu Diphoros, c'est à dire, portant deux fois : si travailloit il beaucoup après luy, et luy mesme luy suggeroit l'argument de sa declamation.

XVII. Il estoit enclin et subject au plaisir de l'amour, à raison dequoy il usoit tousjours de grands et plantureux matteras en son lict, et avoit des aureillers parfumez et trempez d'eaux de senteurs, et tant qu'il fut jeune il ne se maria point, mais quand il fut devenu vieil, il entretenoit en sa maison une courtisane, laquelle s'appelloit Lagisce, de laquelle il eut une petite fille qui mourut avant que d'estre mariée, en l'aage de douze ans : depuis il espousa la femme de l'orateur Gorgias, Plathaine, laquelle avoit

(1) Voyez les Propos de table, t. XVIII, p. 10.

trois enfans, dont il adopta Aphareus, ainsi comme nous avons dit, qui luy fit faire une statue de bronze, et la planta auprès du temple de Jupiter Olympien, avec une telle inscription:

Aphareus fils par adoption
D'Isocrates, en veneration
De Jupiter dedia ceste image
De son feu pere, à fin que de courage
Il se monstrast devot envers les dieux,
Et honorast ses parents vertueux.

XVIII. Lon dit qu'il courut en carriere, estant encore jeune enfant, car on le voit de bronze au chasteau, dedans le jeu de paulme des presbtres de Minerve, à cheval, ainsi comme aucuns ont dit.

XIX. En toute sa vie il a eu deux procès, le premier pour eschanger ses biens, estant provocqué par Megaclides, là où il ne comparut pas en personne à l'adjournement, à cause de sa maladie, mais il y envoya son fils, et le gaigna. Le second luy fut intenté par Lysimachus, pour eschanger ses biens, à la charge de defrayer une galere, auquel procès estant vaincu, il fut contrainct de defrayer la galere : aussi y avoit il une sienne image sur la place du Pompeum.

XX. Mais Aphareus composa plusieurs oraisons et judicielles et deliberatives, et fit des tragædies environ trente sept, dont il y en a deux que lon contredit, et commença à faire ouir en public ses œuvres,

depuis l'année que Lysistratus fut prevost, jusques à celle de Sosigenes (1), en vingt et huit ans, durant lesquels il en fit jouer six civiles, dont il gaigna le pris de deux, les aiant mis en avant par un maistre joueur nommé Dionysius, et par d'autres joueurs deux autres (2) Lenaïques, c'est à dire, joyeuses pour rire.

XXI. Il y avoit des statues de la mere d'Isocrates et de Theodorus, et de la sœur d'elle Anaco dedans le chasteau, dont celle de la mere est encore en estre, plantée auprès de Hygia, l'inscription en estant changée, mais celle d'Anaco ne se trouve pas. Elle laissa deux enfans, Alexandre qu'elle eut de Cœcon, et Usicles de Lysias.

(1) C'est-à-dire depuis la quatrième année de la cent deuxième jusqu'à la troisième année de la cent neuvième olympiade.

(2) Lisez : *aux Jeux Lénaïques.* Ce nom étoit celui qu'on donnoit à l'une des fêtes de Bacchus. *C.*

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ISÉE.

Son maître. II. Temps où il florissoit. III. Instituteur particulier de Démosthène. IV. Ouvrages qui nous restent de lui.

Depuis la guerre du Péloponnèse jusqu'au règne de Philippe.

ISÆUS.

Isæus estoit natif de Chalcide, et estant venu à Athenes (1), il estudia ès œuvres de Lysias, lequel il imita de si près, tant à la tissure et assemblage des paroles, comme en la subtilité et arguce de ses inventions, que si ce n'est un homme bien exercité à discerner le stile de ces orateurs, il ne pourroit pas facilement distinguer plusieurs de leurs oraisons à qui elles seroient.

II. Il eut la vogue environ la guerre du Peloponese, ainsi comme lon peult conjecturer par ses oraisons, et dura jusques au regne de Philippus.

III. (2) Mais il quitta son eschole pour aller domestiquement enseigner et instruire Demosthenes, pour le pris et somme de dix mille drachmes (3), à raison dequoy il acquit fort grande reputation, et luy composa des oraisons exhortatoires (4), comme quelques uns ont escrit.

IV. Il a laissé soixante et quatre oraisons, dont il

(1) Lisez : il étudia sous Lysias. *C.*

(2) Lisez : il enseigna Démosthènes, après lui avoir fait quitter son école. *C.*

(3) Suidas soutient qu'Isée forma ce grand disciple sans en retirer aucun salaire : ce qui s'accorde mieux avec ce que nous avons vu dans Isocrate, chap. v. Au reste Photius borne la récompense d'Isée à deux mille drachmes; ce qui seroit plus croyable.

(4) Il faut lire ici avec le savant P. Pétau ἐπιτροπικοὺς, d'après Photius, et traduire : il lui composa les oraisons qu'il prononça contre ses tuteurs... Le traducteur anglois a admis cette correction.

y en a de naïfves et legitimes à luy cinquante : aussi escrivit il des particulieres introductions et regles de retorique, et fut le premier qui commença à former et tourner la sentence de son stile au maniement des affaires, ce que principalement imite Demosthenes (1). Theopompus fait mention de luy en son Theseus.

(1) Voyez les Observations.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ESCHINE.

Son extraction; ses premières dispositions. II. Ses premières occupations, et source de ses débats avec Démosthène. III. Banni d'Athènes. IV. Son admiration pour Démosthène. V. Lieu de sa mort. VI. Éloge de sa voix. VII. Ses ouvrages. VIII. Ses frères. IX. Reçoit une couronne. X. Diversité d'opinions sur la première éducation d'Eschine. XI. Ses succès.

Depuis la quatrième année de la 95e *jusqu'à la* 114e *olympiade.*

ÆSCHINES.

AEschines fut fils d'Atrometus, (lequel fut banny et chassé du temps des Trente Tyrans, et ayda à remettre sus le peuple, et sa mere eut nom Glaucothea) de la lignée Cothocide (1), n'estant ny quant à la noblesse de sa race, ny quant à ses facultez et richesses, des bonnes maisons de la ville, mais se trouvant jeune, et fort et roide de sa personne, il se fortifia encore davantage aux exercices du corps: et aiant la voix forte et claire, depuis il fit profession de jouer des tragædies, et comme dit Demosthenes (2), il alloit après les autres (3), et ne fesoit que tiercer entre les joueurs ès festes Bacchanales soubs un Aristodemus.

II. Estant encore jeune garson il monstra les lettres avec son pere: et arrivé à son adolescence, il fut à la guerre parmy les autres. Il ouït, comme aucuns tiennent, Isocrates et Platon, ou comme Cecilius dit, Leodamas: et se meslant des affaires publicques non

(1) Lisez: et sa mère eut nom Glaucothea: il étoit de la tribu Cothocide.... Cothoce, bourgade de l'Attique.

(2) Eschine naquit la quatrième année de la quatre-vingt-quinzième olympiade, trois ans après la mort de Socrate, seize ans avant la naissance de Démosthène. Voyez les recherches sur la vie et les ouvrages d'Eschine l'orateur, par l'abbé Vatry, dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, t. XIV, p. 84 et suiv.

(3) Lisez: il étoit greffier en sous-ordre, et jouoit les troisièmes rôles dans les fêtes de Bacchus. *C.*

sans bruict et reputation, pour autant qu'il faisoit teste à la faction de Demosthenes, il fut en plusieurs autres ambassades, et nommeement devers Philippus pour traicter de la paix (1), pour laquelle il fut accusé par Demosthenes, pour avoir esté cause que la nation des Phociens fut exterminée : et pource que la guerre estant allumée entre les Amphictyons et les Amphissiens aiant esté deputé pour comparoir en l'assemblée des Amphictyons qui faisoient un port (2), il fut cause qu'ils se jetterent entre les bras de Philippus, lequel à sa suscitation prit cest affaire en main, et conquit tout le païs de la Phocide, mais moiennant le port et faveur que luy fit Eubulus fils de Spintharus Proballusien (3), qui estoit l'un de ceux qui avoient credit envers le peuple, il eschappa et fut absouls de trente ballottes et suffrages seulement : les autres disent que les orateurs escrivirent

(1) La seconde année de la cent huitième olympiade, suivant l'abbé Vatry. *Ib.*

(2) Il faut restituer cet endroit très corrompu dans le texte et dans la version d'Amyot. Photius dit : « parcequ'ayant été élu py« lagore, et se trouvant député des Amphictyons à Amphysse dans « le temps qu'ils y faisoient construire un port, il suscita la guerre « sacrée; d'où il arriva que les Amphictyons furent obligés de se « réfugier auprès de Philippe ». Eschine fut élu pylagore sous l'archontat de Théophraste, la première année de la cent dixième olympiade. Le pylagore étoit l'orateur député de sa république pour assister à l'assemblée des Amphictyons aux Thermopyles. *Brotier.* Voyez les Observations. *C.*

(3) Il n'y a point de bourg Proballusien. Il faut lire, avec Photius : et par les sollicitations de Proballusius qui.... *Brotier.* Voyez les Observations. *C.*

et composerent bien les oraisons, mais qu'estant advenue la fortune de la battaille de Chæronée, la cause ne fut point appellée ny plaidée.

III. Quelque temps depuis Philippus estant trespassé, et son fils Alexandre passé en Asie, il accusa Ctesiphon d'avoir mis en avant un decret contraire aux loix en l'honneur de Demosthenes, mais n'aiant pas eu la cinquieme partie des voix et suffrages du peuple, il fut banny d'Athenes et se retira à Rhodes (1), n'aiant pas voulu payer mille drachmes (2), pour l'amende en laquelle il estoit condamné. Les autres disent qu'il fut davantage noté d'infamie, pour n'avoir pas voulu sortir de la ville, et qu'il se retira à Ephese par devers Alexandre, mais Alexandre mort, et les choses estans en grand bransle, il s'en retourna à Rhodes, là où il dressa une eschole, et commença à enseigner l'art d'eloquence.

IV. Il recita quelquefois aux Rhodiens la harengue qu'il avoit prononcée en jugement alencontre de Ctesiphon, dont tous les assistans demourerent esmerveillez, comment il avoit peu estre vaincu, aiant prononcé une telle oraison. « Vous ne vous en esbahiriez « pas, seigneurs Rhodiens, leur respondit il, si vous « aviez ouy Demosthenes respondant à cela (3) ».

(1) Cette cause fut plaidée sous l'archontat d'Aristophon, la troisième année de la 112e olympiade.

(2) 778 liv. de notre monnoie.

(3) Magnifique témoignage, dit Pline, rendu par un adversaire humilié. *Histor. natur. VII*, 31. *In calamitate testis ingens factus inimici.*

V. Il laissa à Rhodes une eschole, qui depuis fut appellée l'estude de Rhodes : depuis il s'en alla à Samos, et après avoir demouré quelques temps en l'isle il y mourut (1).

VI. Il eut fort belle voix, comme il appert tant par ce qu'en dit Demosthenes, que par l'oraison de Demochares.

VII. On trouve de luy quatre oraisons, celle contre Timarchus, celle de la fausse ambassade, et celle contre Ctesiphon, qui sont vrayement de luy (2) : car la quatrieme qui est intitulée Deliaque, n'est pas d'Æschines, car il est vray qu'il fut bien designé pour aller plaider en jugement la cause du temple de Delos, mais il ne la prononça pas, par ce que Hyperides fut esleu au lieu de luy, ainsi que dit Demosthenes.

VIII. Il eut des freres, ainsi qu'il dit luy mesme, Aphobus et Demochares (3).

IX. Il apporta le premier la nouvelle de la seconde victoire que les Atheniens avoient gaignée à Tamynes, à l'occasion dequoy il eut en don une couronne.

X. Les autres disent qu'Æschines ne fut jamais à eschole de maistre quelconque en rhetorique, mais qu'aiant esté nourry au greffe il s'eleva de luy mesme, par ce qu'il assistoit et versoit ordinairement aux jugemens.

(1) A l'âge de soixante-quinze ans. *Fabricius in Æschin.*

(2) Voyez les Observations.

(3) Apollonius, dans la Vie d'Eschine, appelle le premier Aphobétus et le second Philochares.

XI. La premiere fois qu'il parla en public devant le peuple, fut contre Philippus, en quoy aiant esté bien ouy il fut incontinent esleu ambassadeur devers les Arcadiens, (1) là où il feit une ligue de dix mille combattans alencontre de Philippus. Il accusa Timarchus (2) de tenir un bordeau, lequel craignant de comparoir en jugement se pendit, ainsi comme le dit quelque part Demosthenes. Depuis il fut esleu ambassadeur vers Philippus, avec Ctesiphon et Demosthenes, pour traitter de la paix, en laquelle il se porta mieux que Demosthenes. Et depuis fut esleu luy dixiéme pour aller faire jurer la paix, dont estant appellé en justice il fut absouls, comme il a paravant esté dit.

(1) Lisez : là où il détermina les dix mille à se déclarer contre Philippe. Les dix mille formoient le conseil général de l'Arcadie. *C.*

(2) Lisez : *de s'être prostitué.* Ce discours nous reste, et on voit que c'est sur cela que roule l'accusation. *C.*

SOMMAIRE

DE LA VIE DE DÉMOSTHÈNE.

Son origine, ses premiers maîtres, son goût pour l'éloquence. II. Ses démêlés avec ses tuteurs. III. Maltraité publiquement. IV. Son travail opiniâtre pour se perfectionner dans l'éloquence. V. Son début dans le maniement des affaires publiques devient la cause de son éloquence et de ses succès. VI. Désagréments qu'il éprouve. VII. Son influence contre Philippe. IX. Est connu de Xénophon. X. Sa générosité envers Eschine. XI. Ses conseils, son administration et son courage. XII. Travaux publics faits à ses dépens; couronnes qui lui sont décernées. XIII. Est accusé de concussion et exilé. XIV. De nouveaux services le font rappeler avec pompe. XV. Son opinion sur les guerres des Grecs. XVI. Il craint de tomber entre les mains d'Antipater. XVII. Sa mort, suite de cette crainte. XVIII. Ses enfants. XIX. Honneurs qui lui sont rendus et à sa postérité. XX. Ses oraisons. XXI. Anecdotes sur sa vie privée.

Depuis la quatrième année de la 99e *jusqu'à la troisième année de la* 114e *olympiade*, 322 *ans avant J. C.*

DEMOSTHENES.

Demosthenes fils de Demosthenes et de Cleobule, (1) de la lignée Pæaniene (2), fut laissé orphelin par son pere en l'aage de sept ans, avec sa sœur qui n'en avoit que cinq. Depuis qu'il eut perdu son pere, il se teint avec sa mere veufve, allant à l'eschole d'Isocrates, comme quelques uns ont dit, ou comme la plus part le tient à celle de Isæus Chalcidien, qui estoit disciple d'Isocrates, se tenant à Athenes, imitant (3) Thucydides et Platon le philosophe, à l'eschole duquel on dit qu'il fut premierement (4). Mais ainsi comme Hegesias le Magnesien raconte, estant adverti que Callistratus Aphidneien orateur fameux, qui avoit esté capitaine general de la gendarmerie, et qui avoit dedié l'autel de Mercure harengueur, devoit faire une harengue devant le peuple, il pria son pædagogue de la luy faire ouir, et l'aiant ouye il devint amoureux de l'eloquence (5). Or quant à cest

(1) Ajoutez : *fille de Gylon. C.*

(2) Voyez le tome VIII des Vies, p. 12.

(3) Lisez : Démosthène imitoit.... Le traducteur anglois dit avec plus de vérité et d'exactitude : Démosthène fut initié dans les sciences par Thucydide et Platon.... Voyez Plutarque. *Ib.* p. 15.

(4) Grec : A l'école duquel on dit qu'il fut particulièrement assidu.... Ce n'est point, dit Cicéron, à l'école des rhéteurs, mais sous les portiques de l'académie que Démosthène a puisé tout ce qui fait le mérite de son éloquence. Quintil. *Institut. Orator.* XII, 2. Tacit. *Dialog. Orator.* XXXII. Voyez les Observations.

(5) Voyez Plutarque. *Ib.* ch. VII.

orateur, il ne le peut pas ouir longuement en la ville, car il en fut banny, et se retira en la Thrace : alors Demosthenes entrant en son adolescence commença à hanter Isocrates et Platon, et depuis il prit en sa maison Isæus qu'il teint l'espace de quatre ans, et s'exerça à imiter son stile, ou comme recite Ctesibius en son traitté, De la philosophie, il feit en sorte qu'il recouvra les oraisons de Zethus Amphipolitain, par le moyen de Callias Syracusain, et par le moyen de Charicles Charistien, celles de Alcidamas, il se mit après à les imiter.

II. Puis estant homme faict, et sorty de tutelle (1), voiant que ses tuteurs ne luy rendoient pas de son bien suffisamment, il les meit en justice pour leur faire rendre compte de sa tutelle l'année que Timocrates fut prevost. Ils estoient trois, Aphobus, Theripides, Demophoon ou Demea, lequel il chargea plus que les autres estant son oncle, frere de sa mere. Il demandoit à chascun par sa demande dix talens, qui sont six mille escus (2), et obteint contre eux,

(1) Les pupilles étoient majeurs à seize ans accomplis. Plutarque (*Ib.* p. 15) dit positivement que Démosthène intenta procès à ses tuteurs *si tost qu'il fut en aage de sortir hors de tutelle*. Il étoit donc alors, comme en conviennent tous les savants critiques, dans sa dix-septième année : de plus, comme l'observe plus bas Plutarque, ce procès fut intenté sous l'archontat de Timocratès, la première année de la cent quatrième olympiade ; l'époque de la naissance de Démosthène répond donc à la quatrième année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade sous l'archontat de Démophile.

(2) 46,686 livres de notre monnoie.

mais il ne leur en feit jamais rien payer de la condamnation, ny d'argent aux uns, ny de grace aux autres (1).

III. Et estant jà Aristophon si aagé qu'il ne pouvoit plus prendre la peine de dresser les danses, ausquelles il avoit esté esleu commissaire, Demosthenes en son lieu fut maistre de la danse (2). Et pour ce qu'en plein theatre Midias le frappa d'un soufflet, ainsi comme il vacquoit au devoir de son office, de dresser et defrayer les danses, il l'en appella en justice, mais depuis il se deporta de son action pour le prix et somme de trois mille drachmes (3), que Midias lui en paya (4).

IV. Lon dit qu'estant encore jeune il se retira en un caveau, là où il se meit à estudier, s'estant fait raire la moitié de la teste, à fin qu'il ne peust sortir en public, et que là il couchoit sur une petite couche bien estroitte, à fin qu'il s'en levast plus habilement, et qu'il s'exercitast à bien parler (5) : mais pour ce qu'il avoit accoustumé de remuer l'espaule de mauvaise grace en parlant, il y remedia en attachant, au dessus une petite broche, ou, comme les autres disent, une dague, au planché, à fin que de peur de se picquer il ou-

(1) Mais, dit Photius, il leur remit cette somme, et les quitta même du remercîment.

(2) Surintendant du théâtre.

(3) 2334 livres de notre monnoie. C'est à ce sujet qu'Eschine dit fort plaisamment, dans son oraison contre Ctésiphon, que Démosthène portoit sur ses épaules, non une tête, mais une ferme.

(4) Voyez Plutarque. *Ib*, chap. XVIII, p. 26.

(5) Voyez Plutarque. *Ibid*. chap. XI, p. 18.

bliast ceste mauvaise contenance. Et à mesure qu'il proffitoit et alloit en avant en l'art de bien dire, il feit faire un mirouer de grandeur égale à luy, à fin qu'il declamast devant ce mirouer, et qu'il observast les mauvais gestes qu'il auroit en parlant, pour les rhabiller. Aussi alloit il quelquefois sur le port Phalerique faire ses exercices de declamations, alendroit où battoient les flots de la mer, à fin qu'il s'accoustumast à ne se troubler point du bruit et de la clameur du peuple. Et pour ce qu'il avoit l'haleine courte qui luy defailloit, il donna dix mille drachmes (1) à Neoptolemus un joueur de comædies, pour lui apprendre à pouvoir prononcer tout d'une halenée de longues clauses (2).

V. Quand il commancea à s'entremettre des affaires, il trouva que les gouverneurs estoient divisez en deux factions, les uns tenans le party du roy Philippus, les autres parlans pour la liberté. Il choisit la ligue de ceux qui contrarioient et resistoient à Philippus, et toute sa vie continua de conseiller au peuple de secourir ceux qui estoient en danger de tomber soubs la main de Philippus (3), communiquant ses conseils au maniement des affaires, et s'entendant avec Hyperides, Nausicles, Polyeuctus, Dioti-

(1) 7780 liv. de notre monnoie. (2) Voyez les Observations.

(3) Et c'est à cette heureuse détermination que nous devons les progrès étonnants de Démosthène dans l'éloquence, comme le remarque très bien le nouvel éditeur de Tacite dans les chap. 13 et 14 de son supplément au dialogue des orateurs. Voyez les Observations.

mus : et pourtant rendit il confederez à ceux d'Athenes les Thebains, les Euboiens, les Corcyreiens, les Corinthiens, les Bœotiens et plusieurs autres encore.

VI. Mais il se trouva un jour rabroué du peuple en assemblée de ville, à l'occasion duquel rebut il se retiroit tout fasché et desesperé en son logis, quand Eunomus le Thriasien, qui estoit desjà vieil, le rencontra par le chemin, qui le remeit, et le reconforta, et encore plus Andronicus joueur de comædies, lesquels ensemblement luy remonstrerent, que ses oraisons estoient les plus belles du monde, et qu'il ne luy defailloit rien qui soit sinon l'action, et luy recita quelques passages qu'il avoit dits en sa harengue, et que Demosthenes luy adjoustant foy se donna du tout à luy (1) : de maniere que depuis quand on luy demanda, quelle chose estoit la premiere en l'art d'éloquence, il respondit, l'action : qui estoit la seconde, l'action : et quelle la troisieme, l'action. Il fut aussi une autre fois sifflé en l'assemblée de ville, pourautant qu'il y dit quelque chose qui sentoit son jeune homme, dont il fut depuis brocardé par les poëtes comicques, Antiphanes et Timocles. Par la terre, par les fontaines, par les fleuves et rivieres : et aiant fait ce serment là devant le peuple, il s'en suscita une émotion. Il jura aussi une autre fois par Æsculapius, et par erreur de langue, il feit l'accent sur la penultime syllabe. Il sembloit qu'il voulust soustenir que c'estoit bien dit et bien prononcé, par ce que le dieu es-

(1) Voyez Plutarque. *Ibid.* chap. IX.

toit Pius (1), c'est à dire, doulx et beneing, il en fut pour cela souventefois troublé: mais frequentant l'eschole d'Eubulides le dialecticien, il corrigea tout.

VII. Se trouvant un jour en l'assemblée des jeux olympiques, et y aiant ouy Lamachus Terineien, qui recitoit des harengues faittes à la louange de Philippus et d'Alexandre, et qui couroit sus aux Thebains et aux Olynthiens, s'approchant de luy il commença à alleguer au contraire plusieurs passages des poëtes anciens, qui estoient à la louange des Thebains et des Olynthiens, pour les choses par eux vertueusement faittes, de maniere que Lamachus se deporta de plus harenguer, et s'enfuit de l'assemblée. Et Philippus mesme quand on luy rapportoit les concions et harengues qu'il avoit faittes contre luy, disoit, « Je croy que moy mesme si je l'eusse ouy harenguer « de telle sorte, je l'eusse esleu capitaine pour me « faire la guerre ». Suivant lequel propos (2) il appelloit ses harengues soudards, pour la force guerriere qui apparoissoit en icelles : Et celles d'Isocrates escrimeurs pour le plaisir de la fanfare que lon y prenoit.

VIII. Estant en l'aage de trente sept ans (3), à compter depuis Doxitheus jusques à Callimachus, en

(1) Ἀσκληπιὸς ἤπιος. *Amyot.*

(2) Lisez : « il comparoit ses harangues à des soldats, pour la « force guerrière qui apparoissoit en icelles ; et celles d'Isocrate à « des athlètes, parcequ'elles ne sembloient faites que pour plaire « sur un théâtre. *C.*

(3) Ce passage de Plutarque ne peut se concilier avec ce qui a

la prevosté duquel les Olynthiens par leurs ambassadeurs envoyerent demander secours à ceux d'Athenes, par ce qu'ils estoient fort pressez de guerre par Philippus, il suada au peuple de leur en envoyer : et l'année ensuivant, qui fut l'année que Platon mourut (1), Philippus destruisit les Olynthiens.

IX. Xenophon aussi le Socratique l'a cogneu, comme il commençoit encore à venir, ou bien qu'il estoit desjà en sa fleur : car Xenophon escrivoit ses chroniques des faicts et gestes des Grecs mesmement de ce qui fut fait environ et peu après la bataille de Mantinée, l'année que Chariclides estoit prevost : et Demosthenes au paravant avoit desjà obtenu alencontre de ses tuteurs.

été dit dans la note p. 56. En effet, si la naissance de Démosthène répondoit à la quatrième année de la 98[e] olympiade sous l'archontat de Dexitée, il n'auroit pas intenté procès à ses tuteurs aussitôt qu'il eût *été en aage de sortir hors de tutelle*. Il eût négligé pendant quatre ans cette répétition faite seulement sous l'archontat de Timocratès : mais le témoignage de Denys d'Halicarnasse et de plusieurs savants critiques et historiens après lui est positif : ils donnent tous dix-sept ans commencés à Démosthène lorsqu'il exigea de ses tuteurs une reddition de compte. Ainsi corrigez et lisez : estant à l'aage de trente et un ans accomplis, à compter depuis l'archontat de Démophile jusqu'à celui de Callimachus. J. A. Fabricius est conforme à cette leçon (*in Demost.* p. 921). Et Denys d'Halicarnasse fixe lui-même (d'après M. Vauvilliers, t. VIII, p. 479) la naissance de Démosthène à la quatrième année de la 99[e] olympiade : ce qui se déduit d'ailleurs très aisément de sa lettre, *Ad Ammæ.* Ainsi il ne peut y avoir de doute sur l'époque de la naissance de Démosthène.

(1) La première année de la 108[e] olympiade, sous l'archontat de Théophile, 348 ans avant J. C.

X. Après la condemnation d'Æschines, comme il s'en alloit d'Athenes en exil, Demosthenes en estant adverti courut après à cheval. Æschines l'aiant apperceu pensa estre pris prisonnier, si se meit à genoux devant luy, et se couvrit le visage, mais Demosthenes le feit lever et luy donna un talent d'argent.

XI. Il conseilla aux Atheniens d'entretenir quelque nombre de soldats estrangers en l'isle de Thasos, et pour cest effect y alla capitaine d'une galere. Aussi fut il esleu une autrefois proviseur pour acheter des bleds, et accusé d'y avoir mal versé, se trouva innocent et fut absouls. Philippus aiant pris et occupé la ville d'Ælatia, luy sortit de la ville avec ceux qui combatirent à Chæronée, là où il semble qu'il abandonna son reng pour fuir, en s'enfuyant il y eut une ronce qui accrocha son manteau, et luy en se retournant dit, « Pren moy à rançon ». Il avoit sur son bouclier pour sa devise, bonne fortune : il feit l'oraison funebre aux funerailles de ceux qui moururent en ceste bataille.

XII. Après cela appliquant sa sollicitude à faire reparer et raccoustrer la ville, estant esleu commissaire pour reparer les murailles, il y despendit du sien, outre les deniers du public, cent mines d'argent, qui sont mille escus (1), et en donna encore dix mille pour emploier aux spectacles, et à faire jouer les jeux : puis montant sur une galere il alla deçà delà

(1) 7780 livres de notre monnoie.

recueillant argent des alliez et confederez, à l'occasion dequoy il fut couronné par plusieurs fois. La premiere fois à la proposition (1) de Demomeles fils d'Aristonicus, fils de Hyperides, qui mit en avant qu'on lui donnast par honneur une couronne d'or : Et la derniere fois à l'instance de Ctesiphon, duquel le decret fut accusé comme estant contraire aux loix par Diodetus et par Æschines : contre lesquels il le defendit si bien qu'il obteint sentence en sa faveur, de maniere que l'accusateur n'eut pas la cinquieme partie des voix et suffrages du peuple pour luy.

XIII. Depuis estant Alexandre passé en Asie Harpalus s'enfuit à Athenes avec grosse somme de deniers: et du commancement il (2) empescha que lon ne luy donnast seureté, et que lon ne le receust en la ville: mais depuis qu'il y fut arrivé, et qu'il luy eut donné mille pieces d'or(3), adoncques il changea de langage, car voulans les Atheniens le rendre et mettre entre les mains d'Antipater, il y contredit, et escrivit que son argent fust mis en depost dedans le chasteau, et que lon luy fist declarer la somme qu'il y avoit. Harpalus specifia qu'il y avoit environ sept cent cinquante talens, et un peu plus, ainsi que dit Philochorus. Après cela s'en estant Harpalus fuy de la prison, là où on le gardoit jusques à ce que lon eust nouvelles d'Alexandre, et s'estant retiré, comme disent aucuns,

(1) Lisez : de Demotèles, d'Aristonicus et d'Hypérides. *C.*

(2) Démosthène.

(3) Grec : mille dariques. Voyez le tome VIII des Vies, *ib.* chap. XXXVI, XXXVII.

en Candie : ou, comme les autres, à Tænarus en la Laconie : Demosthenes fut accusé de concussion, et d'avoir pris argent de luy pour luy faire voye, d'autant qu'il n'avoit declaré ny la somme et quantité de deniers qui fut trouvée, ny la negligence de ceux qui l'avoient en garde. Si fut appellé en justice par Hyperides, Pytheus, Menesæchmus, Himeræus et Patrocles, qui le firent condamner par la court de l'Areopage : et estant condamné, il s'en alla en exil, par ce qu'il ne peult payer le quintuple de sa condamnation, par ce qu'il estoit accusé d'avoir pris trente talens. Les autres disent qu'il ne voulut pas attendre l'yssue du jugement, et s'en alla devant en exil.

XIV. Depuis ce temps là les Atheniens envoyerent Polyeuctus en ambassade devers la communauté des Arcadiens, pour les divertir et distraire de la ligue et confederation des Macedoniens. Ce que n'ayant sceu faire, Demosthenes y survint, qui parla tellement qu'il obteint et leur persuada : dont il acquist telle grace et telle reputation, que lon rappella son ban par decret public, et luy fut envoyée une galere pour le ramener à Athenes, et ordonnerent les Atheniens que pour l'amende des trente talents, en quoy il estoit condamné il fist bastir un autel à Jupiter sauveur, au port de Piræe, et ce faisant qu'il fust tenu pour quitte de la condamnation. Ce fut proposé par Demon Pæanien qui estoit son cousin. Au moyen dequoy il retourna à se mesler des affaires comme devant.

XV. Et estant Antipater renfermé et assiegé par

les Grecs dedans la ville de Lamia, les Atheniens en firent sacrifices pour la bonne nouvelle. Mais luy devisant avec un sien familier Agesistratus, dit, qu'il n'avoit pas une mesme opinion que les autres touchant les affaires : « (1) Car je sçay très bien, dit il, « que les Grecs d'un plein sault, pour une premiere « carriere, sçavent et peuvent bien faire la guerre, « mais à la continue, non ».

XVI. Depuis Antipater aiant pris Pharsalus, et menassant les Atheniens d'aller mettre le siege devant leur ville, s'ils ne luy rendoient les orateurs qui harenguoient au peuple contre luy : Demosthenes le craignant abandonna la ville d'Athenes, et s'enfuit premierement en l'isle d'Ægine, pour se jetter en franchise du temple d'Acræum (2) : mais depuis aiant peur de n'en estre enlevé par force, il passa dans l'isle de Calabria (3), là où entendant que les Atheniens avoient resolu d'abandonner les orateurs, et luy principalement entre les autres, il s'en alla seoir, comme suppliant, au temple de Neptune : là où Archias, celuy qui fut surnommé Phygadotheras, comme qui diroit, chasseur de bannis, qui fut disciple

(1) Lisez : « Car je sais très bien, dit-il, que les Grecs peuvent « et savent fournir une carrière en combattant, mais non le Doli- « chum ». Le Dolichum étoit une course dans laquelle on parcouroit plusieurs fois la carrière.

(2) Lisez : Ajax. C'est une faute dans le texte : le traducteur anglois ne l'a pas copiée comme Amyot.

(3) C'est une faute d'Amyot ; lisez : en l'île de Calaurie, dans le golfe Argolique. Calaurus, d'où cette île tire son nom, étoit fils de Neptune, particulièrement honoré dans cette île.

et sectateur de Anaximenes, le vint trouver, luy suadant qu'il se levast de là, et qu'il seroit des amis d'Antipater. Il lui respondit, « Quand tu jouois les tragædies, tu ne me persuadois pas, que cela fust vray « que tu jouois, aussi peu me persuaderas tu maintenant de croire à ton conseil » : et comme il le voulust enlever et tirer de là par force, ceulx de la ville l'empescherent : et adonc Demosthenes leur dit : « Ce « n'a point esté en intention de sauver ma vie que je « m'en suis retiré et fuy en ceste ville de Calabria (1), « mais pour convaincre les Macedoniens d'estre tyrans violents, mesmes alenconstre des dieux » : et demandant à escrire il escrivit, comme dit Demetrius le Magnesien, les vers que les Atheniens firent depuis escrire sur sa statue.

Demosthenes, si autant de puissance
Tu eusses eu comme d'entendement,
La Macedoine à toute sa vaillance
N'eust sur la Grece onc eu commandement.

Ceste statue est posée auprès du pourpris de l'autel des douze dieux, ayant esté faicte par Polyeuctus. Les autres disent que lon trouva en escript le commancement d'une missive, Demosthenes à Antipater, Salut.

XVII. Philochorus escrit, qu'il mourut de poison qu'il beut : mais Satyrus dit (2) que la canne estoit

(1) En cette île de Calaurie.

(2) Lisez : que la plume avec laquelle il commença à écrire cette lettre étoit empoisonnée. C.

empoisonnée, et que l'ayant mis en sa bouche, si tost qu'il en eut gousté, il mourut. Eratosthenes dit que de long temps redoutant la fureur des Macedoniens, il avoit fait provision de poison, qu'il portoit dedans un petit cerceau alentour de son bras. Les autres disent qu'il se feit mourir en retenant son haleine tant et si longuement qu'il s'estouffa: les autres escrivent, qu'il avoit le poison dedans un anneau......, vingt et deux (1). Mais quand Philippus de Macedoine mourut, il sortit en public avec une belle robbe neufve, encore qu'il n'y eust gueres que sa fille estoit morte, se resjouissant de la mort de ce roy Macedonien. Il aida aussi aux Thébains, faisant la guerre à Alexandre, et encouragea tous les autres Grecs, tant qu'il peult: parquoy Alexandre, après avoir destruict la ville de Thebes le demanda aux Atheniens, les menassant s'ils ne le luy rendoient. Et quand il eut entrepris la guerre contre les Perses, il demanda aux Atheniens leurs vaisseaux, et Demosthenes luy contredit, alleguant pour sa raison qu'il ne sçavoit s'il

(1) Cette lacune dans le texte laisse absolument ignorer le nombre d'années que Plutarque assignoit à la vie de Démosthène. Mais on conjecture avec assez de probabilité qu'on peut rétablir cet endroit d'après Photius, où on lit: *Ἐβίω δὲ, ὡς μὲν οἱ τὰ πλεῖω λέγουσιν, ἔτη ἑβδομήκοντα· ὡς δὲ οἱ τὰ ἐλάττω, ἑπτὰ καὶ ἑξήκοντα. Ἐπολιτεύσατο δύο καὶ εἴκοσιν.* Ainsi, suivant ce passage, ceux qui ont accordé la plus longue vie à Démosthène ne lui ont donné que soixante-dix ans; et on ne lui en a pas donné moins de soixante et sept. Il fut vingt-deux ans à la tête des affaires. Aulu-Gelle (XV, 28) dit que Démosthène vécut soixante ans. C'est le nombre d'années qui résulte des époques que nous avons fixées.

en voudroit point user contre ceux mesmes qui luy auroyent presté.

XVIII. Il laissa deux enfans qu'il eut de la fille d'un Heliodorus des premiers citoiens de la ville. Il eut une fille laquelle mourut avant que d'estre mariée, (1) et une autre de laquelle, et de Lachis Leuconien, nasquit son petit fils Demochares, qui fut homme vaillant à la guerre, et aussi eloquent que nul autre de son temps. On en voit encore une statue dedans le palais et hostel de ville, ainsi comme lon entre à main droitte. (2) Ce fut le premier qui harengua avec son espée au costé, ceinte par dessus sa robbe, lorsqu'Antipater demanda les orateurs (3).

XIX. (4) Mais depuis les Atheniens ordonnerent bouche à court au palais à ses descendans, et luy dedierent une statue sur la place, l'année que Gorgias fut prevost (5), à la poursuite de son arriere-fils (6)

(1) Lisez : il eut une sœur, de laquelle et de Lachès Leuconien naquit Democharès, son neveu. *C.*

(2) Lisez : elle est la première, et il est représenté ceint de son épée par dessus sa tunique; on dit en effet que ce fut ainsi qu'il harangua lorsqu'Antipater demanda les orateurs. *C.*

(3) Amyot a tronqué cet endroit; lisez : on voit encore une statue de Démosthène leur père, dedans le prytanée, où il est peint avec une épée au côté, ceinte par-dessus sa robe, tel qu'il étoit lorsqu'il harangua contre Antipater qui demandoit que les orateurs lui fussent livrés.

(4) Lisez : « les Athéniens ordonnèrent par la suite que les des« cendants de Démosthène seroient nourris dans le prytanée », etc. *C.*

(5) La première année de la 125ᵉ olympiade, 280 ans avant J. C.

(6) Grec : à la poursuite du fils de sa sœur.

Demochares qui requit ces honneurs, et depuis Lachis son fils en requit aussi pour luy mesme, l'année que Pytharatus fut prevost dix ans après, une statue dedans la place, (1) et bouche à court au palais, tant pour luy que pour l'aisné tousjours de ses descendans, et privilege de presider en tous les jeux et spectacles. Les deux decrets en sont encore ès registres, mais la statue de Demochares, dont nous avons parlé, fut transportée dedans l'hostel de ville (2).

XX. On trouve de ses oraisons qui sont vrayement à luy, jusques au nombre de soixante cinq.

XXI. Il y en a qui disent qu'il vescut dissoluëment jusques à user de robbes de femmes, et à faire banquets, masques et mommeries ordinairement, dont il fut surnommé par un brocard de ville, Battalus (3). Les autres disent que ce fut du nom de sa nourrice que lon luy bailla ce soubriquet par injure. Diogenes le Cynicque l'apperçeut un jour dedans une taverne, dont Demosthenes eut honte, et se voulut retirer au dedans, et Diogenes luy dit, « Tant plus tu recules en « arriere, tant plus avant tu entres en la taverne ». Et en se mocquant de luy il disoit qu'il estoit Scythe en paroles, c'est à dire, brave comme un Tartare, mais

(1) Lisez : » La nourriture dans le prytanée, tant pour lui que « pour l'aîné de ses descendants, ainsi que le droit de s'asseoir « aux premières places à tous les jeux publics. » *C.*

(2) Grec : dedans le prytanée. Ces deux décrets se trouvent dans le tome XX, p. 108 et suiv.

(3) Voyez Plutarque, t. VIII, p. 13 et suiv.

qu'au combat il estoit bourgeois d'Athenes (1). Il receut de l'argent d'Ephialtes l'un des harengeurs, lequel estant allé en ambassade devers le roy de Perse en apporta grosse somme de deniers, pour distribuer secrettement aux orateurs, à celle fin qu'ils allumassent la guerre contre Philippus, et dit on que luy particulierement en eut pour un coup trois mille drachmes (2). Il fit prendre un Anaxilas de la ville d'Orée, qui avoit esté autrefois son amy et son hoste, et le fit constituer prisonnier, comme estant espion, et luy fit donner la question sur laquelle il ne confessa rien, et neantmoins requit qu'il fust livré entre les mains des unze executeurs de la justice. Un jour qu'il vouloit harenguer en pleine assemblée de ville, le peuple ne vouloit point ouir, n'eust esté qu'il dit, que ce n'estoit qu'un conte qu'il leur vouloit faire : ce qu'entendant le peuple luy donna audience, et il commança en ceste sorte. « Il y eut, dit-il, nagueres un « jeune homme qui loüa un asne pour aller de ceste « ville à Megares. Quand ce vint sur le midy que le « soleil estoit fort ardent, l'un et l'autre, le proprié« taire et le locataire vouloient se mettre à l'umbre de « l'asne, et s'entr'empeschoient l'un l'autre, disant le « proprietaire qu'il avoit loué son asne, mais non pas « son umbre : le locataire à l'opposite soustenoit, que « tout l'asne estoit en sa puissance ». Aiant ainsi commancé ce conte, il s'en alla. Le peuple le rappella,

(1) Lisez, d'après le grec : qu'il étoit Scythe dans ses discours, et bourgeois au combat.

(2) Grec : 3000 dariques.

et le pria d'achever. « Et comment, leur dit il, vous « me voulez bien ouir conter une fable de l'umbre « d'un asne, et vous ne me voulez pas entendre par- « ler de vos affaires d'importance? » Le joueur de comædies Polus se vantoit un jour à luy, que pour deux jours qu'il avoit joué, il avoit gaigné un talent, qui sont six cents escus (1) : « Et j'en ay, dit il, gai- « gné cinq (2) pour me taire seulement un jour ». Sa voix s'estant une fois esclatée, ainsi comme il harenguoit devant le peuple, et à cause de cela son audience luy en estant troublée, il leur dit tout hault, « Il faut estimer les joueurs de comædies et de tra- « gædies, à cause de leurs belles et fortes voix, « mais les orateurs pour leur bon sens ». Epicles se mocquoit de luy de ce qu'il estudioit et præmeditoit tousjours ce qu'il avoit à dire : « J'aurois hon- « te, dit-il, si aiant à parler devant un si grand peu- « ple, j'y venois à l'improuveu ». On dit qu'il n'estaingnit jamais sa lampe, c'est à dire, qu'il ne cessa d'estudier tousjours à limer ses oraisons, jusques à l'aage de cinquante ans. Il dit luy mesmes qu'il ne buvoit que de l'eau. Lysias l'orateur l'a cogneu, et Isocrates l'a veu maniant affaires jusques à la bataille de Chæronée, et quelques uns des philosophes Socraticques. Il prononça la plus part de ses oraisons à l'improuveu, aiant l'esprit prompt et propre

(1) 4668 livres de notre monnoie.
(2) 23,343 livres de notre monnoie.

à ce faire (1). Le premier qui requit qu'il fust couronné d'une couronne, ce fut Aristonicus fils de Nicophanes Anagyrasien, et le seconda par serment Diondas.

(1) Cecy semble n'estre pas de Plutarque, et repugne à ce que dessus. *Amyot*. Cela cependant peut se concilier d'après ce qu'on lit dans le t. VIII des Vies, chap. XII et XIII, p. 19, 20 et suiv. où Plutarque explique particulièrement ces témoignages opposés. Voyez au sujet de ce célèbre orateur les savantes Observations de M. Capperonnier sur l'ouvrage de Denys d'Halycarnasse, intitulé : *De l'excellence de l'élocution de Démosthène*. Isocrate y est un peu maltraité par Denys d'Halicarnasse. Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tome XXIV, p. 1, 2 et suiv. Voyez aussi la comparaison de Démosthène et de Cicéron, dans les Œuvres du P. Rapin, t. I, p. 1 et suiv.

SOMMAIRE
DE LA VIE DE LYCURGUS.

Son origine. II. Son économie et son intelligence dans l'administration des finances. III. L'une et l'autre lui fournissent les moyens de faire faire des travaux considérables pour l'embellissement et l'utilité d'Athènes. IV. Sa sévérité dans l'administration de la police au sujet des malfaiteurs. V. Haute considération que ses vertus lui méritent. VI. Sagesse de ses lois pour exciter l'émulation dans les arts et arrêter les progrès du luxe. VII. Haute protection qu'il accorde au philosophe Xénocrate. VIII. Ennemi du luxe sur lui-même. IX. Continuellement occupé de s'instruire au détriment de son propre repos. X. Tant de vertus lui donnoient le droit de tout dire au peuple. XI. Ses enfants vengés de l'ingratitude des Athéniens. XII. Prodigieuse augmentation du revenu public sous son administration. XIII. Son integrité et son désintéressement le sauvent jusqu'à sa mort de toute inculpation fondée. XIV. Sa postérité. XV. Nombre de ses oraisons; honneurs qui lui sont décernés. XVI. Différents personnages contre lesquels il se porte accusateur. XVII. Surnom donné à Lycurgue. XVIII. Ses ancêtres; monument à ce sujet. XIX. Protection et honneurs qu'il fait accorder au zèle pour la religion.

Entre la 93e *et la* 112e *olympiade.*

LYCURGUS.

Lycurgus estoit fils de Lycophron qui fut fils de Lycurgus, celui que les Trente Tyrans feirent mourir à la suscitation d'un Aristodemus qui estoit de Bata (1), et aiant esté tresorier general de la Grece, avoit esté banny durant la domination populaire (2) du bourg de Buta, et de la famille des Eteobütades.

II. Il fut premierement auditeur de Platon le philosophe, et feit profession de philosophie, et depuis estant devenu familier d'Isocrates, il s'entremeit du gouvernement des affaires avec grand credit, tant en faicts qu'en paroles, et si luy commeit on le maniement des finances : car il fut esleu tresorier general l'espace de quinze ans, durant lesquels il mania quatorze mille talens, qui sont huict millions et quatre cent mille escus (3), ou comme les autres disent, dixhuict mille six cens cinquante talens, et fut l'orateur Stratocles qui meit en avant qu'on luy decernast cest honneur. Si fust esleu du commancement luy mesme en personne tresorier, mais depuis il y mettoit le nom de quelqu'un de ses amis, et luy ce pendant faisoit tout le maniement, et avoit toute l'administra-

(1) C'est une faute d'Amyot; lisez : Ce Lycurgue étoit du bourg de Buta ou Butie.

(2) Il faut mettre un point ici, et lire ensuite : « il étoit du dème « des Butades, et de la famille des Étéobutades. » *C.*

(3) 65,371,937 livres de notre monnoie.

tion, par ce qu'il y avoit eu une ordonnance publiée, que nul ne peust avoir l'administration des deniers publicques pour plus de temps que cinq ans. Il continua tousjours à presider aux œuvres publicques esté et hyver, et luy aiant esté commise la charge de prouvoir aux choses necessaires pour la guerre, il r'habilla beaucoup de fautes en la chose publicque.

III. Entre autres il feit bastir au peuple (1) trois cens galeres, et feit le parc aux exercices de Lyceum, et le planta d'arbres, et edifia aussi un parc à luicter, et paracheva le theatre qui est au temple de Bacchus, luy mesme aiant l'œil sur les ouvriers: et estoit sa foy et conscience tenue si bonne, que pour une fois il s'est trouvé avoir entre ses mains jusques à la somme de deux cens cinquante talens (2), de l'argent des particuliers qui luy bailloient à garder. Aussi feit il faire plusieurs beaux vases d'or et d'argent pour ornement de la chose publique, et feit aussi faire plusieurs victoires d'argent, et aiant trouvé plusieurs ouvrages publiques imparfaicts, il les paracheva tous, (3) comme l'arcenal et les salles à serrer les armes et utensiles publiques, et feit faire l'enceinte des murailles alentour (4) de la closture Panathenaicque, et combla et applanit la grande fondriere, aiant un nommé Dinius, qui en estoit proprie-

(1) Lisez : *quatre cents*. *C.*

(2) 1,167,187 livres de notre monnoie.

(3) Lisez : « comme les loges pour mettre les vaisseaux à l'abri, « et l'arsenal. » *C.*

(4) Lisez : du stade panathenaique. *C.*

taire, quitté et donné la proprieté du fond en faveur principalement de Lycurgus (1).

IV. Il eust aussi la garde de la ville, et la charge de prendre au corps les malfaitteurs, qu'il chassa tous, tellement que quelques Sophistes disoient, que Lycurgus trempoit sa plume, non point en ancre, mais en sang, quand il escrivoit contre les malfaitteurs.

V. A l'occasion dequoy il fut tant aimé du peuple, que quand Alexandre le demanda entre autres pour le faire mourir, jamais le peuple ne le voulut abandonner. Mais du temps que Philippus faisoit la guerre aux Atheniens pour la seconde fois, il alla avec Polyeuctus et Demosthenes en ambassade, tant au Peloponese qu'en quelques autres villes, et fut tousjours en bien bonne reputation, tant comme il s'entremeit du gouvernement, et le teint on tousjours pour un grand homme de bien et juste, tellement qu'ès jugements quand on disoit que Lycurgus l'avoit ainsi dit, cela estoit un grand prejudice a celuy pour lequel il parloit.

VI. Il meit aussi en avant deux loix, l'une que lon celebrast et exerceast le jeu des comædies, où les poëtes feissent jouer leurs œuvres à l'envy les uns des autres dedans le theatre à la feste des Chytres (2), et

(1) Voyez les Observations.

(2) Χύτροι. Fêtes célébrées tous les ans, à Athènes, le 13 du mois anthestérion, le lendemain de la fête des choas, χοες. M. Poinsinet de Sivry a fait deux villes de ces deux fêtes dans sa traduction d'Aristophane, tome IV, p. 116.

que celuy qui obtiendroit et gaigneroit le pris, acquist droit de bourgeoisie, ce qui paravant ne se faisoit pas, remettant sus ce jeu qui avoit esté discontinué. L'autre, que lon feist faire aux despens du public des images de bronze aux poëtes Æschylus, Sophocles, et Euripides, et que lon feist escrire leurs tragædies pour les garder en public, et que le greffier de la ville les leust aux joueurs, par ce qu'il n'estoit pas loisible de les jouër. Et la troisieme, qu'il ne fust permis à aucun citoien, ou autrement manant et habitant de la ville d'Athenes, achetter des prisonniers de guerre de condition libre, pour les rendre esclaves, sans le consentement de leur premier maistre. Et davantage, que lon feist dedans le port de Pirée le jeu de pris des danses rondes ès festes de Neptune: et qu'il y en eust au moins trois: et que lon donnast à ceux qui emporteroient le premier pris, non moins de cent escus (1), et aux seconds non moins de quatre vingts, et aux troisiemes non moins de soixante (2), selon qu'il seroit adjugé par les juges. Qu'il ne fust pas loisible à pas une dame Atheniene aller en coche à Eleusine, de peur que les pauvres ne fussent en cela inferieures aux riches, et que si quelqu'une y estoit surprise allant en coche, qu'elle payast pour l'amende six mille drachmes (3). A quoy sa femme n'aiant pas

(1) Grec: non moins de dix mines, ou de 778 livres de notre monnoie.

(2) C'est une faute d'Amyot; le grec porte: aux seconds non moins de huit, et aux troisièmes non moins de six mines.

(3) 4530 livres de notre monnoie.

obey, et aiant esté surprise contrevenant à la loy, par les escumeurs qui alloient recherchant telles choses, il leur bailla luy mesme un talent (1) : dequoy aiant depuis esté accusé et chargé devant le peuple : « Au moins voiez vous, dit-il, Atheniens, que je « suis surpris d'avoir donné, et non pas pris de l'ar- « gent ».

VII. Il rencontra un jour par la ville le fermier de la taille foraine, qui mettoit les mains sur le philosophe Xenocrates, et le vouloit emmener en prison pour le faire payer la taille des estrangers (2), il donna d'une baguette qu'il avoit en la main sur la teste du fermier, et luy osta le philosophe d'entre les mains, puis le mena luy mesme en prison, comme ayant fait chose indigne d'un tel personnage. Peu de jours

(1) 4668 livres de notre monnoie.

(2) On distinguoit à Athènes les divers habitants qui composoient la population de cette ville. Aristophane rappelle ces différentes classes de citoyens avec leurs dénominations particulières dans ces vers : (εἰρήνη. V. 297.)

> Αλλ', ὦ γεωργοὶ, κἄμποροι καὶ τέκτονες,
> Καὶ δημιουργοὶ, καὶ μέτοικοι, καὶ ξένοι,
> Καὶ νησιῶται, δεῦρ' ἴτ', ὦ πάντες λεῴ.

Μέτοικοι étoient des étrangers qui demeuroient dans la ville sans y être naturalisés : ils étoient obligés de se choisir des protecteurs, ou patrons : il falloit qu'ils pussent rendre quelque service à l'état; et ils payoient en outre un tribut annuel de douze drachmes (près de 10 livres de notre monnoie) par tête pour homme, et de six pour une femme. On vendoit pour esclaves ceux qui ne pouvoient payer ce tribut. Voyez l'Histoire universelle, édition in-8°, t. IX. p. 232.

après, le philosophe rencontrant ses enfans : « J'ai, « ce leur dit-il, mes beaux enfans, bien tost rendu la « grace à vostre pere, par ce qu'il est loué et prisé de « tout le monde de ce qu'il m'a secouru ». Aussi proposa il et meit en avant quelques decrets publiques, usant en cela de l'entremise d'un Euclides Olynthien, qui estoit fort suffisant homme en matiere de dresser tels decrets.

VIII. Et combien qu'il fust homme riche, si ne portoit il jamais qu'une mesme robbe l'hyver et l'esté, et chaussoit de mesmes souliers.

IX. Il s'exercitoit continuellement à declamer et nuict et jour, n'estant pas bien propre à parler à l'improuveu. Pour son giste il avoit sur son chalit une peau de mouton seulement avec la laine, et soubs sa teste un oreiller, à fin que plus tost et plus aiseément il se peust esveiller pour estudier. Quelqu'un luy reprocha un jour qu'il payoit encore de l'argent à des Sophistes et Retoriciens pour apprendre les lettres : « Mais, dit-il, s'il y avoit quelqu'un qui me « promeist de me rendre mes enfans meilleurs, je ne « luy baillerois pas seulement volontiers mille drach« mes, mais la moitié de tout mon bien ».

X. Il estoit hardy à parler franchement au peuple, pour sa noblesse, et luy dire sa verité, tellement qu'un jour pour ce que les Atheniens ne le vouloient pas laisser harenguer, il s'escria tout haut : « O fouët « de Corfou, combien tu vaux de talens » ! Une autre fois, comme quelques uns appellassent Alexandre, Dieu : « Et quelle façon de dieu est-ce là, du temple

« duquel ceux qui sortiront il faudra qu'ils s'asper-
« gent d'eau pour se purifier ».

XI. Après qu'il fut mort on meit ses enfans entre les mains des unze executeurs de la haute justice (1), Thrasicles aiant minuté l'accusation, et (2) Menesarchus l'aiant prononcée. Mais Demosthenes du temps de son exil, en aiant escrit aux Atheniens (3), ils s'en repentirent et les laisserent aller. Democles disciple de Theophrastus, les aiant justifiez et defendus, luy et quelques uns (4) de ses enfans, furent inhumez aux despens du public, vis à vis du temple de Minerve Pæoniene, dedans le vergier de Melanthius le philosophe. On trouve encore jusques à nostre temps des tumbes inscriptes du nom de Lycurgus et de ses enfans.

XII. Et qui est le plus grand point de son gouvernement, il feit monter le revenu de la chose publicque jusques à douze cens talens, qui sont sept cens

(1) Grec : τοῖς ἕνδεκα, aux Onze. C'est le nom par lequel on désignoit à Athènes des magistrats plus connus sous le nom de ondécemvirs. Leurs fonctions se bornoient à faire exécuter les jugements prononcés contre les coupables condamnés à mort ou à quelque peine afflictive. Ils avoient l'intendance des prisons, et pouvoient faire arrêter les malfaiteurs : ils leur faisoient même subir la mort, si ces malfaiteurs avouoient des crimes qui la méritoient, ou ils les dénonçoient aux juges.

(2) Menesœchmus. *C.*

(3) Lisez : « qu'on blâmoit leur conduite à l'égard des enfants « de Lycurgus. » *C.*

(4) Lisez : *de ses descendants*. *C.*

vingt mille escus (1), qui n'estoit au paravant que de soixante.

XIII. Un peu devant qu'il mourust sentant sa mort prochaine, il se feit porter au temple de la mere des dieux, et au senat, voulant estre syndiqué, et rendre compte et raison de toute son administration en la chose publique. Il ne se trouva personne qui l'osast accuser ny charger de rien, fors Menesæchmus : Et après avoir respondu aux charges et imputations qu'on luy mettoit sus, il se feit reporter en sa maison, où il mourut, aiant eu toute sa vie reputation d'homme de bien, et estant loué de son eloquence, sans que jamais il ait esté condamné, combien que par plusieurs fois il ait esté accusé.

XIV. Il eut trois enfans de Callisto fille d'Abron, et sœur de Calæus, fils aussi d'Abron, du bourg de Cata (2), qui fut tresorier de l'extraordinaire des guerres, l'année que Chærondas fut prevost. De ceste affinité fait mention Dinarchus, en l'oraison qu'il a faitte contre Pastius : et laissa des enfans, Abron, Lycurgus et Lycophron, desquels Abron et Lycurgus moururent sans enfans, mais Abron après avoir eu bonne reputation et grand credit au maniement des affaires deceda. Et Lycophron aiant espousé Callistomaché fille de Philippus Aixenes (3) engendra Cal-

(1) 5,482,400 livres de notre monnoie.

(2) C'est une faute d'Amyot, il n'y avoit point de bourg de ce nom dans l'Attique. Lisez, d'après le grec : de Bata ou Baté.

(3) Lisez : Aixonéen.

listo, laquelle fut mariée à Cleombrotus fils de Dinocrates Acharnanien, et eut un fils Lycophron que son grand pere Lycophron adopta pour son fils : celui là mourut sans enfans. Après la mort de ce Lycophron Callisto fut remariée à Socrates, dont elle eut un fils Symmachus, duquel nasquit Aristonymus, et d'Aristonymus Charmides, et de cestuy-cy Philippé, et d'icelle Lysander Medien (1), qui fut interprete des Eumolpides : de luy et de Timothea fille de Glaucus nasquirent Laodamia et Medius, qui eut la presbtrise de Neptune Erecthien, et Philippé, qui depuis fut religieuse de Minerve, mais devant l'avoit espousée Diocles Melittien, dont il eut Diocles, qui fut coulonnel de gens de pied : et aiant espousé Hediste fille d'Abron, il engendra Philippide et Nicostrate. Themistocles fils de Theophraste le porte-torche, aiant espousé Nicostrate engendra Theophrastus et Diocles, et gouverna aussi la presbtrise de Neptune Erecthien.

XV. On trouve encore quinze oraisons de luy (2): il fut couronné plusieurs fois par le peuple, et luy furent ordonnées les statues, dont il y en a une de bronze en la rue du Ceramique par decret public, l'année qu'Anaxicrates fut prevost, soubs lequel luy fut aussi decretée et ordonnée bouche à court en

(1) C'est une faute d'Amyot, qui a lu ταύτης δὲ Λύσανδρος, au lieu de lire avec toutes les bonnes éditions et les meilleurs manuscrits, Ταύτης δὲ καὶ Λυσάνδρου Μήδειος : et de cette Philippé et de Lysandre est né Médius.

(2) Il ne nous reste plus qu'une seule de ces oraisons. M. l'abbé Auger en a donné la traduction.

l'hostel de ville (1), à luy et à son fils aisné, par mesme decret du peuple : toutefois après sa mort, Lycophron le plus aagé de ses enfans en eut procès pour ce don là.

XVI. Il plaida (2) aussi pour les choses de la religion, et en accusa Autolycus senateur en la court d'Areopage, et Lysicles capitaine, et Demades fils de Demius, et (3) Mesarchus, et plusieurs autres, lesquels il feit tous condamner. Il appella aussi en justice Diphilus, pour ce qu'il ostoit des mines d'argent les pilliers qui soustiennent les fardeaux de terre qui sont au dessus, et en avoit acquis beaucoup de biens, ce qui estoit directement contre les loix, et y aiant peine de mort, il l'en feit condamner. Il distribua de ses biens (4) à chasque citoien d'Athenes, cinquante drachmes (5), qui sont cinq escus, ou comme les autres disent une mine, qui en sont dix (6), et monta la somme totale cent soixante talens, quatre vingts seize mil escus (7), (8) Il accusa aussi Aristogiton, Cleocrates (9), et Autolycus d'estre esclaves, qui neantmoins se portoient pour libres.

(1) Grec : au prytanée. (2) Lycurgus plaida aussi....

(3) Lisez : Menesœchmus. *C.* (4) Des biens de ce Diphilus.

(5) Un peu plus de 38 livres de notre monnoie.

(6) Près de 78 livres de notre monnoie.

(7) 726,990 livres de notre monnoie. Voyez les Observations.

(8) Lisez : « Il accusa aussi de lâcheté Aristogiton, Léocrates et Autolycus ». Il paroît, par la note de Brotier, qu'il n'avoit pas lu ce discours de Lycurgue. *C.*

(9) Lisez : Léocrates. C'est là le sujet du discours qui nous reste de Lycurgue.

XVII. On surnommoit Lycurgus, Ibis, qui est une cigogne noire, et disoit on communément à Lycurgus l'Ibis, à Xenophon le Chat-huant (1).

XVIII. Ils estoient anciennement descendus de ceux là, et d'Erechtheus fils de la terre et de Vulcain, mais des plus prochains de Lycomedes et de Lycurgus, que le peuple honora de funerailles et obseques publiques. Et est ceste descente de leur race de ceux qui ont esté presbtres de Neptune, dedans le temple Erechthien, en un tableau qui fut peint par Ismenias Chalcidien, et des statues de bois, tant de Lycurgus que de ses enfans, Abron, Lycurgus, Lycophron, que feirent jadis Timarchus et Cephisodotus, enfans de Praxiteles. Celuy qui posa et dedia le tableau fut Abron, auquel par ordre de succession hereditaire estoit escheute la presbtrise, mais il la ceda volontairement à son frere Lycophron. C'est pourquoy il est peint baillant à son frere le trident, et aiant fait escrire sur une coulonne carrée tout ce qu'il avoit fait en l'administration publique, il la feit planter devant la porte du parc à la luicte qu'il avoit fait bastir, à fin que chascun veist qui voudroit. Et ne se trouva personne qui le peust accuser ny convaincre d'avoir rien derobé au public.

(1) Plutarque ne s'est pas bien rappelé ce dicton sur ce grand homme. Il n'y est pas question de Xénophon, mais de Chærephon. *Aristophan. in Avib.* V. 1297.

Ἶβις Λυκούργῳ· Χαιρεφῶντι νυκτερίς.

L'ibis mange les serpents et les insectes venimeux; c'est pour

XIX. Il meit en avant que lon donnast une couronne à Neoptolemus fils d'Anticles, et une statue, pour ce qu'il s'estoit offert et avoit promis de dorer l'autel d'Apollo, qui est sur la grande place, ainsi comme il est commandé par son oracle. Il postula aussi des honneurs pour Euonymus fils de Diopithes, fils de Diotimus, l'année que Ctesicles fut prevost.

cela que cet oiseau est devenu le symbole de Lycurgue, qui étoit la terreur des brigands et des malfaiteurs. Voyez t. XVII, p. 324.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'HYPÉRIDE.

Son origine. II. Ses maîtres. III. Époque où il se mêla des affaires publiques. IV. Ses conseils aux Athéniens; ses services militaires et autres. V. Son amitié pour Démosthène ne l'empêche pas de se porter son accusateur. VI. Lui-même est accusé au sujet de sa loi sur la bourgeoisie des étrangers et sur la liberté des esclaves. VII. Est livré à Antipater; sa mort. VIII. Différentes circonstances de sa mort suivant les différents auteurs. IX. Son éloquence; nombre de ses oraisons. X. Son goût pour les femmes. XI. Manière dont il fait envisager les mémoires qu'il écrivoit secrètement contre Démosthène. XII. Diverses actions de patriotisme. XIII. Occasion de la harangue déliaque. XIV. Bon mot de cet orateur au sujet de Philippe. XV. Caractère de son éloquence. XVI. Il s'en sert utilement pour Callippus et contre Phocion.

Depuis environ la 100e *jusqu'à la troisième année de la* 114e *olympiade,* 322 *ans avant J. C.*

HYPERIDES.

Hyperides fils de Glaucippus, fils de Dionisius du bourg Colyttien, eut un fils du mesme nom que son pere Glaucippus (1), qui fut orateur et composa quelques oraisons, duquel nasquit un autre orateur Alphinus.

II. Il fut un temps auditeur du philosophe Platon, et de Lycurgus, et d'Isocrates.

III. Il se mesla des affaires, du temps qu'Alexandre le grand entendoit aux affaires de la Grece, et luy contredit touchant les capitaines qu'il demandoit à ceux d'Athenes, et touchant les galeres.

IV. Il conseilla au peuple de ne casser point les gens de guerre que lon entretenoit à Tænares, dont estoit capitaine Chares, duquel il estoit particulierement amy. Il plaida et advocassa du commancement pour de l'argent, et fut souspçonné d'avoir reçeu part des deniers que Ephialtes avoit apportez de Perse. Il fut eleu capitaine d'une galere, lors que Philippus alla mettre le siege devant Byzance, et fut envoyé pour secourir les Byzantins. Ceste mesme année il prit la charge de defrayer des danses, là où tous les autres capitaines, avoient esté exemptez de toute charge publicque pour ceste année là.

V. Il requit aussi des honneurs pour Demosthenes,

(1) Voyez tome VI, p. 263.

et son decret aiant esté recusé, comme fait contre les loix, par Diondas, il en fut absouls. Il estoit amy de Demosthenes, et de Lysicles et de Lycurgus, et ne persevera pas en ceste amitié jusques à la fin : car depuis que Lysicles et Lycurgus furent morts, et que Demosthenes fut appellé en justice, comme aiant pris argent de Harpalus, luy seul de tous fut nommé, et mis en avant pour faire l'accusation d'autant que tous les autres se trouvoient coulpables du mesme faict, et l'accusa.

VI. Mais luy mesme fut accusé par Aristogiton, d'avoir proposé un decret contraire aux loix, après la battaille de Chæronée, que tous les estrangers qui estoient habitants et domiciliez à Athenes fussent faicts bourgeois de la ville, et tous les esclaves libres, et que lon deposast les choses sainctes, les enfans et les femmes, dedans le port de Piræe, toutefois il en fut absouls : et comme quelques uns l'arguassent et s'esmerveillassent comment il avoit ainsi lourdement failly à voir tant de loix qui estoient au contraire de son decret, il respondit, « Si les armes des Macedoniens « et la battaille de Chæronée ne m'eussent esblouï la « veuë, je ne l'eusse jamais proposé ny escrit ». (1) Mais il est certain que depuis ce jugement là Philippus en estant estoné, leur donna la permission d'enlever leurs morts, ce qu'il avoit auparavant refuzé aux heraults qui estoient venus de Lebadie.

(1) Lisez : « Mais il est certain que Philippe étonné de cette pro« position. » *C.*

VII. Depuis, après la défaitte de Cranon, aiant esté demandé par Antipater, et le peuple estant resolu de le livrer, il s'enfuit de la ville en l'isle d'Ægine avec les autres condamnez, là où rencontrant Demosthenes, il s'excusa envers luy de ce qu'il l'avoit par contrainte accusé. Et comme il se vouloit departir de là, il fut surpris par un Archias que lon surnommoit Phygadotheras, lequel estoit natif de la ville de Thurias (1), et sa premiere profession avoit esté de jouer des tragædies, et lors il s'estoit mis au service d'Antipater. Si fut pris à force dedans le temple de Neptune, là où il tenoit l'image du dieu embrassée, et de là mené à Corinthe vers Antipater, où estant mis à la gehenne, il se tronçonna luy mesme la langue à belles dents, à fin qu'il ne peust rien descouvrir des secrets de la ville, et ainsi finit ses jours le neufieme jour du mois d'octobre (2).

VIII. Toutefois Hermippus dit, qu'estant allé en Macedoine il y eut la langue coupée, et son corps jetté aux bestes sans sepulture, mais qu'un Alphinus son parent, ou comme les autres disent, fils d'un Glaucippus, obtint par le moien d'un medecin licence d'enlever le corps et le brusler, dont il emporta depuis les cendres à ses parents et amis, contre les arrests des Macedoniens et des Atheniens, pource qu'ils estoient non seulement bannis, mais aussi interdicts, de maniere qu'il estoit defendu de les inhumer de-

(1) De Thurium, Thuries.

(2) Grec : le neuvième jour de pyanepsion, mois athénien qui répond aux mois d'octobre et de novembre.

dans leur païs. Les autres disent qu'il fut mené en la ville de Cleones, là où il eut la langue couppée, et fut tué ainsi comme nous avons dit, et que ses parens en recueillans les ossements, les inhumerent devant la porte aux chevaux, ainsi que met Heliodorus en son tiers livre, Des monuments. Mais maintenant son sepulchre est tout demoly, et n'y en a plus apparence quelconque.

IX. On dit qu'il estoit singulier entre tous les orateurs à prescher le peuple, voire qu'il y en a qui le mettent mesme devant Demosthenes (1). On trouve de ses oraisons soixante et dix-sept, dont il y en a de vrayes cinquante et deux (2).

X. Il estoit subject au plaisir des femmes, de maniere que pour ceste occasion il chassa son fils de sa maison, et y introduisit Myrrhine, la plus sumptueuse courtisanne qui fut pour lors, et si ne laissoit pas d'avoir au port de Piræe Aristagora, et en Eleusine sur ses terres Philté Thebaine, l'ayant rachettée de vingt mines d'argent, qui sont quatre cents es-

(1) Voyez les Observations.

(2) De ces cinquante-deux oraisons, que Photius nous dit avoir lues, il ne nous en reste plus qu'une seule imprimée parmi celles de Démosthène, sous ce titre : περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν. M. l'abbé Auger en a donné la traduction, et l'intitule, *Harangue sur le traité d'Alexandre*, tome II des OEuvres de Démosthène, p. 367. Ce savant traducteur pense, avec tous les critiques, que cette harangue n'est point de Démosthène, mais il n'en assigne pas l'auteur, et ne dit même rien d'Hypéride. Voyez *J. A. Fabric. in Demosth. et Hyperide.*

cus (1). Il se promenoit tous les jours par le marché de la poissonnerie (2). Et estant la courtisane Phryne qu'il aimoit, appellée en justice, et accusée de læse majesté divine, pour avoir forfaict contre les dieux, il fut aussi enquis alencontre de luy par mesme moien, comme il semble, car luy mesme le monstre au commancement de sa harengue. Et ainsi comme elle estoit toute preste à condamner, il la fit venir en avant au milieu de la place devant les juges, et luy deschirant sa robbe, leur monstra son estomach à descouvert, de maniere que les juges pour sa grande beauté l'absolurent.

XI. Il avoit à part secrettement composé et dressé des memoires pour accuser Demosthenes, qui le descouvrit en ceste sorte. L'estant un jour allé visiter en sa maison un peu mal disposé, il y trouva ces memoires dressez encontre luy, dequoy s'estant amerement courroucé, Hyperides luy respondit, « Tant que « tu me seras amy, cela ne te faschera point : mais « au cas que tu me deviennes ennemy, cela te gar- « dera d'entreprendre quelque chose contre moy ».

XII. Il requit que lon decernast des honneurs à Iolas, celuy qui donna le poison à Alexandre, et fut de la ligue de Demosthenes à la suscitation de la guerre Lamiaque, et fit l'oraison funebre qui fut admirable aux funerailles de ceulx qui y moururent.

(1) 1556 livres de notre monnoie.

(2) C'est bien le fait d'un gourmand.

Comme Philippus s'apprestast pour passer en l'isle d'Eubœe, les Atheniens se trouverent en grand esmoy et grande perplexité. Luy assembla en peu de temps jusques à quarante galeres de contribution volontaire, et luy mesme le premier pour soy et pour sõn fils contribua pour en defrayer deux.

XIII. Et comme different et procès se fust meu entre les Atheniens et les Deliens, pour sçavoir ausquels devoit appartenir la superintendence du temple de Delos, et qu'Æschines eust esté eleu pour plaider la cause, le senat d'Areopage mit en avant Hyperides pour la plaider, et touve lon encore au jourd'huy l'oraison qui est intitulée la harengue Deliaque.

XIV. Il fut aussi en ambassade devers les Rhodiens, et y en arriva aussi d'autres de la part d'Antipater qui le louoient hautement, comme bon, doulx et gracieux prince. Il leur respondit, « Je sçai bien qu'il est « voirement doulx et gracieux, mais nous ne vou« lons point de maistre quelque bon et gracieux qu'il « puisse estre ».

XV. Lon dit, qu'il harenguoit sans action quelconque, et ne faisoit que simplement et nuement reciter les affaires, sans autrement fascher les juges.

XVI. Il fut aussi envoyé devers les Eliens, pour defendre Callippus l'un des combattans ès jeux sacrez, qui estoit imputé d'avoir par corruption emporté le pris, et gaigna sa cause. Il accusa aussi le don qui par honneur avoit esté ordonné à Phocion à l'instance et proposition de Midias Anagyrasien l'année

que Xenius (1) fut prevost, le vingt et septieme jour du mois de may (2).

(1) Voici une faute bien grave ; Taylor l'a relevée avec un ton de mépris qui ne conviendra jamais à un vrai savant. Tant de circonstances concourent à accumuler des fautes semblables dans un ouvrage comme celui-ci, qui, depuis tant de temps, passe en tant de mains! Il faut corriger cet endroit, s'abstenir de lire le nom de l'archonte sous lequel Midias accusa Phocion. 1° Parce-qu'aucun monument historique ne fournit les moyens de déterminer l'époque précise où cette accusation fut intentée. 2° Parce-que trois faits très constants empêchent qu'on adopte celle que Plutarque propose en cet endroit : en effet Midias finit sa carrière par le poison vers la troisième année de la 112e olympiade, Phocion vers la troisième année de la 115e, et Xénius (ou Xénias, suivant Prideaux) ne fut archonte que dans la 118e olympiade. Il est clair, d'après cela, que l'époque de ce procès doit être antérieure de quelques années à la 112e olympiade.

(2) De gamélion.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE DINARQUE.

Sa patrie; époque où il vint à Athènes. II. Son maître; époque où il se mêla des affaires publiques. III. Ses grands biens. IV. Il fuit, et se retire à Chalcide. V. Il revient à Athènes. VI. Ses oraisons; caractère de son éloquence.

Depuis environ la 106e jusqu'à environ la 125e olympiade.

DINARCHUS.

Dinarchus fils de Socrates, ou de Sostratus, natif du païs mesme d'Attique, ou comme les autres veulent de Corinthe, vint à Athenes estant encore jeune, environ le temps qu'Alexandre de Macedoine passa en Asie.

II. Il fut auditeur de Theophrastus, celuy qui succeda à Aristote en l'eschole peripatetique, et hanta aussi avec Demetrius Phalerien, pour autant qu'il commencea à s'entremettre des affaires du gouvernement après la mort d'Antipater, estant les orateurs les uns morts, les autres bannis et chassez de la ville: et aussi qu'il fut amy de Cassander.

III. Il se fit riche merveilleusement, prenant argent de ceulx à qui il composoit des oraisons, qui l'en requerroit : il se banda contre les plus renommez orateurs de ce temps là, non qu'il vint luy mesme devant le peuple prononcer les harengues, car il ne l'eust sçeu faire, mais il les bailloit à ceux qui leur faisoient teste : mesme quand Harpalus s'enfuit, il composa plusieurs oraisons à l'encontre de ceux qui estoient sousspçonnez d'avoir pris argent de luy, et les bailla aux accusateurs.

IV. Long temps depuis estant accusé d'avoir esté communicquer et parler avec Antipater et avec Cassander, environ le temps que le port de Munychia fut surpris par Antigonus et par Demetrius qui y mi-

rent garnison, l'année qu'Anaxicrates fut prevost, il vendit et fit argent de la plus part de ses biens, et s'enfuit en la ville de Chalcide (1), là où il fut en maniere d'exil bien l'espace de quinze ans, durant lesquels il acquist et assembla beaucoup de bien, et puis retourna à Athenes par le moien de Theophrastus, qui procura le rappel de ban de luy et des autres bannis.

V. Il s'en alla loger chez un Proxenus qui estoit de sa cognoissance, là où estant jà fort vieil, et aiant mal aux yeulx, il perdit son or et son argent, dequoy Proxenus (2) voulant faire informer, Dinarchus le fit luy mesme adjourner, et fut la premiere fois que luy mesme en personne parla et plaida sa cause en jugement.

VI. L'on en trouve encore le plaidoier, et sont aussi ès mains des hommes soixante et quatre oraisons vrayement (3) siennes, excepté que lon en attribue quelques unes à Aristogiton. Il fut imitateur de Hyperides, ou comme les autres veulent, de Demosthenes, à cause de sa vehemence à esmouvoir les affections, et la force de ses figures.

(1) Lisez : « il vendit et fit argent de la plupart de ses biens, et s'enfuit en la ville de Chalcide l'année qu'Anaxicrate fut archonte, la seconde année de la 118[e] olympiade, 307 ans avant J. C.

(2) Lisez : « ne voulant faire informer. » *C.*

(3) Il ne nous reste plus que trois oraisons de Dinarque. M. l'abbé Auger en a donné la traduction, imprimée avec celles de Lycurgue et d'Andocide.

SOMMAIRE

DE LA COMPARAISON ABRÉGÉE D'ARISTOPHANE ET DE MÉNANDRE.

Motifs de la préférence que Plutarque donne à Ménandre sur Aristophane; le style de celui-ci est bas et grossier. II. Il ne sait l'accommoder aux différents personnages qu'il met sur la scène. III. Ménandre au contraire sait toujours employer le style propre aux choses, aux circonstances et aux personnes. IV. Le genre adopté par Ménandre lui fournissoit les moyens de donner un très grand nombre de comédies. V. Deux genres de composition très rarement réunis dans un même écrivain. VI. Aristophane n'en a saisi aucun. VII. Ménandre brille également dans les deux, à la satisfaction générale. VIII. L'amour chez Ménandre est représenté avec grace et décence; chez Aristophane, ce n'est qu'obscénité, dont les gens honnêtes détournent les yeux.

LA COMPARAISON

D'ARISTOPHANES ET DE MENANDER.

A PARLER en general il prefere de beaucoup Menander à Aristophanes, mais pour venir aux particularitez, voicy qu'il met en avant. Il dit que le langage d'Aristophanes est fascheux, qu'il sent son farceur, son triacleur, et son artisan mechanicque : là où celuy de Menander n'en tient nullement. Aussi un ignorant et grossier qui n'aura nulles lettres prendra plaisir à ce que celuy là dit, mais l'homme docte s'en faschera incontinent. J'entens ces contrecarres, termes opposez, ces finissans de mesme, ces allusions de noms : car de toutes ces affetteries là l'un en use bien peu souvent, et avec grande raison et bon jugement, y prenant soigneusement garde : mais l'autre en abuse à toutes heures importunément, et avec bien froide et mauvaise grace.

II. Il est loué, dit-il, de ce qu'il a noyé les tresoriers qui n'estoient pas tamies mais lamies (1): et, cestuy-cy (2) respire ou malice, ou calomnie : Il veit (3) pour son ventre et pour ses entrailles et pour

(1) Aristophane est loué, dit Plutarque, de ce qu'il a noyé les pourvoyeurs publics, qui n'étoient pas Ταμίας, pourvoyeurs, mais Λαμίας, empoisonneurs.

(2) Et ainsi il respire ou....

(3) Amyot a traduit très peu exactement tout cet endroit, où Plutarque veut donner une idée du style d'Aristophane : le mora-

ses boyaux : et, A force de ris je viendray à rire : et, Que te feray-je malheureuse cruche bannie en tais et en pieces? et, Je vous feray, ô femmes, des maux sauvages (1), comme celuy qui ay esté nourry parmy des herbes sauvages : Mais ces tresses ont devoyé ma motte : et, Apporte moy ici ma rondelle à la teste de Gorgone, et, Me donne une rondelle de tarte : et plusieurs autres tels langages. Il y a doncques en la tissure de ses paroles du tragicque et du comicque, du haut et puis du bas, de l'obscur et puis du familier, de l'enflé et eslevé, et puis du babil et de la causerie basse et fade en son langage : aiant tant de dissimilitudes et tant de differences, il ne sçait pas attribuer à chasque personne ce qui luy appartient et qui luy est propre et bien seant : j'entens, comme à un roy la parole enflée, à un Orateur le langage rusé, à une femme, simple, à un homme sans lettres

liste cite en conséquence les propres expressions de ce poëte. Ταμὶας et Λαμίας, sont deux expressions employées par celui-ci; la première dans les Harangueuses, v. 212, et dans les Guêpes, v. 613; la seconde dans cette même dernière pièce, v. 1035 et 1117, et dans la Paix, v. 758.... Il veit pour son ventre.... sont d'autres expressions familières à Aristophane : je les fais remarquer en commençant ces phrases détachées, par des initiales majuscules.

(1) Le grec ne dit point cela : les femmes y sont seulement comparées à des *maux sauvages : les femmes, maux sauvages : parcequ'il a été lui-même nourri d'herbes sauvages*.... Cette réflexion de Plutarque est bien mauvaise, et nous engage à nous arrêter très peu sur ce Traité qui a été très bien réfuté par Nicodem. Frischlin, dont nous avons une traduction latine d'Aristophane à Francfort, en 1586.

bas, à un marchand fascheux et importun : ains à chasque personne les premiers venus à l'adventure, et ne sçaurois entrecognoistre ne discerner si c'est un fils ou un pere : un villageois, ou un homme de ville : ou un dieu, ou une vieille qui parle.

III. Là où le stile et la phrase de Menander est tellement polie et tellement contemperée en soy mesme, qu'estant proumenée par plusieurs diverses mœurs, et diverses passions, et s'accommodant à toutes personnes, neantmoins elle semble tousjours estre une mesme, et retient sa semblance à soy mesme en mots communs et familiers, et qui sont tous les jours en usage. Et si d'adventure quelquefois selon la matiere il est besoin de quelque caquet extraordinaire, et de quelque bruit de paroles, aiant debouché, par maniere de dire, tous les trous de la fluste, tout soudain il les recouvre de bonne grace, et remet sa voix en son naturel. Et combien qu'il y ait en tous mestiers d'excellens artisans, jamais il n'y eut ny cordonnier qui feist soulier, ny mercier qui feist masque, ne cousturier qui feist robbe, qui fust propre et convenable tout ensemble à un homme et à une femme, à un adolescent et à un vieillard, ou à un vallet : mais Menander a usé d'une façon de dire qui est proportionnée et sortable à toute nature, à tout estat, et à tout aage : et ce aiant commancé à escrire estant bien jeune, et estant mort lors qu'il ne faisoit que commancer à estre en sa fleur et de composer, et de faire jouer et publier ses œuvres, en l'aage que le stile, comme dit Aristote, prend son

plus grand accroissement à ceux qui font profession de mettre par escript.

IV. Et si lon veult prendre garde aux premieres comædies de Menander, et que lon les veuille conferer avec celles du milieu, et celles de là fin, par là on pourra cognoistre, combien il y en eust peu adjouster d'autres s'il eust vescu plus longuement.

V. Pour ce qu'entre ceux qui mettent leurs œuvres en lumiere, les uns escrivent pour la multitude du peuple et pour le vulgaire, les autres pour les gens d'honneur et d'entendement, et n'est pas facile d'en nommer un autheur qui ait sceu bien observer le bien-seant et convenable aux deux genres.

VI. Mais quant à Aristophanes, il n'est ny plaisant à la commune, ny supportable aux gens d'honneur et de jugement, ains est sa poësie comme une putain passée, qui veult contrefaire la femme de bien mariée : mais ny le peuple ne peut endurer son arrogance, et les gens de bien detestent son intemperance et sa malignité.

VII. Mais Menander au contraire, avec bonne grace a satisfait à tous, estant lecture, science, dispute, commune aux theatres, aux escholes, aux jeux et passetemps, aux festins, monstrant que la poësie est une des belles choses que la Grece ait produittes, faisant veoir que c'est et combien peut la dexterité et gentillesse du langage, allant par tout, avec une grace attraiante, dont on ne sauroit eschapper, ravissant et gaignant toute aureille, et tout entendement qui a intelligence de la langue Grecque. Car

pour qui faut il que l'homme docte prenne la peine d'aller au theatre, sinon pour Menander? Quant est-ce que les theatres sont pleins de gens de lettres, sinon quand on monstre des masques à jouer comædies? Et aux bancquets, à qui est-ce que plus justement la table cede, et Bacchus donne lieu? Et aux philosophes et gens qui travaillent à l'estude, comme quand les peintres ont travaillé leurs yeux sur couleurs trop vives et brillantes, ils les tournent sur celles qui sont verdoiantes, comme celle des herbes et des fleurs, pour les recréer et refaire : c'est Menander qui recueille l'entendement, comme en un beau verger bien flory, où il y a de l'umbrage et de la frescheur, des vens doulx et gracieux.

VIII. Que la ville d'Athenes porta en ce siecle plusieurs excellens joueurs de comædies. Que les comædies de Menander, sont pleines de graces et de sel amoureux, comme estant proprement fait de la mer, où Venus fut née : là où les jeux salez d'Aristophanes sont d'un sel aspre et cuisant, et qui ont une pointe et acuité qui mord et ulcere ; et ne sçay en quoy est la dexterité et gentillesse que lon vante en luy, si c'est aux paroles, ou aux personnages. Certainement ce qu'il imite et contrefait, c'est tousjours en la pire partie, car les ruses et finesses n'y sont point gallantes, mais malignes, et la rusticité n'est point naïve mais sotte, et ses rencontres pour faire rire ne sont point joyeuses, mais plus tost dignes de mocquerie, les amours ne sont point gayes, mais dissolües. Bref il semble que cest homme n'a escrit

sa poësie pour estre leuë de pas un homme de bien : car ce qu'il y a de deshonneste et de luxurieux, c'est pour les abandonnez à toute dissolution, et les attaches et brocards, pour les envieux et malings (1).

(1) Consultons un juge de meilleur goût en cette matière. Le charmant auteur de l'*Inconstant* a peint le caractère et le genre d'Aristophane et de Ménandre de la manière la plus agréable, la plus ingénieuse et la plus vraie. Je me fais un plaisir de citer ce qu'il dit de ces deux comiques dans sa pièce intitulée : *les Aventures de Thalie*, imprimée dans l'Almanach des Muses de 1781, p. 29. Ce sera une diversion agréable pour les lecteurs, et pour nous une occasion flatteuse de rendre un témoignage public au bon goût et aux talents d'un ami qui ne m'est pas moins cher par les belles qualités de son cœur.

. . . .

Je soutiens donc, car c'est un fait,
Que mon héroïne est d'Athènes;
Et dans ce pays-là, Dieu sait
Combien elle a fait de fredaines !...
Que dis-je? à l'âge de quinze ans,
En véritable courtisane,
Elle agaçoit tous les passants,
Même les plus honnêtes gens.
Au libertin Aristophane
Elle prodigua ses faveurs :
Souvent, à ses âpres fureurs,
On eût cru voir une bacchante;
Et cependant l'extravagante,
Sans religion et sans mœurs,
Et malgré ses brusques humeurs,
Étoit agréable et piquante.

Enfin, par avis de parents,
On lui donne, de peur d'esclandre,
Un curateur.... Ce fut Ménandre.
Sous ce mentor il fallut prendre
Bientôt des airs tout différents :
Changer son langage trop leste
En un pur et doux entretien ;
Dans ses atours, simple et modeste,
Et gracieuse en son maintien,
Elle eut d'une fille de bien
Le ton, la démarche et le geste ;
Tant qu'il vécut, tout alla bien.
De sa mort, la jeune personne
Tout bas rendit graces à Dieu,
Puis à sa ville dit adieu,
Et vint à Rome. La friponne
Aisément de Plaute en ce lieu
Distingua la mine bouffonne.

. . . .

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE

DES OPINIONS DES PHILOSOPHES.

Préface sur la définition et sur les différentes parties de la philosophie. I. Qu'est-ce que nature? II. Quelle différence y a-t-il entre principe et élément? III. Des principes, que c'est? (1. L'eau est le principe de toutes choses, suivant Thalès. 2. L'infini, suivant Anaximandre. 3. L'air, suivant Anaximènes. 4. Les homoéomeries ou parcelles semblables, suivant Anaxagoras. 5. L'air et l'infini avec quelques modifications, suivant Archelaüs. 6. Les nombres, suivant Pythagore. 7. Le feu, suivant Héraclite et Hippase. 8. Les atomes, suivant Épicure. 9. Le feu, l'air, l'eau et la terre, l'accord et le discord, suivant Empedocle. 10. Dieu, la matière et l'idée, suivant Socrate et Platon. 11. La forme, la matière et la privation, suivant Aristote. 12. Dieu et la matière, suivant Zénon.) IV. Comment a été composé le monde. V. Si tout est un. VI. D'où et comment est-ce que les hommes ont eu imagination de Dieu? (1. Par la beauté des objets qui frappent nos yeux. 2. Par la beauté du ciel. 3. Par le cours régulier des astres. 4. Trois formes différentes sous lesquelles on propose le culte des dieux. 5. Développement du système général relatif au culte rendu aux dieux. 6. Excellence de

l'homme.) VII. Qu'est-ce que Dieu? (1. Fameux athées, et leurs raisonnements. 2. Opinions opposées d'Anaxagoras et de Platon. 3. Elles répugnent dans toute hypothèse. 5. Définition de Thalès, de Démocrite, de Pythagore. 6. Idée de Socrate et de Platon. 7. Système d'Aristote. 8. Des stoïques. 9. D'Épicure.) VIII. Des démons et demi-dieux. IX. De la matière. X. De l'idée. XI. Des causes. XII. Des corps. XIII. Des moindres corpuscules. XIV. Des figures. XV. Des couleurs. XVI. De la coupe des corps. XVII. De la mixtion et température. XVIII. Du vide. XIX. Du lieu. XX. De la place. XXI. Du temps. XXII. De l'essence du temps. XXIII. Du mouvement. XXIV. De la génération et corruption. XXV. De la nécessité. XXVI. De l'essence de nécessité. XXVII. De la destinée. XXVIII. De la substance de destinée. XXIX. De la fortune. XXX. De la nature.

LES OPINIONS
DES PHILOSOPHES.

LIVRE PREMIER.

Aiant proposé d'escrire de la philosophie naturelle, il me semble necessaire en premier lieu, et devant toute autre chose, mettre la division et distribution de philosophie, à fin que nous sçachions que c'est que la naturelle, et quelle part et portion elle est de toute la philosophie. Or doncques les philosophes stoïques disent, que sapience est la science de toutes choses tant divines que humaines, et que philosophie est profession et exercice de l'art à ce convenable, qui est une seule supreme et souveraine vertu, laquelle se divise en trois generales, la naturelle, la morale, et la verbale : à raison dequoy la philosophie vient à estre aussi divisée en trois parties, l'une naturelle, l'autre morale, et la tierce verbale. La naturelle est, quand nous enquerons et disputons du monde, et des choses contenues en iceluy : la morale, celle qui est occupée à traitter de la bonté ou mauvaistié de la vie humaine : la verbale, celle qui traitte de ce qui appartient à discourir par raison, laquelle se nomme autrement Dialectique, comme qui diroit, disputatrice. Mais Aristote et Theophraste, et presque tous les Peripatetiques entierement, par-

tissent la philosophie en ceste sorte. Il est necessaire que l'homme pour estre parfait soit et contemplateur de ce qui est, et facteur de ce qu'il doit : ce que lon pourra plus clairement entendre par ces exemples : Lon demande si le soleil est un animal, c'est à dire creature animée ou non, ainsi qu'on le voit. Celuy qui va recherchant la verité de ceste proposition et question, est contemplatif, car il ne quiert et ne cherche que ce qui est. Semblablement, si le monde est infiny, et s'il y a aucune chose hors le contenu de ce monde : toutes telles questions sont contemplatives. Mais d'autre costé on peult demander, Comment il faut vivre, et comment il faut gouverner ses enfans, comment il faut exercer un magistrat, comment il faut establir des loix : car toutes ces questions là se demandent à intention de faire, et telle vie se demande active et prattique.

CHAPITRE I.

Qu'est-ce que nature?

Puis que doncques, nous avons proposé d'escrire et de traitter de la philosophie naturelle, je pense, qu'il soit necessaire de declarer premierement que c'est que nature : car il n'y auroit point de propos de vouloir entrer en discours de choses naturelles, et d'ignorer d'entrée ce que signifie nature. C'est doncques selon l'advis et opinion d'Aristote, le principe de mouvement et de repos, de ce en quoy elle est

premierement et non par accident : car toutes les choses que lon voit qui ne se font ny par fortune, ny par necessité, et ne sont point divines, ny n'ont aucune de ces causes efficientes, s'appellent naturelles, et ont une nature propre et peculiere, comme la terre, le feu, l'eau, l'air, les plantes, les animaulx. Et davantage ces autres choses que nous voions s'engendrer ordinairement, comme pluies, gresles, foudres, vents, et autres semblables, ont quelque principe et commancement : car elles n'ont pas leur estre de toute eternité, ains ont quelque commancement : et semblablement les animaulx et les plantes ont aussi principe de leur mouvement, et ce premier principe là, c'est la nature, et non seulement principe de mouvement, mais aussi de repos : car tout ce qui a eu principe de mouvement, aussi peult il avoir fin, et pour ceste raison nature est le principe de repos et de mouvement.

II.

Quelle difference y a il entre principe et element?

Aristote doncques et Platon estiment qu'il y ait difference entre principe et element : mais Thales Milesien pense que ce soit une mesme chose principe et element : toutefois il y a bien grande difference, pour ce que les elemens sont composez, mais les principes ne sont point composez, ny aucune substance complette, comme nous appellons elements,

la terre, l'eau, l'air, et le feu : mais les principes nous les appellons ainsi, pour autant qu'ils n'ont rien precedant, dont ils soient engendrez : car autrement s'ils n'estoient les premiers, ils ne seroient principes, ains ce dont ils seroient engendrez. Or y a il quelques choses precedentes, dont sont composées la terre et l'eau, c'est à sçavoir, la matiere premiere sans forme quelconque ny espece, et la forme que nous appellons autrement entelechie, et puis privation. Thales doncques a failly en disant, que l'eau estoit l'element et le principe de l'univers (1).

III.

Des principes, Que c'est?

1. Thales le Milesien (2) a affermé que l'eau estoit le principe de l'univers : il a ce semble esté le premier autheur de la philosophie, et de luy a esté nommée la secte Ionique des philosophes : car il y a eu plusieurs familles et successions de philosophes, et aiant estudié en Ægypte, il s'en retourna tout vieil en la ville de Milet, où il mainteint que toutes choses estoient composées d'eau, et qu'elles se resolvoient

(1) Ceci est une vraie dispute de mots : car il y a tout lieu de croire que Thalès ne mettoit pas de différence entre ces mots, *principe* et *élément*; il est même clair que jamais il ne confondit le principe avec la cause effectrice des choses. Le témoignage d'Aristote est décisif. *Métaph.* L. III.

(2) De Milet en Ionie.

aussi toutes en eau. Ce qu'il conjecturoit par une telle raison, c'est que premierement la semence est le principe de tous animaulx, laquelle semence est humide, ainsi est il vraisemblable que toutes autres choses aussi ont leur principe d'humidité. Secondement, que toutes sortes de plantes sont nourries d'humeur, et fructifient par humeur, et quand elles en ont faulte, elles se desseichent. Tiercement, que le feu du soleil mesme et des astres se nourrit et entretient des vapeurs procedentes des eaux, et par consequent aussi tout le monde. C'est pourquoy Homere, supposant que toutes choses sont engendrées d'eau, dit,

L'Ocean est pere de toutes choses (1).

2. Mais Anaximander (2) Milesien aussi tient, que l'infiny est le principe de toutes choses (3), pource que toutes choses sont procedées de luy, et toutes se resolvent en luy, et pourtant qu'il s'engendre infinis mondes, lesquels puis après s'esvanouissent en ce dont ils sont engendrez : pourquoy doncques, dit il, y a il infiny? A fin que la generation ne defaille jamais. Mais il fault aussi, ne declarant pas que c'est que l'infiny, si c'est air ou eau, ou terre, ou quelque autre corps : et fault en ce, qu'il met bien un subject et

(1) Iliad. XIV, 246.

(2) Il fut un des premiers disciples de Thalès. Il florissoit du temps de Polycrate, tyran de Samos. Voyez Suid. et Euseb. *Præparat. Evang.* X.

(3) Voyez Cicer. *Quæstion. Academicor.* L. IV.

une matiere, mais il ne met pas une cause efficiente : car cest infiny n'est autre chose que la matiere, mais la matiere ne peult venir en parfait estre, s'il n'y a aucune cause mouvante et efficiente.

3. Anaximenes (1) Milesien aussi mainteint, que l'air estoit le principe de l'univers, pour ce que toutes choses estoient engendrées de luy, et de rechef se resouloient en luy : comme nostre ame, dit il, qui est air, nous tient en vie, aussi l'esprit et l'air contient en estre tout ce monde, car l'esprit et air sont deux noms qui signifient une mésme chose : mais cestuicy fault aussi, pensant que les animaulx soient composez d'un simple et uniforme esprit et air : car il est impossible qu'il n'y ait que un seul principe de toutes choses, qui est la matiere, ains fault quant et quant supposer la cause efficiente : ne plus ne moins que ce n'est pas assez, d'avoir l'argent pour faire un vase, s'il n'y a ensemble la cause efficiente qui est l'orfévre : autant en fault il dire du cuyvre, du bois et de toute autre matiere.

4. Anaxagoras le Clazomenien (2) asseura, que les principes de toutes choses estoient les menues parcelles semblables, qu'il appelloit Homœomeries (3) :

(1) Autre disciple de Thalès. Il florissoit, suivant Eusèbe (*Chron.*), vers la deuxième année de la 56e olympiade.

(2) Célèbre philosophe, distingué par sa naissance et par ses grands biens, et encore plus par le peu de cas qu'il fit de tous ces avantages. Il abandonna toutes ses possessions, dit Cicéron, pour se livrer uniquement au plaisir délicieux de s'instruire et de rechercher la vérité. *Tuscul.* L. V. *circa fin.*

(3) Voyez Lucret. *de rerum Natur.* L. I, v. 830 *et seq.*

car il luy sembloit totalement impossible, que quelque chose se peust faire de ce qui n'est pas, ou que ce qui est se peust resoudre en ce qui n'est pas. Or est il que nous prenons nourriture simple et uniforme, comme nous mangeons du pain de fourment, et buvons de l'eau, et neantmoins de ceste nourriture se nourrissent les cheveux, les veines, les arteres, les nerfs et les os, et les autres parties du corps. Puis qu'il est donc ainsi, il fault aussi confesser qu'en ceste nourriture que nous prenons, sont toutes ces choses qui ont estre, et que toutes choses s'augmentent de ce qui a estre, et en ceste nourriture sont des parties qui engendrent du sang, des nerfs, des os, et des autres parties de nostre corps, qui se peuvent comprendre par le discours de la raison, par ce qu'il ne faut tout reduire aux sentiments de la nature pour monstrer que le pain et l'eau facent cela, ains suffit qu'il y a des parties lesquelles se peuvent cognoistre par la raison. Pour autant doncques qu'en la nourriture y a des parties semblables à ce qu'elles engendrent, à ceste cause les appelle il Homœomeries, comme qui diroit parcelles semblables, et affirma que c'estoient les principes de toutes choses : ainsi vouloit il que ces parcelles semblables fussent la matiere des choses, et que l'entendement fust la cause efficiente qui a ordonné tout : si commance son propos en ceste sorte : Toutes choses estoient ensemble pesle mesle, mais l'entendement les separa et meit par ordre. Pour le moins en cela fait il à louër, qu'à la matiere il a adjoinct l'ouvrier.

5. Archelaus (1) fils d'Apollodorus Athenien dit, que le principe de l'univers estoit l'air infiny, et la rarefaction et condensation d'iceluy, dont l'un est le feu, et l'autre est l'eau. Ceulx cy doncques estants par succession continuelle depuis Thales venus les uns après les autres, ont fait la secte qui s'appelle Ionique.

6. D'autre part Pythagoras (2) fils de Mnesarchus natif de l'isle de Samos, le premier qui a donné le nom à la philosophie, a tenu que les principes des choses estoient les nombres, et les Symmetries, c'est à dire, convenances et proportions qu'ils ont entre eux, lesquelles il appelle autrement harmonies : et puis les composez de ces deux elements que lon dit geometriques. De rechef il met encore entre les principes, l'un et le deux indefiny : et tend l'un de ces principes à la cause efficiente et specifique, qui est l'entendement, c'est à sçavoir dieu : l'autre à la cause passive et materielle, qui est ce monde visible. Davantage il estimoit que dix estoit toute la nature du nombre, pource que et les Grecs et les Barbares tous comptent jusques à dix, puis quand ils sont arrivez jusques à la dixaine, ils retournent de rechef à l'unité. Et oultre disoit encore que toute la puissance de dix consiste en quatre, c'est à dire, au nombre quaternaire : et la cause pourquoy, c'est que si lon recommance à l'un, et que selon l'ordre des nombres on les

(1) Il fut disciple d'Anaxagoras, et vit Socrate à son école.

(2) Chef de la secte des philosophes connue sous le nom d'*Italique*. Il florissoit vers la 64e olympiade.

adjouste jusques au quatre, on fera le nombre de dix, et si lon surpasse le quaternaire, aussi surpassera lon la dixaine, comme si lon met un et deux ensemble, ce sont trois, et trois font six, et quatre après ce sont dix, de sorte que tout le nombre, à le prendre d'un à un, gist en dix, et sa force et puissance en quatre. Et pourtant les Pythagoriens souloient jurer, comme par le plus grand serment qu'ils eussent sçeu faire par le quaternaire,

Par le sainct Quatre, eternelle nature
Donnant à l'ame humaine, je te jure:

et nostre ame, dit il, est composée de nombre quaternaire, car il y a l'entendement, science, opinion, et sentiment, dont procede toute science et tout art, et dont nous mesmes sommes appellez raisonnables. Car l'entendement est l'unité, pour ce qu'il ne cognoist et n'entend que par un, comme y aiant plusieurs hommes, les particuliers un à un sont incomprehensibles par sentiment, attendu qu'ils sont infinis, mais nous comprenons en pensée, cela seul homme, et entendons un seulement, auquel nul n'est semblable, car les particuliers, qui les considereroit à part, sont infinis, ainsi toutes especes et tous genres sont en unité: et pourtant quand on demande de chasque particulier que c'est, nous en rendons une telle definition en general, c'est un animal raisonnable, apte à discourir par raison : ou bien, animal apte à hennir. Voilà pourquoy l'entendement est unité, par laquelle nous entendons cela. Mais le

deux et nombre binaire indefiny, est à bon droict science, car toute demonstration et toute probation est une sorte de science : et davantage toute maniere de syllogisme ou ratiocination, collige et infere une conclusion qui estoit douteuse de quelques propositions confessées, par où elle demonstre facilement une autre chose, dont la comprehension est science : par ainsi appert il que science vraysemblablement est le nombre binaire. Mais opinion à bonne raison se peult dire le nombre ternaire de la comprehension, pource que l'opinion est de plusieurs. Or le ternaire est nombre de multitude, comme quand le poëte dit, ô Grecs heureux trois fois. C'est pourquoy Pythagoras ne faisoit point estime du trois, la secte duquel a esté appellée Italique, pourautant que Pythagoras ne pouvant supporter la tyrannique domination de Polycrates se partit de Samos, qui estoit son païs, et s'en alla tenir son eschole en Italie.

7. Heraclitus (1) et Hippasus de la ville de Metaponte ont tenu, que le feu estoit le principe de toutes choses, pource que toutes choses se font de feu, et se terminent par feu, et quand il s'estaint tout l'univers monde en est engendré, car la plus grosse partie d'iceluy se serrant et espessissant en soy mesme se fait terre, laquelle venant à estre laschée par le feu, se convertit en eau, et elle s'evaporant se tourne en air : et de rechef le monde et tous les corps qui

(1) Héraclite le Pleureur étoit d'Éphèse. (*Ciceron. Tuscul.* V.) Il florissoit vers la 69e olympiade, du temps de Darius Hystaspe.

sont compris en iceluy, seront un jour tous consommez par le feu : parquoy il concluoit que le feu estoit le principe de toutes choses, comme celuy dont tout est : et la fin aussi, pource que toutes choses se doivent resouldre en luy.

8. Epicurus fils de Neocles (1) Athenien suivant l'opinion de Democritus dit, que les principes de toutes choses sont les atomes, c'est à dire, corps indivisibles, perceptibles par la raison seulement, solides sans rien de vuide, non engendrez, immortels, incorruptibles, que lon ne sçauroit rompre ny leur donner autre forme, ny autrement les alterer, et qu'ils ne sont perceptibles ny comprehensibles que par la raison, mais qu'ils se meuvent en un infiny et par un infiny qui est le vuide, et que ces corps sont en nombre infiny, et ont ces trois qualitez, figure, grandeur, et pois. Democritus (2) en mettoit deux, grandeur et figure : mais Epicurus y adjousta pour le troisieme le pois, car il est, disoit il, force que ces corps là se meuvent par la percussion du pois, car autrement ne se mouvroient ils pas, et que les figures de tels corps estoient comprehensibles, et non pas infinies, pource qu'ils ne sont ny de forme de hameçon, ny de fourche, ny de annelets, d'autant

(1) Naquit, suivant Apollodore (*in Chron.*), la troisième année de la 109e olympiade, 342 ans avant J. C. Voyez le magnifique éloge qu'en fait Lucrèce (L. III), au commencement.

(2) Démocrite d'Abdère naquit dans la 80e olympiade. (Apollodore, *ib.*) Ce Démocrite rioit de toutes les sottises qui faisoient pleurer Héraclite.

que telles figures sont fort fragiles : et les atomes sont tels, qu'ils ne peuvent estre ny rompus ny alterez, et ont certaines figures qui sont perceptibles non autrement que par la raison, et s'appellent atomes, c'est à dire indivisibles, non pource qu'ils soient les plus petits, mais pour ce que lon ne les peult mespartir, d'autant qu'ils sont impassibles et qu'ils n'ont rien qui soit de vuide, tellement que qui dit atome, il dit infragible, impassible, n'aiant rien de vuide. Et qu'il y ait des atomes, il est tout apparent, par ce qu'il y a des elements eternels des corps vuides, et l'unité.

9. Empedocles fils de Meton natif d'Agrigente (1) dit, qu'il y a quatre elements, le feu, l'air, l'eau et la terre, et deux principes ou facultez et puissances principales, accord et discord, dont l'une a force et puissance d'assembler et unir, et l'autre de desassembler et desunir, et dit ainsi,

Premierement oy les quatre racines,
Dont ce qui est prend tout ses origines :
Jupin ardent, et Juno souspirant,
Pluto le riche, et Nestis qui plorant
Avec ses pleurs humecte la fontaine,
Dont sourd coulant toute semence humaine.

Jupiter est le feu, Juno l'air, Pluto la terre, et Nestis l'eau.

10. Socrates (2) fils de Sophroniscus Athenien, et

(1) Florissoit vers la 90e olympiade.
(2) Florissoit vers la 86e olympiade.

Plato fils d'Ariston Athenien aussi (car les opinions de l'un et de l'autre de quelque chose que ce soit sont toutes une) mettent trois principes, dieu, la matiere, et l'idée. Dieu est l'entendement universel, la matiere le premier subjet supposé à la generation et corruption, l'idée une substance incorporelle, estant en la pensée et entendement de dieu : et dieu l'entendement du monde.

11. Aristote (1) fils de Nicomachus natif de Stagire, met pour principes, la forme, la matiere et la privation, pour elements quatre, et pour le cinquieme le corps celeste estant immuable.

12. Zeno (2) fils de Mnaseas, natif de Citie, pour principes met dieu et la matiere, dont l'un est cause active, et l'autre passive, et quatre elements.

IV.

Comment a esté composé le monde (3).

Le monde donc est venu à estre composé et formé

(1) Florissoit vers la 110e olympiade. Il est le chef des péripatéticiens du Lycée.

(2) Chef de la secte des stoïciens. Il florissoit vers la 126e olympiade.

(3) La génération du monde est expliquée, dans ce chapitre, suivant le système d'Épicure. Il faut lire dans Lucrèce l'exposé de cette génération d'après les idées de son maître. Il débute par ces vers : (*Lib. V*, 417 *et seq.*)

Sed quibus ille modis conjectus materiaï
Fundavit cœlum, ac terram, pontique profunda,
Solis, lunai cursus; ex ordine ponam.

de figure ronde en ceste maniere, les atomes indivisibles aiants un mouvement fortuit et non consulté ny proposé (1), et se mouvants très legerement (2) et continuellement, plusieurs corps sont venus à se rencontrer ensemble, differents pour ceste cause et de figures et de grandeurs : et s'assemblans en un, ceulx qui estoient les plus gros et plus pesants devaloient en bas (3), et ceulx qui estoient petits, ronds, polis et labiles, ceulx là à la rencontre des corps furent en pressant repoulsez et rejettez contremont : mais quand la force poulsant vint à defaillir, et que l'effort du poulsement cessa de les envoyer contremont, ne pouvans retomber contre bas, pour ce qu'ils en estoient empeschez, par necessité ils estoient contrainets de se retirer aux lieux qui les pouvoient recevoir, c'est à sçavoir, ceulx qui estoient alentour, aux quels grande multitude de corps estoyent rebattus à l'environ, et venans en ceste repercussion à s'entrelasser les uns dedans les autres, ils engendrerent le ciel (4) : et puis d'autres encore de mesme nature, de diverses formes, comme dit est, estants aussi poulsez contre-mont parfirent la nature des astres : et la multitude des corps rendant exha-

(1) Lucret. *Lib. V*, 420.
(2) Grec : très rapidement.
(3) Voyez dans le même poëme. Lucret. *Ib.* 450.
(4) Lucret. *Ib.* 453.

Quæ quanto magis inter se perplexa coibant,
Tam magis expressêre ea, quæ mare, sidera, solem,
Lunamque efficerent, et magni mœnia mundi.

lation et vapeur, feit l'air et l'espraignit, lequel par le mouvement estant converty en vent, comprenant avec soy les estoiles, les tourna quant et luy, et a contregardé jusques au jourd'hui la revolution en rond, qu'ils ont encore au hault du monde. Ainsi des corps qui devallerent au fond, s'engendra la terre, et de ceulx qui monterent contre-mont, le ciel, le feu et l'air : mais alentour de la terre y aiant encore beaucoup de matiere comprise et espessie par les battemens des vents, et les halenées des astres, tout ce qui y estoit de plus menue figure fut espraint, et engendra l'element de l'eau : laquelle estant de nature fluide, s'en coula aval vers les lieux creux et bas qui la pouvoient comprendre et contenir, ou bien l'eau d'elle mesme s'arrestant creusa et cava les endroicts qui estoient dessoubs elle. Voilà comment les principales parties du monde ont esté engendrées.

V.

Si tout est un.

Les philosophes Stoïques ont tenu qu'il n'y avoit que un monde, lequel ils appelloient, tout, et la substance corporelle. Empedocles disoit bien qu'il n'y avoit que un monde, mais que ce n'estoit pas mesme chose que le monde et tout, et que le monde n'estoit qu'une petite partie de tout, et que le reste estoit une matiere oiseuse. Platon preuve la conjecture de son opinion, qu'il n'y ait que un monde, et que tout

soit un, par trois argumens vraysemblables. Premierement par ce, qu'autrement le monde ne seroit pas parfait, s'il ne comprenoit tout en soy. Secondement, qu'il ne seroit pas semblable à son patron, s'il n'estoit unique. Tiercément, qu'il ne seroit pas incorruptible, s'il y avoit quelque chose hors de luy. Mais il faut dire alencontre de Platon, que le monde est parfait, et si ne comprent pas toutes choses, car l'homme est bien parfait, et si ne comprent pas toutes choses. Et puis qu'il y a plusieurs exemplaires tirez d'un patron, comme ès statues et maisons et ès paintures. Et comme est il parfait si hors de luy quelque chose peut tourner? Incorruptible n'est il pas ny ne peut estre, attendu qu'il a esté né. Metrodorus dit que ce seroit chose bien hors de propos de dire, qu'en un grand champ il ne creust que un espy de bled, et qu'autant estrange seroit il qu'en l'infiny il n'y eust qu'un monde. Or qu'il y en ait en multitude infinis, il appert de ce qu'il y a des causes infinies : car si le monde est finy, et que les causes dont il est composé soient infinies, il est force qu'ils soient aussi infinis, car là où sont toutes les causes, là est il force que soient aussi les effects (1) : or sont les causes du monde les atomes, ou bien les elemens.

(1) C'est là l'argument d'Épicure en faveur de la pluralité des mondes. Lucret. II, 168 *et seq.*

Nunc et seminibus si tanta est copia, quantum
Enumerare ætas animantum non queat omnis :
Visque eadem, et natura manet, quæ semina rerum
Conicere in loca quæque queat simili ratione,

VI.

D'où et comment est-ce que les hommes ont eu imagination de Dieu.

1. Les philosophes Stoïques definissent ainsi l'essence de dieu, que c'est un esprit plein d'intelligence, de nature de feu, qui n'a forme aucune de soy, mais se transformant en tout ce qu'il veut, et se fait semblable à tout. Si en ont les hommes eu apprehension et appercevance : premierement, la prenant de la beauté des choses qui apparoissent à noz yeux, car il n'y a rien de beau qui ait esté fait à l'adventure ny fortuitement, ains faut qu'il ait esté composé par quelque ingenieuse artificielle nature.

2. Or est le ciel beau, comme il apparoit à sa forme, à sa couleur, et à sa grandeur, et à la varieté des astres et estoiles qui sont disposées en iceluy. Et puis il est rond comme une boule, qui est la premiere et plus parfaitte de toutes les figures, car elle est seule de toutes qui ressemble à ses parties, et estant rond il a les parties rondes aussi. Voylà pourquoy Platon dit que l'entendement, et la raison, qui est la plus divine partie de l'homme, a esté logée dedans la teste qui approche de forme ronde : la couleur

Atque huc sunt conjecta : necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
Et varias hominum gentes, et sæcla ferarum.
Huc accedit, ut in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat.

aussi en est bellè, car elle est tainte en bleu, lequel est plus obscur que n'est pas la couleur de pourpre, mais il a une qualité brillante et resplendissante telle, que par la vehemence de sa lueur il fent un si grand intervalle de l'air, et se fait veoir d'une si esloignée distance. Aussi est il beau pour sa grandeur, car de toutes choses qui sont d'un mesme genre, le dehors qui environne et contient le demourant, est tousjours le plus beau, comme en l'homme et en l'arbre.

3. Et puis ce qui consomme la beauté du monde sont les images celestes des signes et des estoiles qui nous apparoissent, car le cercle oblique du Zódiaque est èmbelly de diverses figures :

Le Cancre y est, et le Lion après,
La Vierge suit, et les Forces de près,
Le Scorpion et l'Archer suyvans viennent,
Le Capricorne et le Verseau se tiennent,
Les deux Poissons, le Mouton, le Taureau,
Les deux Jumeaux font le bout du cerceau (1).

Et autres innumerables configurations d'estoiles que dieu a faittes en semblables voultes et rotondité du monde : voylà pourquoy Euripides l'appelle

(1) Ces vers dans le texte sont tirés du poëme d'Aratus. (Αρατου φαινόμενα, vers 545.) Cicéron a fort embelli cette énumération dans sa traduction du poëme grec. Voyez dans les Observations ces vers du célèbre orateur romain. La traduction françoise qui s'y trouve est d'un savant académicien dont les travaux et les veilles sont infiniment précieux aux arts et aux sciences.

Splendeur du ciel estellé qui tout cœuvre,
De sage ouvrier admirable chef d'œuvre.

Nous avons doncques pris de là imagination de dieu, que le soleil, la lune et les autres astres, après avoir fait le cours de leur revolution soubs la terre, viennent à renaistre tous semblables en couleurs, egaux en grandeur, et en mesmes lieux et en mesmes temps (1).

4. Et pourtant ceux qui nous ont baillé la maniere de servir et adorer les dieux, nous l'ont exposée par trois diverses voies, l'une naturelle, la seconde fabuleuse, et la troisieme civile, c'est à dire, tesmoignée par les statuts et ordonnance de chasque cité : et est enseignée la naturelle par les philosophes, la fabuleuse par les poëtes, la civile et legitime par les us et coustumes de chasque cité.

5. Mais toute ceste doctrine et maniere d'enseigner est divisée en sept especes : la premiere est par les apparences des corps celestes, que nous appercevons au ciel : car les hommes ont eu apprehension de dieu par les astres qui nous apparoissent, voians comme ils sont cause d'un grand accord et grande convenance, et qu'il y a tousjours un certain ordre et constance du jour et de la nuict, de l'hyver et de l'esté, du lever et du coucher du soleil, et puis entre les animaux et les fruicts que la terre produit : pourtant ont ils estimé que le ciel en estoit le pere et

(1) Manilius traite ce raisonnement avec plus de force, plus d'énergie, et d'une manière bien plus convaincante. (*Astronomicon*, I, 463 *et seq.*) Il y réfute pleinement, pour toute personne raisonnable, le système d'Épicure. Voyez les Observations.

la terre la mere, d'autant que le ciel verse les ravages des eaux qui tiennent lieu de semences, et la terre les reçoit et enfante : et considerant que ces astres faisoient tousjours leurs cours, et mesmement qu'ils estoient cause de ce que nous voions, pour celà ont ils appellé le soleil et la lune, theous, c'est à dire, dieux, de ce mot, thein qui signifie courir, ou de theorin qui signifie contempler. Ils ont puis après divisé les dieux, en un second et un tiers degré, c'est à sçavoir en ceux qui profitent et en ceux qui nuysent, appellans ceux qui profitent Jupiter, Juno, Mercure, Ceres, et ceux qui nuysent, les malings esprits, les furies, Mars, lesquels ils abominent et detestent, comme mauvais et violens. En oultre ils adjoustent le quatrieme et le cinquieme lieu et degré aux affaires, et aux passions et affections, comme amour, Venus, desir : et des affaires, comme esperance, justice, bonne police. Au sixieme lieu sont ceux que les poëtes ont faits, comme Hesiode voulant donner pere aux dieux engendrez, a de luy mesme inventé et introduit de tels progeniteurs, Ceus, Crius, Hyperion, Japetus, et pourtant ce genre là est appellé fabuleux. Le septieme lieu est de ceux qui ont esté honorez d'honneurs divins, pour les grands biens par eux faits à la commune vie, encore qu'ils aient esté engendrez et nez humainement, comme sont Hercules, Castor et Pollux, Bacchus.

6. Et ont dit que ces dieux avoient forme d'hommes, d'autant que la plus noble et plus excellente nature de toutes est celle des dieux, et entre les ani-

maux le plus beau est l'homme, orné de diverses vertus, et le meilleur quant à la constitution et composition de l'entendement. Voilà pourquoy lon a estimé qu'il estoit raisonnable, que ce qui estoit le plus noble ressemblast à ce qui estoit le plus beau et le meilleur.

VII.

Qu'est-ce que Dieu?

1. AUCUNS des philosophes, comme Diagoras Melien (1) et Theodorus Cyrenien, et Evemerus natif de Tegée, ont tenu resoluëment, qu'il n'estoit point de dieux. Et quant à Evemerus Cyrenien, Callimachus le donne couvertement à entendre en ses carmes iambiques là où il dit,

Allez vous en tous en trouppe à l'église (2)
Qui hors les murs de la ville est assise,
Où le vieillard glorieux long temps a
Le Jupiter de bronze composa,
C'est où le traistre escrit ses mechans livres.

Ces meschans livres là estoient ceux où il discouroit qu'il n'y avoit point de dieux. Et Euripides ne s'osa pas descouvrir, d'autant qu'il redoutoit le senat de l'Areopage : mais neantmoins il monstra quelle estoit

(1) L'auteur de l'Histoire de la philosophie (περὶ θεοῦ) lit, ὡς πρωταγόραν τὸν ἠλέιον.

(2) Voyez les Observations. *C.*

son opinion, par telle maniere : il introduit Sisyphus auteur de ceste opinion, et puis il favorise luy mesme à sa sentence.

Il fut un temps que la vie de l'homme (1)
Desordonnée en ses faicts ainsi comme
Des animaux plus farouches estoit,
Et qu'en tout lieu le plus fort l'emportoit.

Puis il dit, que ceste dissolution fut ostée par l'introduction des loix, mais pour ce que la loy pouvoit bien reprimer les malefices qui se commettent evidemment, et qu'il y en avoit plusieurs qui pechoient neantmoins encore secrettement, alors il y eut quelque sage homme qui pensa en luy mesme qu'il falloit tousjours voiler la verité de quelque mensonge et persuader aux hommes,

Qu'il est un Dieu vivant vie immortelle,
Qui voit et oit et ressent chose telle.

Mais ostons, dit-il, toute fiction et toute resverie poëtique, avec la raison de Callimachus qui dit,

S'il est un Dieu, il est donc impossible,
Qu'il ne luy soit de tout faire possible.

Or est il que Dieu ne peut pas tout faire : car s'il est Dieu, qu'il fasse que la neige soit noire, et le feu

(1) Ces vers, ainsi que ceux qui suivent, font partie d'un long fragment, que Sextus Empiricus, contre les mathématiciens, l. IX, paragraphe 54, attribue à Critias, qui devint l'un des trente tyrans.

froid, et que ce qui est couché soit debout, et au contraire : car Platon mesme le magnifique parleur, quand il dit, que Dieu crea le monde à son moule et patron, sent fort sa rance et moysie simplesse d'antiquité, comme disent les poëtes de l'ancienne comedie : car comment se regardoit il soy-mesme pour former ce monde à sa figure? et comment a il fait Dieu rond comme une boule, et plus bas que l'homme?

2. Anaxagoras dit que les premiers corps du commancement estoient en repos et ne bougeoient, mais que l'entendement de Dieu les ordonna et arrangea, et feit les generations de toutes choses. Platon au contraire dit, que ces premiers corps là n'estoient point en repos, et qu'ils se mouvoient confusément et sans ordre, mais que Dieu entendant bien que l'ordre vaut beaucoup mieux que la confusion, meit toutes choses par ordre. L'un et l'autre doncques en cela ont fait une même faute commune, qu'ils ont estimé, que Dieu eust soing des choses humaines, et qu'il eust fabriqué ce monde expressément pour en avoir le soing. Car un animal bien-heureux et immortel, accompli de toutes sortes de biens, sans aucune participation de mal, totalement dedié à retenir et conserver sa beatitude et son immortalité, ne peut avoir soing des affaires des hommes, autrement il seroit aussi malheureux comme un maneuvre, ou comme un maçon travaillant à porter de gros fardeaux, et ressuant à la fabrique et gouvernement de ce monde.

3. Davantage ce Dieu dont ils parlent, il est force ou qu'il ne fust point avant la creation du monde,

lors que les premiers corps estoient immobiles ou qu'ils se mouvoient confusément : ou bien s'il estoit, ou il dormoit, ou il veilloit, ou il ne faisoit ne l'un ne l'autre. Or est il que ny l'un ny l'autre n'est à confesser, car le premier ne faut il pas admettre pour ce que Dieu est eternel : ny le second aussi, pour ce que s'il dormoit de toute éternité, il estoit mort, car un dormir eternel c'est la mort : et qui plus est, Dieu ne peut estre susceptible de sommeil, car l'immortalité de Dieu, et l'estre prochain de la mort, sont bien esloignez l'un de l'autre. Et si Dieu estoit esveillé, ou il defailloit aucune chose à sa beatitude, ou il avoit felicité toute complette, et ny en l'une ny en l'autre sorte il ne se pouvoit dire bien-heureux : car s'il luy defailloit quelque chose, il ne se pouvoit dire entierement heureux : et s'il ne luy defailloit rien, pour neant s'entremettoit il de vaine entreprise.

4. Et s'il est un Dieu, et que par sa prudence les choses humaines soient gouvernées, comment est-ce que les mechans prosperent en ce monde, et que les bons et honnestes souffrent au contraire? Car Agamemnon qui estoit, comme dit le poëte,

En armes preux, et prudent en conseil,

fut par l'adultere de sa femme paillarde surpris et tué en trahison, et Hercules qui estoit son parent, qui avoit repurgé la vie humaine de tant de maux qui en troubloient le repos, estant empoisonné par Dejanira, fut semblablement occis en trahison.

5. Thales dit que Dieu est l'ame du monde : Anaximander, que les astres sont les dieux celestes : Democritus, que Dieu est un entendement de nature de feu, l'ame du monde : Pythagoras, que des deux principes l'unité estoit Dieu, et le Bien qui est la nature de l'un et l'entendement, et que le nombre binaire indefini estoit le diable, et le mal à qui appartient toute la multitude materielle et tout ce monde visible.

6. Socrates et Platon, que c'est un unique et simple de nature, né de soy-mesme, et seul et veritablement bon, et tous ces noms là tendent à un entendement : cest entendement doncques est Dieu, forme separée à part, c'est à dire qui n'est meslée avec matiere quelconque, ny n'est conjoint à chose quelconque passible.

7. Aristote tient que le Dieu suprême est une forme separée, appuyé sur la rondeur et sphære de l'univers, laquelle est un corps ætheré et celeste, qu'il appelle le cinquieme corps, et que tout ce corps celeste estant divisé en plusieurs sphæres de nature coherentes et separées seullement d'intelligence, il estime chascune de ces sphæres là estre un animal composé de corps et d'ame, desquelles le corps est ætheré, se mouvant circulairement, et l'ame raison immobile cause de mouvement selon l'action.

8. Les Stoïques en general universellement definissent, que Dieu est un feu artificiel procedant par ordre à la generation du monde qui comprent en soy toutes les raisons des semences, desquelles toutes

choses fatalement se produisent et viennent en estre. Et un esprit qui va et penetre par tout le monde changeant de nom et d'appellation par toute la matiere, où il penetre par transition de l'un en l'autre, et que le monde est Dieu, les estoiles, la terre, et l'entendement suprême qui est au ciel.

9. Epicurus tient que tous les dieux ont forme d'homme, mais qu'ils ne peuvent estre apperceus que de la pensée seulement, pour la subtilité de la nature de leurs figures, et luy mesme dit que les autres quatre natures en general sont incorruptibles, à sçavoir les atomes, le vuide, l'infiny et les similitudes lesquelles s'appellent semblables parcelles et elemens.

VIII.

Des dæmons et demy-dieux.

Suivant le traitté des Dieux il est convenable de traitter de la nature des dæmons et des demy-dieux. Thales, Pythagoras, Platon et les Stoïques tiennent que les dæmons sont substances spirituelles, que les demy-dieux sont ames séparées des corps, et qu'il y en a de bons et de mauvais, les bons sont les bonnes ames, et les mauvais les mauvaises (1). Mais Epicurus ne reçoit rien de tout cela.

(1) Tous ces anciens philosophes avoient puisé cette doctrine dans le commerce des Égyptiens. Cependant on ne peut disconvenir que cette opinion sur l'existence des bons et des mauvais anges étoit reçue parmi les Grecs dès le temps d'Hésiode, comme on a eu occasion de le remarquer précédemment.

IX.

De la matiere.

La matiere est le premier subject soubmis à generation et corruption et à autres mutations. Les sectateurs de Thales et de Pythagoras, et les Stoïques disent, que ceste matiere est variable, muable, alterable et glissante, tout et par tout l'univers. Les disciples de Democritus tiennent que les premiers principes sont impassibles, comme les atomes, le vuide et l'incorporel. Aristote et Platon, que la matiere corporelle n'a forme, espece, ne figure, ne qualité quelconque quant à sa proprieté, mais que quand elle a receu ces formes, elle en est comme la nourrice, le moule et la mere. Ceux qui disent que c'est eau ou terre, ou feu, ou air, ne disent plus qu'elle soit sans forme, ains que c'est corps, et ceux qui tiennent que ce sont atomes indivisibles, la font informe.

X.

De l'idée.

Idée est la substance du corps (1), laquelle ne subsiste pas à par elle, mais figure et donne forme aux

(1) C'est une faute qu'Amyot eût dû et eût pu corriger d'après Eusèbe et autres. L'histoire de la philosophie déja citée lit, (περὶ ἰδέας): ἰδέα ἐστὶν οὐσία ἀσώματος, l'idée est une substance incorporelle.

matieres informes, et est cause de les faire venir en évidence. Socrates et Platon estiment que les idées soient substances separables de la matiere, mais bien subsistentes ès pensemens et imaginations de Dieu, c'est à dire, de l'entendement. Aristote n'a point osté les idées, autrement dictes especes, mais non pas separées de la matiere, les patrons de tout ce que Dieu a faict. Les Stoïques disciples de Zenon ont dit, que nos pensées estoient les idées.

XI.

Des causes.

La cause est ce dont depend un effect, ou ce pourquoy quelque chose advient. Platon fait trois genres de causes : car il dit que c'est par quoy, de quoy, ou pour quoy, mais il estime que la principale est par quoy, c'est à dire, la cause efficiente qui est l'entendement. Pythagoras et Aristote tiennent que les premieres causes sont incorporelles, les autres causes par participation ou par accident sont de subsistence corporelle, tellement que le monde est corps. Les Stoïques tiennent que toutes causes sont corporelles, d'autant que ce sont esprits.

XII.

Des corps.

Le corps est ce qui est mesurable et divisible en

trois sens, longueur, largeur, et profondeur : ou, le corps est une masse qui resiste au toucher tant qu'en soy est, ou ce qui occupe lieu. Platon, ce qui n'est ny pesant, ny leger, estant en son propre lieu naturel, mais en lieu estranger, il a inclination premierement, et puis après impulsion à pesanteur ou à legereté. Aristote tient que la terre est la plus pesante simplement, et plus leger, le feu, et l'air et l'eau entre-deux aucunefois ainsi, aucunefois autrement. Les Stoïques, que des quatre élemens il y en a deux legers, le feu et l'air : et deux pesans, l'eau et la terre : car leger est ce qui par nature, non par instigation, part et se meut de son propre milieu, et pesant ce qui tend à son milieu, mais le milieu mesme n'est pas pourtant pesant. Epicurus tient, que les corps ne sont pas contenables (1), et que les premiers sont simples, mais que les composez d'iceux ont tous pesanteur : que les atomes se meuvent les uns droit à plomb, les autres à costé, et aucuns contremont, par un poulsement et percussion.

XIII.

Des moindres corpuscules.

Empedocles est d'opinion, que devant les quatre elemens il y a de très petits fragments, comme elemens devant elemens, de semblables parcelles tous

(1) Grec : ἀκατάληπτα, que personne ne peut se faire une idée de ce que sont les corps.

ronds. Heraclitus introduit ne sçay quelles sieures ou racleures très-petites (1), sans aucunes parties indivisibles.

XIV.

Des figures.

Figure est la superfice, circonscription et finissement du corps. Les disciples de Pythagoras tiennent que les corps des quatre elemens sont ronds comme boules, et que le plus haut, qui est le feu, est en forme de pyramide (2).

XV.

Des couleurs.

Couleur est qualité visible du corps. Les Pythagoriens appelloient couleur la superfice du corps : Empedocles ce qui est convenable aux conduits de la veuë. Platon une flamme sortant des corps, aiant des parcelles proportionnées à la veuë. Zenon le stoïque, que les couleurs sont les premieres figurations de la matiere. Les disciples de Pythagoras tiennent que les genres de couleurs sont le blanc et le noir, le rouge et le jaune : et que la diversité de couleurs procede de certaine mixtion des elemens, et ès ani-

(1) Ψηγμάτια. Stobée (*Ecl. phys.* XVII) dit la même chose. Philon (*de Opific. mund.* p. 8) explique le mot ψῆγμα par des corps infiniment petits et indivisibles, c'est-à-dire par des atomes.

(2) Grec : Κωνοειδῆ, de figure conique.

maux de la difference, de leurs mœurs, et de l'air.

XVI.

De la couppe (1) *des corps.*

Les sectateurs de Thales et de Pythagoras, que les corps sont passibles et divisibles jusqu'à l'infiny. Democritus et Epicurus tiennent, que la section s'arreste aux atomes indivisibles, et aux petits corps qui n'ont point de parties, et que ceste division ne passe point oultre à l'infiny. Aristote dit, que potentiellement ils se divisent en infiny, mais actuellement, non.

XVII.

De la mixtion et temperature.

Les anciens tiennent, que ceste meslange des elemens se fait par alteration : mais Anaxagoras et Democritus disent, que c'est par apposition. Empedocles compose les elemens de plus petites masses, qu'il entend estre les moindres corpuscules, et comme, par maniere de dire, elemens des elemens. Platon est d'opinion que les trois corps (car il ne veut pas que ce soient proprement elemens, ny ne les daigne pas ainsi appeller) soient convertissables les uns ès autres, à sçavoir l'eau, l'air et le feu, mais que la terre ne se peut tourner en pas un d'eux.

(1) De la divisibilité.

XVIII.

Du vuide.

Les philosophes naturels de l'eschole de Thales, jusques à Platon, ont tous generalement reprouvé le vuide. Empedocles escrit,

Le monde n'a rien vuide ou superflu.

Lucippus, Democritus, Demetrius, Metrodorus, Epicurus, tiennent que les atomes sont infinis en multitude, et le vuide infiny en magnitude. Les stoïques, que dedans le monde il n'y a rien de vuide, mais dehors infiny : Aristote qu'il y a hors du monde tant de vuide que le ciel puisse respirer, d'autant qu'il est de la nature de feu.

XIX.

Du lieu.

Platon dit, que c'est ce qui est susceptible des formes les unes après les autres, qui estoit par translation exprimer la matiere premiere, comme une nourrice qui reçoit tout : Aristote, que c'est l'extreme superfice du contenant, conjoint et touchant au contenu.

XX.

De la place (1).

Les stoïques et Epicurus tiennent qu'il y a difference entre vuide, lieu, et place : et que le vuide estoit solitude de corps, le lieu ce qui estoit occupé du corps, et la place ce qui est en partie occupé, comme il se voit en un tonneau de vin.

XXI.

Du temps.

Pythagoras dit, que le temps est la sphære du dernier ciel, qui contient tout : Platon, l'image mobile de l'eternité, ou l'intervalle du mouvement du monde : Eratosthenes, le cours du soleil (2).

XXII.

De l'essence du temps.

Platon, que l'essence du temps est le mouvement du ciel : plusieurs des stoïques, que c'est le mouvement mesme ; et la plus part, que le temps n'a point

(1) De la capacité.

(2) L'histoire de la philosophie (περὶ χρόνου) lit : τῦ κόσμου προρέιαν.

eu commancement de generation : Platon, qu'il a esté engendré selon l'intelligence et appercevance des hommes.

XXIII.

Du mouvement.

Pythagoras et Platon tiennent, que c'est mouvement et alteration en la matiere : Aristote, que c'est l'actuelle operation de ce qui est mobile. Democritus, qu'il n'y a qu'un genre de mouvement en travers : Epicurus deux, l'un à plomb, et l'autre à costé. Erophilus, qu'il y a un mouvement perceptible à l'entendement, un autre au sens naturel. Heraclitus ostoit toute station et tout repos des choses de ce monde, disant que cela estoit propre aux morts : mais que mouvement eternel estoit affecté aux substances eternelles, et perissable aux substances corrompables.

XXIV.

De la generation et corruption.

Parmenides, Melissus et Zenon, ostoient toute generation et corruption, d'autant qu'ils estimoient l'univers estre immobile (1) : mais Empedocles et Epicurus, et tous ceulx qui tiennent que le monde est composé par un amas de petits corpuscules, admet-

(1) Et croyoient que les apparences seules nous en imposoient.

tent bien des assemblemens et desassemblemens, mais non pas des generations et corruptions à parler proprement, disant que cela ne se fait pas selon qualité par alteration, mais selon quantité par assemblement. Pythagoras et tous ceulx qui supposent la matiere passible, tiennent qu'il se fait generation et corruption proprement, d'autant qu'ils disent que cela se fait par alteration, mutation et resolution des elements.

XXV.

De la necessité.

THALES appelle la necessité très forte, comme celle qui tient tout le monde. Pythagoras disoit que necessité embrasse le monde : Parmenides et Democritus, que toutes choses se font par necessité, et que c'est tout un que la destinée, la justice, la providence, l'ouvriere du monde.

XXVI.

De l'essence de necessité.

PLATON refere aucuns des evenemens à la providence, autres à la necessité. Empedocles, que l'essence de necessité est la cause idoine à user des principes et des elements : Democritus la resistence, la corruption et la percussion de la matiere : Platon aucunefois, que c'est la matiere, autrefois l'habitude de l'agent vers la matiere.

XXVII.

De la destinée.

Heraclitus, que toutes choses se font par destinée, et que c'est la necessité mesme. Platon reçoit bien la destiuée ès ames et actions des hommes, mais aussi y introduit il la cause issante de nous. Les stoïques conformément à Platon tiennent, que necessité est une cause invincible, et qui force tout, et que la destinée est un entrelassement de telles causes entrelassées de reng, auquel enchainement est aussi comprise la cause procedente de nous, tellement que quelques uns des evenements sont destinez, les autres plus que destinez.

XXVIII.

De la substance de destinée.

Heraclitus, que la substance de la destinée est la raison qui penetre par toute la substance de l'univers, et que c'est un corps celeste, la semence de tout l'univers : Platon, que c'est la raison eternelle, et la loy eternelle de la nature de l'univers. Chrysippus, que c'est une puissance spirituelle, qui par ordre gouverne et administre tout l'univers : et derechef au livre, Des diffinitions, la destinée est la raison du monde, ou bien la loy de toutes les choses qui sont au monde administrées et gouvernées par

providence, ou la raison par laquelle les choses passées ont esté, les presentes sont, et les futures seront. Les stoïques, que c'est une chaisne de causes, c'est à dire un ordre et une connexion qui ne se peult jamais forcer ny transgresser : Posidonius, que c'est la troisieme après Jupiter, pour ce qu'il y a au premier degré Jupiter, au second nature, au troisieme la destinée.

XXIX.

De la fortune.

Platon, que c'est une cause par accident, et une consequence ès choses procedentes du conseil de l'homme : Aristote, que c'est une cause fortuite et accidentelle ès choses qui se font de propos deliberé à quelque certaine fin, icelle cause non apparente mais cachée. Qu'il y a difference entre fortune et cas d'adventure, pour ce que toute fortune est bien aussi cas d'adventure ès affaires et actions du monde : mais tout ce qui est cas d'adventure n'est pas quant et quant fortune, par ce qu'il consiste en choses qui sont hors d'action, et que la fortune est proprement ès actions des creatures raisonnables : et cas d'adventure est tant des animaulx raisonnables que des irraisonnables, et des corps mesmes qui n'ont point de vie ny d'ame. Epicurus, que c'est une cause qui n'accorde point aux personnes, aux temps, ny aux mœurs. Anaxagoras et les stoïques, que c'est une cause incongneuë et cachée à la raison humaine, par

ce que aucunes choses adviennent par necessité, autres par destinée, autres par deliberation propensée, autres par fortune, et autres par cas d'adventure.

XXX.

De la nature.

Empedocles tient que la nature n'est rien, mais qu'il y a mixtion et separation des elements : car il escrit ainsi en son premier livre, De physique,

Je diray plus, ce n'est rien que Nature
De tous humains, ny n'est la mort obscure,
Terme ne fin, mais seule mixtion
Des éléments et separation,
C'est cela seul que Nature on appelle.

Anaxagoras semblablement, que nature est assemblement et desassemblement, c'est à dire generation et corruption.

SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

ble qu'elle apparoît terrestre. XXXI. De la distance qu'il y a entre le soleil et la lune. XXXII. Des années, et combien contient la grande année de chacune des planètes.

LIVRE SECOND.

Aiant doncques achevé de traitter des elements, principes, et autres matieres semblables, je passeray oultre maintenant à discourir des effects qui en sont composez (1).

CHAPITRE I.

Du monde.

Pythagoras a esté le premier qui a appellé le contenu de l'univers monde, pour l'ordre qui est en iceluy. Thales et ses disciples ont tenu, qu'il n'y a qu'un monde. Democritus, Epicurus, et leur disciple Metrodorus, qu'il y a infinis mondes en un infiny espace, selon toutes dimensions. Empedocles, que le cours du soleil est la circonscription des bornes et termes du monde, et que cela est son confinement. Seleucus a tenu, que le monde est infiny. Diogenes, que l'univers est bien infiny, mais que le monde est terminé et finy. Les stoïques disent qu'il y a difference entre le tout et l'univers, pource que le tout est l'infiny avec le vuide, et le tout sans le vuide, le monde, tellement que ce n'est pas encore tout un, que le tout et le monde (2).

(1) Ajoutez : « en commençant par celui qui contient tout. » *C.*

(2) Ceci n'est pas clair. Il faut savoir que les stoïciens désignent le *monde* par trois noms différents : par celui d'ὅλος, l'univers,

II.

De sa figure.

Les stoïques tiennent, que le monde est rond : les autres pointu en pyramide, les autres en forme d'œuf : Epicurus, qu'il y en peut avoir de ronds, et d'autres d'autre forme.

III.

Si le monde est animé.

Tous les autres tiennent qu'il est animé, et gouverné par la providence : Democritus, Epicurus, et generalement tous ceulx qui ont mis en avant les atomes, et le vuide, qu'il n'est ny animé ny gouverné par providence, ains par quelque nature non capable de raison. Aristote, qu'il n'est ny animé tout, et en toutes ses parties, ny sensible, ny raisonnable, ny intellectuel, spirituel, ou gouverné par providence : bien sont tous les corps celestes capables de toutes ces qualitez là, pource que les sphæres des cieulx sont animées et vivantes, mais que les corps terrestres n'ont aucune de toutes ces qualitez là, et que l'ordre

de πᾶν, le tout, et de κόσμος, le monde. L'univers renferme le tout avec le vide : c'est, dit Plutarque, *l'infini avec le vide :* si on en ôte le vide cela formera *le tout.* (Stob. Ecl. physic. XXV.) Le monde ne comprend que le ciel et la terre et tout ce qu'ils enserrent dans leur vaste étendue.

qui est entre eulx, y est par accident, non par raison propensée.

IV.

Si le monde est incorruptible.

Pythagoras et Platon, que le monde a esté engendré de dieu, et qu'il est corruptible quant à sa nature, d'autant qu'il est sensible, comme estant corporel, mais toutefois qu'il ne perira ny ne se corrompra point, pour la providence divine qui le conserve et contient. Epicurus, qu'il est perissable, d'autant qu'il est engendré, ne plus ne moins qu'un animal ou une plante (1). Xenophanes, que le monde est eternel et incorruptible, non fait par creation : Aristote, que la partie du monde qui est au dessoubs de la lune, est toute passible, et que les corps voisins de la terre sont subjects à corruption.

V.

Dont se nourrit le monde.

Aristote, que si le monde se nourrit, il se corrompra. Or est il, qu'il n'a besoing d'aucune nourriture : par consequent doncques aussi est il eternel (2). Pla-

(1) Lucret. V, 236 *et seq.* et 345.

(2) L'histoire philosophique de Galien fait raisonner Aristote avec plus de précision. Voici ses propres expressions : (πόθεν τρέφεται ὁ κόσμος) Ἀριστοτέλης εἰ τρέφεται, φθαρήσεσθαι νενόμικεν· οὐδέτερον δὲ τούτῳ τῷ κόσμῳ συμβεβηκέναι.

ton, que le monde se baille à soy mesme nourriture de ce qui se corrompt par mutation : Philolaus, qu'il y a double corruption (1), quelquefois par le feu tombant du ciel, et quelquefois par l'eau de la lune, qui se respand par subversion de l'air.

VI.

A quel element commancea Dieu à fabriquer le monde.

Les naturels (2) tiennent que la creation du monde commancea à la terre, comme estant le centre d'iceluy, d'autant que le commancement d'une sphære, c'est le centre. Pythagoras, au feu, et au cinquieme element : Empedocles, que le premier qui fut separé fut la quinte essence (3), le second fut le feu, après lequel la terre, de laquelle estant un peu estroictement serrée, par l'impetuosité de la revolution, sourdit l'eau, laquelle s'evapora en air : et que le ciel fut fait de la quinte essence, le soleil du feu : et que des autres elements furent constipez et composez les corps terrestres, et voisins de la terre. Platon, que ce monde visible a esté formé au moule et patron de l'intellectuel, et que du monde visible, l'ame a esté faitte la premiere, et après elle ce qui est corpulent ;

(1) C'est une faute dans le texte : corrigez d'après l'auteur que je viens de citer (*ib.*), et lisez τροφὴν au lieu de φθορὰν : il s'agit en effet ici d'une double nutrition. Le traducteur anglois a fait la même faute qu'Amyot. (2) Les physiciens. (3) Αἰθέρα.

ce qui est du feu et de la terre le premier, et ce qui est de l'eau et de l'air, le second. Pythagoras, que des cinq figures des corps solides, lesquelles s'appellent aussi mathematiques, du cube, qui est le corps quarré à six faces, avoit esté faitte la terre : de la pyramide, le feu : du corps à huit faces, qui est l'octaëdre, l'air : de l'icosaëdre, qui est le corps à vingt faces, l'eau : et du dodecaëdre, qui est le corps à douze faces, la supreme sphære de l'univers. Platon mesme en ceste opinion suit Pythagoras.

VII.

De l'ordre de la fabrique du monde.

Parmenides disoit, que c'estoit comme des couronnes entre-lassées l'une dedans l'autre, l'une de substance rare, l'autre espesse, meslées l'une et l'autre de lumiere et de tenebres entre elles, et que ce qui les contenoit ensemble toutes, estoit ferme comme un mur. Lucippus (1) et Democritus enveloppent le monde d'une tunique ou membrane. Epicurus tenoit que de quelques mondes les extremitez estoient rares, et de quelques autres espesses, et que d'iceulx aucuns estoient mobiles, autres immobiles. Platon met le feu premier, puis le ciel, après l'air, et puis l'eau, et la derniere la terre, mais aucunefois il conjoint le ciel avec le feu : Aristote en premier lieu le ciel impassible, qui est le cinquieme corps, après lequel les

(1) Lisez par-tout Leucippe, au lieu de Lucippus.

elements passibles, le feu, l'air, l'eau, et la terre la derniere, desquels il attribue le mouvement circulaire aux corps celestes, et des autres qui sont au dessoubs, aux legers le mouvement contre-mont: aux pesants, le mouvement contre-bas. Empedocles ne pense pas que les lieux des elemens soient tousjours arrestez et certains, mais qu'ils les changent tous entre eulx.

VIII.

Pour quelle cause est le monde penchant.

Diogenes et Anaxagoras après que le monde fut composé, et les animaulx sortis et produits de la terre, que le monde se pancha ne sçay comment de luy mesme, en la partie de devers le midy, à l'adventure par la divine providence, à fin qu'il y eust aucunes des parties du monde habitables, autres inhabitables par froid excessif, par embrasement, et par temperature : Empedocles, que l'air cedant à la violence du soleil, les poles pancherent, et que celuy du costé de la bise se leva contre-mont, celuy devers le midy s'abaissa, et par consequent tout le monde.

IX.

A sçavoir si hors du monde il y a du vuide.

Les disciples de Pythagoras tiennent qu'il y a du vuide hors le monde, dedans lequel et duquel le

monde respire. Mais les stoïques, auquel par embrazement se resoult l'infiny. (1) Posidonius ne le met pas infiny, mais autant comme il suffit à la dissolution. Au premier livre, Du vuide, Aristote disoit, qu'il y avoit du vuide : Platon, qu'il n'y avoit rien de vuide, ny dedans le monde ny hors du monde.

X.

Quelle est la partie droicte, et quelle est la gauche du monde.

PYTHAGORAS, Platon, Aristote, que l'Orient est la droicte partie, et l'Occident la gauche : Empedocles, que la partie droicte est vers le tropique de l'esté, la gauche devers le tropique de l'hyver (2).

XI.

Du ciel, quelle est sa substance.

ANAXIMENES tient, que la circonference exterieure du ciel est de terre (3) : Empedocles qu'il est solide, le ciel estant fait de l'air congelé par le feu, ne plus

(1) Lisez : « Posidonius, au premier livre, *du Vide*, ne le met « pas. » Aristote dit qu'il n'y a point de vide. *C.*

(2) Les astronomes déterminent la droite et la gauche du monde en se tournant le visage du côté du midi : de manière que l'orient est la gauche, et l'occident, la droite du monde.

(3) Eusèbe lit : *τῆς ἔξωθεν ζώνης εἶναι*, au lieu de lire avec les éditions ordinaires de Plutarque : *τὴν ἐξωτάτω γηΐνην*.

ne moins que le crystal, et qu'il contient ce qu'il y a de feu et d'air en l'un et en l'autre hemisphere. Aristote qu'il est composé du cinquieme corps, ou d'une meslange de chauld et de froid.

XII.

De la division du ciel, et en combien de cercles il se divise.

Thales, Pythagoras et ses sectateurs, que toute la boule du ciel est departie en cinq cercles que lon appele zones ou ceintures, et d'iceux l'un s'appelle artique, et tousjours apparent, l'autre tropique d'esté, l'autre æquinoctial, l'autre tropique d'hyver, l'autre antartique, et tousjours caché, et puis un oblique atravers les trois du milieu, qui s'appelle zodiaque, touchant en passant tous les trois, lesquels sont tous entretaillez à angles droicts par le meridien qui passe d'un pole à l'autre. Pythagoras, à ce que lon dit, fut le premier qui s'advisa de l'obliquité du zodiaque, laquelle invention neantmoins Oenopides natif de Chio s'attribue, comme s'il en estoit autheur.

XIII.

Quelle est la substance des estoilles, et comment elles sont composées.

Thales tient qu'elles sont terrestres, mais enflam-

mées neantmoins. Empedocles, qu'elles sont enflammées, et de feu, que le ciel contenoit en soy à la premiere excretion. Anaxagoras, que le ciel qui nous environne est bien de nature de feu, quant à son essence, mais que par la vehemence de sa revolution ravissant des pierres de la terre, et les aiant allumées, elles devindrent astres. Diogenes estime qu'elles soient de nature de pierre ponce, et que ce soient les souspiraux du monde : et de rechef luy mesme, que ce soient pierres non apparentes, lesquelles tombantes bien souvent en terre (1), s'estaignent, comme il advint au lieu appellé Les fleuves de la chévre, où il tomba jadis un astre de pierre en forme de feu (2). Empedocles que les estoilles fixes sont attachées au crystal du ciel, mais que les planettes sont destachées. Platon, que pour la plus part elles sont de feu, mais neantmoins qu'elles participent encore des autres elements, comme de la colle. Xenophanes, que ce sont des nues enflammées, mais qui s'estaignent par chascun jour, et puis la nuict elles se rallument comme les charbons, et que leur lever et leur coucher est un allumer et estaindre. Heraclides et les Pythagoriens, que chascun des astres est un monde contenant une terre et un air et un ciel, en une nature

(1) Voyez sur ces pluies de pierre, de feu, de sang, de laine, etc. etc., Pline, Hist. natur. II, 38 et 57, et les notes du nouvel éditeur sur ces deux endroits.

(2) Voyez Pline (*Histor. natur.* II, 59), et les Mémoires de l'académie royale des inscriptions, tome IV, p. 421, où M. Freret discute fort au long tous ces faits.

ætherée, infinie, et ces opinions là sont ès vers orphiques, où de chascun astre ils font un monde. Epicurus ne reprouve rien de tout cela, se tenant à son, Il peult estre.

XIV.

De la figure des astres.

Les stoïques tiennent que les astres sont sphæriques, ne plus ne moins que le monde, le soleil et la lune : Cleanthes, qu'ils sont de forme de pyramide. Anaximenes, qu'ils sont fichez, comme testes de clou au crystal du ciel. Autres tiennent que ce sont comme lames enflambées, comme des paintures.

XV.

De l'ordre et situation des astres.

Xenocrates (1) estime qu'ils se meuvent sur une mesme superfice, mais les autres stoïques qu'il y en a les uns devant, les autres en bas et hault. Democritus met les estoiles fixes les premieres, et puis après les planettes et errantes, après lesquelles il met le soleil, la lune, et Lucifer, Venus. Platon, après la situation des estoiles fixes, met en premier lieu celle qui s'appelle Phænon qui est l'estoile de Saturne : la seconde Phaëthon, qui est celle de Jupiter : la tierce

(1) Dans l'histoire de Galien on lit Xenophanes.

Pyroïs, c'est à dire enflambée, qui est celle de Mars: la quatrieme Fosphorus, qui est celle de Venus : la cinquieme Stilbon, celle de Mercure : la sixieme, le Soleil : la septieme, la Lune (1), et au dessoubs d'icelle les estoiles fixes et les errantes.

XVI.

Du mouvement des astres.

Anaxagoras, Democritus, Cleanthes, tiennent que tous les astres vont de l'Orient en Occident. Alcmæon et les mathematiciens disent, que les planettes se meuvent à l'opposite des estoiles fixes de l'Occident en Orient. Anaximander, qu'ils sont portez par les sphæres et cercles, sur lesquels ils sont attachez. Anaximenes, qu'elles se meuvent aussi bien vers la terre, comme alentour de la terre. Platon et les mathematiciens, que le cours du soleil, de Venus, et de Mercure sont egaulx.

XVII.

D'où sont les estoiles enluminées.

Metrodorus, que toutes les estoilles fixes sont illu-

(1) Il faut rétablir ici la fin de ce chapitre, omise par Amyot. Galien (περὶ τάξεως), et le traducteur anglois sont conformes à ce qu'on lit dans le texte de Plutarque qui ajoute : quelques mathématiciens sont de l'avis de Platon : d'autres placent le soleil dans le milieu. Anaximandre et Métrodore de Chio, et Cratès mettent le soleil au plus haut des cieux, la lune au-dessous, et au-dessous d'icelle les étoiles fixes et errantes.

minées du soleil : Heraclitus et les stoïques, que les estoilles se nourrissent des exhalations, montans de la terre : Aristote, que les corps celestes n'ont point besoin de nourriture, pource qu'ils ne sont pas corruptibles, mais eternels : Platon et les stoïques, que tout le monde et les estoilles semblablement se nourrissent d'eulx mesmes.

XVIII.

Des estoilles que lon appelle Castor et Pollux et au jourd'huy le feu sainct Herme (1).

Xenophanes, que les estoilles qui apparoissent quelquefois sur les navires, sont de subtiles nuées, qui selon un certain mouvement reluisent : Metrodorus, que ce sont estincelles sortants des yeulx de ceulx qui les regardent avec crainte et estonnement.

XIX.

De la signifiance des estoilles, et comment se font l'hyver et l'esté.

Platon dit, que les signifiances de l'esté et de l'hyver procedent du lever et du coucher du soleil et de la lune, et des autres estoilles, tant fixes comme errantes : Anaximenes, que cela n'advient point par la lune, mais par le soleil seul : Eudoxus et Aratus, que

(1) Le feu saint Elme. Voyez Pline, (Hist. natur. II, 37.)

c'est communément par toutes les estoilles, et le dit en ces vers,

Dieu a fiché les astres radieux,
Signes certains en la voulte des cieux,
Les departant tout au long de l'année,
Pour nous monstrer comme elle est gouvernée (1).

XX.

De la substance du soleil.

Anaximander dit, que c'est un cercle vingt et huit fois aussi grand comme la terre, aiant le tour semblable à celuy d'une rouë de chariot plein de feu, auquel en certain endroict y a une bouche, par laquelle il monstre son feu, comme par le trou d'une fluste. Xenophanes, que c'est un amas de petits feus, qui s'assemblent des humides exhalations, qui tous ensemble font le corps du soleil, ou bien que c'est une nuée enflambée. Les stoïques, que c'est un corps enflambé procedant de la mer. Platon, un corps de beaucoup de feu. Anaxagoras, Democritus, Metrodorus, que c'est une masse, ou une pierre enflambée: Aristote, que c'est une boule du cinquieme corps: Philolaus Pythagorien, que c'est une maniere de verre, recevant la reverberation du feu, qui est en tout le monde, et en transmet la lumiere à nous, comme atravers un tamis, tellement que ce qui est

(1) Phénom. vers 10.

au ciel allumé, ressemble au soleil, et puis ce qui procede de luy, en forme de mirouër, et tiercement la splendeur qui par reflexion de ce mirouër se respand sur nous, car nous appellons ceste splendeur là, le soleil estant comme l'image de l'image. Empedocles, qu'il y a deux soleils, le premier le feu original, qui est en l'autre demie boule du monde, et remplit ceste autre demie boule cy, estant tousjours située vis à vis de sa resplendissante lueur par reflexion, et puis sa splendeur qui nous apparoit en l'autre demie boule, remplie d'air meslé de chaleur, laquelle splendeur se fait par refraction de la terre ronde dedans ce soleil qui est de nature de crystal, et qui est entrainée par le mouvement de celuy de feu. Et pour dire plus clairement en peu de paroles, c'est à dire, que le soleil n'est autre chose que la reflexion de la lueur du feu, qui est en la terre. Epicurus, que c'est une espesseur terrestre, percée à jour, comme une pierre ponce, et allumée de feu.

XXI.

De la grandeur du soleil.

Anaximander, que le soleil est egal à la terre, mais que le cercle sur lequel il a sa respiration, et sur lequel il est porté, est vingt et sept fois aussi grand que toute la terre. Anaxagoras, qu'il est plusieurs fois aussi grand que tout le Peloponese : Heraclitus qu'il est large comme le pied d'un homme. Epicurus de

rechef dit, que tout ce qui est dit peut estre, ou qu'il est aussi grand comme il nous apparoit à la veuë, ou peu plus grand, ou peu plus petit.

XXII.

De la forme du soleil.

Anaximenes, qu'il est plat comme une lame : Héraclitus, qu'il est de la forme d'une nacelle, ainsi bossu par dessoubs : Les Stoïques, qu'il est rond comme le monde et les estoilles. Epicurus, que tout ce qui en est dit peult estre.

XXIII.

Des solstices.

Anaximenes, que les astres sont repoulsez par l'air espessy et resistant. Anaxagoras, par repoulsement de l'air, qui est à l'entour des poles, que le soleil mesme poulsant rend plus fort par l'espessissement. Empedocles, que la sphære qui le contient l'empesche de passer oultre, et semblablement aussi les deux cercles tropiques. Diogenes tient que le froid s'opposant à la chaleur, le soleil s'estaint : les stoïques, que le soleil passe atravers l'espace de sa pasture, qui est au dessoubs de luy, qui est la mer Oceane, et la terre, des vapeurs et exhalations desquelles il se nourrit. Platon, Pythagoras, Aristote, que c'est à cause de l'obliquité du cercle zodiaque, par lequel il chemine

en biaisant, et pour la circonstance des deux cercles tropiques, dont il est environné, ce que mesme la sphære monstre evidemment.

XXIV.

De l'eclipse du soleil.

THALES a dit le premier, que le soleil eclipse et defaut quand la lune se met au dessoubs droittement à plomb, d'autant qu'elle est de nature terrestre, ce qui se voit clairement, comme en un mirouër, dedans un bassin. Anaximenes dit, que c'est quand la bouche par où sort la chaleur du feu est close : Heraclitus, quand le corps du soleil, qui est en forme de nacelle, se tourne dessus, dessoubs, de maniere que la partie courbe soit contre-mont, et la bossue contre-bas devers nostre veuë. Xenophanes que cela se fait par extinction, et puis qu'il retourne de rechef à sa premiere clarté le lendemain à son lever : et si escrit davantage, qu'il y a telle esclipse du soleil qui dure tout un mois, et aussi une eclipse toute entiere, de sorte qu'il semble que le jour deviene nuict. Aucuns tiennent que cela se fait par un espessissement de nuées, qui surviennent à l'improuveu au devant de la placque du soleil. Aristarchus met le soleil entre les estoilles fixes, et dit que c'est la terre qui se tourne alentour du cercle du soleil, et que selon ses inclinations, elle vient à l'obscurcir de son ombre. Xenophanes tient qu'il y a plusieurs soleils, et plusieurs lunes selon la diversité des climats de la

terre, et à quelque revolution de temps le rond du soleil vient à donner en quelque appartement de la terre qui n'est pas habitée, et que ainsi marchant comme par un païs vuide, il vient à souffrir eclipse : le mesme dit, que le soleil va tout droit à l'infiny, mais que par la longueur de la distance il nous semble qu'il tourne.

XXV.

De la substance de la lune.

ANAXIMANDER dit que c'est un cercle dix neuf fois aussi grand que toute la terre, tout plein de feu, comme celuy du soleil, et qu'elle eclipse quand la rouë se tourne, pour ce qu'il dit que ce cercle ressemble à une rouë de chariot, qui a la curvature de son tour creuse et pleine de feu, mais qu'il y a comme un souspiral par où ce feu se exhale. Xenophanes dit, que c'est une nuée espesse et serrée : Les stoïques, qu'elle est meslée de feu et d'air : Platon, qu'elle tient plus du feu : Anaxagoras, Democritus, que c'est une fermeté allumée, où il y a des campagnes, des montagnes et des vallées. Heraclitus, que c'est une terre environnée de brouillas. Pythagoras, que le corps de la lune tire sur la nature du feu.

XXVI.

De la grandeur de la lune.

LES Stoïques la prononcent plus grande que toute

la terre, et le soleil mesme. Parmenides, qu'elle est egale au soleil, et qu'elle est enluminée par luy.

XXVII.

De la forme de la lune.

Les stoïques, qu'elle est ronde comme une boule, ainsi que le soleil. Empedocles, qu'elle est de la forme d'un bassin (1) : Heraclitus, de la forme d'une nacelle : les autres, de la forme d'une pyramide ronde (2).

XXVIII.

Des illuminations de la lune.

Anaximander tient, qu'elle a une lumiere propre, mais un peu plus rare : Antiphon qu'elle luit de sa propre lumiere, et ce qu'elle se cache quelquefois procede de l'opposition du soleil, quand un plus grand feu vient à obscurcir un moindre feu, ce qui mesme advient aux autres estoilles. Thales et ses sectateurs, que la lune est illuminée du soleil. Heraclitus dit, que c'est tout de mesme de la lune comme du soleil, pour ce que tous deux estans de la forme et figure d'une nacelle, et que recevant des humides exhalations, ils sont illuminez à nostre veuë, le soleil plus clairement, d'autant qu'il chemine par un air plus pur et plus clair, et la lune en un plus trou-

(1) D'un disque. (2) D'un cylindre.

ble, et pour ceste occasion elle semble plus obscure.

XXIX.

De l'eclipse de la lune.

Anaximenes (1) dit, que c'est quand la bouche par où le feu sort est estoupée. Berosus, que c'est quand la face qui n'est point allumée se tourne devers nous. Heraclitus, que c'est quand la bosse de la nacelle nous regarde et se tourne devers nous. Aucuns des Pythagoriens, que c'est une reverberation ou obstruction de nostre terre, ou bien d'une autre opposite. Mais les plus modernes tiennent, que c'est par augmentation de la lune qui se va allumant peu à peu regleement jusques à ce qu'elle face la pleine lune, et de rechef se retourne, diminuant en mesme proportion, jusques à la conjonction, à laquelle elle s'estaint entierement. Platon, Aristote, les stoïques, les mathematiciens tous d'un accord disent, que ce que tous les mois elle s'absconse est par ce qu'elle se vient joindre au soleil, de la lumiere duquel elle est toute offusquée, mais que les eclipses se font quand elle vient à donner dedans l'ombre de la terre, qui se trouve directement entre ces deux luminaires : ou plus tost, par ce que la lune est toute bouchée.

(1) Anaximandre. Galien, Eusèbe lisent ainsi et avec raison. Le traducteur anglois s'y est conformé.

XXX.

De l'apparence de la lune, et pourquoy il semble qu'elle apparoist terrestre.

Les Pythagoriens tiennent, qu'elle apparoist terrestre, pour autant qu'elle est tout alentour habitée, ne plus ne moins que la terre où nous sommes, et peuplée de plus grands animaulx et de plus belles plantes, par ce que les animaux y sont quinze fois plus forts que ceux de ce monde, qui ne rendent aucuns excremens, et que la nuict y est en mesme proportion de longueur. Anaxagoras dit, que l'inegalité qui apparoist en sa face procede de ce qu'il y a du froid et du terrestre meslé parmy, pour autant qu'il y a de la tenebrosité meslée parmy la nature de feu : d'où vient que lon l'appelle astre de faulse lumiere. Les stoïques tiennent, que pour la diversité de sa substance la composition de son corps n'est pas incorruptible.

XXXI.

De la distance qu'il y a entre le soleil et la lune.

Empedocles tient qu'il y a deux fois autant depuis la lune jusques au soleil, comme depuis la terre jusques à la lune : Les mathematiciens disent, qu'il y a dixhuit fois autant : Eratosthenes, qu'il y a depuis la

terre jusques au soleil sept cens quatre vingt mille stades (1).

XXXII.

Des années, et combien contient la grande année de chascune des planettes.

L'an de Saturne est de trente ans communs : de Jupiter, de douze : de Mars, de deux : du Soleil, de douze mois : et autant de Mercure et de Venus, car leur cours est egal : de la Lune, trente jours : car iceluy là est le mois parfait, depuis son apparition jusques à sa conjonction. Et quant au grand an, les uns le mettent à dix neuf ans, les autres à seize, et les autres à cinquante neuf. Heraclitus le met à dix huit mille ans solaires : Diogenes, de trois cens soixante et cinq ans, tels comme l'an d'Heraclitus : les autres, de sept mille sept cens soixante et sept ans (2).

(1) Il faut rétablir la fin de ce chapitre entièrement tronqué dans les éditions de Plutarque et dans les nouvelles versions. L'histoire de Galien (*περὶ τῶν διαστημάτων τῆς σελήνης*), et Eusèbe fournissent les moyens de réparer cette lacune. On lit dans le premier : *Ερατοσθένης, τὸν ἥλιον ἀπέχειν τῆς γῆς σταδίων μυριάδας, τρεῖς καὶ ὀκτάκις μυριάδας. Τὴν δὲ σελήνην τῆς γῆς ἀπέχειν σταδίων μυριάδων ἑβδομήκοντα ὀκτώ.* Ératosthène prétend que le soleil est éloigné de la terre de 803,000 stades, et que la lune n'en est éloignée que de 780,000 stades.

(2) Il faut lire, au sujet du grand an, sur lequel les astronomes modernes ne s'accordent pas plus que les anciens, une savante dissertation du nouvel éditeur de Tacite, *de magno anno*, Tacit. oper., t. VI, p. 355, in-12, et t. IV, p. 231, in-4°.

SOMMAIRE

DU TROISIÈME LIVRE.

Préface sur le sujet de ce troisième livre. I. Du cercle de lait. II. Des comètes, étoiles passantes ou tombantes, et des chevrons de feu qui apparoissent en l'air. III. Des tonnerres, foudres, éclairs, vents brûlants, et sions. IV. Des pluies, neiges, et grêles. V. De l'arc-en-ciel. VI. Des verges. VII. Des vents. VIII. De l'hiver et l'été. IX. De la terre, quelle est sa substance, et combien elle est grande. X. De la forme de la terre. XI. De la situation de la terre. XII. Du penchement de la terre. XIII. Du mouvement de la terre. XIV. De la division de la terre, et combien elle a de bandes. XV. Des tremblements de terre. XVI. De la mer, comment elle est concréée, et comment elle est amère. XVII. Comment se font les flux et reflux, le flot et l'hebe en la mer. XVIII. De l'aire.

LIVRE TROISIEME.

Aiant sommairement traitté, ès deux livres precedens, des corps celestes, et estant demeuré aux confins d'iceux, qui est la lune, je me mettray en ce troisieme à traitter et discourir des meteores, c'est à dire, de ce qui se fait à mont, depuis le cercle de la lune, jusques à la situation de la terre, laquelle on dit tenir le lieu du centre en la composition du globe de l'univers : et commenceray d'icy.

CHAPITRE I.

Du cercle de laict (1).

C'est un cercle qui semble nubileux, apparoissant tousjours en l'air, et que lon nomme cercle lacté pour ce qu'il a blanche couleur : Aucuns des Pythagoriens disoient, que c'estoit l'embrazement de quelque astre, estant sorti hors de sa propre place, et aiant bruslé et embrazé en rond par tout le chemin où il estoit passé du temps de l'embrazement de Phaéton : les autres disent que ce fut anciennement par là le cours et la voye du soleil : aucuns tiennent que

(1) Connu maintenant sous le nom de voie lactée. C'est une blancheur irrégulière qui semble faire le tour du ciel en forme de ceinture. On l'appelle encore cercle de Junon, chemin de Saint-Jacques. Voyez tome XVII, p. 90, dans la note.

c'est une apparence speculaire seulement par reflexion des rayons du soleil contre la voulte du ciel, ne plus ne moins qu'il se fait en l'arc en ciel et aux nuées. Metrodorus, que c'est pour le passage du soleil, et que c'est le cours par où passe le soleil. Parmenides tient, que la meslange du rare et du pressé engendre ceste couleur là de laict. Anaxagoras, que l'ombre de la terre s'arreste en cest endroit là du ciel, quand le soleil estant soubs la terre n'enlumine pas tout. Democritus, que c'est la splendeur de plusieurs petites estoiles près les unes des autres qui s'entr'enluminent à cause de leur espesseur (1). Aristote tient que c'est une exhalation seiche qui s'allume, laquelle est en grande quantité, et s'entretient, et que ainsi se fait une cheveleure de feu au dessous du ciel et des planettes : Posidonius, que c'est une consistence de feu plus claire que une estoile, et dont la splendeur est plus espesse et plus serrée.

(1) Manil. I, 730.

An major densâ stellarum turba corona
Contexit flammas, et crasso lumine candet,
Et fulgore nitet collato clarior orbis.

Le nouveau traducteur de ce poëte (t. I, p. 83) remarque avec raison, dans une de ses notes, que nous n'en savons pas plus que les anciens sur la nature de la voie lactée; « puisque, quelle que « soit la force du télescope, on découvre toujours au-delà de ces « étoiles un fond blanc qui ne se divise plus : et il y a des parties « de la voie lactée où l'on ne découvre point d'amas d'étoiles. On « voit enfin dans plusieurs parties du ciel des blancheurs sem- « blables, sans que le télescope y fasse découvrir des multitudes « d'étoiles. »

II.

Des cometes, estoiles passantes ou tombantes, et des chevrons de feu qui apparoissent en l'air.

Aucuns des sectateurs de Pythagoras tiennent, que la comete est un astre du nombre de ceux qui n'apparoissent pas tousjours, mais qui à certaines revolutions de temps prefix se monstrent (1) : les autres, que c'est une reflexion de nostre veuë vers le soleil, laquelle se fait par mesme raison que les apparences qui se font dedans les miroirs. Anaxagoras, Democritus, disent que c'est un concours de deux estoiles ou de plusieurs meslans leurs lumieres ensemble. Aristote, que c'est une consistence de exhalation seiche enflammée. Straton, que c'est la splendeur d'une estoile enveloppée d'un nuage espes, comme il se fait ès lampes. Heraclides Pontique, que c'est un nuage haut elevé qui est illuminé et esclairé par une sublime lumiere aussi, et dit que l'estoile barbue se

(1) *Sunt qui et hæc sydera perpetua esse credant*, dit Pline, (II, 23). Sur quoi le nouvel éditeur observe que nous avons maintenant une pleine démonstration de ce qui n'étoit qu'une simple conjecture pour les anciens. En effet, en 1705, le célèbre Halley a démontré que c'étoit la même comète qui avoit été observée dans les années 1456, 1531, 1607, 1682 : il a plus fait : car ses calculs l'ont conduit à prédire que cette même comète devoit reparoître en 1759, et l'évènement a justifié sa prédiction. C'est d'après de semblables calculs qu'on espère revoir en 1789 celle qui a paru en 1532 et 1661.

forme de mesme. Les autres, comme tous les Peripateticiens disent, que le chevron, la coulonne et autres semblables impressions qui apparoissent en l'air (1), se font par diverses conformations de nuées qui sont en l'air. Epigenes, que c'est une elevation d'esprit et de vent meslé de terre qui s'enflamme : Boetus, que c'est une apparition d'air coulé. Diogenes tient que les cometes sont estoiles : Anaxagoras que les estoiles passantes sont comme estincelles qui tombent de feu elementaire, et que c'est la cause pour laquelle elles s'estaignent tout incontinent. Metrodorus, que c'est quand le soleil vient à donner violentement dedans une nuée, que ses rayons en scintillent : Xenophanes dit, que toutes telles apparitions sont constitutions et espessissemens ou mouvemens de nuées qui s'enflamment.

III.

Des tonnerres, foudres, esclairs, vents bruslans, et sions (2).

Anaximander tient que tout cela se fait par le vent, pour ce que quand il advient qu'il est enfermé dedans une nuée espesse, alors par sa subtilité et legereté la rupture fait le bruit, et la divulsion, à cause de la noirceur de la nuée, cause la lumiere : Metro-

(1) Voyez Plin. Hist. natur. II, 25, 26.

(2) Tourbillons, ou dragons de mer, en termes de marine. (*Hist. natur.* II, 43, 49, 50.)

dorus, quand en une nuée serrée pour son espesseur il vient à s'enfermer du vent, par l'effraction il fait le bruit, et par le coup et dechireure il resplendit, et par la soudaineté de son mouvement (1), prevenant la chaleur du soleil il foudroye, et quand la foudre est imbecille, elle se convertit en vent bruslant. Anaxagoras dit, que c'est quand le chaud vient à tomber dedans le froid, c'est à dire une partie ætherée, ou du feu celeste, qui vient à s'enfermer dedans de l'air, par le bruit elle engendre le tonnerre, et par la multitude et magnitude de la clarté, la foudre : et quand le feu a plus de corps, alors il se fait un tourbillon ou sion : et quand il tient plus de la nuée, alors il s'engendre un vent bruslant. Les stoïques disent que le tonnerre est un combat de nuées, l'esclair un embrazement par la friction, la foudre par une forte et vehemente lueur, et le vent bruslant par une plus lasche. Aristote, que tout cela se fait par une exhalation seiche, qui se vient à rencontrer enclose dedans une nuée humide, et qu'elle s'efforce d'en sortir à force de se froisser l'une contre l'autre, et par l'effraction le bruit s'engendre du tonnerre, et par l'inflammation de la seicheresse l'esclair, le vent bruslant et le tourbillon, selon qu'il y a plus ou moins de matiere, que l'un et l'autre tire quant et soy : car si elle est chaude, il se fait un vent bruslant : si elle est plus espesse, un tourbillon ou sion.

(1) Lisez : « prenant la chaleur du soleil. » *C.*

IV.

Des pluyes, neiges et gresles.

Anaximenes tient que les nuées se font par ce que l'air vient à s'espaissir fort : et quand elles se coagulent encore davantage, alors il s'en exprime de la pluye : et la neige, quand l'eau en tombant vient à se prendre et geler, et la gresle, quand elle vient à estre surprise d'un vent froid. Metrodorus tient, que les nuées se composent d'une elevation eveuse (1) : et Epicurus, des vapeurs : et que les gouttes d'eau de pluye et la gresle s'arrondissent par la longueur de leur descente.

V.

De l'arc en ciel.

Entre les choses qui se font en l'air, aucunes ont veritablement subsistence, comme la pluye, la gresle, les autres n'ont que l'apparence seulement, non point de reale subsistance, comme quand nous sommes dedans un batteau, il nous semble que la terre ferme se remue : l'arc en ciel doncques est du nombre de celles qui se font seulement en apparence. Platon dit que les hommes ont feint que c'estoit le fils de Thaumas, comme qui diroit, de merveille,

(1) Aqueuse.

pourautant qu'ils s'emerveilloient fort de le veoir, comme monstre Homere quand il dit,

Comme il s'estend devant les humains yeux
L'arc teint de pourpre en la voulte des cieux.

C'est pourquoy aucuns ont fabuleusement inventé et mis en avant, (1) que luy ayant une teste de taureau humoit les fleuves. Comment doncques est-ce que s'engendre cest arc en ciel? Il est certain que nous voions par lignes ou droittes, ou courbes, ou bien rebattues, qui n'apparoissent point, ains se comprennent par le discours de la raison seulement, d'autant qu'elles n'ont point de corps. Or voyons nous à droittes lignes les choses atravers l'air, et atravers les pierres transparentes, ou les cornes, pour ce que toutes ces matieres là sont de parties fort subtiles. Et voyons aussi par lignes courbes dedans l'eau: car nostre veue se courbe et se plie par force, à cause que la matiere de l'eau est plus espesse, c'est pourquoy nous voyons une rame de loin, qui nous semble courbe. La troisieme maniere de veoir est par refraction, comme ce que lon voit dedans les mirouers: l'arc en ciel est de telle sorte, car il faut entendre que la vapeur humide estant elevée contremont se tourne en nuée, et puis petit à petit en gouttes humides. Quand doncques le soleil vient à descendre vers l'occident, il est force que tout arc celeste apparoisse vis à vis en la partie contraire du monde, quand notre veuë don-

(1) Lisez, *qu'elle*. C.

nant dedans ces gouttes là vient à estre rebattue, de maniere qu'il se forme là un arc celeste : et sont ces gouttes là, non point la forme de la figure d'arc, mais de la couleur. La premiere est rouge, la seconde jaune, la tierce bleuë, la quarte verte : la couleur rouge donc apparoist pourautant que la clarté du soleil donnant dedans ces gouttes là, et ceste vive splendeur venant à estre rebattue et renvoyée fait apparoir la couleur rouge, la seconde partie plus obscure et venant à dissoudre ceste vive splendeur, fait le jaune, qui est comme un relaschement de rouge : et puis venant à se brouiller et obscurcir encore davantage ce qui segrege la veuë, il se forme en verd. Ce que lon peut esprouver par experience, car si lon prent de l'eau à l'opposite du soleil, et qu'on la face distiller de sorte que les gouttes d'eau rompent et rebattent les rayons du soleil, on trouvera qu'il se fera une forme d'arc en ciel : le mesme advient à ceux qui ont les yeux malades, quand ils jettent leur veuë sur une lampe (1). Anaximenes estime que l'arc en ciel se fait par illumination du soleil, qui donne dedans une nuée espesse, grosse, et noire, de maniere que ces rayons ne pouvans percer et penetrer atravers, s'amassent sur icelle. Anaxagoras tient que c'est

(1) Voyez sur l'arc-en-ciel le poëme latin du P. Noceti, et les savantes notes que le P. Boscovich y ajoutées. Ce brillant effet de la réfraction y est peint avec toutes les graces de la poésie ; et les vrais principes physico-mathématiques relatifs à cet objet sont présentés dans les notes avec toute la clarté et toute la solidité qu'on remarque dans les ouvrages du savant astronome italien.

une refraction de la lumiere ronde du soleil donnant contre une nuée espesse, laquelle doibt tousjours estre vis à vis de luy, ne plus ne moins que un mirouer: par la mesme raison naturelle, comme il dit, apparoissent principalement au païs de Pont, deux ou plusieurs soleils. Metrodorus tient, que quand le soleil reluit atravers les nues, la nue apparoist bleuë, et la lueur se fait de couleur rouge.

VI.

Des verges.

Les verges qui apparoissent quelquefois au ciel, et les soleils opposites adviennent par la temperature de la matiere subjecte, et de l'illumination, quand les nuées nous apparoissent non en leur naturelle propre couleur, ains en autre, causée de la diverse irradiation : et en toutes ces apparitions là mesmes effects adviennent, et par raisons naturelles, et par espreuve d'experience.

VII.

Des vents.

Anaximander tient, que le vent est une fluxion de l'air, quand les plus subtiles et plus liquides parties de luy sont esmeuës ou fondues par le soleil. Les stoïques disent que tout vent est fluxion de l'air, et que selon les mutations des regions ils changent aussi

de noms, comme venant de vers la nuict, ou le ponent, il s'appelle Zephyrus : du costé du levant, et du soleil, il se nomme Apeliotes : du costé de septentrion, Boreas : du costé de midy, Lybs. Metrodorus, que une vapeur eveuse estant eschauffée par le soleil produit l'impetuosité des vents : et que les anniversaires, qui s'appellent communément Etesies, soufflent quand l'air qui alentour du septentrion estoit espessi par le froid, flue avec le soleil, qui s'en retourne après le solstice de l'esté.

VIII.

De l'hyver et l'esté.

EMPEDOCLES et les stoïques tiennent, que l'hyver se fait quand l'espesseur de l'air gaigne et monte contre-mont : et l'esté quand le feu au contraire gaigne et descend contre-bas. Au reste aiant traitté des impressions qui s'engendrent en l'air, nous courrons aussi par dessus celles qui se font en terre.

IX.

De la terre, quelle est sa substance, et combien elle est grande.

THALES, et ses dependans tiennent, qu'il n'y a qu'une terre : (1) Oecetes Pythagorien deux, ceste cy

(1) Lisez : Hicètes. *C.*

et l'opposite. Les stoïques, qu'il y a une terre, et finie : Xenophanes que du costé d'à bas elle est fondée en une profondeur infinie, et qu'elle est concreée de feu et d'air. Metrodorus, que la terre est la vase et la lie de l'eau : et le soleil, de l'air.

X.

De la forme de la terre.

Thales, et les stoïques, et ceux de leur eschole, tiennent qu'elle est ronde comme une boule. Anaximander, qu'elle est semblable à une pierre en forme de coulonne. Anaximenes, qu'elle est platte comme une table. Lucippus, qu'elle a la forme d'un tabourin. Democritus, qu'elle est platte comme un bassin, mais creuse au milieu.

XI.

De la situation de la terre.

Les disciples de Thales, qu'elle est au milieu. Xenophanes, qu'elle est la premiere fondée et enracinée en un fond infini. Philolaus pythagorien, que le milieu est feu, pour ce que c'est le foyer de l'univers, la seconde la contreterre, la tierce celle que nous habitons et qui tourne alentour de la contreterre, qui est la cause pour laquelle ceux qui sont en celle çy ne voyent pas ceux qui sont en celle là. Parmenides est le premier qui a limité les lieux habitez en

la terre, à sçavoir ceux qui sont ès deux bandes habitables jusques aux cercles des tropiques.

XII.

Du panchement de la terre.

Lucippus, que la terre encline vers le midy, à cause de la rarité qui est ès parties meridionales, d'autant que les parties septentrionales sont astraintes par les froidures, et les opposites enflammées. Democritus, pour autant que l'air est plus imbecille vers le midi, la terre croissant panche de ce costé là, d'autant que le costé du nord est intemperé, et au contraire celuy du midi est temperé, et pour ceste raison il pese plus sur ce costé là, là où la terre produit plus de fruicts et les amene à plus grande augmentation.

XIII.

Du mouvement de la terre.

Les autres tiennent, que la terre ne bouge : mais Philolaus pythagorien tient, qu'elle se meut en rond par le cercle oblique, ne plus ne moins que fait le soleil et la lune. Heraclides Pontique et Ecphantus pythagorien remuent bien la terre, mais non pas qu'elle passe d'un lieu en un autre, estant enveloppée comme une roue de bandes, depuis l'Orient jusques en Occident, alentour de son propre centre. Demo-

critus dit, que du commancement la terre vaguoit çà et là, tant pour sa petitesse comme pour sa legereté, mais que s'estant estrainte et appesantie par le temps, elle s'est arrestée immobile.

XIV.

De la division de la terre, et combien elle a de bandes.

Pythagoras dit que la terre, ne plus ne moins que la sphære de l'univers, est divisée en cinq bandes, l'artique, la tropique d'esté, celle de l'hyver, l'æquinoctiale et l'antartique, desquelles la metoyene termine le milieu de la terre, et pour ceste cause se nomme la Zone bruslée, mais à son advis (1) elle est habitable estant temperée, comme celle qui est au milieu de celle d'esté et de celle d'hyver.

XV.

Des tremblemens de terre.

Thales et Democritus en attribuent la cause à l'eau. Les stoïques disent, Le tremblement de terre est quand l'humidité qui est dedans la terre vient à se subtilier en air, et à sortir par force: Anaximenes,

(1) Lisez: « celle qui est habitable est la zone tempérée, qui se « trouve entre la zone d'été et la zone d'hiver. » *C.*

que la rarité et seicheresse de la terre sont les causes du tremblement, l'une estant produite et causée par les excessives chaleurs, et l'autre par les excessives pluyes. Anaxagoras par ce que l'air estant entré dessoubs terre, vient à se presenter au cuir pour sortir, mais le trouvant fort et espes d'autant qu'il ne peult trouver par où sortir, il la secouë par tremblement. Aristote, pour la circonstance du froid qui l'environne de tous costez, dessoubs et dessus, car le chaud tasche à gaigner le haut, comme celuy qui est leger de sa nature : et pourtant l'exhalation seiche se trouvant enfermée, en s'efforçant de fendre, et tournant et retournant çà et là secouë la terre. Metrodorus, que nul corps estant en son lieu propre et naturel ne se remue, si autre actuellement ne le poulse ou ne le tire, et pourtant que la terre estant située en son lieu naturel ne se remue point, mais bien que aucuns lieux et parties d'icelle vont aux autres. Parmenides et Democritus, pour ce qu'elle est de tous costez egalement distante, elle demeure en son contrepois, ne aiant point de cause pourquoy elle deust pancher plus d'un costé que d'autre, et pourtant qu'elle se secouë seulement, mais qu'elle ne bouge pas pourtant. Anaximenes, pour autant qu'elle est platte, qu'elle est portée dessus l'air. Les autres disent sur l'eau comme les lames et les aix plats flottent dessus l'eau, et que c'est pourquoy elle se meut : Platon, que de tout mouvement il y a six circonstances, dessus, dessous, à droit, à gauche, devant, et derriere, et que la terre ne se peult mouvoir par

aucune de ces differences, pour autant que de toutes parts elle est au plus bas du monde, à l'occasion dequoy elle demeure bien immobile, n'aiant rien pourquoy elle doive plus encliner en une part qu'en une autre, mais que certains endroits d'icelle, pour estre rares au dedans, se secoüent. Epicurus tient, qu'il peult estre qu'elle est agitée et secoüée par l'air, qui est au dessoubs, espes et de nature d'eau : qu'il peult estre aussi, que estant caverneuse ès parties inferieures, elle est agitée et tourmentée par le vent qui s'enferme dedans ses concavitez.

XVI.

De la mer, comment elle est concreée, et comment elle est amere.

Anaximander, que c'est un reste de la premiere humidité, de laquelle le soleil a seiché la plus grande partie, et ce qui en est demouré, il le transmue par son inflammation. Anaxagoras, que l'humeur primitive estant respandue comme un estang, a esté bruslée par le mouvement que le soleil fait alentour, et qu'estant exhalée la partie huileuse, le reste s'est affaissé en saleure et amertume. Empedocles, que c'est la sueur de la terre eschauffée du soleil, pource qu'elle est baignée par dessus. Antiphon, que c'est la sueur du chault, duquel l'humide qui estoit contenu dedans, a esté espraint en boüillant, ce qui advient en toute sueur. Metrodorus, pource qu'estant coulée

atravers la terre, elle retient quelque chose de sa densité, comme ce que lon passe atravers la cendre. Les sectateurs de Platon, que de l'eau elementaire, ce qui en est par refrigeration congelé de l'air, est doulx : mais que ce qui en est evaporé par embrazement et inflammation en est salé.

XVII.

Comment se font les flux et reflux, le flot et l'hebe en la mer.

Aristote et Heraclitus, que c'est le soleil qui le fait, d'autant que c'est celuy qui excite et méne quant et luy la plus part des vents, lesquels venants à donner dedans la mer Oceane enflent la mer Atlantique, et ainsi font le flux : et puis quand ils viennent à faillir, la mer estant retirée baisse, et ainsi cause le reflux ou l'hebe. Pytheas de Marseille tient que la pleine lune est celle qui fait le flux, et le decours le reflux : Platon l'attribue à un soubs-levement des eaux, disant qu'il se fait un soubs-levement qui atravers la bouche d'un pertuis porte çà et là le flux et reflux, par le moien duquel les mers sont oppositement tourmentées. Timæus en donne la cause aux rivieres qui entrent dedans la mer Atlantique, tombans des montaignes des Gaules, qui par leurs irruptions et entrées violentes, en poulsant les eaux de la mer font le flux, et en se retirant par intervalles, quand ils cessent ils causent le reflux. Seleucus

le mathematicien, qui fait aussi la terre mobile, dit que le mouvement d'icelle est contraire et opposite à celuy de la lune, et que le vent (1) estant tiré çà et là, à l'opposite, par ces deux contraires revolutions, venant à donner dedans l'Ocean Atlantique, broüille aussi la mer à mesure qu'il se remue.

XVIII.

De l'aire (2).

L'AIRE se fait ainsi, Entre le corps de la lune, ou de quelque autre astre, et nostre veuë, se rencontre et s'arreste un air gros et nebuleux, et puis nostre veuë venant à se rompre en iceluy air et à s'eslargir, et puis à donner jusques au cercle de l'astre en sa circonference exterieure, il nous semble qu'il se fait un cercle alentour de l'astre, et ce cercle là ou couronne est ce qui s'appelle l'aire, pource qu'il semble que ceste apparente impression se face tout joignant cela où donne nostre veuë eslargie.

(1) Grec : et que le vent intercepté entre ces deux corps estant.

(2) Espèce de couronne ou de cercle qui se forme autour des astres.

SOMMAIRE
DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIEME.

Aiant couru les generales parties du monde, je passeray maintenant aux particulieres.

CHAPITRE I.

De la montée et debordement du Nil.

Thales estime que les vents anniversaires, que lon appelle Etesiens, soufflants directement à l'opposite d'Ægypte, font lever les eaux du Nil, pourautant que la mer poulsée par ces vents, entre dedans la bouche de la riviere, et empesche qu'elle ne s'escoule et degorge librement, estant repoulsée contremont (1).

(1) Ce principe a été adopté de nos jours par M. Monfort-Lautour, dans une dissertation sur cet objet. (Mercure de France de Raynal. Juillet 1752.) Mais c'est ce que l'on ne fera jamais concevoir à quiconque sait que des eaux qui se précipitent, comme le Nil à raison de ses cataractes, conservent une partie de la force acquise dans leur chute; et que cette force est d'autant plus grande, que le volume d'eau porté par le fleuve sera grand. De plus, si l'inondation du Nil provenoit du soulèvement des eaux de la mer poussées par les vents étésiens, cette inondation seroit plus forte au Delta, et suivroit une progression tout opposée à celle observée par les voyageurs. Voyez t. XVII, p. 284. Ajoutez, que ces vents ne concourent souvent ni avec la quantité, ni avec le temps de l'inondation. Ainsi ces vents étésiens ne peuvent avoir d'autre influence sur l'inondation du Nil qu'autant, comme le pense Démocrite, qu'ils poussent du côté de la Nubie et de l'Abys-

Euthymenes de Marseille pense que ceste riviere s'enfle, et se remplit de l'eau de l'Ocean, et de la grande mer, qui est hors les terres, laquelle à son advis est doulce. Anaxagoras, dit que cela vient de la neige de l'Æthiopie qui se fond en esté, et se gele en hyver (1). Democritus, que c'est de la neige qui est

sinie, les nuages épais dont le Nil est souvent couvert : ces nuages étant arrêtés dans ces contrées par les montagnes, ils s'y condensent *et font de grandes et véhémentes pluies*, *desquelles les lacs et la rivière du Nil se remplissent*. Cette cause très secondaire du débordement du Nil a été rendue par Lucain (Pharsal. X, 247) :

Vel quod ab occiduo depellunt (*Zephiri*) nubila cœlo
Trans noton, et fluvio cogunt incumbere nimbos.

Et encore mieux développée par Lucrèce (VI, 729) :

Fit quoque, uti pluviæ forsan magis ad caput ejus
Tempore eo fiant, quo etesia flabra aquilonum
Nubila conjiciunt in eas tum omnia parteis :
Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
Cum convenerunt, ibi ad altos denique monteis
Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.

Lucain a tort de donner aux étésiens le nom de zéphirs, et de les faire venir du couchant au lieu du nord. Voyez Joseph Scal. *in Proleg. ad Manil.* et Scortia, l. II, *de nat. et increm. Nili*, cap. 13, 14, 15. Il y réfute complètement l'opinion de Thalès.

(1) Lucrèce, *ib.* 734.

Forsit et Æthiopum penitus de montibus altis
Crescat, ubi in campis albas descendere ningueis
Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Ceux qui, d'après Diodore de Sicile, nient qu'il tombe de la neige en Éthiopie, bornent sans doute un peu trop l'étendue de ce pays. Or les relations des voyageurs nous apprennent qu'il pleut abondamment et qu'il neige même sur les plus hautes montagnes, hors

vers le septentrion, laquelle se fond et respand environ le solstice de l'esté, d'autant que des vapeurs s'engendrent les nuées, lesquelles estant poulsées par les vents en Æthiopie et en Ægypte, vers les parties de midy, font de grandes et vehementes pluyes, desquelles les lacs et la riviere du Nil se remplissent. Herodotus l'historien dit, qu'il a autant d'eau en hyver qu'en esté, partant de ses sourses, mais qu'il nous apparoist en avoir moins l'hyver, d'autant que le soleil estant plus près de l'Ægypte en hyver fait evaporer toutes les eaux. Ephorus l'historiographe escrit, que toute l'Ægypte se resoult et fond toute, par maniere de dire, en sueur, à quoy luy contribue encore ses eaux l'Arabie, et la Lybie, d'autant que la terre y est legere et sablonneuse. Eudoxus dit, que c'est à cause de la contrarieté des saisons, et des grandes pluyes, pource que quand il nous est esté, à nous qui sommes habitants dedans la zone ou bande de l'esté, alors il est hyver à ceulx qui habitent en la bande opposite soubs le tropique hyemal, d'où procede, dit il, ce grand ravage d'eaux (1).

de l'Abyssinie. Scortia (*ib.* cap. 12) prétend, mais inutilement, prouver que les neiges ne contribuent aucunement aux inondations du Nil. Lucain avoit déja dit, *ib.* 224:

> Vana fides veterum, Nilo, quo crescat in arva,
> Æthiopum prodesse nives.

(1) Voilà la vraie raison des inondations du Nil: Eudoxe avoit séjourné en Égypte et étudié, à ce qu'il paroît, ce phénomène en observateur éclairé. Cette raison très simple a été confirmée depuis par les observations des PP. Lobo, Telles, recueillies par le P. Es-

II.

De l'ame.

Thales a esté le premier qui a definy l'ame, une nature se mouvant tousjours, et soy mesme. Pythagoras, que c'est un nombre se mouvant soy mesme, et ce nombre là il le prend pour l'entendement. Platon, que c'est une substance spirituelle se mouvant soy mesme, et par nombre armonique. Aristote, que c'est l'acte premier d'un corps naturel organique, aiant vie en puissance : Dicæarchus que c'est l'armonie et concordance des quatre elements : Asclepiades

chinard, avec d'autres pièces relatives à cet objet, dans un Recueil de voyages faits en Afrique et en Amérique. (Paris, 1684, in-4°.) On ne peut donc douter un instant que les pluies qui tombent entre les deux équinoxes dans l'Abyssinie et la Nubie (anciennement l'Éthiopie), depuis la ligne jusqu'au 20e de latitude, ne soient la seule cause de la nature, de l'étendue, de la constance, de l'époque, et de la durée des inondations du Nil. En effet, en Éthiopie et dans d'autres lieux sous la zone torride, l'hiver commence sur la fin de mai, et dure jusqu'à une partie du mois d'août; et pendant ce temps il pleut très abondamment vers les sources du Nil qui a un cours de plus de quatre cents lieues. Or cet hiver de la zone torride et la chute de ces pluies concourent avec les époques de l'inondation du Nil. (Voyez t. XVII, p. 276, dans la note). Il est donc évident que l'on doit assigner à l'inondation du Nil la même cause que l'on voit tous les ans produire les mêmes effets dans les Indes orientales et dans l'Amérique méridionale, où l'Indus et le Gange se gonflent et se débordent comme le Nil lorsque le soleil est au zénith.

le medecin, que c'est un exercice commun de tous les sentiments ensemble.

III.

Si l'ame est corps, et quelle est sa substance.

Tous ces philosophes là, que nous avons mis cy devant, supposent que l'ame est incorporelle de sa nature, et qu'elle se meut elle mesme, que c'est une substance spirituelle, et une action d'un corps naturel, composé de plusieurs organes aiant vie : mais les sectateurs d'Anaxagoras disent, qu'elle est aerée, et qu'elle a corps de nature d'air : les stoïques, que c'est un esprit ou vent chauld. Democritus, que c'est une certaine composition en feu des choses perceptibles par la raison, qui ont leurs formes rondes, et leur puissance de feu, ce qui est corps. Epicurus, que c'est une meslange et temperature de quatre choses, de ne sçay quoy de feu, ne sçay quoy d'air, ne sçay quoy de vent, et d'un autre quatrieme qui n'a point de nom, qui est à luy la force sensitive. Heraclitus, que l'ame du monde est l'evaporation des humeurs, qui sont en luy, et que l'ame des animaulx procede tant de l'evaporation des humeurs de dehors, que du dedans et de mesme genre.

IV.

Des parties de l'ame.

Pythagoras, Platon, à le prendre à la plus gene-

rale division, tiennent que l'ame a deux parties, c'est à sçavoir la partie raisonnable, et la partie irraisonnable : mais à y regarder de plus près et plus exactement, elle a trois parties, car ils soubsdivisent la partie irraisonnable en la concupiscible, et en l'irascible. Les stoïques disent qu'elle est composée de huit parties, cinq des sens naturels, la vuë, l'ouye, l'odorement, le goust, l'attouchement, le sixieme la voix, le septieme la semence, le huitieme l'entendement, par lesquelles toutes les autres sont commandées par ces propres instruments, ne plus ne moins que le poulpe se sert de ses branches. Democritus et Epicurus mettent deux parties en l'ame, la partie raisonnable logée en l'estomac, et l'autre esparse par tout le corps : Democritus met, que toutes choses sont participantes de quelque sorte d'ame, jusques aux corps morts, d'autant que manifestement ils sont encore participants de quelque chaleur, et de quelque sentiment la plus part en estant jà esventée.

V.

Quelle est la maistresse et principale partie de l'ame, et où elle est.

Platon et Democritus, en toute la teste : Strabon, entre les deux sourcils : Erasistratus, en la taye qui enveloppe le cerveau, laquelle il appelle Epicranides : Erophilus, dedans le ventricule du cerveau, qui en est le fondement. Parmenides, en tout l'estomac.

Et Epicurus, les stoïques tous, en tout le cœur, ou bien en l'esprit qui est alentour du cœur. Diogenes, en la cavité de l'artere du cœur, qui est pleine d'esprit. Empedocles, en la consistence du sang : les autres, au col du cœur : les autres, en la taye qui est autour du cœur : autres, dedans le diaphragme. Auguns des modernes tiennent, qu'elle occupe tout depuis la teste jusques à la traverse du diaphragme. Pythagoras, que la partie vitale est alentour du cœur, la raison et la partie spirituelle en la teste.

VI.

Du mouvement de l'ame.

Platon, que l'ame est tousjours mouvante, et l'entendement immobile quant à mouvement de lieu à autre : Aristote, que l'ame est immobile, encore que ce soit elle qui regisse et meuve tout mouvement, mais bien en est elle participante par accident, selon que les divers corps se meuvent.

VII.

De l'immortalité de l'ame.

Pythagoras, Platon, que l'ame est immortelle, car en sortant du corps elle s'en retourne à l'ame de l'univers qui est de son genre. Les stoïques, que l'ame sortant du corps, si elle est debile, comme

celle des ignorants, demeure avec la consistence du corps : et la plus forte, comme est celle des sages et sçavants, dure jusques à l'embrazement. Democritus, Epicurus, qu'elle est corruptible, et qu'elle se corrompt quant et le corps. Pythagoras, Platon, que la partie raisonnable est incorruptible, pource que l'ame n'est pas dieu, mais bien l'ouvrage de dieu eternel. Et que la partie irraisonnable est corruptible.

VIII.

Des sentiments et choses sensibles.

Les stoïques definissent ainsi le sentiment : sentiment est la comprehension ou apprehension de l'organe sensible : mais sentiment se prent en plusieurs sortes, car où lon entend l'habitude, ou la faculté naturelle, ou l'action de sentir, et l'imagination apprehensive, qui se font tous par le moien de l'organe sensitif, et la huitieme partie mesme de l'ame, la principale qui est le discours de la raison, par lequel toutes les autres consistent. De rechef on appelle les instruments sensitifs les esprits intellectuels, qui partants de l'entendement s'estendent jusques à tous les organes. Epicurus : Le sens, dit il, est une parcelle de l'ame, qui est la puissance de sentir, dont procede l'effect du sentiment : tellement qu'il definit le sentiment en deux sortes, la puissance, et l'effect de sentir. Platon definit le sentiment estre une societé du corps et de l'ame, pour les choses exterieu-

res : car la faculté naturelle de sentir est de l'ame, l'organe est du corps, et l'un et l'autre apprehende les choses exterieures, par le moïen de l'imaginative, qui est la phantasie. Leucippus, Democritus, tiennent que le sentiment et l'intelligence se font par le moien des images qui nous viennent de dehors, par ce que ny l'un ny l'autre ne se fait sans l'occurrence d'une image.

IX.

Si les sentiments sont veritables, et les imaginations.

Les stoïques tiennent que les sentiments sont veritables, et que des imaginations aucunes sont faulses, et autres veritables. Epicurus, que tout sentiment et toute imagination est veritable : mais quant aux opinions, que les unes sont vrayes, les autres faulses : et que le sentiment se deçoit en une sorte seulement, c'est à sçavoir quant aux choses intelligibles : mais l'imagination en deux manieres, par ce qu'il y a imagination tant des choses sensibles, que des intelligibles. Empedocles, Heraclides, que les particuliers sentiments se font selon la proportion des pores, estant l'object de chasque sens bien disposé.

X.

Combien il y a de sentiments.

Les stoïques, qu'il y en a cinq proprement, la

veuë, l'ouye, l'odorement, le goust, l'attouchement. Aristote ne dit pas qu'il y en ait six, mais bien met il un sens commun qui juge des especes composées, auquel tous les autres sens particuliers rapportent leurs propres imaginations, là où le passage de l'un à l'autre, comme de la figure au mouvement, se monstre. Democritus dit, qu'il y a plus de sentiments ès bestes brutes, et ès dieux, et ès sages.

XI.

Comment se fait le sentiment et l'intelligence.

Les stoïques disent, que quand l'homme est engendré, il a la principale partie de l'ame, qui est l'entendement, ne plus ne moins que un papier prest à escrire, dedans lequel il escrit chacun de ses pensements, et la premiere sorte d'escripture est par les sentiments, car ceulx qui ont senti quelque chose, comme pour exemple, qui ont veu une blancheur, après qu'elle s'en est allée, ils en retiennent la memoire : et après qu'ils ont assemblé plusieurs memoires semblables et de mesme espece, alors ils disent qu'ils ont experience : car experience n'est autre chose, qu'un amas et multitude de plusieurs semblables especes. Mais quant aux pensées, les unes sont naturelles qui se font en la maniere que nous avons jà dit par avant, sans artifice : les autres se font par estude et par doctrine, et celles cy proprement sont celles qui s'appellent pensées, les autres se nomment anticipa-

tions : et la raison de laquelle, et pour laquelle nous sommes nommez raisonnables, se parfait par ces anticipations là, en la premiere septeine d'ans, et est l'intelligence de la conception de l'entendement de l'animal raisonnable : car l'imagination, quand elle vient à donner en l'ame raisonnable, alors elle s'appelle intelligence, aiant pris sa denomination de l'entendement. C'est pourquoy ces imaginations ne tombent point ès autres animaulx, mais les imaginations qui se presentent aux dieux et à nous, celles là seules sont proprement imaginations, et celles qui se representent à nous sont imaginations en general, et pensement en especial : comme des testons et des escus (1) à part considerez en soy sont testons et escus, mais si vous les baillez pour le loüage d'une navire, alors oultre ce qu'ils sont deniers, encore sont ils naulage.

XII.

Quelle difference il y a entre imagination, imaginable, imaginatif, et imaginé.

Chrysippus dit, qu'il y a difference entre ces quatre choses. Imagination doncques est une impression qui se fait en nostre ame, qui se monstre à soy mesme ce qui l'a imprimée : comme quand par la veuë nous contemplons une blancheur, c'est une passion ou affection qui s'engendre par la veuë en nostre ame,

(1) Statères et deniers.

et pouvons dire que la blancheur en est le subject, ou object qui nous esmeut : semblablement aussi par l'odorement et par l'attouchement, et s'appelle ceste imagination phantasie, qui est derivée de ce mot Phaos, lequel signifie clarté. Car ainsi comme la lumiere se monstre soy mesme, et tout ce qui est compris en icelle : aussi la phantasie ou imagination se monstre soy mesme, et ce qui l'a faitte : Imaginable est ce qui fait l'imagination, comme le blanc, le froid, et tout ce qui peult emouvoir l'ame, cela est ce qui s'appelle imaginable : Phantastique ou imaginatif est une atraction en vain, une passion ou affection en l'ame, qui ne provient d'aucun object imaginable, comme de celuy qui escrime à son ombre, et qui mene les mains en vain, car à la vraye imagination et phantasie, il y a un subject qui se nomme imaginable, mais à l'imaginatif ou phantastique il n'y a aucun subject ny object : l'imaginé ou le phantasme est ce à quoy nous sommes attirez d'une attraction vaine, ce qui se fait en ceulx qui sont furieux et malades d'humeur melancholique, comme Orestes en la tragædie d'Euripide,

Je te supply ne poulse contre moy,
O mere, helas, ces femmes que je voy
Pleines de sang, et de serpents groüillantes,
Les voicy près, les voicy tressaillantes (1):

Il dit ces paroles estant furieux, et ne voit rien, mais

(1) Euripid. Orest. v. 255 *et seq.*

il pense voir seulement, et pourtant Electra luy respond,

> Demeure quoy en ton lict miserable,
> Tu penses voir ce qui n'est veritable.

Comme aussi Theoclymenus en Homere.

XIII.

De la veuë, et comment nous voyons.

Democritus, Epicurus, estimoient que la veuë se fait par sortie et emission des especes et images : les autres par quelque ejection de raions, retournants vers notre œil après l'occurrence de l'object. Empedocles a meslé les images parmy les raions, appellant cela, les raions de l'image composée. Hipparchus tient, que les raions lancez de l'un et de l'autre de nos yeux, venants à ambrasser de leurs bouts, ne plus ne moins que par attouchement des mains, l'exteriorité des corps objectez, emportent la comprehension à la puissance visible. Platon, que c'est par conjonction de lueur, d'autant que la lueur des yeux se respand jusques à quelque espace emmy l'air de pareille nature, et la lueur yssant des corps aussi vient à fendre l'air, qui est entre deux, estant de soy mesme fort liquide muable avec le feu de la veuë : c'est ce que lon appelle la conjoincte lueur et radiation des Platoniques.

XIV.

Des apparences des miroirs.

Empedocles, par les defluxions qui se concreent sur la surperfice du miroir, et s'achevent par le feu qui sort du miroir, et transmue quant et quant l'air est au devant, par lequel se meuvent les fluxions. Democritus, Epicurus, que les apparences des miroirs se font par l'arrest des images, lesquelles partent de nous, et se concreent sur le miroir par la reversion. Les Pythagoriens, par la reflexion de la veuë, par ce que la veuë s'en va estendre jusques contre le miroir (1), et estant arrestée par l'espesseur, et rebattue par la polissure de l'object du miroir, elle s'en retourne en soymesme, ne plus ne moins que quand nous estendons la main, et puis la ramenons vers l'espaule.

Lon peut se servir et accommoder de toutes ces opinions, quant à la question, Comment nous voions.

XV.

Si les tenebres sont visibles.

Les stoïques, que les tenebres sont visibles, par ce que de la veuë il sort quelque lueur qui les enve-

(1) Jusque contre le métal.

loppe, et ne ment point la vision, car elle voit certainement et à la verité qu'il y a tenebres. Chrysippus dit, que nous voyons par la tension de l'air qui est entre deux, lequel estant poingt par l'esprit visif, qui passe depuis la principale partie de l'ame jusques à la prunelle, et après qu'il a donné dedans l'air prochain il se tend en forme de pyramide quand l'air est de mesme nature que luy : car il flue des deux yeux des rais qui sont comme feu, non pas noirs ny nebuleux : et pourtant les tenebres sont visibles.

XVI.

De l'ouye.

Empedocles dit, que l'ouye se fait quand l'esprit vient à donner dedans la concavité de l'oreille tournée en forme de vis, laquelle il dit estre suspendue au dedans de l'oreille, ne plus ne moins que une cloche, et battue. Alcmæon tient, que nous oyons par le vuide qui est au dedans de l'oreille : car il dit, que c'est cela qui resonne quand l'esprit donne dedans, pour ce que toutes choses vuides sonnent. Diogenes, que c'est quand l'air qui est dedans la teste vient à estre touché et remué par la voix. Platon et ses sectateurs disent, que l'air dedans la teste est frappé, et que le rebrisement s'en fait jusques à la partie principale où est la raison, et ainsi se forme le sentiment de l'ouye.

XVII.

De l'odorement.

Alcmæon est d'advis, que la raison, principale partie de l'ame, est dedans le cerveau, et que par icelle nous odorons, en attirant les senteurs par la respiration. Empedocles, que quand et les respirations des poulmons, l'odeur se coule aussi dedans : quand donc la respiration est empeschée à cause de l'asperité, nous ne sentons point les odeurs, comme ceulx qui sont enrumez.

XVIII.

Du goust.

Alcmæon, que par l'humidité et la tiedeur avec la mollesse de la langue, sont distinguez les saveurs. Diogenes, par la rarité et la mollesse, pour ce que les venes du corps se viennent à aboutir en elle, les saveurs se respandent estant tirées au sentiment et à la principale partie de l'ame, ne plus ne moins que par une esponge.

XIX.

De la voix.

Platon definit la voix, esprit qui par la bouche est amené de la pensée, et un frappement de l'air qui

passe atravers les aureilles, le cerveau et le sang, jusques à l'ame : et appelle lon aussi abusivement et improprement voix ès animaulx irraisonnables, et ès creatures qui n'ont point d'ame, comme sont les hennissements des chevaulx, et les sons, mais proprement il n'y a voix que celle qui est articulée, pour ce qu'elle declare ce qui est en la pensée. Epicurus tient que la voix est un flux, envoyé par les choses qui parlent, ou qui sonnent, ou qui bruyent, et que ce flux là se rompt en plusieurs fragments de mesme figure que sont les choses dont elles partent, comme ronds des rondes, et triangles des triangles; et que ces fragments là venans à tomber dedans les aureilles, se fait le sentiment de la voix : ce qui se voit manifestement ès umbres qui s'écoulent, et ès foulons qui soufflent de l'eau contre les draps et habillemens. Democritus tient que l'air mesme se rompt en petits fragmens de mesme figure, c'est à dire, les ronds avec les ronds, et qu'ils coulent avec les fragmens de voix : comme dit le proverbe,

Auprès du geay tousjours le geay se perche,
Et le pareil tousjours son pareil cherche.

Car mesme sur la greve au rivage de la mer les cailloux de mesme et semblable forme se trouvent ensemble, en un endroit ceux qui sont ronds, en l'autre ceux qui sont longuets : pareillement aussi quand lon crible ou que lon vanne les grains, tousjours se rangent ensemble ceux qui sont de même forme : de maniere que les febves se mettent à part, et à part

les pois chiches. Mais on pourroit alleguer contre ceux là, Comment est-ce que peu de fragmens d'esprit et de vent, peuvent remplir une theatre capable de dix mille hommes? Les stoïques disent que l'air n'est point composé de menus fragmens, mais qu'il est contenu par tout, sans avoir rien de vuide, mais quand il est frappé d'un esprit c'est à dire, d'un vent, il va undoyant en cercles droits infiniment, jusques à ce qu'il ait rempli tout ce qu'il y a d'air à l'environ, ne plus ne moins que lon voit en un estang où lon a jetté une pierre dedans : car l'eau se meut en cercle plat, et l'air se remue en boule ronde. Anaxagoras, que la voix se fait, le vent venant frapper contre un air resistant et ferme, retournant le contrecoup jusques aux aureilles, qui est la maniere par laquelle se forme aussi le retentissement de la voix, qui s'appelle echo.

XX.

Si la voix n'a point de corps, et comme se forme le retentissement de l'echo.

Pythagoras, Platon, Aristote, tiennent qu'elle n'a point de corps, d'autant que ce n'est pas air, mais une forme en l'air et sa superfice par certain battement : or est il que toute superfice est sans corps, vrai qu'elle se meut et remue avec les corps, mais quant à elle sans point de doubte elle n'a aucun corps : comme en une verge que lon plie, la superfice ne seuffre aucune alteration quant à elle, ains

est la matiere qui plie. Mais les stoïques tiennent, que la voix est corps, car tout ce qui opere et qui fait est corps : or est il que la voix fait et opere, car nous l'oyons et la sentons quand elle nous donne à l'ouye, et s'imprime ne plus ne moins que un cachet dedans de la cire. Davantage tout ce qui nous emeut, et qui nous fasche, est corps : or l'armonie de la musique nous emeut, et le discord nous fasche. Qui plus est, tout ce qui se remue est corps : or la voix se remue, et vient donner dedans des lieux lissez et polis, par lesquels elle est renvoyée et rebattue, ainsi que lon voit d'une balle que lon jette contre une muraille, tellement que dedans les pyramides d'Egypte, une voix laschée dedans rend quatre et cinq retentissemens.

XXI.

D'où est-ce que l'ame sent, et qu'est-ce que sa principale partie.

Les stoïques disent, que la partie de l'ame la plus haute, c'est la principale partie et la guide des autres, celle qui fait les imaginations, les consentemens, les sentimens, les appetitions, et c'est ce que lon appelle le discours de la raison. Or d'icelle principale il y a sept autres parties qui en sortent, et s'estendent par le reste du corps, ne plus ne moins que les bras d'un poulpe. Desquelles sept parties les sens naturels en font les cinq, comme la veuë, l'odorement, l'ouye, le goust, et l'attouchement : desquels la veuë est l'es-

prit, qui tend depuis la raison et principale partie jusques aux yeux : et l'ouye, l'esprit qui tend depuis l'entendement jusques aux aureilles : l'odorement, l'esprit qui passe depuis la raison jusques aux nazeaux : le goust, esprit partant de la principale partie, et passant jusques à la langue : l'attouchement, esprit prenant depuis la principale partie jusques à la superfice sensible des choses accommodées à l'attouchement : des autres, le sixieme s'appelle la semence qui est un esprit prenant depuis la principale partie jusques aux genitoires : et le septiéme ce que Zenon appelle vocale, que nous disons voix, qui est un esprit qui prent depuis la principale partie jusques au gozier, et à la langue, et autres instrumens appropriez à la voix : et au reste, la principale partie est logée, comme au milieu de son monde, dedans la teste ronde en forme de boule.

XXII.

De la respiration.

Empedocles estime que la premiere respiration du premier animal se fait, quand l'humidité qui est aux petits enfans venans de naistre se retire, et que l'air de dehors vient à luy succeder en entrant dedans les vaisseaux entre-ouverts, mais puis après la chaleur naturelle poulsant desjà au dehors ceste substance aerée pour s'evaporer, la respiration se fait : et aussi quand elle se retire de rechef au dedans, alors se fait

l'inspiration, par ce qu'elle donne entrée à la substance aerée. Au reste, quant à celle respiration qui se fait maintenant, qu'elle se fait quand le sang se meut vers l'exterieure superfice du corps, et par ceste fluxion espraint et chasse la substance aerée par les narines : et l'inspiration, quand il s'en retourne au dedans, y rentrant l'air quant et quant par les raritez que le sang a laissées vuides : et pour le donner à entendre améne l'exemple de la clepsydre ou horologe à eau. Asclepiades compose le poulmon comme un entonnoir, et suppose que la cause de la respiration soit l'air delié et de subtiles parties qui est dedans la poitrine, vers lequel flue et se rue celuy de dehors qui est de grosses et espesses parties, mais il en est derechef repoulsé, ne pouvant plus la poitrine ny le recevoir, ny estre sans : et demourant tousjours un peu de ce gros air dedans la poitrine, par ce que le tout n'en avoit pas esté chassé, celuy de dehors se rejette derechef sur celuy là qui est dedans, pouvant supporter sa pesanteur : et compare cela à des ventoses. Au demourant, quant à la volontaire respiration, il dit qu'elle se fait par ce que les petits trous qui sont dedans la substance du poulmon se restraignent, et que le col d'iceluy se resserre, car ces choses là obeissent à nostre volonté. Herophilus laisse les facultez mouvantes des corps aux nerfs, aux arteres et aux muscles : si dit, qu'il n'y a que le poulmon qui naturellement appete le mouvement de dilatation et de contraction, et les autres parties du corps consequemment : et pourtant que c'est action

propre au poulmon, que de tirer le vent de dehors, duquel estant rempli, la poitrine, qui est tout joignant fait une autre attraction par une seconde appetition, derivant en soy le vent : puis quand elle en est aussi remplie, n'en pouvant plus attirer, elle refunde derechef dedans le poulmon ce qu'elle en a de trop, par lequel il est rejetté au dehors, s'entresecourans ainsi les parties du corps : car quand il se fait dilatation du poulmon, contraction se fait de la poittrine, se faisant ainsi la repletion et l'evacuation par mutuelle participation l'un de l'autre, tellement qu'il y a quatre mouvemens du poulmon. Le premier, par lequel il reçoit l'air de dehors : le second, par lequel il transfunde dedans la poittrine cest air qu'il a attiré et reçeu de dehors : le troisiéme, par lequel il reçoit derechef en soy celuy qui est espraint de la poittrine : et le quatriéme, par lequel il reverse dehors encore celuy là qui estoit retourné dedans luy. Et de ces mouvemens là il y en a deux qui sont dilatations, l'un celuy qui poulse l'air dehors de tout le corps : l'autre, qui le poulse de la poittrine dedans le poulmon : et deux contractions, l'une quand la poittrine attire à soy le vent, et l'autre quand le poulmon attrait l'air en sa concavité : et y en a deux seuls en la poittrine, l'un de dilatation, quand elle l'attire : et l'autre de contraction, quand elle le rend.

XXIII.

Des passions corporelles, et si l'ame y compastist en sentant sa douleur.

Les stoïques disent, que les passions se font ès parties dolentes, mais les sentimens en la principale partie. Epicurus, que les passions et les sentimens se font tous deux ès parties dolentes, par ce que la raison et principale partie de l'ame, ce dit-il, est impassible. Straton au contraire, que et les passions et les sentimens se font en la partie principale, et non pas ès parties dolentes, par ce que la patience se meut en elle aussi bien ès choses terribles et douloureuses, comme ès timides et magnanimes.

SOMMAIRE

DU CINQUIÈME LIVRE.

---

bien d'éléments se compose chacune des parties générales qui sont en nous. XXIII. Comment se fait le sommeil, et la mort : si c'est de l'ame, ou du corps. XXIV. Quand et comment est-ce que l'homme commence à atteindre sa perfection. XXV. Lequel des deux est-ce qui dort, ou qui meurt, l'ame ou le corps. XXVI. Comment sont venus à croissance les plantes et les animaux. XXVII. De la nourriture et accroissement. XXVIII. D'où viennent les appétits aux animaux, et les voluptés. XXIX. Comment se fait la fièvre, et si c'est un accessoire d'autre mal. XXX. De la santé, maladie et vieillesse.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE I.

De la divination.

PLATON et les stoïques l'introduisent par inspiration, suivant la divinité de l'ame, quand l'ame est esprise de l'esprit divin, ou bien par revelation des songes : ceux là admettent et approuvent plusieurs especes de divination : Xenophanes et Epicurus au contraire, ostent toute divination (1). Pythagoras reprouve seulement celle qui se fait par les sacrifices. Aristote et Dicæarchus admettent seulement celle qui se fait par inspiration divine et par les songes, non qu'ils estiment l'ame estre immortelle, mais qu'elle a quelque participation de la divinité.

II.

Comment se font les songes.

DEMOCRITUS, que les songes se font par representation des images : Straton, par ce que l'entendement

(1) Mais tous deux par des raisons opposées. Épicure n'admettoit pas la cause qui eût pu produire ces effets. Il prétendoit qu'aucune divinité ne se mêloit des choses d'ici-bas. Xénophane au contraire, comme l'observé Cicéron (*de Divination*. l. I, *sub init.*) est le premier qui, en admettant des dieux, rejetoit entièrement toute espèce de divination.

est ne sçay comment plus sensible en dormant, et s'emeut lors plus à appeter cognoissance. Herophilus que les songes divinement inspirez se font par necessité : les naturels, par ce que l'ame se forme une image et representation de ce qui luy est utile, et de ce qui en doit advenir. Ceux qui sont meslez et de nature mixte, casuellement et fortuitement, ou par approchement et accès des images, quand ce que nous desirons, nous le voyons, comme ceux qui songent qu'ils jouissent de leurs amours.

III.

Quelle est la substance de la semence.

Aristote, que la semence est ce qui a pouvoir de mouvoir en soy mesme, à parfaire quelque chose de tel qu'est ce dont il a esté exprimé. Pythagoras, l'escume du plus utile sang, la superfluité de la nourriture, comme le sang et la mouelle. Alcmæon, partie du cerveau. Platon, defluxion de la mouelle de l'espine. Epicurus, une abstraction de l'ame et du corps : Democritus, de tous les corps, et des principales parties d'iceux, la geniture des nerfs charnus.

IV.

Si la semence est corps.

Lucippus (1) et Zenon, que c'est corps, pour ce que

(1) Leucippus.

c'est une abstraction de l'ame. Pythagoras, Platon, Aristote, que la force de la semence n'a point de corps, comme l'entendement, qui est celuy qui remue le corps, mais bien que la matiere qui est jettée hors et respandue est corporelle. Straton et Democritus, que la puissance mesme est corps, d'autant qu'elle est esprit.

V.

Si les femelles aussi bien que les masles rendent semence.

Pythagoras, Epicurus, Democritus, que la femelle aussi jette semence, pour ce qu'elle a des vases seminaires à l'envers. Voilà pourquoy elles appetent encore après l'acte de la generation. Aristote et Zenon, qu'elle rend une matiere humide, comme la sueur qui sort des corps qui s'exercent ensemble, non pas que ce soit semence. Hippon, que les femelles jettent de la semence non moins que les masles, mais que cela ne sert point à la generation, d'autant qu'il tombe dehors de la matrice, d'où vient que aucunes femmes, mais peu, en jettent sans compagnie de l'homme, mesmement les vefves, et que les os se concreent de la semence du masle, et la chair de la femelle.

VI.

Comment se font les conceptions.

ARISTOTE pense que les conceptions et engrossemens se facent, par ce que la matrice a esté devant attirée par la purgation naturelle, et par ce que les purgations ont amené quelque partie de sang pur de toute la masse, tellement qu'il en advient que le masle s'en engendre : et au contraire, que ce qui empesche les conceptions, est quand la matrice est impure, ou qu'elle est pleine de ventositez, ou de peur, ou de tristesse, ou pour la foiblesse et imbecillité des femmes, ou par l'impuissance des hommes (1).

VII.

Comme s'engendrent les masles et les femelles.

EMPEDOCLES tient, que les masles et les femelles s'engendrent par le moien de la chaleur et de la froideur, d'où vient que lon raconte que les premiers masles nasquirent au monde devers le soleil levant et devers le midy, et les femelles devers le septentrion. Parme-

(1) Amyot a mal rendu la pensée d'Aristote : la voici avec les propres expressions du traducteur anglois. « A proceeding purgation estending the matrix, the *menstruaoes* attracting from the « whole bulk the purest part of blood, and this is likewise in the « genital seed of man, this is the conception; on the contrary « there is a failure by the impurity and flatuousness of the womb, « by the passions of fear and grief, by the weakness of women, « and the decay of strength in men. »

nides au contraire dit, que les masles nasquirent devers le septentrion (1), pour ce que l'air y est plus gros et plus espes : et au contraire, les femelles vers le midy, (2) à cause de la rarité et subtilité de l'air. Hipponax, à cause de la semence qui est plus forte et plus espesse, ou bien plus foible et plus liquide. Anaxagoras, Parmenides, que la semence qui vient du costé droit de l'homme se jette dedans le costé droit de la matrice, et du gauche en la partie gauche : mais si l'ejection se fait autrement, que lors il s'engendre des femelles. Leophanes dit, que Aristote tient (3), que les masles s'engendrent du genitoire droit, et les femelles du gauche. Lucippus, à cause de la permutation des parties naturelles, par ce que l'un a la verge d'une sorte, et l'autre la matrice d'une autre, et n'en dit autre chose. Democritus, que les parties communes s'engendrent aussi tost de l'un que de l'autre, selon qu'il se rencontre, mais les particulieres de celuy qui est le plus puissant. Hipponax dit, que si la semence est la plus forte, il se fait un masle : si la nourriture, une femelle.

VIII.

Comment se font les monstres.

Empedocles, que les monstres s'engendrent pour

(1) Lisez : « leurs corps en effet sont plus denses. » *C.*

(2) Lisez : « et leurs corps sont plus mols. » *C.*

(3) C'est une faute d'Amyot ; lisez : « Léophane, dont Aristote « fait mention, tient.... »

l'abondance de la semence, ou bien par faute, ou par la turbulence et perturbation du mouvement, ou pour ce qu'il est divisé en plusieurs parts : ainsi semble il qu'il ait preoccupé toutes responses. Straton, par addition ou substraction, ou transposition, ou inflation de vents : aucuns des medecins, par ce que quelque fois la matrice devient torse par force des ventositez.

IX.

Pourquoy est-ce que la femme qui a souvent compagnie de l'homme ne conçoit point.

Diocles le medecin, par ce que les unes ne rendent du tout point de semence, ou bien moins qu'il n'en faut, ou bien telle, qu'elle n'a point de vigueur vivifiante, ou par faute de chaleur, ou de froid, ou d'humidité, ou de seicheresse, ou par relaxation des parties. Les stoïques, à cause de l'obliquité de la verge de l'homme qui est tortue, à raison de quoy il ne peut pas jetter la semence droit, ou pour ce que les parties sont disproportionnées pour la distance de la matrice. Erasistratus, à cause de la matrice, quand elle a des callositez et duretez, ou qu'elle est trop charnue, ou qu'elle est plus rare, ou plus petite qu'il ne faut selon nature.

X.

Comment naissent les jumeaux ou trijumeaux.

Empedocles dit, que c'est pour la multitude ou la divulsion de la semence : Asclepiades, à raison de l'excellence des semences (1), ne plus ne moins que les chalumeaux d'orge, où il y a deux ou trois espics, quand les semences sont fort generatives : Erasistratus, à cause des purgations, comme ès bestes brutes : car quand la matrice est repurgée, alors elle vient à la conception. Les stoïques, des lieux qui sont dedans la matrice, quand la semence vient à tomber dedans le premier et dedans le second, et alors se font les superfetations, et alors s'engendrent les trijumeaux.

XI.

D'où se font les similitudes des pere et mere et des ancestres.

Empedocles, que les similitudes se font par la force plus grande de la semence genitale, et les dissimilitudes par ce que la chaleur qui est en la semence est evaporeé. Parmenides, quand la semence descend en la droitte partie de la matrice, ils ressemblent aux peres : quant à la senestre, aux meres. Les stoïques,

(1) Quelques manuscrits lisent : σωμάτων.

de tout le corps et de toute l'ame issent les semences, et si forment les similitudes de mesmes semences les formes et les figures, comme un paintre qui de mesmes couleurs paindroit l'image qu'il verroit devant soy : que la femme mesme rend de la semence, et si elle est plus forte, alors l'enfant est semblable à la mere : et si c'est celle de l'homme, semblable au pere.

XII.

Comment les enfans se font semblables aux autres, et non pas aux pere et mere.

La plus part des medecins, que c'est fortuitement et par cas d'adventure : quand la semence du pere et de la mere est refroidie, les enfans ne leur ressemblent point. Empedocles, que par l'imagination de la femme en la conception se forment les enfans : car souvent des femmes ont esté amoureuses d'images et de statues, et ont enfanté des enfans semblables à icelles. Les stoïques, par compassion et convenance des pensemens, par evulsion de fluxions et de rayons, et non pas d'images, se font les ressemblances.

XIII.

Comment se font les femmes steriles, et les hommes impuissans d'engendrer.

Les medecins tienent qu'elles sont steriles, à cause

de la matrice qui est ou trop serrée, ou trop rare, ou trop dure, ou pour quelques callositez, ou quelques carnositez, ou par ce que les femmes sont trop pusillanimes, ou par ce qu'elles ne sont pas bien nourries, ou de mauvaise habitude de corps, ou par ce qu'elles sont contrefaictes, ou par convulsion. Diocles tient, que les hommes sont infeconds ou par ce que les uns ne rendent du tout point de semence, ou moins qu'il n'en faut, ou non aiant force d'engendrer : ou par ce qu'ils ont les parties naturelles lasches, ou par ce qu'ils ont la verge tortue qui ne peut jetter la semence droict, ou pource qu'il n'est pas de longueur competente, veu la distance de la matrice. Les stoïques en accusent certaines qualitez et facultez discordantes et incompatibles des parties, lesquelles separées l'une d'avec l'autre, et conjointes avec d'autres accordantes à leur complexion, alors se tempere la nature, et se parfait l'enfant.

XIV.

Pourquoy sont les mulets et les mules steriles (1).

ALCMÆON tient que les mulets sont infeconds, pource que leur semence est de trop deliée substance, qui vient de la froideur d'icelle : et les femelles, par ce que leurs matrices ne s'ouvrent pas assez, car ainsi le dit il. Empedocles, à cause que leur matrice est

(1) Voyez tome XIX, p. 87 dans la note.

trop petite, trop basse, et trop estroicte, estant attachée et tournée vers le ventre, de sorte que ny la semence ne peut droict estre jettée dedans, ny quand bien elle y seroit jettée, elle ne la recevroit pas : à quoy Diocles luy porte tesmoignage disant, plusieurs fois aux anatomies ay-je veu la matrice telle, et qu'il advient aussi pour les mesmes causes que quelques unes des femmes sont steriles.

XV.

Si l'enfant estant encore au ventre de sa mere est animal, ou non.

Platon tient qu'il est animal, d'autant qu'il a mouvement, et qu'il prend nourriture dedans le ventre. Les stoïques, que c'est partie du ventre, non pas animal separé : comme les fruicts des arbres qui viennent à tomber quand ils sont achevez de meurir, aussi fait l'enfant. Empedocles, qu'il n'est point animal, et neantmoins qu'il a vie, et que sa premiere respiration est à l'enfantement, lors que la superflue humidité se retire, et que l'air de dehors entre dedans le vuide des vaisseaux ouverts. Diogenes, que les fruicts s'engendrent dedans la matrice sans ame, mais bien avec chaleur, d'où vient que la chaleur naturelle, incontinent qu'il est sorty hors du ventre de la mere, est attirée dedans les poulmons. Herophilus laisse aux fruicts estans dedans le ventre, le mouvement naturel, non pas la respiration : et de ce

mouvement là les nerfs sont la cause instrumentale, puis ils deviennent animaux parfaits, quand estans sortis du ventre ils prennent un peu d'haleine et d'air.

XVI.

Comment se nourrissent les fruicts dedans le ventre.

Democritus et Epicurus tiennent, que le fruict estant encore dedans le ventre prent nourriture par la bouche, d'où vient que soudain qu'il est né il cherche de la bouche le bout de la mamelle, par ce qu'il y a ainsi dedans la matrice des bouts de tetins, et des bouches par lesquelles ils se nourrissent. Les stoïques, par le lict (1) et par le nombril : d'où vient que les sages femmes incontinent le lient, et luy ouvrent la bouche, à fin qu'il s'accoustume à une autre sorte de nourriture. Alcmæon, qu'il se nourrit par tout le corps, par ce qu'il attire, comme une esponge, de toute la nourriture ce qui est propre pour le nourrir.

XVII.

Que c'est qui se parfait le premier dedans le ventre.

Les stoïques, qu'en la plus part l'espine du dos se forme la premiere, comme la quille de la navire (2).

(1) Χορίω.

(2) L'édition de Reiske offre une lacune considérable en cet endroit. Amyot l'aura fait disparoître, ou d'après l'autorité de

Alcmæon, la teste, comme celle qui est le siege de la raison. Les medecins, le cœur, auquel sont les venes et les arteres. Les autres, le gros arteuil du pied : les autres, le nombril.

XVIII.

Pourquoy est-ce que les enfans sont viables à sept moys.

Empedocles dit, que lors que l'homme fut engendré de la terre, le jour estoit aussi long, pour le tardif mouvement du soleil, comme sont au jourd'huy dix moys, et que par succession de temps il devint aussi long comme sont au jourd'huy sept moys, et pour ceste raison que les enfans de dix moys et de sept sont viables, s'estant la nature du monde ainsi accoustumée à amener en un jour le fruict à maturité, depuis la nuict qu'il a esté mis en son ventre. Timæus dit, qu'il n'y a pas dix moys, mais neuf, pourautant que les purgations menstruales sont arrestées mesmes dès le jour de la premiere conception : aussi pense lon que les enfans soient de sept moys qui ne le sont pas, pource qu'il y a des femmes qui ne laissent pas d'avoir leurs purgations encore après qu'elles ont conçeu. Polybus, Diocles, les empiriques,

quelques manuscrits, ou d'après sa manière de penser au sujet des stoïciens sur cet objet. Le traducteur anglois a traduit d'après le texte de l'histoire de la philosophie de Galien (τὸ πρῶτον τελειοῦται τοῦ βρέφους). On y lit : οἱ Στωϊκοὶ ἅμα ὅλον γίνεσθαι νομίζουσι. The Stoics, That the whole *embrio* is formed at the same time.

sçavent que le huitieme moys mesme est vital, mais un peu plus debilement, d'autant que bien souvent par imbecillité plusieurs perissent. Le plus ordinaire est, que lon ne veult par eslever les enfants qui viennent à huit moys, mais que toutefois plusieurs y naissent. Aristote et Hippocrates disent, que si dedans sept moys la matrice se remplit, alors l'enfant demande à sortir, et lors ils sont viables, mais que s'il se poulse en avant, et qu'il ne se nourrisse point pour l'imbecillité du nombril, alors pour le grand travail et la mere est en danger, et son fruit ne s'en nourrit point : mais s'il demeure tous les neuf moys dedans la matrice, sortant alors il est tout accomply. Polybus dit, qu'il faut que les enfants pour estre viables aient cent quatre vingt deux jours et demy, pource que c'est l'espace de six moys, dedans lequel espace, le soleil vient d'un solstice, à l'autre : mais on dit qu'ils sont de sept moys quand il advient que les jours qui defaillent au premier moys se reprennent sur le septieme, et que les enfants de huit moys ne vivent point, quand ils panchent hors de la matrice, et que le nombril est trop tendu, car il ne se nourrit point, comme celuy qui est cause de l'aliment. Les mathematiciens tienent qu'il y a huit moys qui sont insociables de toute generation, et sept qui sont sociables (1). Or les signes insociables sont, s'ils ont les astres dont ils sont les domiciles (2):

(1) Les astrologues tiennent que les huitièmes mois sont ennemis de toute génération, et que les septièmes sont très favorables.

(2) Lisez : or les signes du zodiaque sont contraires quand ils

car si en aucuns d'iceulx eschet le sort de la vie de l'homme, cela signifie qu'il sera malheureux et de courte vie : et les animaulx aux signes insociables sont qui se comptent les huitiemes (1), comme le Mouton au Scorpion est insociable, le Taureau avec l'Archer, les Jumeaux avec le Capricorne, le Cancer avec le Verseau, le Lion avec les Poissons, la Vierge avec le Mouton : et pour ceste raison que les enfants à sept moys et à dix moys sont viables, et que à huit moys, à raison de la dissociation incompagnable du monde, ils perissent.

XIX.

De la generation des animaulx, comment ils ont esté engendrez, et s'ils sont corruptibles.

Ceulx qui tiennent que le monde est creé, tiennent aussi que les animaulx ont esté créez, et qu'ils sont perissables. Les Epicuriens, selon lesquels les animaulx n'ont point esté créez, tiennent que de la mutation des uns aux autres ont est engendrez les animaulx, car ce sont parties de ce monde, comme

concourent avec les étoiles qui président aux douze maisons célestes..... On sait que les astrologues divisent le zodiaque en douze maisons, dont l'énergie influe principalement sur la naissance de l'homme, le cours de sa vie, ses bonnes ou mauvaises mœurs, sa santé, ses maladies, sa mort, enfin sur tout son intérieur.

(1) Et les animaux aux signes contraires et nuisibles à la génération, sont tous les huitièmes signes, à compter depuis un signe jusqu'à ce qu'on en soit venu au septième après.

Anaxagoras et Euripides disent, rien ne meurt, mais changeans d'un en autre, ils monstrent tantost une forme, et tantost une autre. Anaximander tient, que les premiers animaulx furent engendrez en humeur environnez d'escorces espineuses, mais que avec l'aage ils devindrent plus secs, et finablement l'escorce estant rompue tout alentour, ils survescurent peu de temps après. Empedocles, que les premieres generations des animaulx et des plantes ne furent point toutes entieres et parfaittes, ains disjoinctes, par ce que les parties ne s'entretenoient point : que les secondes generations, les parties commanceans à se joindre, furent semblables à des images : les tierces, qui naissoient les uns des autres : les quartes, non plus de semblables, comme de terre et d'eau, mais bien d'entre eulx mesmes, aux uns estants leur nourriture espessie, aux autres la beauté des femmes les excitant à un mouvement spermatique : au demourant, que les genres de tous animaux ont esté divisez par certaines temperatures. Les uns eurent leur inclination plus à l'eau, les autres respirerent en l'air, selon qu'ils teindrent plus de la nature du feu : les autres de temperature plus grave se poserent en terre : les autres de temperature egale de tous les elements, jetterent voix de toutes leurs poitrines.

XX.

Combien il y a de genres d'animaulx, et s'ils sont tous sensitifs, et aiants usage de raison.

Il y a un traitté d'Aristote où il dit, qu'il y a quatre genres d'animaulx, terrestres, aquatiques, volatiles, et celestes : car il appelle les cieulx, les astres, et le monde animaulx, et Dieu animal raisonnable immortel. Anaxagoras, que tous les animaulx ont raison active. Democritus, Epicurus, que les celestes sont immortels, mais qu'ils n'ont point l'entendement passif, que lon appelle le truchement de la pensée. Pythagoras, Platon, que les ames des animaulx mesmes que lon appelle irraisonnables, sont bien raisonnables, mais toutefois qu'elles ne peuvent operer raisonnablement, à cause de l'intemperée composition de leurs corps, et d'autant qu'ils n'ont point la parole pour s'expliquer comme lon voit ès singes et ès chiens, lesquels ont bien quelque voix, mais ils n'ont point de langage et de parole distincte. Diogenes, qu'ils ont bien quelque entendement, mais que pour la grossesse et espesseur de leur temperament, et pour l'abondance de leur humidité, ils n'ont ny discours de raison ny sentiment, ne plus ne moins que ceulx qui sont furieux, par ce qu'ils ont le cerveau blecé, et l'usage de la raison empesché.

XXI.

En combien de temps se forment les animaulx dedans le ventre de la mere.

Empedocles, que les hommes commancent à se former depuis le trentesixieme jour, et qu'ils se parachevent de toutes leurs parties dedans le cinquantieme il ne s'en fault qu'un (1). Asclepiades, que ès masles, d'autant qu'ils sont plus chaulds, la formation des membres se fait dès le vingt et sixieme jour, et que plusieurs se parachevent de toutes leurs parties dedans le cinquantieme jour, mais aux femelles se forment en deux moys, et se parachevent en quatre, d'autant qu'elles ont faulte de chaleur naturelle, mais que les parties des animaux irraisonnables se parachevent entierement selon les temperatures des elements.

XXII.

De combien d'elements se compose chascune des parties generales qui sont en nous.

(2) Empedocles estime que la chair s'engendre de la mixture et temperature du dedans des quatre elements : les nerfs du feu et de la terre meslez en dou-

(1) Dedans le quarante-neuvième.
(2) Voyez les Observations.

ble proportion : et que les ongles s'engendrent ès animaulx par les nerfs refroidis alendroit où l'air les touche : les os, de l'eau et du dedans de la terre : et de ces quatre meslez et contemperez ensemble la sueur et les larmes se font.

XXIII.

Comment se fait le sommeil et la mort : si c'est de l'ame, ou du corps.

Alcmæon dit, que le sommeil se fait par le sang qui se retire au dedans des venes confluentes, et que le resveil est la diffusion du sang : que la retraicte entiere est la mort. Empedocles, que le sommeil se fait par le refroidissement mediocre de la chaleur naturelle qui est en nous, et que le refroidissement entier est la mort. Diogenes, si le sang se respand par tout, et qu'emplissant les venes, il repoulse l'air qui est en nous en l'estomac et au ventre inférieur, il s'engendre le sommeil, et alors l'estomac en est plus chauld : mais si tout ce qui est de substance aérée vient à defaillir dedans les venes, alors c'est la mort. Platon et les stoïques, que le sommeil se fait par remission de l'esprit sensitif, non point par abaissement, et descente comme vers la terre, ains par elevation contre-mont vers l'endroit où est le siege de la raison : mais quand il se fait entierement resolution de l'esprit sensitif, alors de tout poinct s'en ensuit la mort.

XXIV.

Quand et comment est-ce que l'homme commance à attaindre sa perfection.

HERACLITUS et les stoïques, que les hommes commancent à entrer en leur perfection environ la seconde septaine de leurs ans, auquel temps la semence commance à couler : car les arbres mesme commancent lors à entrer en leur perfection, quand ils commancent à engendrer leurs semences, et au contraire ils sont imparfaicts tant qu'ils sont non meurs et sans fruict : parquoy l'homme aussi alors est parfait, là où environ la seconde septaine il commance à comprendre que c'est de bien et de mal, et de la doctrine d'iceulx.

XXV.

Lequel des deux est-ce qui dort, ou qui meurt, l'ame ou le corps.

ARISTOTE tient que le dormir est commun à l'ame et au corps : et est le sommeil certaine humidité qui evapore de l'estomac et de la viande à la teste, et à la chaleur naturelle qui est au cœur refreschie, et que la mort est un entier et total refroidissement, et que la mort n'est que du corps tant seulement, non pas de l'ame, car d'elle elle est immortelle. Anaxagoras, que le sommeil est de l'action corporelle, car c'est

affection du corps, non pas de l'ame : et qu'il y a aussi bien mort de l'ame, à sçavoir la separation d'elle et du corps. Lucippus, que le sommeil appartient au corps seul par concretion de ce qui est subtil et delié, mais que l'excretion excessive de la chaleur naturelle est la mort, qui sont passions du corps, et non pas de l'ame. Empedocles, que la mort est une separation des elements dont le corps de l'homme est composé, tellement que selon cela la mort est commune autant au corps, comme à l'ame, et que le sommeil est une separation de ce qui est de nature de feu.

XXVI.

Comment sont venus à croissance les plantes, et les animaulx.

Platon, Empedocles, tiennent que les plantes mesmes sont animaulx, ce qu'ils disent estre manifeste, par ce qu'ils se croullent, et qu'ils ont les branches estendues, et quand on les plie ils cedent, puis quand on les lasche ils s'en retournent. Aristote tient bien qu'ils sont animez, mais non pas pourtant animaulx, à cause que les animaux ont mouvement, et aucuns sentiment et discours de la raison. Les stoïques et les épicuriens, qu'ils n'ont point d'ame, car ceulx qui ont ames ou elle est appetitive et concupiscible, ou elle est raisonnable, mais que les plantes sont creuës casuellement et fortuitement, non point par le moyen de l'ame. Empedocles dit, que les ar-

bres premiers que les animaulx saillirent de la terre devant que le soleil fust desployé, et devant que le jour et la nuict fussent separez : et que la proportion de la temperature l'un a eu le nom de masle, et l'autre de femelle, et qu'ils croissent par la force de la chaleur qui est dedans la terre, de maniere que ce sont parties de la terre, ne plus ne moins que les fruicts du ventre des meres sont parties de la matrice, et que les fruicts sont les superfluitez de l'eau et du feu qui est dedans les arbres : et que ceulx qui en ont faulte, quand il est desseiché par la chaleur de l'esté, perdent leurs feuilles, mais qu'en la plus part elles demeurent, comme celles du laurier, celles de l'olivier, celles du palmier : et que les differences des jus et saveurs procedent de la diversité de ce qui les nourrit, comme ès vignes, car la difference d'icelles ne fait pas le vin bon à user, mais du terroüer qui les nourrit.

XXVII.

De la nourriture et accroissement.

Empedocles, que les animaulx se nourrissent par la substance de l'aliment qui leur est propre, et qu'ils croissent par la presence de la chaleur : qu'ils diminuent, et se corrompent par faulte de l'un et de l'autre, et que les hommes de maintenant, comparez aux anciens, sont comme enfants venans de naistre.

XXVIII.

D'où viennent les appetits aux animaulx, et les voluptez.

Empedocles, que les appetits et cupiditez viennent aux animaulx par default des élements qui les composent, et les voluptez de l'humidité, et les mouvements de perils et autres choses semblables, et les empeschemens, et *

XXIX.

Comment se fait la fiebvre, et si c'est un accessoire d'autre mal.

Erasistratus definit la fiebvre ainsi : La fiebvre est un mouvement du sang qui vient à tomber dedans les vaisseaux des esprits, qui sont les arteres, contre la volonté du patient. Car tout ainsi comme la mer quand les vents ne la meuvent point ne bouge, mais quand un vent impetueux la vient à remuer, alors contre sa nature elle se remue et renverse jusques au fond : aussi au corps de l'homme, pendant que le sang est emeu, il tombe dedans les vaisseaux des esprits, et s'enflammant il eschauffe tout le demourant du corps : et luy plaist que la fiebvre soit un sur-accessoire. Mais Diocles dit : Ce qui apparoist au dehors est indice de ce qui est caché au dedans. Or voit on que la fiebvre survient aux accidents qui advien-

nent dehors, comme aux bleceures, aux apostumes, et aux bosses.

XXX.

De la santé, maladie, et vieillesse.

Alcmæon tient, que l'egalité des facultez du corps humain, comme de l'humide, du chauld, du sec, du froid, de l'amer, du doulx, et des autres, conservent et contiennent la santé : et que au contraire la monarchie, c'est à dire, predomination d'aucun d'iceulx, fait la maladie : car celle domination et principaulté apporte corruption des autres, et est cause des maladies, comme quand la chaleur ou la froideur y est excessive pour la quantité trop grande, ou le default, comme en aucuns le sang default ou le cerveau, et que la santé est, une proportionnée temperature de toutes les qualités. Diocles dit que la plus part des maladies au corps humain procede de l'inegalité des elements, et de la temperature. Erasistratus, pour la quantité trop grande de la nourriture, et de l'indigestion et corruption, mais que le bon ordre et la suffisance est la santé. Les stoïques conformeement tiennent, que la vieillesse advient à cause de la faulte de chaleur, car ceulx qui en ont plus, sont ceulx qui vieillissent plus longuement. Asclepiades dit, que les Æthiopiens vieillissent bien tost, à l'aage de trente ans, pource que leurs corps sont trop bruslez de la chaleur du soleil : et que en l'Angleterre les hommes y vieillissent jusques à six vingts

ans, d'autant que les lieux y sont froids, au moien dequoy ils contiennent au dedans la chaleur naturelle : car les corps des Æthiopiens sont plus rares, d'autant qu'ils sont lasches par la chaleur du soleil : et au contraire, les corps des hommes qui sont vers le septentrion sont plus serrez, et pour ceste cause ils vivent plus long temps.

SOMMAIRE

DES QUESTIONS ROMAINES.

Pourquoi est-ce que l'on commande aux nouvelles mariées de toucher au feu et à l'eau? II. Pourquoi n'allume-t-on aux noces que cinq flambeaux, ni plus, ni moins? III. Pourquoi les hommes n'entrent-ils point dans le temple de Diane de la rue Patricienne? IV. Pourquoi dans le temple de Diane du mont Aventin offre-t-on des cornes de bœuf au lieu de cornes de cerfs? V. Pourquoi reçoit-on par les toits, au lieu de recevoir par les portes, ceux qui reviennent de pays étranger, après avoir passé pour morts? VI. Pourquoi les femmes embrassent-elles leurs parents sur la bouche? VII. Pourquoi les dons mutuels entre maris et femmes sont-ils défendus? VIII. Pourquoi ne peut-on recevoir des présents ni de son beau-père, ni de son gendre? IX. Pourquoi les hommes après une absence plus ou moins longue font-ils prévenir leurs femmes de leur arrivée? X. Pourquoi se couvre-t-on quand on prie, et se découvre-t-on devant une personne qu'on veut saluer? XI. Pourquoi sacrifie-t-on à Saturne la tête découverte? XII. Pourquoi Saturne passe-t-il pour le père de la vérité? XIII. Pourquoi sacrifie-t-on au dieu Honneur (*Honor*), la tête découverte? XIV. Pourquoi les garçons ont-ils la tête couverte au convoi de leurs pères, et pourquoi les filles l'ont-elles décou-

verte? XV. Pourquoi ne fait-on aucun sacrifice au dieu Terminus? XVI. Pourquoi les servantes ne peuvent-elles entrer dans le temple de la déesse Leucothéa? XVII. Pourquoi, dans ce temple, ne peut on prier pour ses propres enfants? XVIII. Pourquoi plusieurs riches donnoient-ils la dîme de leurs biens à Hercule? XIX. Pourquoi l'année commence au mois de janvier? XX. Pourquoi les femmes, parmi toutes les fleurs qu'elles offrent à la bonne déesse, ne choisissent jamais du myrte pour en rapporter à la maison? XXI. Pourquoi honore-t-on le pivert? XXII. Pourquoi représente-t-on Janus avec deux visages? XXIII. Pourquoi les objets nécessaires aux funérailles se vendent-ils dans le temple de la déesse Libitine? XXIV. Pourquoi le mois est-il divisé en trois parties principales? XXV. Pourquoi le lendemain des calendes, des nones et des ides est-il réputé malencontreux? XXVI. Pourquoi le deuil des femmes est-il en blanc? XXVII. Pourquoi les murailles de Rome sont-elles réputées sacrées, et les portes non? XXVIII. Pourquoi fait-on sortir hors de la maison les enfants qui jurent par Hercule? XXIX. Pourquoi une jeune mariée ne doit-elle pas passer elle-même sur le seuil de la porte de son mari? XXX. Pourquoi fait-on dire par la nouvelle mariée, quand on l'introduit chez son mari, là où tu es caius, là je serai caia? XXXI. Pourquoi dans les noces ce mot usité, *Talasius?* XXXII. Pourquoi au mois de mai jette-t-on dans la rivière des figures d'hommes? XXXIII. Pourquoi anciennement n'alloit-on pas souper en ville sans mener ses plus petits

enfants? XXXIV. Pourquoi Brutus ne faisoit-il qu'au mois de décembre les offrandes pour les morts, tandis que les autres Romains les faisoient au mois de février? XXXV. Pourquoi honore-t-on la courtisane Acca Laurentia? XXXVI. Pourquoi une des portes de la ville est-elle appelée Fenêtre? XXXVII. Pourquoi parmi les choses consacrées aux dieux laisse-t-on dépérir entièrement les dépouilles conquises sur les ennemis? XXXVIII. Pourquoi Métellus défendoit qu'on prît le présage des oiseaux après le mois d'août? XXXIX. Pourquoi étoit-il défendu de tuer ou de frapper l'ennemi, à celui qui n'avoit pas prêté le serment d'homme de guerre. XL. Pourquoi le prêtre de Jupiter ne peut-il s'huiler à l'air? XLI. Pourquoi l'ancienne monnoie représentoit d'un côté Janus à deux visages, et de l'autre la proue ou la poupe d'un vaisseau? XLII. Pourquoi le temple de Saturne renferme-t-il l'argent public, et les archives? XLIII. Pourquoi les ambassadeurs envoyés à Rome font-ils avant tout, en y arrivant, écrire leurs noms au temple de Saturne? XLIV. Pourquoi le prêtre de Jupiter n'a-t-il pas la permission de jurer? XLV. Pourquoi, à la fête de Vénus, répand-t-on quantité de vin? XLVI. Pourquoi tenoit-on toujours ouvert le temple de la déesse *Horta?* XLVII. Pourquoi le temple de Vulcain a-t-il été bâti hors de Rome? XLVIII. Pourquoi dans la fête des Consales laisse-t-on chommer les chevaux et les ânes? XLIX. Pourquoi les candidats pour la magistrature devoient-ils se présenter devant le peuple en robes simples et sans soie? L. Pourquoi le

prêtre de Jupiter abdique sa dignité aussitôt qu'il perd sa femme? LI. Pourquoi met-on des chiens auprès des lares (*præstites*), et couvre-t-on ces dieux de peaux de chien? LII. Pourquoi sacrifie-t-on un chien à la déesse Génita, et raison de la prière qu'on lui adresse? LIII. Pourquoi en allant faire des sacrifices au Capitole crie-t-on, *A vendre les Sardianiens*? LIV. Pourquoi appelle-t-on la boucherie, *Macellum?* LV. Pourquoi aux ides de janvier les ménétriers se déguisent-ils en femmes? LVI. Pourquoi les mères passent-elles pour avoir fondé et construit le temple de Carmenta? LVII. Pourquoi, dans les sacrifices à la déesse Rumina, les femmes n'emploient-elles que du lait et point de vin? LVIII. Pourquoi les sénateurs s'appeloient *patres et patres conscripti?* LIX. Pourquoi Hercule et les Muses étoient honorés sur le même autel? LX. Pourquoi les femmes ne participent-elles de ce qui est offert sur le grand autel d'Hercule? LXI. Pourquoi la défense de nommer ni de demander le Dieu tutélaire de Rome? LXII. Pourquoi parmi les prêtres *feciales*, le *pater patratus* est estimé le plus grand? LXIII. Pourquoi le *rex sacrorum* ne peut-il être ni magistrat, ni orateur? LXIV. Pourquoi veut-on qu'il y ait toujours quelque chose sur la table quand on l'ôte? LXV. Pourquoi le mari n'approche-t-il de la nouvelle épousée que dans les ténèbres? LXVI. Pourquoi le nom de *circus flaminius*? LXVII. Pourquoi celui de *lictores?* LXVIII. Pourquoi les Luperques sacrifient-ils un chien? LXIX. Pourquoi, dans la fête appelée

septimontium, ne se servoit-on pas de voitures? LXX. Pourquoi le nom de Furciferos? LXXI. Pourquoi attache-t-on du foin à la corne des bœufs dangereux? LXXII. Pourquoi les auspices et augures doivent porter leurs lanternes ouvertes et sans couvercle? LXXIII. Pourquoi ces prêtres-là ne pouvoient-ils exercer leurs fonctions s'ils avoient quelque ulcère? LXXIV. Pourquoi le temple de *Brevis Fortuna?* LXXV. Pourquoi n'éteignoit-on point la lampe? LXXVI. Pourquoi l'usage des lunes sur les pieds? LXXVII. Pourquoi les ans sont-ils sous la protection de Jupiter, et les mois sous celle de Junon? LXXVIII. Pourquoi, dans le vol des oiseaux, le côté gauche est-il heureux? LXXIX. Pourquoi avoit-on la permission de rapporter au milieu de Rome les cendres de ceux qui y avoient fait leur entrée triomphale? LXXX. Pourquoi les consuls étoient-ils priés de ne se pas trouver aux repas donnés à ceux qui faisoient des entrées triomphales? LXXXI. Pourquoi le seul tribun du peuple ne porte-t-il point de robe de pourpre? LXXXII. Pourquoi les faisceaux et les haches devant les préteurs? LXXXIII. Pourquoi la conduite des Romains à l'égard des Blétoniens? LXXXIV. Pourquoi commence-t-on le jour à minuit? LXXXV. Pourquoi les femmes étoient autrefois exclues de moudre et de cuisiner? LXXXVI. Pourquoi ne se marie-t-on pas au mois de mai? LXXXVII. Pourquoi diviser les cheveux d'une mariée avec un javelot? LXXXVIII. Pourquoi le mot *Lucar?* LXXXIX. Pourquoi le mot *Quirinalia?* XC. Pourquoi dans les

sacrifices d'Hercule, on ne nomme aucun autre dieu, et on ne souffre aucun chien? XCI. Pourquoi les patriciens ne pouvoient-ils habiter le Capitole? XCII. Pourquoi couronne-t-on de branches de chêne celui qui a sauvé un citoyen à la guerre? XCIII. Pourquoi les vautours sont-ils préférés dans les présages? XCIV. Pourquoi le temple d'Esculape est-il hors de la ville? XCV. Pourquoi la loi défend-t-elle l'usage des légumes à ceux qui font profession de chasteté? XCVI. Pourquoi le châtiment des vestales infidèles au vœu de virginité? XCVII. Pourquoi la cérémonie en usage le jour des ides de décembre? XCVIII. Pourquoi la première fonction des censeurs, entrant en charge, est de s'occuper des oies sacrées, et de faire repeindre les statues des dieux? XCIX. Pourquoi les augures sont-ils les seuls qui ne remplacent point ceux d'entre eux qui ont été bannis? C. Pourquoi le jour des ides d'août, les serfs sont servis par leurs maîtres? CI. Pourquoi l'usage des *bullæ?* CII. Pourquoi ne nomme-t-on les garçons que le neuvième jour de leur naissance, et les filles le huitième? CIII. Pourquoi le nom *Spurii?* CIV. Pourquoi le nom de *liber pater* à Bacchus? CV. Pourquoi l'usage différent sur le jour du mariage des filles et des veuves? CVI. Pourquoi le culte de la fortune dite *primo genita?* CVII. Pourquoi le nom d'histrions? CVIII. Pourquoi le mariage entre proches est-il défendu? CIX. Pourquoi le *flamen dialis* ne peut-il toucher ni farine, ni levain? CX. Pourquoi la même défense pour la chair crue? CXI.

Pourquoi même défense et encore plus rigoureuse au sujet des chiens et des chèvres? CXII. Pourquoi semblables défenses par rapport au lierre et à la vigne? CXIII. Pourquoi son exclusion de toute magistrature?

LES DEMANDES

DES CHOSES ROMAINES.

C'est à dire, recherches des causes de plusieurs façons et coustumes de Rome.

QUESTION PREMIERE.

Pourquoy est-ce que lon commande aux nouvelles mariées de toucher au feu et à l'eau? Est-ce pour ce qu'entre les elements et principes dont sont composez les corps naturels, l'un de ces deux, à sçavoir le feu, est le masle, et l'eau, la femelle: et l'un leur donne le principe de mouvement, l'autre la proprieté de subject et de matiere: ou bien pource que le feu purge, et l'eau lave, et fault que la femme demeure pure et nette toute sa vie? Ou pource, que ne plus ne moins que le feu sans humeur n'a point de nourriture, et est sec, et aussi l'humeur sans chaleur demeure oysifve, sans rien engendrer ne produire: aussi le masle est sans effect et la femelle aussi quand ils sont separez l'un de l'autre, mais la conjonction des deux mariez ensemble est la perfection de leur vie et cohabitation: ou pour ce qu'ils ne se doivent jamais abandonner l'un l'autre, ains participer à toute fortune l'un de l'autre, quand ils ne devroient

avoir autre bien commun entre eux que le feu et l'eau seulement?

QUESTION II.

Pourquoy est-ce que lon allume aux nopces, cinq flambeaux, qu'ils appellent cierges, et jamais plus ny jamais moins? Est-ce pource que, comme dit Varro, les preteurs en usent de trois, et les ædiles de deux (1), (et ne seroit pas raisonnable qu'ils en eussent plus que les preteurs et les ædiles ensemble (2)), mesmement qu'il fault que lon aille allumer les flambeaux des nouveaux mariez chez les ædiles? Ou pource qu'en aiant à user de plusieurs, le nombre non-pair leur sembloit en toute autre chose meilleur, et plus parfait que le pair, et mesmement plus propre et mieulx convenable aux nopces, d'autant que le nombre pair reçoit division, et l'egalité des parts qui sont en luy a je ne sçay quoy du querelleux et du combattant, là où le non-pair ne se peult jamais bien diviser egalement qu'il n'y demeure tousjours quelque chose de commun à departir: et entre tous les non-pairs il semble que le cinq est le plus nuptial et le mieulx seant au mariage, pour ce que trois est le premier non-pair, et deux le premier pair, et le cinq est composé de ces deux, comme du masle et de la femelle: ou plus tost pour ce que la lumiere est le signe de l'estre et de la vie, et la femme peult porter

(1) C'est une faute; lisez: d'un plus grand nombre.
(2) Ce qui est dans cette parenthèse n'est pas dans le grec.

jusques à cinq enfans à un coup pour le plus (1) : à ceste cause ils accoustument de porter cinq cierges : ou pour ce qu'ils estiment que ceux qui se marient aient affaire de cinq dieux, de Jupiter parfaict, de Juno parfaitte, de Venus, de Persuasion, et de Diane, que les femmes reclament aux douleurs et travaulx de leurs enfantements.

QUESTION III.

Pourquoy est-ce que y aiant plusieurs temples de Diane à Rome, il n'y en a qu'un, celuy qui est en la rue que lon appelle Patriciene, où les hommes n'entrent point ? Est-ce point pour un conte que lon en fait, que ancienement quelque femme estant là venue pour adorer la deesse, elle y fut violée, et celuy qui la forcea y fut deschiré par les chiens ? depuis lequel inconvenient une superstitieuse crainte s'en estant mise ès entendements des hommes, ils n'y entrent plus.

QUESTION IV.

Pourquoy est-ce qu'ordinairement ès autres temples de Diane on fiche des cornes de cerf, et en celuy qui est au mont Aventin il y a des cornes de bœuf ? Est-ce pour la memoire d'un ancien accident ? car on

(1) Plutarque ne parle que du nombre d'enfants qu'une femme peut avoir en plusieurs couches. C'est ce que le traducteur anglois a très bien rendu : « And it is natural to a woman, for the most « part, to bring forth so far as five successively. »

dit, que jadis au païs des Sabins il nasquit à Antron Coratius une vache qui devint belle et grande à merveille par dessus toutes les autres, et qu'un certain devin luy dit, qu'il estoit predestiné que la ville (1) qui immoleroit ceste vache à Diane au mont Aventin, seroit (une fois (2)) très-puissante, et domineroit toute l'Italie. Cest homme s'en vint à Rome en deliberation d'y sacrifier sa vache, mais un sien vallet vint secrettement faire entendre au roy Servius Tullius ceste prediction du devin : et Servius la communiqua au presbtre de Diane, Cornelius : parquoy quand Antron se vint presenter pour faire son sacrifice, Cornelius luy dit, qu'il s'allàst premierement laver en la riviere du Tybre, pour ce qu'ainsi le portoit la coustume des sacrifians. Antron s'y en alla pour se laver, mais ce pendant Servius le prevint, qui immola la vache à la deesse, et en ficha les cornes dedans son temple. Juba recite ainsi ceste histoire, et Varro aussi, excepté que Varro n'escrit pas le nom d'Antron, et ne dit point que ce fust le presbtre Cornelius, mais seulement le secretain du temple, qui abusa le Sabin.

QUESTION V.

Pourquoy est-ce que ceulx que lon a fait morts faulsement en païs estranger, encore qu'ils retournent, on ne les reçoit point à entrer par les portes

(1) Ajoutez : *de celui.*
(2) Ceci n'est pas dans le grec.

des maisons, ains les fait on monter sur les tuiles, et les descend on au dedans par la couverture? Varro en rend une raison que j'estime du tout fabuleuse: car il dit, que durant la guerre de Sicile, il y eut une grosse bataille donnée par mer, et courut incontinent un bruit de plusieurs, comme s'ils y fussent morts, lesquels estans retournez moururent tous en peu de temps après : mais que l'un, ainsi qu'il vouloit entrer chez luy, trouva que la porte se ferma d'elle mesme (1) au devant de luy, et quelque effort que lon feist pour l'ouvrir, jamais elle ne se laissa aller, au moien dequoy cest homme s'estant endormy devant sa porte, la nuict eut en dormant une vision qui luy enseignoit, comment il se devoit de dessus la couverture devaller avec une corde au dedans de sa maison, et que l'aiant ainsi fait il fut heureux le reste de sa vie, et vescut jusques à grande vieillesse : de là vint la coustume, qui depuis a tousjours esté observée. Mais à l'adventure que ceste façon est aucunement derivée des Grecs, lesquels n'estimoient point nets ceulx que lon avoit portez en terre comme morts, ou à qui on avoit fait la sepulture, et ne les recevoient point à hanter et frequenter parmy eulx, ny ne les laissoient point approcher des sacrifices : et dit on que l'un de ceulx qui furent tenus et subjets à ceste superstition nommé Aristinus, envoya en Delphes à l'oracle d'Apollo, le supplier de le delivrer des

(1) Αὐτομάτος, dans Plutarque même signifie également ce qui se fait de son propre mouvement, de soi-même, et ce qui se fait par hasard.

peines et difficultez où il se trouvoit à cause de ceste coustume, et que la prophetisse luy respondit,

Fais de rechef ce que les femmes font
A leurs enfants dont en couche elles sont,
Et puis après fais aux dieux sacrifices,
En leur rendant graces du benefice.

Ce que Aristinus aiant bien compris et entendu, se bailla aux femmes, comme s'il eust esté de nouveau enfanté, à laver, à emmaillotter, et à faire tetter: et que depuis tous ceux que lon appelle Hysteropotmous, c'est à dire, à qui lon fait la fosse, comme s'ils fussent morts, ont tousjours fait de mesme : les autres disent, que devant que Aristinus fust jamais né, on faisoit cela à ceux qui avoient eu pareils accidents, et que c'est une coustume de toute ancieneté observée en tel cas : pourtant n'est il pas de merveille si les Romains aussi n'estimoient pas, que celuy duquel ils pensoient avoir faict les funerailles, et estre desjà en l'autre monde, au nombre des trèspassez, deust entrer en la court par où eulx sortent, quand ils veulent aller sacrifier aux dieux, et par où ils rentrent quand ils ont sacrifié, ains vouloient que de dessus les tuiles, il descendist dedans la closture : car ils font ordinairement toutes leurs cerimonies de purifications au descouvert.

QUESTION VI.

Pourquoy est-ce que les femmes baisent leurs pa-

rents en la bouche? Est-ce comme la plus part le pense, pour ce qu'estant defendu aux femmes de boire du vin, la coustume fut introduite, que quand elles rencontreroient leurs parents, elles les baisassent en la bouche, pour convaincre celles qui en auroient beu? Ou bien pour la raison qu'allegue le philosophe Aristote? (1) Car ceste autre occasion qui est en la bouche de tout le monde, et que lon dit estre advenue en plusieurs lieux, fut hardiment executée par les dames Troienes, en la coste de l'Italie: car comme leurs hommes fussent descendus en terre, elles meirent le feu dans leurs vaisseaux, pour l'envie qu'elles avoient de mettre fin, comment que ce fust, à leur longue peregrination, et de se delivrer des travaulx et dangers de la mer, mais craignans la fureur de leurs hommes à leur retour, elles allerent au devant de leurs parents et amis, qu'elles salüerent en les ambrassant, et les baisant en la bouche, et aiants appaisé leurs courroux par ce moien, recouvré leurs bonnes graces, elles continuerent depuis tousjours à user envers eux de ceste caresse, ou plus tost ce privilege là fut donné aux dames, comme chose qui leur apportoit honneur et credit, si lon voyoit qu'elles eussent beaucoup et de gens de bien qui fussent de leur race et parenté: ou pour ce qu'il estoit defendu d'espouser ses parentes, elles les pouvoient caresser jusques à les baiser, et leur est demouré ceste seule marque et communication de parenté: car par cy de-

(1) Lisez; *car ce qui est en la bouche de tout le monde*, etc. C.

vant ils n'espousoient point les femmes de leur sang, comme encore ne font ils pas au jourd'huy leurs tantes ny leurs sœurs, et a esté bien tard qu'ils ont permis de contracter mariage avec les cousines, pour une telle occasion. Il y eut un personnage qui avoit faute de biens, mais au demourant fort homme de bien, et plus agreable que nul des autres qui s'entremissent du gouvernement de la chose publique : il espousa une siene cousine heritiere, de laquelle il eut beaucoup de biens, et devint riche, il en fut accusé devant le peuple, mais en faveur de luy le peuple n'en voulut point enquerir plus avant : et non seulement l'absolut de crime, ains dès lors feit un statut, par lequel il fut dit, que de là en avant il seroit loisible d'espouser jusques aux cousines germaines et au dessoubs, mais au dessus non.

QUESTION VII.

Pourquoy est-ce qu'il est defendu au marry de recevoir don de sa femme, et à la femme de son mary? Est-ce point pour ce, que comme Solon ordonna que les donations faites par les mourans teinssent, sinon qu'elles eussent esté faites par force ou par induction de femme? Exceptant la force, comme contraignant la volonté : et la volupté, comme decevant le jugement : aussi ont ils estimé, que les donations mutuelles entre le mary et la femme estoient telles. Ou bien pour ce qu'ils estimoient le donner, un mauvais

signe d'amitié (1), d'autant que et les estrangers donnent bien, et ceux qui n'aiment point: pour ceste cause ils ont voulu oster ceste flatteuse caresse du mariage, à fin que l'amour mutuel y fust entre les parties, sans salaire ny loyer mercenaire quelconque, gratuitement, et pour le regard d'eulx mesmes, et non point d'autres. Et pour ce que les femmes le plus communement se laissent aller aux estrangers, en prenant et recevant d'eux des presens (2), il leur a semblé que cela avoit plus de dignité que les honnestes femmes aimassent leurs propres marits sans qu'ils leur donnassent: ou plus tost pour ce qu'il faut, que tous les biens du mary soient communs à la femme, et de la femme au mary: car celuy qui reçoit apprent à reputer que ce qui luy est donné n'estoit pas sien auparavant, tellement qu'en donnant pour peu que ce soit, ils ostent tout le demourant (3).

(1) Réflexion très vraie et confirmée par l'expérience journalière.

(2) Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit;
Avec cela bonnes lettres de change:
Il faudroit être bien étrange,
Pour résister à tant d'appas,
Et ne plus tomber dans les lacs
De gens qui semeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.

(3) Il est certain que dans le mariage l'union est d'autant plus grande que la communauté de biens est plus parfaite et sans partage.

QUESTION VIII.

Pourquoy est-ce qu'il leur est defendu de recevoir don quelconque de leur gendre, ou de leur beau pere? Est-ce point du gendre, de peur que par le moien du pere le don ne retournast à la femme? Et du beau pere, pour ce qu'il sembloit juste, que celuy qui ne pouvoit donner, ne peust aussi recevoir en don?

QUESTION IX.

Pourquoy est-ce, que quand ils retournent d'un voyage loingtain au païs, ou seulement des champs à la ville, s'ils ont leurs femmes à la maison ils envoient devant, pour leur faire sçavoir leur arrivée? Est-ce point pour leur donner asseurance qu'ils ne veulent rien faire finement ny malicieusement envers elles? Car arriver soudainement à l'improuveu, est une maniere d'aguet et de surprise : ou bien pour ce, qu'ils se hastent de leur envoyer donner une bonne nouvelle de leur venue, comme se tenans pour asseurez qu'elles les attendent et les desirent : ou plus tost pour ce que eux mesmes desirent sçavoir de leurs nouvelles, si ils les trouveront saines, et attendans à grande devotion leur retour : ou pource que les femmes ont plusieurs petits negoces et besongnes à la maison, pendant que leurs marits n'y sont pas, et bien souvent de petites hargnes et querelles alen-

contre de leurs domestiques, servans ou servantes : à fin doncques qu'ostant toutes ces petites fascheries là, elles facent un recueil gracieux et paisible à leurs marits, ils leur envoyent devant faire tels advertissemens.

QUESTION X.

Pourquoy est-ce, que quand ils adorent et prient les dieux ils couvrent leurs testes, et au contraire quand ils rencontrent des personnages qui meritent qu'on leur face honneur, si d'adventure ils ont la teste couverte de leurs robes, ils se descouvrent? Car il semble que cela rende la premiere doubte plus malaisée à soudre : car si ce que lon recite d'Æneas est veritable, que passant Diomedes au long de luy, ainsi qu'il sacrifioit, il se couvrit la teste, et acheva son sacrifice : il y a raison et consequence, si lon se couvre devant ses ennemis, de se descouvrir quand on rencontre des gens d'honneur ou de ses amis : car la façon de se couvrir devant les dieux n'est pas proprement venuë pour eux, mais par accident, et en est tousjours demourée la coustume, depuis ce qu'Æneas le feit ainsi pour l'occasion sus ditte. Mais s'il faut dire quelque chose davantage, il n'est jà besoing que d'enquerir seulement, pourquoy c'est qu'ils couvrent leurs testes quand ils prient les dieux, pour ce que l'autre en depend et s'en ensuit : car ils se descouvrent devant les hommes de dignité et d'authorité, non pour leur faire plus d'honneur, mais au

contraire pour leur oster et diminuer l'envie, de peur qu'ils ne semblent requerir qu'on leur face autant d'honneur qu'aux dieux, ny souffrir ou prendre plaisir que lon les revere de mesme les dieux: et quant aux dieux, ils les prient et adorent ainsi, ou par humilité, s'humilians devant eux, en affublant leurs testes: ou plus tost pource, qu'ils craignent qu'en faisant leur priere il ne vienne de dehors quelque voix de mauvais et sinistre presage qui leur donne à l'ouye: à l'occasion de quoy ils tirent leur robbe jusques sur leurs aureilles: car qu'il soit vray qu'ils aient soigneusement l'œil à prouvoir que telle chose n'advienne, il appert par ce que quand ils vont à l'oracle, pour avoir response de quelque demande, ils font faire grand bruit à l'environ, en frappant et faisant sonner alentour des vases de cuivre: ou pour ce que, comme dit Castor, en accordant les façons Romaines avec celles des philosophes pythagoriens, le dæmon ou bon ange qui est dedans nous, prie et supplie les dieux de dehors, donnant couvertement à entendre par cest affublement de teste, que l'ame est ainsi affublée, couverte et cachée par le corps.

QUESTION XI.

Pourquoy est-ce qu'ils sacrifient à Saturne la teste descouverte? Est-ce pour ce qu'Æneas fut celuy qui introduisit la coustume de se couvrir la teste en sacrifiant, là où le sacrifice de Saturne est beaucoup plus ancien? Ou pource qu'ils se couvrent devant les dei-

tez celestes? Mais quant à Saturne ils le reputent dieu (1) d'icy bas et terrestre : ou pour ce qu'il n'y a rien de caché ny de couvert en la verité? Or les Romains estiment Saturne pere de la verité.

QUESTION XII.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment Saturne pere de la verité? Est-ce point pour ce que, comme aucuns des philosophes, ils ont opinion que Saturne soit le temps? or le temps est celuy qui descouvre la verité; ou pour ce que les fables des poëtes racontent, que soubs Saturne regnoit l'aage doré, et la vie des hommes estoit très juste? Il falloit doncques aussi consequemment qu'il y eust beaucoup de verité.

QUESTION XIII.

Pourquoy est-ce qu'ils sacrifient au dieu qu'ils appellent Honor, c'est à dire, gloire ou honneur, la teste descouverte? Est-ce point pour autant que l'honneur et la gloire est chose evidente, notoire et descouverte à tous? Et pour la raison qu'ils se descouvrent devant les gens de bien et d'honneur, pour la mesme adorent ils aussi la deité d'Honneur à teste descouverte.

(1) Lisez : *dieu souterrain*, c'est-à-dire des enfers. C.

QUESTION XIV.

Pourquoy est-ce que les fils portent et convoyent leurs peres en terre les testes couvertes, et les filles descouvertes, et les cheveux destressez et pendents? Est-ce pour autant qu'il faut que les masles honorent leurs peres comme dieux, et que les femelles les lamentent comme hommes trespassez? Ainsi la loy attribuant à chasque sexe ce qui luy est propre, a fait ce qui estoit bien seant et convenable à chascun. Ou pour ce que cela est propre au deuil qui est hors de la coustume ordinaire? Or est-il plus ordinaire aux femmes de sortir en public les testes voilées et couvertes, et aux hommes les testes nues et descouvertes : car mesme entre les Grecs quand il arrive quelque calamité publique, la coustume est, que les femmes tondent leurs cheveux, et les hommes les portent longs, pour ce que l'ordinaire est que les hommes aillent tondus, et les femmes portent les cheveux longs : et qu'il soit ainsi, que les fils couvrent leurs testes pour la cause que nous avons ditte, il se peut inferer par ce que Varron escrit : qu'ès funerailles et alentour des tombeaux de leurs peres ils se portent avec telle reverence, comme ès temples des dieux, tellement que quand ils en ont bruslé les corps, le premier os qu'ils en rencontrent ils disent que celuy qui est mort est devenu dieu. Au contraire, il n'estoit aucunement permis aux femmes de voiler ny couvrir leurs testes : et trouve lon par escript que le

premier qui repudia sa femme fut Spurius Carvilius, à cause qu'elle ne portoit point d'enfans : le second Sulpicius Gallus, pour ce qu'il avoit veu qu'elle avoit tiré son vestement sur sa teste : et le troisiéme Publius Sempronius, pour ce qu'elle avoit assisté à veoir des jeux funebres.

QUESTION XV.

Pourquoy est-ce que, veu qu'ils estiment Terminus, qui signifie Borne, estre un dieu, duquel ils celebrent la feste, qu'ils appellent Terminalia, neantmoins ils ne luy sacrifient jamais aucune beste? Estce pour ce que Romulus ne meit point de bornes à son païs, à fin qu'il luy fust loisible de s'eslargir et en prendre là où il voudroit, et reputer toute terre sienne, jusques où, comme disoit le Laconien, la picque pouvoit attaindre. Mais Numa Pompilius, estant homme juste et droitturier, sachant comme il faut conserver les droits de la société humaine, et se rendre subject à la raison, feit borner sa terre, ses voisins appellez, et nomma les bornes et limites Terminus, comme conservateur et garde de paix et d'amitié entre les voisins, lequel il estima devoir estre conservé pur et net de sang, et impollu de meurtre.

QUESTION XVI.

Pourquoy est-ce qu'il n'est pas loisible aux servantes d'entrer dans le temple de la deesse Leucothea,

et que les dames y en meinent une toute seule, laquelle elles frappent en la jouë, et la soufflettent? Quant à celle qui est ainsi soufflettée, cela tesmoigne qu'il ne leur est point permis d'y entrer: et quant aux autres, c'est pour une fable poëtique qui dit que Ino, jadis estant jalouse d'une siene servante et de son mary, en devint furieuse alencontre de son propre fils. Les Grecs tienent que ceste servante estoit de nation Ætoliene, et qu'elle s'appelloit Anthiphere. Et pourtant en nostre païs en la ville de Chæronée, devant le temple de Leucothée, le secretain prenant un fouët crie, qu'il n'y ait servant ny servante qui s'ingere d'y entrer, ny Ætolien, ny Ætoliene.

QUESTION XVII.

Pourquoy est-ce qu'au temple de ceste deesse on ne prie jamais pour ses propres enfans, mais bien pour ses nepveux? Est-ce pource que Ino aima jadis fort sa sœur, jusques à donner la mammelle à son fils, et fut mal fortunée en ses propres enfans? Ou bien pour ce qu'autrement ceste coustume est fort cordiale et honneste, et qui induit les cœurs des hommes à porter amour et affection à ses alliez.

QUESTION XVIII.

Pourquoy est-ce que plusieurs riches hommes consacroient et donnoient la dixme de tous leurs biens à Hercules? Est-ce pour ce que luy mesme estant à

Rome, sacrifia la dixme des bœufs qu'il avoit osté à Geryon, ou pour ce qu'il delivra les Romains du tribut de la dixme de leurs biens qu'ils souloient payer à ceux de la Thoscane? Ce qui toutefois ne se treuve point escrit en histoire authentique et digne de foy, mais comme à un dieu grand mangeur, qui aimoit à bien repaistre, ils offroient et sacrifioient ainsi abondamment et plantureusement : ou plus tost pour ce qu'ils vouloient par ce moien diminuer un peu leur excessive richesse, qui ordinairement est odieuse aux estats populaires, ne plus ne moins que s'ils eussent, par maniere de dire, retrenché un peu de leur enbonpoint, qui seroit venu à une extremité de graisse et de corpulence, estimans par ce racourcisssement faire honneur et service agreable à Hercules, comme à celuy qui prenoit plaisir à veoir ainsi consumer et resserrer toute superfluité, pour ce qu'en son vivant il auroit esté content de peu, sans delices ne superfluité quelconque.

QUESTION XIX.

Pourquoy est-ce qu'ils commancent leur année au moys de janvier? Car anciennement le moys de mars alloit devant, comme lon peut juger par plusieurs autres conjectures, et mesmement par ce que le cinquieme moys après mars s'appelle encore quintilis, et le sixiéme sextilis, et tous les autres consequemment par l'ordre des nombres, jusques au dernier qu'ils appellent decembre, ce qui fait penser et dire

à quelques-uns, que par cy devant les Romains accomplissoient leur année en dix moys, adjoustant aux dix moys quelque nombre de jours par dessus les trente. Les autres escrivent que decembre estoit le dixiéme après mars, et janvier l'unziéme, et febvrier le douziéme, auquel ils usent de quelques sacrifices d'expiation et purgation, et si sacrifient et font offrandes aux trespassez, comme à la fin de l'année : mais que depuis ils ont esté transposez, et a lon mis janvier le premier, pour ce qu'au premier jour d'iceluy que lon appelle les calendes de janvier, les premiers consuls furent installez lors que lon chassa les roys hors de Rome. Mais il y a plus d'apparence en ceux qui disent que Romulus estant homme martial, qui n'aimoit que la guerre et les armes, comme celuy qui pensoit estre fils de Mars, preposa à tous les autres moys celuy qui portoit le nom de son pere. Mais Numa puis après qui estoit homme paisible, et qui taschoit à divertir les cœurs de ses citoiens de la guerre à l'agriculture, donna le premier lieu à Janvier, et feit de grands honneurs à Janus, comme à celuy qui avoit esté homme plus addonné au labeur de la terre, et gouvernement politique, que non pas à l'exercice des armes. Ou bien advisez si Numa auroit point plus tost choisi ce commancement là de l'année, comme le plus convenable à la nature au regard de nous : car en general il n'y a rien de ce qui tourne en un cercle qui soit selon nature ne premier ne dernier, mais par ordonnance et institution des hommes, les uns commancent leur

temps à un point, les autres à un autre, et ceux qui le commancent au solstice d'hyver, le font avec meilleure raison, lorsque le soleil cessant de passer oultre, commance à retourner et reprendre son chemin devers nous : car il semble que ce soit, et selon nature, et au regard de nous, le plus raisonnable commancement, d'autant qu'il nous augmente le temps de la lumiere, et diminue celuy des tenebres, et nous approche l'astre qui est le dominateur, gouverneur et conducteur de toute substance transitoire.

QUESTION XX.

Pourquoy est-ce que les femmes parans la chapelle de la deesse feminine, qu'elles appellent la bonne deesse, n'apportent jamais à la maison des branches de meurte, combien qu'elles y employent toutes autres sortes de fleurs et de feuillages? Est-ce pour ce que quelques uns racontent fabuleusement, que c'estoit la femme d'un Flavius devin, laquelle beuvoit du vin à cachettes, et y aiant esté surprise par son mary, elle en fut fouettée de verges de meurte, et pour ceste cause n'y porte lon point de ramée de meurte, mais on luy fait offrande de vin, que lon surnomme du laict? Ou bien pour ce qu'il faut que celles qui font et qui assistent à ceste cerimonie là, soient nettes de toutes sortes de pollutions, mais spécialement de celle de Venus? Car non-seulement elles mettent hors de la maison où ce service se fait à la deesse, les hommes, mais aussi tout ce qui autrement est de

sexe masculin : c'est pourquoy elles detestent le meurte, comme estant consacré à Venus, tellement qu'il semble qu'ils appelloient anciennement Venus Myrtea, qu'ils appellent maintenant Murcia (1).

QUESTION XXI.

Pourquoy est-ce que les Latins reverent le pivert, et se gardent bien de luy mal-faire? Est-ce pour ce que lon dit que Picus jadis par les enchantemens et sorcelleries de sa femme changea de nature, et fut transformé en un pivert, soubs laquelle forme il donna des oracles, et rendit responses à ceux qui luy proposoient quelques demandes : ou bien pour ce, que cela est de tout point incroyable et estrangement fabuleux? L'autre fable que lon en raconte semble avoir plus de verisimilitude, que quand Remus et Romulus furent exposez, non seulement une louve leur bailla son pis à tetter, mais aussi un pivert y survint qui leur apporta la becquée : auquel propos encore voit on ordinairement, comme recite Nigidius, que là où hante le pivert en quelque fonceau couvert de bois et de ramée, là repaire aussi coustumierement le loup. Ou plus tost pour ce, que consacrans à chasque Dieu chasque sorte d'oiseau, ils reputent celuy là sacré à Mars, pour ce qu'il est courageux et har-

(1) Quin et ara vetus fuit veneri myrteæ, quam nunc Murciam vocant. *Plin. Hist. nat.* XV, 36.

dy, et a le bec si fort, qu'il ruine un chesne, le perçant à force de becquetter jusques à la mouëlle.

QUESTION XXII.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment que Janus ait eu deux visages, et de faict le peignent et le moulent ainsi? Est-ce pour ce que de nation il estoit Grec, venu de la Perrœbie, ainsi comme l'on trouve par escript ès histoires, et passant en Italie il s'habitua au païs parmy les Barbares qui y estoyent, desquels il changea le langage, et les façons de vivre? Ou plus tost pource qu'il leur enseigna et persuada de vivre ensemble civilement et honnestement en labourant la terre, là où auparavant ils avoient des meurs et façons de faire sauvages, sans loy ny justice quelconque (1)?

QUESTION XXIII.

Pourquoy est-ce qu'ils vendent les choses nécessaires aux funerailles, dedans le temple de la deesse Libitine, estimans que ce soit Venus? Est-ce point une des sages inventions du roy Numa, à celle fin de leur apprendre à n'avoir point cela en horreur ny ne le fuir point, comme chose qui rendist l'homme pollu? Ou bien pour ce que cela est un record qui leur reduit en memoire, que tout ce qui a eu commancement de nais-

(1) Les mythologues assignent encore d'autres raisons.

sance, aura aussi fin de mort, comme estant le naîstre et le mourir soubs le gouvernement et puissance d'une mesme deïté? Car mesme en la ville de Delphes il y a une petite image de Venus, que lon surnomme sépulchrale, devant laquelle on evoque les ames des trespassez, pour recevoir les offrandes des liqueurs que lon leur respand.

QUESTION XXIV.

Pourquoy est-ce qu'ils ont en chasque moys trois commancemens et prefixions, ne gardans pas mesmes intervalles de jours entredeux? Est-ce pource que, comme Juba escrit, les magistrats au premier jour qu'ils nommoient les calendes, avoient accoustumé d'appeller le peuple, et luy denoncer que les Nonnes, c'est à dire, la foire ou le marché, seroient le cinquiéme jour d'après (1): et quant aux ides, ils le reputoïent un jour sainct et sacré? Ou pource que mesurans et terminans le temps aux differences de la lune, ils voyoient qu'elle avoit trois principales diversitez par chascun moys, la premiere quand elle est toute cachée en sa conjonction avec le soleil: la seconde, quand elle s'esloigne des raions du soleil, et commance à apparoir en croissant sur le seoir du costé de soleil couchant: la troisiéme, quand elle est toute pleine (2): ils nomment son absconsion et ca-

(1) Macrob. Saturn. I, 15. Varro, l. V, *de ling. lat.*
(2) Dans son opposition.

chement les calendes, pource que ce qui se fait ocultement et à cachettes, ils le disent clam, et celare cacher (1). Et le premier jour de son illumination, que nous appellons Neomenie, c'est à dire, nouvelle lune, ils l'appellent à bonne occasion Nonnes, pource que ils nomment ce qui est nouveau, jeune, comme nous faisons (2) : et les ides sont nommées de ce mot εἶδος, qui signifie beauté, pource que la lune estant lors toute pleine, est en sa perfection de beauté : ou bien ils tirent ceste denomination de ce mot Dios, qui est à dire Jupiter (3). Et ne faut pas en cela rechercher exactement le nombre des jours, ny calomnier cest usage là, pour peu de faute qui s'y treuve, veu que maintenant mesme que la science des astres, que lon nomme astrologie, a pris si grand accroissement, l'inegalité du cours de la lune supasse encore l'expe-

(1) Cette étymologie est puérile. « Primi dies mensium, *dit* « *Varron*, nominati calendæ, ab eo quod iis diebus calentur (vo- « centur) ejus mensis nonæ a pontificibus. »

(2) Suivant Varron, *ib.* Nonæ appellatæ, aut quod ante diem nonum eidus semper, aut quod ut novus annus kalendæ januariæ ab novo sole appellatæ, novus mensis, nova luna noneis. Eodem die ab agris ad regem conveniebat populus.

(3) Macrobe, Saturn. I, 15, ajoute une autre étymologie : « Nobis, dit-il, illa ratio nominis vero proprior existimatur, ut idus « vocemus diem, qui dividit mensem. Iduare enim Hetruscâ linguâ « dividere est : unde vidua quasi valde idua, id est, valde divisa, « aut vidua, id est, à viro divisa ». C'est dans ce sens qu'Horace a pris ce mot, lorsqu'il dit, od. L. IV, 12 :

..... Idus tibi sunt agendæ,
Qui dies mensem veneris marinæ
Findit aprilim.

rience des mathématiciens, et ne la peuvent regler à certaine raison.

QUESTION XXV.

Pourquoy est-ce qu'ils reputent les lendemains des calendes, des nonnes, et des ides, malencontreux, de sorte qu'ils n'entreprennent jamais voyage, ny ne se mettent jamais aux champs, à ces jours là? Est-ce pourautant que, comme plusieurs estiment, et comme Titus Livius l'escrit, les tribuns militaires, du temps qu'ils avoient l'authorité souveraine, meirent aux champs l'armée Romaine le lendemain des ides du moys que lon appelloit pour lors quintile, et maintenant juillet, ils furent desconfits en bataille par les Gaulois, le long de la riviere d'Allia, et consequemment perdirent la ville mesme de Rome, et pour ceste occasion ce lendemain des ides estant tenu et reputé pour sinistre, la superstition venant à poulser plus oultre, la coustume, comme il se fait ordinairement, a rendu le lendemain des nonnes, et le lendemain des calendes, à l'opinion des hommes, en pareille crainte et semblable religion. Mais à cela il y a plusieurs oppositions et objections : car premierement ils perdirent la battaille à autre jour qu'à celuy duquel il est question, et appellent encore le jour de la battaille d'Allia du nom de la riviere, l'aians en abomination, comme malheureux, pour ceste raison là. Et puis ils ont plusieurs autres jours qu'ils estiment sinistres et malheureux, mais pour

cela ils ne redoubtent pas les autres jours qui sont de semblable denomination en chascun moys, ains chascun jour à part seulement au moys que le desastre leur est arrivé. Et que le malheur d'un jour ait attaché ceste superstitieuse crainte à tous les lendemains des calendes, des nonnes et des ides, il y a bien fort peu d'apparence. Prenez doncques garde, que comme lon a consacré le premier moys aux dieux celestes, et le second aux terrestres, auquel on fait quelques cerimonies et sacrifices d'expiation et de purification, et presente lon des offrandes et services aux trespassez: aussi entre les jours des moys les trois qui sont comme les chefs et les principaux, ils ont voulu qu'ils fussent festez et sanctifiez: mais ceux d'aprés, les aiant dediez aux demy-dieux et aux trespassez, ils les ont aussi consequemment estimez malencontreux et mal propres à faire ou entreprendre aucune chose: car les Grecs adorans et servans les dieux aux premiers jours des moys, ont attribué les deuxiemes aux demy-dieux et aux dæmons, comme aussi ès festins ils boivent la seconde couppe aux demy-dieux et demy-deesses. En somme, le temps est une espece de nombre et le commancement du nombre est ne sçay quoy de divin, car c'est l'unité: et celuy qui vient après le deux est contraire au commancement, et est le premier des pairs. Or le nombre pair est defectueux, imparfait, et indefiny: comme à l'opposite le non-pair termine, et est terminé et parfait: voylà pourquoy les nonnes succedent aux calendes cinq jours après, et les ides aux nonnes

neuf jours après, car les non-pairs terminent les commancemens, mais ceux qui viennent après les commancemens, estans pairs, ils n'ont point de rang ny de puissance: c'est pourquoy ils ne commancent aucune entreprise de grande œuvre, ny aucun voyage à ces jours là. A quoi se peut rapporter le propos que dit anciennement Themistocles, que le lendemain prit une fois querelle alencontre de la Feste, disant qu'il avoit beaucoup d'affaire et beaucoup de peine, et qu'il preparoit et acqueroit, avec beaucoup de travail, les biens dont la feste jouissoit à son aise en tout repos et loisir (1), à quoy la feste luy respondit, tu dis la verité, mais si je n'eusse esté, tu ne fusses pas aussi. Themistocles teint ce propos là aux capitaines Atheniens, qui vindrent après luy, leur donnant à entendre qu'ils n'eussent eux et leurs faicts nulle part comparu, si luy premier n'eust sauvé la cité d'Athenes. Pourautant donc que toute entreprise, et tout voyage d'importance, a besoing de quelques provisions et de quelques preparatifs, et que les Romains anciennement aux jours de festes ne faisoient aucune besongne, ny aucune provision: ains estoient du tout adonnez et occupez au service de Dieu, et faisoient cela, comme encore aujourd'huy, quand les presbtres commancent un sa-

(1) Lisez au contraire: le lendemain prit une fois querelle à l'encontre de la fête, disant qu'elle avoit beaucoup d'affaire et beaucoup de peine, et qu'elle préparoit et acquéroit avec beaucoup de travail les biens dont il jouissoit à son aise en tout repos et loisir.

crifice ils cryent devant à haute voix aux assistans, Hoc age, c'est à dire, fay cecy : il est vraisemblable qu'ils ne se mettoient pas en chemin d'un long voyage, ny à l'entreprise d'un grand affaire, incontinent après la feste, pource qu'ils n'avoient pas fait leurs apprests, ains se tenoient en la maison tout le lendemain à penser à leurs affaires, et à se prouveoir des choses qui leur estoient necessaires. Ou comme encore jusques aujourd'huy, après qu'ils ont adoré et fait leur priere aux dieux dedans les temples, ils ont accoustumé d'y faire un peu de sejour, et de s'y asseoir : aussi n'estimoient-ils pas qu'il fust raisonnable de jetter immediatement après les jours de festes, les ouvrables, ains mettoient quelque espace et quelque intervalle entredeux, sachans bien que les affaires apportent tousjours plusieurs fascheries oultre l'opinion et la volonté de ceulx qui les ont en mains.

QUESTION XXVI.

Pourquoy est-ce que les femmes en deuil portent des robbes blanches et la coiffure blanche aussi? Est-ce point pour s'opposer à l'enfer et aux tenebres, qu'ils se conforment ainsi à la couleur, claire et reluisante? Ou bien pource que comme ils revestent et ensepvelissent le corps du mort de draps blancs, ils estiment que ses proches parents doivent aussi porter sa livrée, et parent le corps ainsi, pource qu'ils ne peuvent accoustrer l'ame, laquelle ils veulent accompagner luysante et nette, comme celle qui desormais

est à delivre, et qui a parachevé un grand et divers combat? Ou bien pource qu'en telles choses, ce qui est plus simple et de moindre coust, est le mieulx seant, là où les draps d'autre teinture monstrent ordinairement ou une superfluité, ou une curiosité, car lon peult aussi bien dire du noir, comme de la couleur de pourpre, Les robbes et les couleurs sont tromperesses. Et quant à ce qui est de soy mesme noir, il est tainct par nature, et non par artifice meslé et composé d'obscurité: par quoy il n'y a que le blanc qui soit tout pur, non mixtionné, ny souillé d'aucune teinture, sans qu'on le puisse imiter, et pourtant plus propre et plus convenable à ceulx que lon enterre, attendu que le mort est devenu simple, pur, exempt de toute mixtion, et delivre du corps, qui n'est autre chose qu'une tache et souillure que lon ne peult effacer. En la ville d'Argos semblablement, quand ils portent le deuil ils vestent robbes blanches, comme dit Socrates, lavées en eau claire.

QUESTION XXVII.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment toute la muraille de la ville sacrée et inviolable, et les portes non? Est-ce, comme dit Varron, pourautant qu'il fault estimer les murs saincts, à fin que lon combatte et que lon meure genereusement pour la defense d'iceulx? Car il semble que ce soit la cause pour laquelle Romulus tua son frere Remus, pour ce qu'il entreprit de saulter par dessus un lieu sainct et in-

violable, et le rendre profane et violable : là où au contraire, il n'estoit pas possible de consacrer et sanctifier les portes, par lesquelles il est force de transporter plusieurs choses necessaires, et mesmement les corps des trespassez. Et pourtant ceulx qui commançoient à fonder et bastir une ville, environnoient premierement avec une charrue tout le pourpris et l'enceinte qu'ils vouloient bastir, y attelans un bœuf et une vache : puis quand ils avoient ainsi trassé toute l'enceinte, ostoient le soc, et portoient la charrue par autant d'espace qu'il en falloit pour bastir les portes : comme voulans dire, que tout sillon qu'ils labouroient seroit sacré et inviolable (1).

QUESTION XXVIII.

Pourquoy est-ce que quand les enfants jurent par Hercules, ils se font sortir hors de la maison, et aller dehors à descouvert? Est-ce, comme aucuns veulent dire, pource que garder les cendres et la maison ne plaist point à Hercules, ains vivre à la campagne, et

(1) Le premier objet de Romulus, dit un savant, fut d'inspirer le respect pour la religion, et de la faire envisager comme le plus sûr garant de la tranquillité et de la sûreté des citoyens. Ainsi, par une de ses premières lois, il déclara que les murs de Rome étoient une chose sacrée. Et c'est d'après cette loi que Cicéron dit, *de Nat. Deor.* II, *muros à pontificibus habitos esse sanctos, quos violare nefas esset.* D'où il résultoit qu'on ne pouvoit entrer ni sortir sans passer par les portes, à moins de s'exposer à une profanation qui entraînoit l'idée du crime le plus affreux. (Paul. Manut. *Lib. de Leg. Roman.*)

coucher dehors? Ou plus tost, pource qu'entre les dieux il n'est pas proprement naturel, ains comme estranger venu de dehors? Car aussi ne jurent ils point par Bacchus soubs le toict de la maison, ains sortent dehors, pourautant qu'aussi luy entre les dieux est comme estranger. Ou bien cela est un propos qui se dit voirement par jeu aux enfants, mais à la verité c'est un moien de les retenir, et engarder de jurer facilement et soudainement, ainsi que disoit Phavorinus, car il a esté expressement introduit pour les retenir un petit, et leur donner, ce temps pendant qu'il leur fault sortir de la maison, loisir et espace d'y penser: et pourroit on avec Phavorinus, conjecturer que ceste façon de faire ne soit pas commune aux autres dieux, mais propre à Hercules, pource que lon trouve escrit qu'il estoit si religieux et si retenu à jurer, que jamais en sa vie il ne jura que une seule fois, à Phyleus fils de Augias. Et pourtant la prophetisse de Delphes, qui se nomme Pythia, respondit un jour aux Lacedæmoniens:

Tous jurements quand vous interdirez,
De bien en mieulx amendans vous irez.

QUESTION XXIX.

Pourquoy est-ce qu'ils ne permettent pas que la nouvelle mariée passe d'elle mesme par dessus le seüil de l'huys, quand on la méne chez son mary, ains ceulx qui l'accompagnent l'enlevent et l'emportent au dedans? Est-ce pour souvenance qu'ils em-

porterent ainsi les premieres femmes qu'ils ravirent par force, et qu'elles n'y entrerent pas d'elles mesmes de leur bon gré? Ou si c'est pource qu'elles veulent que lon pense qu'elles entrent maugré elles, et non pas de leur bonne volonté, au lieu où elles doivent perdre leur pucellage? Ou c'est un signe qu'elle n'en doit plus sortir ny abandonner la maison, sinon par force, tout ainsi comme elle y est entrée aussi par force: car en nostre païs de la Bœoce on brusle devant la porte de la nouvelle mariée l'aixieu de la charette, sur laquelle elle a esté amenée en la maison de son mary: voulans par là luy donner à entendre, qu'il fault qu'elle y demeure veuille ou non, pource que la voyture qui la pourroit emmener est consommée.

QUESTION XXX.

Pourquoy est-ce que quand ils introduisent la nouvelle espousée en la maison de son mary, ils luy font dire, Là où tu es caius, là je seray caia? Est-ce pour tesmoigner par ces paroles, qu'elle entre pour estre incontinent commune en tous biens avec luy, et pour commander en la maison comme luy? Car c'est autant à dire comme, là où tu seras maistre et seigneur, là seray dame et maistresse: et ont pris ces noms là, qui sont communs, les premiers venus sans autre raison, comme les jurisconsultes usent de Caius Seius, Lucius Titius: et les philosophes en leurs escholes usent de Dion et de Theon. Ou bien c'est à cause de Caia Cecilia, belle et honneste dame,

qui jadis eut espousé l'un des enfants de Tarquin, de laquelle on voit encore une image de bronze dedans le temple du dieu Sanctus (1), et y avoit encore anciennement ses patins et ses quenoilles, les uns pour signifiance qu'elle ne bougeoit de la maison, les autres pour monstrer la besongne qu'elle y faisoit.

QUESTION XXXI.

Pourquoy est-ce que lon chante ès nopces ceste parole si commune, Talassius? Est il point tiré de ce mot grec, Talasia, qui signifie filure de laine? Car ils appellent le pannier où les femmes mettent leurs laines, (2) Calathus, et ceulx qui conduisent l'espousée la font seoir dessus une toison de laine, et elle porte la quenoille et le fuseau, et environne toute la porte de la maison de son mari de laine. Ou s'il est

(1) Ἐν τῷ τοῦ Σάγκτου ἱερῷ, ce qu'Amyot a très bien rendu par ces mots : dedans le temple du dieu Sanctus. C'est donc une faute très considérable du traducteur anglois qui a traduit, *in the temple of M. Ancus.* Il faut seulement corriger le mot Σάγκτου, et lire avec Pline (*Hist. nat.* VIII, 74) Σάγκου, *Sanci*, de Sancus : ce qui est conforme à l'inscription trouvée à Rome en 1574. La voici telle que la rapporte le nouvel éditeur de Pline, t. II, p. 74 : SEMONI. SANCO. DEO FIDIO. SACRUM. Ce dieu, suivant Festus, est le même qu'Hercule. Plusieurs auteurs en font mention sous les noms de *Sangus*, *Sanctus et Sancus*. Varron, *de Origin*. Ovide, l. IV, *Fastor*. Denys d'Halicarnasse, l. IV. Properce, l. IV. *De caco.* Silius Italicus, l. VIII. Voyez Ald. Manuce, l. I, *de Quæsit. per Epist.* I, où il rapporte l'inscription d'un vœu fait en l'honneur de ce dieu.

(2) Il y a dans le texte *Talantus*, et je crois qu'il faut lire *Talaron*, d'après Festus Pompeius, à ce mot. *C.*

vray ce que disent les historiens, qu'il y avoit un jeune homme vaillant et adroict aux armes, et au demourant fort bien conditionné, qui se nommoit Talassius : et comme les Romains ravirent les filles des Sabins, qui estoient venues à Rome pour voir les jeux, quelques uns de basse condition aiants dependence de ce Talassius, en choisirent une fille fort belle de visage, et en l'emportant alloient criant pour leur seureté parmy les rues, A Talassius à Talassius, à fin que personne ne s'approchast d'eulx, ny n'attentast de la leur enlever, faisans entendre qu'ils la menoient pour femme à Talassius : les autres qui les rencontrerent par le chemin, les accompagnerent pour l'honneur de Talassius, et les suyvirent, en loüant la belle election qu'ils avoient faitte, et priants aux dieux qu'ils leur donnassant contentement : et pourautant que le mariage en fut heureux, ils accoustumerent depuis à chanter en toutes nopces ce nom là Talassius, tout ainsi comme les Grecs ont coustume de chanter Hymenæus.

QUESTION XXXII.

Pourquoy est-ce qu'au mois de may (1) ils jettent du pont de bois en la riviere des images d'hommes qu'ils appellent (2) Argeos? Est-ce pour memoire que

(1) Le savant P. Pétau, à qui l'on doit un si grand nombre de corrections utiles pour cette partie des Œuvres mêlées de Plutarque, ajoute en cet endroit : *περὶ τὴν πανσέληνον*. *Brotier*. Voyez les Observations. *C.* (2) Argiens. *C.*

les Barbares qui anciennement habitoient en ce païs là, feirent ainsi mourir les Grecs qu'ils pouvoient prendre? Mais Hercules qui fut grandement estimé d'eulx pour sa vertu, leur osta ceste cruelle façon de tuer les estrangers, et leur enseigna ceste coustume de contrefaire leurs ancienes superstitions de jetter ces images. Or les anciens appelloient tous Grecs de quelque contrée qu'ils fussent, Argeos : si ce n'est qu'on veuille dire que les Argiens, estants ennemis des Arcadiens, à cause du voysinage, ceulx qui s'enfuirent d'Arcadie avec Evander, et se vindrent habituer en ce quartier là, reteindrent tousjours la haine et rancune qu'ils avoient de tout tems enracinée en les cueurs contre les Argiens.

QUESTION XXXIII.

Pourquoy est-ce qu'anciennement ils n'alloient jamais soupper hors de leurs maisons qu'ils ne menassent quant et eulx leurs petits enfants quand ils estoient encore ès premiers ans de leur enfance? Estce pour la mesme raison que Lycurgus voulut que les enfants entrassent et hantassent ès salles où les hommes mangeoient, à fin qu'ils s'accoustumassent de bonne heure à n'user point des voluptez de boire et de manger immodereement, comme bestes brutes et ravissantes, aiants les plus aagez qui les regardoient et les contrerolloient : et à celle fin aussi les peres mesmes en fussent plus retenus et plus honestes pour la presence de leurs enfants, « Car là où les

« vieillards sont dehontez, ce dit Platon, là est il « force que les enfans le soient encore bien davan- « tage. »

QUESTION XXXIV.

Pourquoy est-ce que les autres Romains, faisans leurs offrandes, cerimonies et sacrifices pour les trespassez au moys de febvrier, Decimus Brutus, ainsi que dit Ciceron, les souloit faire au moys de decembre? Ce Brutus là estoit celuy qui le premier envahit le païs de Lusitanie, et passa avec armée la riviere d'Oblivion (1). Est-ce pource que comme la plus part ont accoustumé de ne faire tels services pour les morts, que ce ne soit à la fin du jour, aussi sembloit il y avoir raison d'honorer les morts à la fin de l'année? Or est le moys de decembre le dernier de toute l'année. Ou bien pource que c'est un honneur que lon fait aux déitez terrestres? Or semble il, qu'il est lors la vraye saison de reverer ces dieux là terrestres, quand tous les fruicts de la terre sont entierement receuillis et serrez. Ou pource que lors qu'ils commancent à remuer la terre, pour faire leurs semailles, il est bien raisonnable de avoir souvenance de ceulx qui sont soubs la terre: ou pource que ce moys là est dedié et consacré par les Romains à Sa-

(1) Τῆς λήθης ποταμὸν, le fleuve Léthé, petit fleuve autrefois nommé Linicus, maintenant Lima, entre le Minho et le Doiro. D'Anville, Géographie ancienne, *in-fol.* p. 8. Il est fait mention de ce fleuve, sous le nom de *fluvius Oblivio*, dans l'épitome de Tite-Live, LV, et dans Florus, l. II, 17.

turne : car ils estiment Saturne, l'un des dieux de çà bas, et non pas, de là sus : joinct que sa plus solemnelle feste, qu'ils appellent les Saturnalles, se celebre en ce moys là, où ils font plus d'assemblées et de grandes cheres, il pensa qu'il estoit raisonnable que les trespassez en sentissent aussi quelque petite partie : ou bien il fault dire, qu'il (1) n'y eust que Decimus Brutus seul qui sacrifiast pour les morts en ce moys : car on fait le service de Acca Larentia, et porte lon les effusions solennelles de vin et de laict dessus sa sepulture en ce moys là de decembre.

QUESTION XXXV.

Pourquoy est-ce qu'ils honorent si fort ceste Acca Larentia, veu qu'elle a esté courtisane? Car il y a bien une autre Acca Larentia nourrice de Romulus (2), surnommée Fabulla, à laquelle ils font honneur au moys d'avril : mais ceste courtisane cy (3) est venue à estre renommée par un tel moien : Un secretain du temple d'Hercules, estant de grand loisir, comme ils sont ordinairement, ne faisoit le plus souvent que jouër tout le jour aux dez et aux osselets : et un jour advint par fortune, que personne ne s'y trouva de ceulx qui avoient accoustumé de jouër et passer le temps en cest exercice avec luy : parquoy ne sçachant que faire ny à quoy passer son temps, il

(1) Lisez : *qu'il est absolument faux qu'il n'y eût qu*.... *C.*
(2) Retranchez cela. *C.*
(3) Ajoutez : *qui étoit surnommée* Fabula. *C.*

s'advisa de convier son dieu à jouër aux osselets avec luy, à telles conditions, que s'il gagnoit, Hercules luy deust envoyer quelque bonne adventure, et s'il perdoit qu'il luy deust apprester bien à soupper, et une belle garse pour coucher avec luy. Ces conditions ainsi specifiées, il jetta les dez, et advint qu'il perdit : parquoy voulant accomplir ce qu'il avoit promis, il feit apprester un soupper plantureux à son dieu, et envoyant querir ceste Acca Larentia, qui publiquement exerçoit le mestier de courtisanne, il la festoya, et après le festin la coucha dedans le temple mesme, puis ferma les portes sur elle, et dit on que la nuict Hercules la vint voir, non qu'il en usast comme homme, mais qu'il luy dit, que le lendemain matin elle s'en allast sur la place, et que le premier homme qu'elle y rencontreroit, elle le caressast, et en feist son amy. Larentia se levant le matin s'y en alla, et rencontra un homme riche qui n'estoit point marié, et avoit jà passé la fleur de son aage, appellé Tarrutius, et s'estant accointée de luy, tant qu'il vescut elle commanda tousjours en sa maison, et à sa mort par son testament il l'institua heritiere de tous ses biens. Depuis elle mesme venant à mourir, laissa toutes ses richesses à la ville, à l'occasion dequoy on luy fait encore ces honneurs.

QUESTION XXXVI.

Pourquoy est-ce qu'ils appellent l'une des portes de la ville Fenestre, auprès de laquelle est la chambre

de Fortune? Est-ce pourautant que le roy Servius qui fut très-heureux avoit bruit de coucher avec la Fortune, et qu'elle le venoit voir par la fenestre de sa chambre? Cela est un conte fait à plaisir : mais après que le roy Tarquinus Priscus fut decedé, sa femme Tanaquil, estant femme sage, et qui vouloit regner, mettant la teste à la fenestre de la chambre, parla au peuple, et leur persuada d'elire Servius roy : c'est pourquoy le lieu a depuis retenu ce nom.

QUESTION XXXVII.

Pourquoy est-ce que des choses qui sont dediées et consacrées aux dieux, la coustume porte que les depoüilles seules conquises en guerre sur les ennemis soient mises à nonchaloir, et que lon les laisse deperir avec le temps, sans qu'on les ait en reverence, ny qu'on les entretiene et reface quand elles vieillissent? Est-ce point à fin que croyant que leur gloire defaillant et se passant avec ces premieres despoüilles, ils cherchent tousjours nouveaux moiens de rapporter quelque recente marque de leur vertu? Ou plus tost, pource que le temps allant tousjours consumant les signes et marques de l'inimitié, qu'ils ont encontre leurs ennemis, il seroit odieux que eulx les allassent renouvellans : car mesme ceulx qui entre les Grecs ont les premiers fait des trophées de bronze ou de pierre, n'en sont pas bien estimez.

QUESTION XXXVIII.

Pourquoy est-ce que Quintus Metellus, souverain pontife, et au demourant reputé homme sage et bien entendu en matiere de gouvernement, defendoit que lon ne prist point les presages des oiseaux après le moys d'aoust? Est-ce pour autant que nous avons accoustumé de vaquer à telles observations, sinon au commancement ou pour le moins au hault du jour, et à l'entrée et au milieu du moys, et nous gardons de les faire ès jours du decours, comme estants inutiles à cest effect : aussi reputoit il que le temps d'après huict moys estoit comme les vespres, et le soir de l'année declinante et tendante à sa fin, ou bien pource qu'il se fault servir des oyseaux, et observer leur vol, alors qu'ils sont éntiers, et que rien ne leur default, comme ils sont avant l'esté : mais en automne, les uns sont maladifs et denuez de leurs pennages et forces, les autres sont encore trop jeunes et trop petits, les autres ne comparoissent du tout point, pource qu'ils sont passagers et s'en vont en icelle saison.

QUESTION XXXIX.

Pourquoy est-ce qu'il n'estoit pas loisible à ceulx qui n'avoient pas presté le serment d'homme de guerre, encore qu'ils fussent pour autre occasion de-

dans le camp, de tuer ny de frapper l'ennemy (1)? Ce que Caton mesme l'ancien donne à cognoistre en une missive qu'il escrit à son fils, par laquelle il luy manda, que s'il avoit accomply son temps, et que son capitaine luy eust donné congé, qu'il s'en retournast : ou bien s'il aimoit mieulx demourer là, qu'il demandast à son capitaine permission et licence de pouvoir combattre et tuer l'ennemy. Est-ce pourautant qu'il faut qu'il n'y ait que la necessité seule qui permette de tuer un homme, et celuy qui le fait sans que la loy et le commandement de son superieur l'y contraigne, il est homicide? Et pourtant Cyrus loüa Chrysantas de ce qu'estant sur le poinct de tuer son ennemy, et aiant desjà haulsé le cymeterre pour luy en donner, soudain qu'il ouit le son de la trompette qui sonnoit la retraitte, il le laissa aller et ne le frappa point, comme luy estant defendu : ou pour ce qu'il fault que celuy qui se presente à combattre l'ennemy, s'il recule ou qu'il fuye, en rende compte, et qu'il en soit puny : car il n'eust pas tant fait de service à battre ny à tuer l'ennemy, comme il fait de dommage en restivant ou fuyant. Or celuy qui a congé de son capitaine n'est plus tenu ny obligé aux loix militaires, mais celuy qui a demandé la permission de faire ce que font les soudards qui sont enrollez et qui ont presté le serment, il se remet derechef en la subjection de la loy et de son capitaine.

(1) Voyez ce serment militaire dans les notes de la nouvelle édition de Tacite, in-12, t. IV, p. 399 et 400.

QUESTION XL.

Pourquoy est-ce qu'il n'est pas permis au presbtre de Jupiter de s'huiler hors du couvert à l'air? Est-ce pourautant que lon n'estimoit pas honneste ne licite, que les enfans se despoüillassent devant leurs peres, ny le gendre devant son beau pere, et ne se lavoient et estuvoient jamais ensemble ancienement? Or Jupiter est reputé son pere, et ce qui se fait à descouvert principalement semble se faire devant les yeux mesme de Jupiter : ou bien, ne plus ne moins que lon trouveroit estre peché et irreverence trop grande de se despoüiller à nud dedans un temple et lieu sainct et sacré, aussi portoient ils respect à l'air et au ciel ouvert, comme estant plein de dieux et de demy-dieux. C'est pourquoy nous faisons beaucoup de choses necessaires soubs le couvert, nous cachans et couvrans du toit des maisons devant les yeulx de la divinité. Et puis il y a des choses qui sont commandées par la loy au presbtre seul, et des autres à tous par le presbtre : comme, pour exemple, en nostre païs de la Bœoce porter chappeaux de fleurs sur la teste, laisser croistre ses cheveux, et porter espée, et ne jamais mettre le pied dedans les limites de la Phocide, sont tous devoirs et offices de celuy qui est capitaine general. Mais ne taster point de nouveaux fruicts que l'equinoxe automnal ne soit passé, ny ne tailler la vigne sinon après l'equinoxe du printemps, cela est intimé et declaré à tous par le capitaine general, car

c'est la vraye saison qu'il fault faire l'un et l'autre. Au cas pareil aussi semble il, que parmy les Romains le propre devoir du presbtre soit, ne monter point à cheval, n'estre jamais plus de trois nuicts hors la ville, n'oster jamais son chappeau ou habillement de teste, à raison duquel il est appellé en langage Romain, Flamen. Mais il y a beaucoup d'autres offices qui sont notifiez et declarez à tous par le presbtre, entre lesquels l'un est, ne s'huiler et oindre jamais à l'air au descouvert : car les Romains avoient ceste façon de faire pour fort suspecte, et ont encore opinion, qu'il n'y a rien eu qui tant ait esté cause de reduire les Grecs soubs le joug de servitude, et de les rendre lasches, que les parcs où les jeunes gens s'exercent à nud, et les jeux de la luicte, pour ce que tels exercices ont engendré par les villes beaucoup de perte de temps, d'oisiveté, de paresse languissante, et de vicieuses occupations, comme de faire l'amour aux jeunes garçons, et corrompre les corps des jeunes gens par les faire dormir et promener à certaine mesure, se mouvoir de mouvements compassez par art, garder une reigle de vivre exquise : par lesquelles façons de faire ils ne se sont donnez de garde qu'ils ont oublié tout exercice des armes, et ont mieulx aimé estre tenus et estimez bon luicteurs, bons baladins, et beaux jeunes hommes bien mignons, que non pas bons pietons ne bons gendarmes. Or est il mal-aisé de fuir ces inconveniens là, quand on s'accoustume à se despoüiller nud à descouvert devant tout le monde : mais ceulx qui s'huilent à couvert en

la maison, et y traittent leurs corps, ne font point de faulte.

QUESTION XLI.

Pourquoy est-ce que l'anciene monnoye avoit d'un costé la teste de Janus à deux visages, et de l'autre costé la prouë ou la pouppe d'un batteau engravée? Est-ce, comme plusieurs disent, pour honorer la memoire de Saturne, lequel passa en Italie par eau, dedans quelque vaisseau, mais cela se peult aussi bien dire de plusieurs autres : car et Janus et Evander et Æneas y vindrent semblablement par la mer, au moien dequoy lon pourroit à l'adventure conjecturer avec meilleure raison, qu'il y a aucunes choses qui sont bonnes et honnestes aux villes, et d'autres qui leur sont necessaires : et entre celles qui sont honnestes, la principale, le bon gouvernement : et entre les necessaires l'aisance de vivres. Or pour ce que Janus leur institua le bon gouvernement, en leur establissant de bonnes loix, et civilisant leur maniere de vivre, qui paravant estoit brutale, et que la riviere estant navigable leur fournit abondance de toutes choses necessaires, aucunes en remontant de la mer, et autres en avallant du costé de la terre : la monnoye porte la marque du legislateur, la teste à deux faces, comme nous avons dit, à cause de la mutation de façon de vivre qu'il introduisit, et de la riviere par le batteau : encore userent ils d'une autre sorte de monnoye, où il y avoit la figure d'un bœuf et d'un mouton et d'un porc engravée, d'autant que

leurs richesses procedoient principalement des nourritures, et leurs biens consistoient en bestail : d'où vient que la plus part de leurs noms anciens estoient Ovilij, Suillij, Bubulci, Porcij, c'est à dire bergers, bouviers, porchers, ainsi comme le dit Fenestella.

QUESTION XLII.

Pourquoy est-ce qu'ils font leur tresor où ils retirent l'or et l'argent public du temple de Saturne, et aussi leurs archives où ils mettent tous leurs contraux, tiltres, et enseignements? Est-ce pour l'opinion commune que lon a, et la voix qui en est en la bouche de tout le monde, que du regne de Saturne il n'y avoit point d'avarice ny d'injustice parmy le monde, ains regnoient loyauté, fidelité et justice parmy les humains? Ou pour ce que c'est luy qui a inventé les fruicts, et introduit l'agriculture et le labourage de la terre : car sa faulx signifie cela, non pas ce que dit Antimachus, croyant au poëte Hesiode,

Saturne aiant la peau toute veluë
Couppoit avec sa grande faulx tortuë,
Au ciel ce dont engendré il estoit,
Et de son pere au lieu il se mettoit.

Or l'abondance des fruicts de la terre, et la vente d'iceux, est ce qui amene quantité de deniers. Voilà pourquoy ils font ce mesme dieu autheur et conservateur de leur felicité, dequoy porte tesmoignage ce

que les assemblées qui se font de neuf en neuf jours sur la place qu'ils appellent Nundinas, c'est à dire, foires ou marchez, ils les estiment sacrées à Saturne: car la foison des fruicts est ce qui a donné commancement à l'emption et vendition. Ou bien pour ce que ces raisons là sont fort antiques, et que le premier qui feit du temple de Saturne à Rome le tresor de l'espargne publique fut Valerius Publicola, depuis que les roys furent chassez : il est plus vraysemblable de dire, qu'il choisit ce lieu là pour ce qu'il l'estima fort et seur en veuë de tout le monde, et par consequent malaisé à surprendre ne forcer.

QUESTION XLIII.

Pourquoy est-ce que ceulx qui viennent comme ambassadeurs à Rome, de quelque part qu'ils viennent, s'en vont premierement au temple de Saturne devant les questeurs qui ont la charge du tresor public, faire escrire leurs noms? Est-ce pourautant que Saturne luy mesme estoit estranger en Italie, et pourtant fait il bonne chere aux estrangers? Ou bien ceste question encore se resoult par la lecture de l'histoire : car anciennement les questeurs ou tresoriers envoyoient des presens aux ambassadeurs, et appelloit on ces presens qu'on leur envoyoit, Lautia : et s'il advenoit qu'ils devinsent malades, ils les faisoient penser, et s'ils trespassoient ils les faisoient inhumer aux despens de la chose publique : mais maintenant pour le grand nombre d'Ambassadeurs qui y vien-

nent de tous costez, ils ont bien retrenché ceste despense, mais la coustume ancienne est encore demourée, qu'ils se vont representer aux superintendans du tresor, et font escrire leurs noms en leurs registres.

QUESTION XLIV.

Pourquoy est-ce qu'il n'est pas permis au presbtre de Jupiter de jurer? Est-ce pourautant que le jurement est comme une gehenne et une torture que lon donne aux personnes libres? Or fault il que l'ame aussi bien que le corps du presbtre demeure franche d'estre forcée ny gehennée aucunement, ou pour ce qu'il n'est pas raisonnable de decroire en petites choses celuy auquel on se fie des plus grandes et divines, ou bien pour ce que tout jurement se termine à la fin en malediction de parjurement : or toute malediction est odieuse et abominable, et pourtant n'ont pas accoustumé les autres presbtres mesmes, de jamais maudire. Au moien dequoy fut louée la presbtresse de Pallas à Athenes, de ce qu'elle ne voulut jamais maudire Alcibiades, combien que le peuple luy commandast : car j'ay, respondit elle, l'estat de presbtrise pour prier pour les hommes, non pas pour les maudire. Ou pour ce que le peril du parjurement seroit commun à toute la chose publique, si un homme meschant et parjure avoit la charge et superintendance des prieres et des sacrifices de toute la ville.

QUESTION XLV.

Pourquoy est-ce qu'au jour de la feste de Venus, qu'ils appellent Veneralia, ils respandent grande quantité de vin devant le temple de Venus? Est-ce pour l'occasion que lon dit, que Mezentius capitaine general des Thoscans envoya devers Æneas, luy offrir appointement, prouveu qu'il s'obligeast de luy payer par chascun an certaine quantité de vins? Ce qu'Æneas luy aiant refusé, il promeit à ses gens pour les animer à bien combatre de leur donner du vin, quand ils auroient gaigné la battaille. Mais Æneas aiant entendu la promesse qu'il avoit faitte à ses gens, consecra et dedia tout le vin aux dieux : puis, après avoir gaigné la battaille, il assembla tout ce qui en estoit cueilly, et le respandit devant le temple de Venus. Ou si cela est un signe qu'il faut que les hommes soient sobres ès jours de feste, et non pas yvres, comme si les dieux prenoient plus de plaisir à leur en veoir respandre, qu'à leur en veoir boire beaucoup?

QUESTION XLVI.

Pourquoy est-ce que les anciens tenoient tousjours le temple de la deesse Horta arriere ouvert en tout temps? Est-ce pour ce que, comme dit Antistius Labeo, Hortari en latin signifie enhorter et inciter, et qu'ils estimoient qu'il falloit que la deesse qui enhorte et incite les hommes à entreprendre et à faire de

belles choses, (qu'ils appellent Horta (1),) fust tousjours en action, et qu'elle ne chommast jamais, que sa maison ne fust jamais fermée, et que jamais elle ne cessast de besongner? Ou plus tost, comme ils la nomment maintenant Hora, la premiere syllabe longue, qui est une deesse vigilante et soigneuse, comme celle qui a la garde et le soing des choses humaines : et pourtant estimoient ils qu'elle ne devoit jamais estre oiseuse ny paresseuse. Ou bien ce nom là, comme plusieurs autres, est grec, et signifie une deité, qui a l'œil par tout et qui contrerolle tout, et pourautant sa maison est tousjours ouverte, comme de celle qui ne dort ny ne repose jamais. Mais s'il est vray, comme dit Labeo, que ce mot de Hora soit tiré du grec ὁρμᾶν (2) et παρορμᾶν, qui signifie inciter, considerez si ce mot aussi d'Orator, qui est un conseiller de peuple, incitant et emouvant, en seroit point bien derivé, non pas d'oraison, qui est à dire priere et supplication, comme quelques uns veulent dire.

QUESTION XLVII.

Pourquoy est-ce que Romulus fonda le temple de Vulcan hors de la ville de Rome? Est-ce point pour la jalousie que lon conte que Vulcan eut contre Mars à cause de sa femme Venus, et luy estant tenu pour

(1) Lisez : et qu'ils estimoient qu'il falloit que la déesse qu'ils appellent Horta, parcequ'elle exhorte et incite les hommes à entreprendre et à faire de belles choses, fût toujours....

(2) Ce mot n'est pas dans le grec.

fils de Mars ne voulut pas le loger en mesme maison ny en mesme ville que luy? Ou bien ceste consideration seroit elle point trop folle? Mais il edifia dès le commancement ce temple, dès lors qu'il regnoit avec son compagnon Tatius, pour un conclave et un conseil secret, à fin que tenans là leurs assemblées de conseil avec les senateurs, en lieu où on ne les interromproit, ny ne les troubleroit on point, ils peussent deliberer et consulter de leurs affaires à leur aise et à requoy : ou bien, pour ce que Rome dès sa premiere fondation a tousjours esté fort subjette au feu, il fut bien d'advis d'honorer le dieu de feu, mais que ce fust dehors la ville.

QUESTION XLVIII.

Pourquoy est-ce que le jour de la feste des Consales ils couronnent de fleurs et de festons les chevaux et les asnes, et les laissent chommer? Est-ce pourautant que la solennité se fait en l'honneur de Neptune, qu'ils surnomment le Chevalier, et l'asne se sent et participe de la feste pour l'amour du cheval? Ou pour ce que le navigage aiant esté trouvé, et la façon de voitture par la mer, les bestes de charge et de voitture en eurent de tant meilleur temps, et quelque repos?

QUESTION XLIX.

Pourquoy est-ce que ceux qui poursuyvoient quel-

que office et magistrat, se devoient par la coustume, comme dit Caton, presenter au peuple pour faire leur brigue en robbe simple, sans saye par dessoubs? Estoit-ce de peur qu'ils ne portassent soubs leurs robbes de l'argent, pour en corrompre et achepter les voix et suffrages du peuple? Ou plus tost pource qu'ils jugeoient dignes d'avoir charge publique et magistrat, non ceux qui estoient les plus riches ou les plus nobles, mais ceux qui avoient les corps plus cicatricez de coups receus en la guerre pour le service de la chose publique : et pour ce à fin que telles cicatrices fussent plus aisees à veoir à ceux à qui ils parloient, ils descendoient ainsi sans sayes, en robbes simples, à la poursuitte de leurs brigues, ou bien pour ce qu'ils s'humilioient par ceste nudité, pour gaigner la bonne grace de la commune, aussi bien que par toucher en la main, supplier et embrasser les genoulx des elisans.

QUESTION L.

Pourquoy est-ce que le presbtre de Jupiter quand sa femme vient à mourir se depose de sa presbtrise, ainsi comme Teius (1) a laissé par escript? Est-ce pourautant que celuy qui a eu femme et puis l'a perdue, est plus malheureux que celuy qui n'en a du tout point eu? Car la maison de celuy qui a femme

(1) Xylander conjecture avec raison qu'il faut lire Atéius. Il est question de cet Atéius dans Aulugelle, I, 12.

espousée est entiere et parfaitte, mais celle de celuy qui l'a eue et puis l'a perdue, non seulement est imparfaitte, mais aussi mutilée. Ou bien c'est pour ce que la femme du presbtre s'employe quant et son mary au service des dieux, car il y a plusieurs cerimonies qu'il ne peut faire seul que sa femme ne soit presente : or d'en espouser une autre soudain que la premiere est trespassée, il n'est à l'adventure pas possible ny autrement honneste : c'est pourquoy par cy devant il ne luy estoit pas mesme permis de repudier sa femme, ny encore maintenant ce semble, sinon que Domitian en estant requis l'a permis de nostre temps : les autres presbtres assisterent à ceste dissolution de mariage, là où ils feirent plusieurs cerimonies estranges, hydeuses et terribles (1). Mais quant à cela on le trouvera moins estrange qui aura premierement sçeu et entendu, que quand l'un des censeurs venoit à mourir, il falloit que l'autre se deposast et quittast aussi son office : toutefois quand Livius Drusus fut decedé, son compagnon Æmylius Scaurus ne voulut pas quitter ny renoncer son office, jusques à ce qu'il y eut quelques uns des tribuns du peuple qui commanderent qu'on le menast en prison.

QUESTION LI.

Pourquoy est-ce qu'auprès des Lares, que proprement ils appellent Præstites, ils mettent un chien,

(1) Voyez les Observations. *C.*

et eux sont revestus de peaux de chien? Est-ce pourautant que ce mot Præstites signifie autant (1) comme, estans devant? Or faut il que ceux qui sont devant gardent, et qu'ils soient terribles aux estrangers, comme l'est un chien de garde, et doulx à ceux de la maison. Ou plus tost ce que disent aucuns des Romains est veritable, comme aussi l'estime Chrysippus le philosophe, qu'il y a de mauvais esprits qui vont çà et là se promenans par le monde, et sont les bourreaux des dieux, par lesquels ils tourmentent et punissent les injustes et meschans hommes : aussi tiennent ils que ces Lares sont esprits malings et diables, qui vont espiant et guettant la vie des hommes : c'est pourquoy ils les vestent de peaux de chiens, et leur mettent un chien auprès d'eux, comme voulans donner à entendre qu'ils sont aspres à rechercher et à punir les meschans.

QUESTION LII.

Pourquoy est-ce qu'à la deesse appellée Genita Mana on sacrifie un chien, et luy fait on priere, que de ceux qui naissent en la maison il n'y en ait pas un qui deviene bon? Est-ce pourautant que ceste Genita est une deesse, qui a la superintendence sur les enfantemens, et la naissance des choses corruptibles? Car ce mot signifie quelque coulement, ou bien generation coulante : et comme les Grecs sacrifient à Pro-

(1) Lisez : *comme présidant, or faut-il que ceux qui président.* C.

serpine un chien, aussi font les Romains à Genita, pour ce qui naist en la maison. Socrates dit aussi que les Argiens sacrifient un chien à la deesse Ilithya, pour avoir facile delivrance en leurs enfantemens. Au demourant quant à la priere, qu'il ne naisse en la maison rien qui deviene bon, elle ne s'entend pas à l'adventure des personnes, mais des chiens qui naissent en la maison, lesquels doivent estre non doulx, mais aspres et terribles : ou bien c'est pour ce que les morts s'appellent bons, ou de bonne memoire et gentils, ainsi en paroles couvertes ils prient que nul de leurs domestiques ne meure : ce qu'il ne faut pas trouver estrange, par ce que Aristote escrit, qu'en un certain traitté de paix entre les Arcadiens et les Lacedæmoniens il fut mis, Que lon ne feroit bon personne des Tegeates, pour secours qu'il auroit porté, ou faveur qu'il eust presté à ceux de Lacedæmone : et dit que ce mot, Faire bon, signifie tuer.

QUESTION LIII.

Pourquoy est-ce que quand ils conduysent une procession de sacrifice au capitole, jusques au jourd'huy ils font crier par un heraut, A vendre les Sardianiens : et méne lon devant toute la pompe un vieillard, par mocquerie, qui a un joyau pendu au col, tel comme les enfans de bonne maison ont accoustumé de porter, qui s'appelle Bulla? Est-ce pourautant que les Veiens, qui anciennement estoient une puissante ville de la Thoscane, feirent longue-

ment la guerre à Romulus, et fut la dernière ville qu'il y prit, et en vendit beaucoup de prisonniers avec leur roy mesme, se mocquant de sa lourderie et bestise : et pource que les Thoscans anciennement, sont venus de la Lydie, et que la capitale ville de la Lydie est Sardis, ils cryoient ainsi Les prisonniers Veiens à vendre, soubs le nom de Sardianiens, et jusques au jourd'huy par jeu et mocquerie ils retiennent encore ceste coustume.

QUESTION LIV.

D'où vient qu'ils appellent la boucherie où l'on vend la chair, Macellum? Est-ce point pource que ce mot par corruption de langage est derivé de μάγειρος, qui signifie cuysinier en la langue grecque, comme plusieurs autres mots par usage ont esté receus tous corrompus? Car le C (1) a grande affinité avec le G (2), en leur langue, et ont bien tard commancé à user du G de l'invention d'un nommé Carvilius Spurius, et puis ceux qui ont la langue grasse prononcent ordinairement L au lieu de R, ou bien ceste question se peut mieux souldre par la cognoissance de l'histoire : car on lit que jadis fut un homme violent et voleur, nommé Macellus, qui après avoir fait plusieurs voleries, à peine fut pris à la fin et puny : et que de ses biens fut bastie une boucherie pu-

(1) Grec : le K. (2) Grec : le Γ.

blique à vendre la chair, qui fut appellée Macellum, de son nom.

QUESTION LV.

Pourquoy est-ce qu'au jour des ides (1) de janvier il est permis aux menestriers joueurs de flustes, d'aller par la ville desguisez avec robbes de femme? Est-ce pour la cause que lon allegue que le roy Numa leur avoit donné de grands et honorables privileges de son temps pour la devotion grande qu'il avoit au service des dieux, et depuis pour ce que les dix tribuns militaires qui succederent au lieu des consuls, les leur osterent, ils sortirent et s'en allerent hors de la ville de Rome? Si furent bien tost après regrettez du peuple, joint qu'ils en faisoient conscience, pour ce que ès sacrifices que lon faisoit par la ville lon ne sonnoit point de la fluste : et pour ce qu'ils ne voulurent pas revenir quand on les envoya querir, ains se teindrent à Tyvoli, il y eut un serf affranchy, qui secrettement promeit aux magistrats qu'il trouveroit moien de les ramener : et aiant fait apprester un magnifique festin, comme s'il eust faict quelque grand sacrifice, il y appella ces joueurs de flustes et aubois : il y avoit des femmes à ce festin, et ne feiton toute la nuict que danser, jouer, et baller : mais soudain ce festoyant feit semer un bruit que son maistre venoit, et faisant semblant d'en estre tout

(1) Lisez : de juin. Voyez les Observations. *C.*

troublé, il persuada à ses menestriers de monter vistement dedans des chariots couverts tout alentour de peaux, et s'en aller à Tyvoli : or estoit ce une tromperie, car tournant les chariots sans qu'ils s'en donnassent garde, tant pour les tenebres de la nuict que pour ce qu'ils avoient bien beu : il les rendit tous au poinct du jour dedans Rome, ainsi comme ils s'estoient desguisez la plus part de robbes bigarées, à usage de femmes : ainsi estant gaignez par les magistrats avec bonnes paroles et reconciliez à la ville, ils reteindrent tousjours depuis ceste coustume d'aller tous les ans à tel jour, follastrans ainsi desguisez par la ville.

QUESTION LVI.

Pourquoy est-ce que l'on tient qu'anciennement les meres fonderent et bastirent le temple de Carmenta, et le reverent encore jusques au jourd'huy grandement? Car on dit que le senat, un temps fut, defendit aux dames d'aller en coches par la ville, dequoy elles furent si depites, que pour se venger de leurs marits elles conspirerent entre elles de n'engrosser point, et de ne faire point d'enfans jusques à ce que les hommes se radviserent et leur permeirent d'aller en coches comme devant : ainsi recommancerent à naistre des enfans, et celles qui en portoient et en faisoient beaucoup, fonderent alors le temple de Carmenta. Et dit on que ceste Carmenta fut la mere d'Evander, qui vint quant et luy en Ita-

lie, et s'appelloit en son droit nom Themis, ou comme les autres disent, Nicostrata : et pour ce qu'elle rendoit des reponses prophetiques, et oracles en vers, les Latins la surnommerent Carmenta, pour ce qu'ils appellent les vers carmes. Les autres estiment que Carmenta soit une des parques, et que c'est la cause pourquoy les meres luy sacrifient. Or la derivation de ce mot Carmenta, est, carens mente, c'est à dire, hors du sens, à cause de ses transportemens d'esprit: tellement que les carmes ne luy ont pas donné le surnom de Carmenta, mais au contraire les carmes ont esté ainsi appellez d'elle, pource que quand elle estoit ravie et transportée hors de son sens, elle chantoit des oracles et propheties en carmes.

QUESTION LVII.

Pourquoy est-ce que les femmes qui sacrifient à la deesse Rumina, respandent du laict sur leur sacrifice, et n'y apportent et n'y boivent point de vin? Est-ce pourautant que les Latins appellent la mammelle Ruma, et dit on que le figuier sauvage, auprès duquel la louve donna son pis à tetter à Romulus, en fut appellé pour cela Ficus Ruminalis? Ne plus ne moins doncques que nous appellons en nostre langage grec Thelonæ, les nourrisses qui nourrissent les enfans de laict, estant le mot tiré de Thelé, qui signifie la mammelle : aussi ceste deesse Rumina qui est comme nourrisse, et aiant soing du nourrissement des enfans, ne reçoit point en ses sacrifices du vin,

comme estant nuisible à la nourriture des petits enfans.

QUESTION LVIII.

Pourquoy est-ce que des senateurs ils en appelloient les uns Patres simplement, et les autres Patres conscripti? Est-ce pour autant que les premiers ordonnez par Romulus furent appellez Patres et Patriciens, c'est-à-dire gentils-hommes, que nous appellons Eupatrides : ou bien pource qu'ils pouvoient monstrer leurs peres? Et ceux qui y furent depuis adjoustez des maisons populaires, furent nommez Patres conscripti.

QUESTION LIX.

Pourquoy est-ce qu'il y avoit un autel commun à Hercules et aux Muses? Est-ce pour ce que Hercules enseigna les lettres à Evander, ainsi comme escrit Juba? Et estoit lors trouvé office honorable d'enseigner les lettres à ses parens et amis : car bien tard a lon commancé à les enseigner pour salaire d'argent : et le premier qui en teint publiquement eschole fut un nommé Spurius Carvilius, serf affranchi de ce Carvilius qui le premier repudia sa femme.

QUESTION LX.

Pourquoy est-ce que y aiant deux autels dediez à Hercules, les femmes ne participent point, ny ne

tastent point de ce qui est offert et sacrifié dessus le grand? Est-ce pour ce que lon dit, que Carmenta n'arriva pas à temps pour assister au sacrifice, aussi ne feit pas la famille des Pinariens, dont ils ont eu le nom? Car pour ce qu'ils estoient venus trop tard ils ne furent pas admis au festin avec les autres qui faisoient bonne chere, et pour ceste cause furent nommez Pinariens, comme qui diroit affamez : ou bien, seroit-ce point pour la fable que lon raconte de la chemise empoisonnée du sang de Nessus, que Dejanira donna à Hercules?

QUESTION LXI.

Pourquoy est-ce qu'il est defendu de nommer ny de demander le dieu tutelaire, qui a particulierement en recommandation le salut et la conservation de la ville de Rome, ny d'enquerir s'il est masle ou femelle? Et ceste defense procede d'une superstitieuse crainte qu'ils ont, d'autant qu'ils disent, que Valerius Soranus en mourut de male mort, pour avoir ozé le proferer. Est-ce pour une raison que quelques historiens Latins en alleguent, qu'il y a certaines cerimonies et certains charmes, dont on evocque les dieux, par lesquels ils ont opinion de pouvoir evocquer et attirer les dieux tutelaires de leurs ennemis, et les faire venir habiter chez eux, et pourtant ont ils peur que lon ne leur en face autant à eux-mesmes? A ceste cause, comme jadis les Tyriens, ainsi que lon trouve par escript, estant leur ville assie-

gée, enchainerent les images de leurs dieux, de peur qu'ils ne s'en allassent et ne les abandonnassent : et d'autres demandent des pleges et respondents, quand ils les envoyent ou laver ou nettoyer: aussi estiment les Romains, que l'estre incognu, et non jamais nommé, soit la meilleure et la plus seure garde de leur dieu tutelaire : ou bien comme Homere a bien dit,

La terre à tous les humains est commune,

à fin que les hommes adorent tous les dieux, et qu'ils honorent la terre, puis qu'elle leur est commune : aussi les anciens Romains ont ainsi caché et celé le dieu ou l'ange qui a leur cité particulierement en garde, à fin que leurs citoyens n'adorassent pas celuy là seul, mais aussi tous les autres.

QUESTION LXII.

Pourquoy est-ce qu'entre les presbtres qui se nomment Feciales, qui sont ceux qui ont la superintendence des cerimonies que lon observe à rompre la guerre, ou à traitter de paix, celuy qui est nommé Pater Patratus est estimé le plus grand, et c'est celuy de qui le pere vit encore, et qui a des enfans? Iceluy a encores au jourd'huy de grandes prerogatives, et a lon grande fiance en luy : (1) car les empereurs mesmes s'ils ont des personnes, qui pour leur jeu-

(1) Lisez : car les préteurs même. *C.*

nesse et pour leur beauté aient besoing de soigneuse, fidelle et diligente garde, ils les mettent ordinairement entre leurs mains. Est-ce pourautant qu'ils sont plus contraincts d'estre sages, pour la crainte de leurs peres d'un costé, et pour la honte de scandaliser leurs enfans de l'autre? Ou bien est-ce pour la cause que le nom mesmes declare? Car ce mot Patratus veut dire autant, comme parfait et accomply, comme estant celuy là plus entier et plus achevé que les autres qui a eu ce bon-heur du vivant de son pere, d'avoir des enfans. Ou bien est-ce pource qu'il faut que celuy qui a la cure et superintendence des traictez de paix, et des jurements, regarde, comme dit Homere, devant et derriere luy, et voudroit la raison que celuy là eust fils pour lequel, et pere avec lequel il peust consulter?

QUESTION LXIII.

Pourquoy est-ce qu'il est interdit à celuy qui s'appelle Rex sacrorum, c'est à dire, roy des sacrifices, de tenir et d'exercer aucun magistrat publique, et de harenguer devant le peuple? Est-ce point pource qu'anciennement les roys faisoient eux mesmes la plus part des principaux sacrifices avec les presbtres: mais pourautant qu'ils devindrent insolens, superbes et arrogans, tant qu'ils s'en rendirent insupportables, la plus part des peuples de la Grece retrencherent la licence des leurs, et leur laisserent seulement la preeminence de faire les sacrifices publiques

aux dieux? Mais les Romains aians de tout poinct chassé les leurs, establirent un autre officier qu'ils appellerent roy, à qui ils donnerent la superintendence des sacrifices, et ne luy permirent pas d'exercer autre office quelconque, ny s'empescher des affaires publiques, à fin que lon cogneust qu'ils ne souffroient personne regner à Rome, sinon ès cerimonies des sacrifices, et qu'ils n'enduroient ce nom de royauté, sinon pour le respect des dieux. A ce propos, il se fait sur la place, au lieu qui se nomme Comitium, un certain sacrifice pour la chose publique, que ce roy fait: mais incontinent qu'il l'a parachevé, il s'en fuit tant qu'il peut hors de la place.

QUESTION LXIV.

Pourquoy est-ce qu'ils ne permettent pas, que lon oste la table vuide du tout, ains veulent qu'il y ait tousjours quelque chose dessus quand on l'oste? Est-ce pour ce qu'ils donnent par cela couvertement à entendre, qu'il faut tousjours garder quelque chose de ce que nous avons present pour l'advenir, et se souvenir au jourd'huy de demain? Ou pource qu'ils estimoient estre honneste, retenir et reprimer son appetit quand il y a encore dequoy le contenter et l'assouvir? car ils appetent moins ce qu'ils n'ont pas quand ils s'abstiennent de ce qu'ils ont. Ou bien est-ce par une accoustumance d'humanité envers leurs serviteurs domestiques, lesquels ne sont pas tant aises d'avoir dequoy manger, que de ce que c'est du

relief de leurs maistres, cuydans, en maniere de dire, estre par cela compagnons de table avec leurs maistres? Ou bien pource qu'il ne faut pas souffrir qu'une chose sacrée demeure jamais vuide, et la table est chose sacrée?

QUESTION LXV.

Pourquoy est-ce que le mary n'approche pas de sa nouvelle espousée, qu'il y ait de la lumiere, pour la premiere fois, ains en tenebres? Est-ce pourautant qu'il la revere encore, comme si elle ne luy estoit rien avant qu'il ait eu sa compagnie? Ou bien, comme Solon en ses ordonnances commanda que la nouvelle mariée n'entrast point en sa chambre nuptiale, que premierement elle n'eust mangé de la chair de coing, à fin que ceste premiere rencontre ne fust point mal plaisante ny fascheuse au mary : aussi le legislateur Romain a voulu cacher en l'obscurité des tenebres, les difformitez et imperfections du corps de la nouvelle mariée, si aucune y en avoit. Ou bien cela est institué pour monstrer combien on doit estimer damnable toute assemblée d'homme et de femme qui n'est pas legitime, veu qu'en celle qui est licite et legitime, encore l'ordonnance y a adjousté quelque honte.

QUESTION LXVI.

Pourquoy est-ce que l'une des carrieres où se font les courses des chevaux s'appelle Circus Flaminius?

Est point pource que l'un des anciens nommé Flaminius aiant donné le champ où est le parc et carriere, ils employerent le revenu d'iceluy champ à faire des courses de chevaux et de chariots, et pource qu'il y avoit encore de l'argent de reste, ils l'employerent à faire accoustrer le grand chemin qu'ils appellent Via Flaminia?

QUESTION LXVII.

Pourquoy est-ce que les huyssiers qui portent les faisceaux de baguettes devant les magistrats, s'appellent Lictores? Est-ce pour autant que c'estoient ceulx qui lioient les malfaicteurs, et qui suyvoient Romulus, aians des cordes et courroies alentour d'eulx? Et la commune du peuple Romain appelle lier et garrotter, alligare, mais ceulx qui parlent plus proprement, lisent, ligare? Ou bien pource que maintenant on a entrejetté en ce mot là un C, et paravant ils s'appelloient Litores, estans officiers qui avoient charge et administration publique : car il est notoire à tout le monde presque, qu'en plusieurs villes de la Grece le public s'appelle jusques au jourd'huy, Liton.

QUESTION LXVIII.

Pourquoy est-ce que les Luperques sacrifient un chien? Ces Luperques sont personnes qui courent par la ville à un certain jour de feste appellée Lupercales, tous nuds avec des brayers seulement devant

leur nature, et ont des courroyes de cuir en leurs mains, dont ils frappent tous ceux qu'ils rencontrent en leur chemin. Est-ce pourautant que ce qui se fait en toute ceste cerimonie là est une purification de la ville? D'où vient qu'ils appellent le moys auquel elle se fait, Februarius, et le jour Februata, (1) de ce mot februare, qui signifie purger et purifier : et les Grecs presque tous universellement immolent un chien pour victime en tous leurs sacrifices de purification, encore jusques au jourd'huy, et portent à Proserpine entre les autres offrandes de purification des petits chiens, et essuyent tout alentour avec des petits chiens ceux qui ont besoing d'estre purifiez, appellans ceste maniere de purification Periscylacisme : ou bien pource que lupus signifie un loup, et Lupercalia la feste aux loups : or est-ce l'ennemy du loup que le chien, et pourtant le sacrifie lon ès festes des loups. Ou pourautant que les chiens abbayent aux Luperques, et les importunent et faschent, quand ils courent par la ville. Ou bien c'est pource que ceste feste et sacrifice se fait en l'honneur du dieu Pan, à qui les chiens sont aggreables pour la garde des troupeaux.

QUESTION LXIX.

Pourquoy est-ce qu'anciennement au jour de la solennité, qu'ils appellent Septimontium, ils n'usoient

(1) Lisez : « et qu'ils nomment *februare*, frapper ainsi avec des « courroies de cuir, mot qui signifie aussi *purger* et *purifier*. » C.

point de coches attellez, comme jusques aujourd'huy ceulx qui ne mesprisent pas les ancienes institutions l'observent encore? Ce jour de Septimontium est une feste qu'ils celebrent en memoire de ce que la septieme montaigne fut adjoustée et enfermée dedans le pourpris de la ville de Rome, qui par ce moien vint à avoir sept montaignes encloses au dedans de son enceinte. Est-ce pour la raison que quelques uns des Romains imaginent, que la ville n'estoit pas encore du tout conjoincte ne composée de toutes ses parties? Ou bien si cela n'est point autrement à propos, seroit ce point pource qu'ils estimèrent avoir achevé un grand ouvrage, quand ils eurent fait et parfait l'enceinte de leur ville, et penserent qu'elle ne procederoit jamais plus oultre en grandeur, à l'occasion dequoy ils se reposerent eulx, et feirent semblablement reposer les bestes de voyture qui leur avoient aidé à faire leur closture, et voulurent qu'ils joüissent du repos de la feste et solennité commune? Ou bien c'est qu'ils voulurent que leurs citoyens solennisassent et honorassent de leur presence, toutes autres festes de la ville, mais specialement celle qui estoit ordonnée et instituée pour le peuplement et agrandissement d'icelle : et à ceste cause n'estoit pas permis que au jour de la dedicasse et feste d'icelle on attellast aucune voiture, pour en sortir et l'abandonner.

QUESTION LXX.

Pourquoy est-ce qu'ils appellent Furciferos, com-

me qui diroit porte-fourches, les esclaves notez ou de larcins ou d'autres tels crimes et forfaittures serviles? Est-ce point un certain signe de la diligence et soigneuse preudhommie des anciens? Car le pere de famille qui avoit surpris un sien serf en quelque meschanceté luy faisoit porter sur son col un bois fourché, que lon met soubs le timon d'un chariot, par toute la contrée de la ville, et tout le voisinage où il habitoit, en la veuë de tout le monde, à fin que lon se deffiast de luy et que l'on s'en gardast de là en avant. Or ce bois là s'appelle en langage grec Sterinx, et en latin Furca : et c'est pourquoy celuy qui estoit ainsi contrainct de porter çà et là ce bois fourché, s'appelloit par reproche Furcifer.

QUESTION LXXI.

Pourquoy est-ce qu'ils attachent un peu de foin aux cornes des bœufs qui sont dangereux de la corne, à fin que ceulx qui les rencontrent en leur chemin s'en donnent de garde? Est-ce point pourautant que les bœufs, les chevaulx, les asnes, et les hommes mesmes deviennent fiers et insolents, pour estre trop nourris et pour manger à cœur saoul? Ainsi que le poëte Sophocles le tesmoigne en quelque lieu, disant,

Comme un cheval regibbe de fierté,
Quand il est trop nourry et bien traitté,
Si fais tu toy : pour avoir grasse panse,
Et bouche pleine, entres en arrogance.

Et pourtant disoient les Romains, que Marcus Crassus avoit du foin à la corne : car ceulx qui harassoient et travailloient les entremetteurs du gouvernement des affaires de la chose publique, se donnoient bien garde de s'attacher à luy, comme à celuy qui estoit vindicatif et dangereux à assaillir : mais toutefois aussi dit on depuis, que Cæsar avoit osté le foin de la corne à Crassus, pource que ce fut celuy qui le premier luy feit teste au maniement des affaires et ne se soucia point de luy.

QUESTION LXXII.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment que les presbtres qui predisent les choses à advenir par le vol des oyseaux, lesquels on appelloit anciennement auspices, et maintenant augures, doivent tousjours avoir leurs lanternes ouvertes, et point de couvercle dessus? Est-ce point pource que comme les anciens philosophes Pythagoriens par petites choses en signifioient et donnoient à entendre de bien grandes, comme quand ils defendoient de se seoir sur le boisseau, et d'attiser le feu avec l'espée : aussi les anciens Romains usoient de plusieurs ænigmes, c'est à dire, de signes exterieurs, qui figuroient quelque secrette et cachée intelligence, mesmement ès choses sainctes et sacrées, comme est cestui-cy de la lanterne, laquelle ressemble au corps qui contient nostre ame, car l'ame qui est dedans se rapporte à la lumiere, et fault que la raison qui est en elle soit tousjours ouverte et

tousjours voiante, sans jamais estre renfermée, ny de vents agitée? Or quand il fait vent, les oyseaux en leur vol ne sont pas bien fermes, et ne peuvent donner de presages certains à cause de leur variation et instabilité, pourtant enseignent ils par ceste coustume à ceulx qui devinent par le vol des oyseaux, de ne les aller point considerer et observer quand il fait vent, mais quand l'air est tout serain, et si calme que lon y peult porter la lanterne toute descouverte.

QUESTION LXXIII.

Pourquoy est-ce qu'il estoit defendu à ces presbtres là, d'aller observer le vol des oyseaux s'ils avoient quelque ulcere sur leurs corps? Cela n'estoit il point ordonné pour signifier aussi quelque chose, c'est à sçavoir, qu'il ne se fault point entremettre du service des dieux, ny de traitter les choses sainctes et divines, quand on a quelque ennuy secret qui ronge le cœur, ny aucun ulcere ou passion imprimée en son ame, ains fault que lon soit sans tristesse, l'esprit clair et net, sans estre diverty ny distraict d'aucune fascherie ne douleur? Ou bien pource qu'il est conforme à la raison, s'il n'est pas loysible ne legitime d'offrir aux dieux pour hostie aucune beste qui soit ulcerée, ny aussi prendre presage du vol d'oyseaux tarez et maleficiez, que plus estroittement ils gardassent ceste observation en leurs propres personnes mesmes, et qu'ils n'allassent point observer et contempler les signifiances des prognostiques celestes,

qu'ils ne fussent eulx mesmes bien saincts et nets, sans qu'il y eust en leurs personnes rien de defectueux, car l'ulcere semble estre une maniere de mutilation et pollution du corps.

QUESTION LXXIV.

Pourquoy est-ce que le roy Servius Tullius fonda et bastit un temple, que les Latins appellent Brevis Fortunæ, c'est à dire, de Fortune la petite ou la courte? Est-ce en memoire de ce qu'estant petit au commancement et de fort basse condition, comme celuy qui éstoit né d'une mere captive, il devint neantmoins à la fin, par le benefice et la faveur de Fortune, roy de la ville de Rome? Ou bien pource que ceste mutation monstre plus tost une grandeur qu'une petitesse de la Fortune, il fault dire que ce roy Servius a deifié et attribué divinité à la Fortune plus que nul autre, aiant imposé son nom à toutes sortes presque d'actions : car non seulement il edifia des temples à Fortune la puissante, et destournant malencontre, Doulce, Aisnée et Masle, mais aussi y a il un temple de Fortune propre, un autre de Fortune retournée, un autre de bonne esperance, un autre de vierge : et quel besoing est il d'aller ainsi denombrant tous les surnoms qu'ils baillent à la Fortune, veu qu'il y en a un mesme de Fortune l'engluée, qu'ils appellent en latin Viscata, comme voulans donner à entendre que de loing nous sommes pris par elle, et attachez aux affaires? Mais conside-

rons si ce seroit point qu'aiant cogneu par experience, combien a de pouvoir ès choses humaines, le à peu près de la Fortune, et comme souvent bien peu de chose, advenu ou non advenu, a esté cause à quelques uns de dechoir ou de parvenir à de très grandes entreprises, pour ceste occasion il a edifié un temple de Fortune la petite, enseignant par cela aux hommes à estre tousjours soigneux et diligents, et de ne mespriser pas les evenements pour petits qu'ils soient.

QUESTION LXXV.

Pourquoy est-ce qu'ils n'esteignoient point la lampe, ains la laissoient defaillir d'elle mesme? Estoit-ce par une maniere de devotion qu'ils reveroient ce feu là, comme estant parent et frere germain du feu inextinguible et immortel? Ou bien, estoit-ce un autre secret advertissement qui nous enseigne de ne tuer ny ne violer chose aucune qui ait vie, si elle premiere ne nous porte quelque nuysance, comme si le feu estoit un animal vivant, car il a besoing de nourriture et se meut de soy mesme, et quand on l'estainct, il jette ne sçay quoy de voix comme si on le tuoit? Ou bien ceste façon de faire receuë par usage commun, nous monstre elle point que nous ne devons gaster ny le feu, ny l'eau, ny autre chose necessaire, après que nous en avons fait, ains en laisser user et s'en servir aux autres qui en ont besoing, après que nous n'en avons plus que faire?

QUESTION LXXVI.

Pourquoy est-ce que ceux qui sont des plus nobles et des plus ancienes maisons portent de petites lunes en leurs souliers? Est-ce, comme dit Castor, un signe de l'habitation que lon dit estre au corps de la lune, ou bien que après nostre mort noz esprits auront la lune au dessoubs d'eulx? Ou bien pource que cela estoit la marque propre de ceulx que lon reputoit les plus anciens, comme estoient les Arcadiens descendus d'Evander, qui pour ceste occasion furent appellez Proseleni, comme qui diroit, nez devant la lune? Ou bien est-ce que ceste coustume, comme plusieurs autres, admoneste ceulx qui sont par trop elevez, et qui se plaisent trop à eulx mesmes, de l'incertitude et instabilité des choses humaines, par l'exemple de la lune? laquelle

Premierement se monstre en son croissant
Qui paravant point n'estoit paroissant,
Et peu à peu de lumiere feconde,
Elle remplit sa belle face ronde,
Puis quand elle est apparuë en son plein,
Elle se coule arriere à son declin
En decroissant, et jamais ne sejourne,
Qu'au premier rien elle ne s'en retourne.

Ou bien c'est une instruction qui leur enseigne d'obeïr aux plus grands, et ne le faire point à regret, ains estre tousjours prompts à obeïr à ceulx qui ont authorité par dessus eulx, et dependre d'eulx, comme

fait la lune, qui tousjours jette son regard, ainsi que dit Parmenides, vers la lumiere du soleil, en se contentant d'aller après, et soubs la conduite d'un autre tenant le premier lieu, qui leur fait part de son honneur et de son authorité.

QUESTION LXXVII.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment que les ans soient dediez à Jupiter, et les moys à Juno? Est-ce point pource qu'entre les dieux invisibles et qui ne se voient que des yeulx de l'entendement, les princes sont Jupiter et Juno, et entre les visibles le soleil et la lune? Or est-ce le soleil qui fait l'année, et la lune les moys, et ne faut pas estimer que ceulx cy soient seulement figures et images de ceulx-là, ains fault croire que ce soleil mesme materiel que nous voions, est Jupiter, et ceste lune materielle est Juno: c'est pourquoy ils l'appellent Juno, qui vault autant à dire que, jeune et nouvelle, à cause du cours de la lune: et la surnomment aussi quelquefois, Juno Lucina, comme qui diroit, luisante ou esclairante, aiants opinion qu'elle aide aux femmes grosses aux travaux de leurs enfantements.

Par le champ bleu des astres, et la lune
A faire tost enfanter opportune:

car il semble qu'aux pleines lunes les femmes enfantent bien plus facilement.

QUESTION LXXVIII.

Pourquoy est-ce qu'entre les signes du vol des oyseaux, celuy qui se presente à costé gauche est reputé heureux et de bonne encontre? Ou bien cela est il point faulx, et sont plusieurs en erreur d'opinion par ignorance de l'equivocation de ce mot, Sinistrum? Car ce que nous disons gauche, les Latins l'appellent Sinistrum, et aussi appellent ils Sinere, ce que nous disons laisser: de sorte que quand ils veulent dire, laissez cela, ils disent, Sine. Le presage doncques qui nous permet de faire ce que nous demandons, qui est par maniere de dire sinistere, c'est à dire laissant faire, ils le cuydent et le nomment à tort sinistre, c'est à dire gauche? Ou bien c'est, comme dit Dionysius, pour ce que quand Ascanius le fils d'Æneas gaigna la battaille contre Mezentius, ainsi comme ils estoient rengez en battaille l'un devant l'autre, il luy tonna à la main gauche, et pour ce qu'il en demoura victorieux, ils jugerent alors que ce tonnerre luy avoit esté un heureux presage, et à ceste cause l'ont tousjours ainsi observé depuis. Les autres tiennent que ce fut à Æneas que ce presage advint, ne plus ne moins que pourautant qu'en la battaille de Leuctres les Thebains commancerent à entamer et rompre leurs ennemis du costé gauche, dont ils eurent finablement l'entiere victoire, tousjours depuis en toutes leurs battailles ils ont donné la preference et l'honneur au costé gauche: ou plus tost,

comme escrit Juba, pource que quand on regarde devers le soleil levant, le costé de septentrion est à la main gauche, et veulent dire aucuns, que c'est le costé droict du monde, et le dessus. Mais prenons garde que naturellement la partie gauche estant la plus debile, les presages qui viennent de ce costé là ne la fortifient, et supportent le default qu'il y a de puissance, pour l'egaler par maniere de dire à l'autre : ou bien c'est pource que pensans que les choses terriennes et mortelles soient contraires aux divines et celestes, ils estiment aussi consequemment, que ce qui est gauche au regard de nous, soit envoyé de la partie droitte des dieux (1).

QUESTION LXXIX.

Pourquoy est-ce qu'il estoit loysible d'apporter dedans la ville, et y mettre en depost les ossements d'un personnage qui y auroit fait entrée triumphale, puis seroit venu à mourir, et son corps ars et bruslé, ainsi que l'escrit Pyrrho Lipareien? Estoit-ce point pour honorer la memoire du defunct? Car pareil privilege d'honneur ont ils autrefois concedé à d'autres vaillans hommes et capitaines, que non seulement eulx, mais aussi leurs descendans, peussent estre inhumez sur la place, comme à Valerius et à Fabricius : pour la conservation de laquelle prerogative on dit, que quand leurs descendans viennent à mourir,

(1) Voyez les Observations.

on porte leurs corps sur la place, et met on dessoubs une torche ardente sans plus, et incontinent les emporte lon hors de là, pour jouïr de cest honneur sans envie, et confirmer seulement, qu'il leur est loysible.

QUESTION LXXX.

Pourquoy est-ce que quand ils festoyoient aux despens du public un capitaine qui avoit fait entrée triumphale, ils n'y admettoient point les consuls, ains qui plus est les envoyoient prier de ne se point trouver au soupper? Est-ce point pource qu'il falloit bailler au triumphateur et le lieu et la couppe à boire la plus honorable qui y fust, et le reconvoyer en sa maison après le soupper, mais rien de tout cela ne se devoit ny pouvoit faire à autres qu'aux consuls seulement quand ils estoient presents?

QUESTION LXXXI.

Pourquoy est-ce que le tribun du peuple seul ne porte point de robbe de pourpre, veu que tous autres magistrats la portent? Est-ce point pource qu'ils ne sont pas proprement magistrats? Car ny ils n'ont point d'huissiers, qui portent les faisceaux de verges devant eulx, ny ils ne seient en chaire judicieellement, pour faire justice et donner audience, ny ne entrent en exercice de leur estat au commancement de l'année, comme font tous les autres magistrats, ny ne sont point supprimez, quand il y a un dictateur eleu,

ains là où il transfere toute la puissance et l'authorité de tous autres officiers et magistrats de la chose publique en soy, les tribuns du peuple seuls demeurent, comme n'estants pas magistrats, mais aiants quelque autre reng et degré en la chose publique : et tout ainsi comme quelques orateurs tiennent, que exception n'est pas action, attendu qu'elle fait tout le contraire d'action, d'autant que l'action commance et intente le procès, et exception le dissoult et l'abolit, au cas pareil aussi estiment ils que le tribunat soit plus tost un empeschement et un contrecarre de magistrat, que non pas un magistrat : car toute son authorité et sa puissance gist à s'opposer à l'authorité des autres magistrats, et à leur diminuer et reprimer leur trop excessive licence et pouvoir. Ou bien toutes ces raisons là et autres semblables ne sont que langage et discours imaginez : mais, à la verité, le tribunat aiant pris son origine et sa naissance du peuple, il est grand et puissant par estre populaire, en ne s'enorgueillissant point plus que les autres, ains s'egalant en apparence en son vestement et en son vivre au premier des citoiens : car la dignité de pompe et d'apparence appartient à un consul ou à un preteur, mais quant à un tribun de peuple il faut, par maniere de dire, qu'il soit foulé aux pieds, comme disoit Caius Curion, non point de grave et magnifique apparence, ny de difficile accès, ou mal-aisé à abborder au commun populaire : ouy bien aux autres, mais non pas à la simple commune, à qui il se doit tousjours monstrer affable et traictable :

aussi est-ce la coustume que la porte de sa maison ne soit jamais fermée, ains arriere ouverte et de jour et de nuict, comme un port et un seur refuge pour tous ceulx qui en ont besoing : et d'autant que plus il s'humilie en exterieure apparence, d'autant augmente et croist il plus en puissance : car ils le réputent comme un commun recours et retraitte, et à qui se peuvent seurement retirer tous ceulx qui en ont affaire, ne plus ne moins que à un autel de franchise : et au demourant quant à l'honneur, ils le font sainct, inviolable et sacré, attendu que si seulement il sort de sa maison en public (1), la coustume porte que tous se purifient et sanctifient le corps, ne plus ne moins que s'il estoit pollu.

QUESTION LXXXII.

Pourquoy est-ce que devant les præteurs on porte des faisceaux de verges, ou de baguettes liées ensemble, avec des haches qui y sont attachées? Est-ce point pour donner à entendre que l'ire du magistrat ne doit point estre prompte ne desliée : ou bien pour ce que le deslier ainsi à loisir ces baguettes, apportant quelque longueur et quelque espace à la cholere de se moderer et refroidir, est cause bien souvent de faire changer de volonté de punir? Et pourautant qu'entre les vices et faultes des hommes, il y en a

(1) Ce passage est mutilé; ainsi il ne faut pas se laisser tromper par le sens qu'Amyot lui a donné. *C.*

aucunes guerissables et remediables, et d'autres incurables et irremediables, les verges sont pour corriger ceulx qui se peuvent amender, et les haches pour retrencher ceulx qui ne se peuvent corriger.

QUESTION LXXXIII.

Pourquoy est-ce que les Romains aïants entendu que les Bletonesiens, qui sont peuples barbares, avoient immolé un homme aux dieux, envoyerent querir leurs magistrats, comme pour les en punir, mais depuis quand ils eurent entendu qu'ils l'avoient fait suivant une ancienne loy de leur païs, ils les laisserent aller sans leur mal faire, mais ils leur defendirent de n'obeir plus de là en avant à telle loy : et neantmoins eulx mesmes non gueres d'années au paravant, avoient enfouy et enterré tous vifs deux hommes et deux femmes, les deux Grecs, et les autres deux Gaulois, en la place qui vulgairement s'appelle le marché aux bœufs? car il semble que cela soit repugnant, qu'eulx mesmes feissent les choses qu'ils reprenoient ès autres comme damnables. Est-ce point pour ce qu'ils jugeoient estre superstition damnable de sacrifier un homme aux dieux, mais bien (1) aux diables qu'il fust necessaire? Ou bien pour ce qu'ils estimoient que ceux qui le faisoient par une loy, ou par une coustume, failloient, mais eulx par ordonnance des livres de la Sibylle le feirent : car on dit,

(1) Lisez : *aux Génies*. C.

que l'une des vierges (1) Vestales, nommée Helbia, allant à cheval, fut attainte d'un coup de fouldre, et que le cheval fut trouvé nud tout estendu, et le corps d'elle pareillement, ses vestemens reboursez par devant les parties naturelles, comme qui l'eust fait tout expressément, ses souliers, ses anneaux et sa coeffe jettez l'un deçà, l'autre delà, et la langue tirée hors de la bouche: ce que les devins interpreterent signifier, que c'estoit une grande vergongne qui devoit advenir aux vierges Vestales, et seroit fort divulguée et diffamée, et que partie de la honte en appartiendroit aussi aucunement à l'ordre des chevaliers. Sur ces entrefaittes il y eut le serviteur d'un certain chevalier barbare et estranger, qui vint descouvrir comme trois de ces vierges sacrées, en un mesme temps avoient forfait à leur honneur, Æmylia, Licinia, et Martia, et qu'il y avoit jà long temps qu'elles avoient compagnies d'hommes, desquels l'un estoit un chevalier estranger nommé Butetius, maistre dudit serviteur: si furent lesdittes Vestales punies selon les loix, après que leur procès leur eut esté faict: mais pour ce que la chose sembla terrible et espouventable, il fut ordonné par le senat, que les presbtres revisiteroient les livres Sibyllins, esquels on trouva des oracles qui denonçoient cest inconvenient à advenir, au grand malheur et dommage du public, pour lequel eviter et divertir ils commandoient de abandonner à je ne sçay quels malings esprits estranges

(1) Plutarque ne dit pas que ce fût une vestale. *C.*

deux hommes de nation Grecque, et deux autres de nation Gauloise, et les enterrer tous vifs sur le lieu (1).

QUESTION LXXXIV.

Pourquoy est-ce qu'ils commancent leur jour à la minuict? Est-ce point pourautant que toute leur police du commancement n'estoit qu'une discipline militaire? Or à la guerre la plus part des entreprises qui reussissent, se font ordinairement de nuict avant le jour : ou bien c'est pour ce que l'execution se commance bien au lever du soleil, mais les preparatifs se font avant jour : car il fault avoir fait ses preparatifs avant que mettre la main à l'œuvre, et non pas se preparer alors qu'il fault executer, comme lon dit que Myson respondit anciennement à Chilon l'un des sept sages, ainsi qu'il tissoit un van en hyver : ou bien comme lon voit que plusieurs à midy cessent et mettent fin aux affaires d'importance et de la chose publique, aussi estimerent ils qu'il falloit mettre le commancement à la minuict : pour la preuve dequoy lon peult tirer un grand argument, de ce que jamais le magistrat Romain ne fait appointement ny accord après le midy. Ou bien c'est pour ce qu'il n'est pas possible de ficher le commancement et l'achevement du jour au lever et au coucher du soleil : car si nous faisons comme le vulgaire, qui distingue le jour et la nuict par le sentiment de la veuë et des yeulx,

(1) Tite-Live, XXII.

prenans pour le commancement du jour, quand le soleil commance à se lever, et pour le commancement de la nuïct, quand il est de tout poinct absconsé, nous n'aurons jamais equinoxe, c'est à dire egalité du jour et de la nuict, car la nuict que nous estimerons estre plus egale au jour, sera plus courte que le jour d'autant d'espace que le corps du soleil en contiendra : et si d'autre part nous faisons comme les mathematiciens, qui pour remedier à cest inconvenient, mettent les confins et bornes du jour et de la nuict au poinct que le soleil vient à toucher le cercle de l'orizon avec son centre, cela seroit oster toute claire evidence : car il adviendra qu'estant jà grande lumiere espandue sur la terre, et le soleil nous esclairant par tout, que nous ne confesserons pas qu'il soit encore jour, ains dirons qu'il sera encore nuict. Puis que donc il est malaisé de prendre le commancement du jour et de la nuict au lever et au coucher du soleil, pour les inconveniens et absurditez que nous avons dittes, il reste qu'il faille necessairement arrester ce commancement quand le soleil est au milieu du ciel dessus nous ou dessoubs nous : or est il meilleur de le commancer lors qu'il est au milieu dessoubs nous, qui est la minuict, pourautant que lors il retourne devers nous en orient, et au contraire après le midy il s'esloigne de nous vers l'occident.

QUESTION LXXXV.

Pourquoy est-ce qu'anciennement ils ne permet-

toient point que les femmes moulussent, ny meissent la main à la cuisine? Estoit-ce pour souvenance de l'accord qu'ils avoient fait avec les Sabins? Car après qu'ils eurent ravy les filles des Sabins, il s'en emeut une grosse guerre entre eulx, et depuis appointement ensuivit, en la capitulation duquel cest article entre autres exprès fut mis, que le mary Romain ne pourroit contraindre sa femme ny à tourner la meule pour mouldre le bled, ny à faire la cuisine.

QUESTION LXXXVI.

Pourquoy est-ce qu'ils ne se marient point au moys de may? Est-ce point pourautant qu'il est au milieu des moys d'apvril et de juin, desquels l'un est consacré à Venus, et l'autre à Juno deesse, qui ont toutes deux la cure et superintendence des nopces et mariages, au moien dequoy ils avancent ou retardent un peu? Ou si c'est pourautant qu'en ce moys là ils font la cerimonie de la plus grande purgation qu'ils facent point en toute l'année? Car maintenant ils jettent de dessus le pont en la riviere des images et effigies d'hommes, mais anciennement ils y jettoient des hommes mesmes vifs. Voilà pourquoy la coustume est en ce temps, que la Flaminica, c'est à dire, la presbtresse de Juno, soit tousjours triste, comme en deuil, sans jamais se laver ny parer (1) : ou bien c'est pour ce que plusieurs des peuples Latins font

(1) Voyez Aulu-Gelle, X, 15.

oblations aux trespassez en ce mois là : et c'est pourquoy à l'adventure ils adorent Mercure en ce mesme mois, joint qu'il porte le nom de Maia mere de Mercure : ou bien c'est pourautant que, comme aucuns veulent dire, ce moys prent son nom de Majores, qui veult dire les anciens, comme celuy de juin le prent de ce terme Juniores, qui veult dire, les jeunes. Or est il que la jeunesse est beaucoup plus apte à faire nopces que n'est pas le grand aage, comme dit Euripides,

Ou vieillesse est de Venus peu amie,
Ou Venus est de vieillesse ennemie.

Voylà pourquoy ils ne se marient point au moys de may, ains attendent jusques au moys de juin, qui suit incontinent après.

QUESTION LXXXVII.

Pourquoy est-ce qu'ils mespartent les cheveux de la nouvelle mariée avec le fer d'un javelot? Est-ce point pour un signe et marque que les premieres femmes qu'espouserent les Romains, furent ainsi ravies par force, et conquises avec guerre et armes? Ou bien si c'est pour leur donner à entendre qu'elles espousent des maritz soudards et guerriers, et pource qu'il faut qu'elles s'accoustument à un embellissement et parement simple, sans aucune delicatesse feminine : comme pour ceste mesme raison Lycurgus voulut que les huisseries, couvertures, et planchers des

maisons, se feissent avec la sie et la congnée seulement, sans y employer aucun autre outil ny instrument, pour rejetter et chasser de sa republique toute curiosité et toute superfluité: ou bien ce mespartement de cheveux donne couvertement à entendre division, signifiant que le mariage ne sera jamais departi que par force d'armes : ou c'est pour ce qu'ils referent à Juno la plus part des cerimonies qui appartiennent aux nopces et au mariage. Or est la javeline consacrée à Juno, tellement que la plus part de ses images et statues est appuyée sur une lance ou javeline, et pour ceste cause, la deesse en est surnommée Quiritis, pour ce que les anciens appelloient une javeline quiris, et pour ceste mesme occasion appelloit on aussi Mars quiris.

QUESTION LXXXVIII.

Pourquoy est-ce que lon appelle lucar l'argent que lon paie pour les jeux? Est-ce pour ce qu'il y a autour des villes (1) plusieurs lieux sacrez aux dieux que l'on nomme Lucos, desquels on employoit le revenu à faire des jeux?

QUESTION LXXXIX.

Pourquoy est-ce qu'ils appellent Quirinalia la feste

(1) Lisez, d'après la correction de Xylander, « plusieurs bois sa« crés. » *C.*

aux Fouls? Est-ce point pour ce qu'ils attribuent ce jour-là à ceux qui ne sçavent de quelle lignée ils sont, ainsi que dit Juba, ou à ceux qui n'ont pas sacrifié comme les autres aux lieux destinez à leurs lignées, quand on celebre la feste qui se nomme (1) Fornicalia, soit ou pour ce qu'ils estoient empeschez à d'autres affaires, ou qu'ils estoient hors de la ville, ou qu'ils ne le sçavoient pas : à ceste cause on leur a assigné ce jour-là pour recouvrer la faute qu'ils auroient faitte?

QUESTION XC.

Pourquoy est-ce que quand on fait sacrifice à Hercules, on ne nomme nul autre des dieux, ny ne seuffre lon que chien aucun comparoisse dedans le pourpris où se fait le sacrifice, ainsi comme Varro a laissé par escript? Est-ce point quant à ce qu'ils ne nomment aucun dieu en son sacrifice, pour ce qu'ils ne l'estiment que demi-dieu? Et y en a qui tiennent que luy estant encore vivant entre les hommes, Evander luy edifia un autel, et luy offrit sacrifice dessus : et au reste il feit la guerre au chien, plus qu'à nulle autre sorte d'animal, car aussi fut-ce celuy qui luy donna plus d'affaires en toute sa vie que nul autre, tesmoing le chien à trois testes Cerberus, et après tous les autres le fils de Licymnius son nepveu, aiant esté tué par les Hippocoontides pour un chien, il fut contraint de leur donner la bataille, en laquelle

(1) Lisez : *Fornacalia*. Voyez Festus Pompeius. *C.*

il perdit plusieurs de ses amis, et entre autres son frere Iphicles.

QUESTION XCI.

Pourquoy est-ce qu'il n'estoit pas loisible aux patriciens d'habiter au mont du capitole? Est-ce pour autant que Marcus Manlius y habitant attenta de se faire seigneur de Rome, et y usurper tyrannie? En haine duquel on dit qu'il a depuis esté defendu à ceulx de la famille des Manliens, de jamais prendre le avant-nom de Marcus : ou bien c'est une anciene crainte que les Romains ont euë de tout temps, car combien que Valerius Publicola fust personnage fort populaire et bien affectionné à la part du peuple, jamais toutefois les grands ne cesserent de le calumnier, ny les petits et la commune de le redouter, jusques à ce que luy mesme feit demolir sa maison, pourautant qu'elle battoit sur la place.

QUESTION XCII.

Pourquoy est-ce qu'à celuy qui a sauvé un citoien à la guerre on donne une couronne de branches de chesne? Est-ce pourautant que partout et en tout lieu on recouvre facilement du chesne à la guerre, ou bien pour ce que ceste couronne est dediée et sacrée à Jupiter et à Juno, que lon repute protecteurs des villes? Ou bien c'est une anciene coustume procedée des Arcadiens qui ont quelque consanguinité avec les chesnes, pour ce qu'ils se disent estre les

premiers des hommes issus de la terre, comme le chesne entre tous les arbres.

QUESTION XCIII.

Pourquoy est-ce que pour prendre presage ils usent de vautours plus que de nuls autres oiseaux? Est-ce pour autant que à la fondation de Rome il en apparut douze à Romulus? Ou pour ce que ce n'est pas oiseau qui soit ordinaire ny familier, car il n'est pas facile de rencontrer une aire de vautours, ains faut que soudain ils viennent de quelque estrange païs: voilà pourquoy la veuë en est pleine de pronostique et de presage: ou bien ils ont encore appris cela d'Hercules, s'il est veritable ce qu'escrit Herodorus, que Hercules estoit fort aise, quand sur le commancement de quelque sienne entreprise il luy apparoissoit des vautours, pour ce qu'il avoit opinion que le vautour estoit le plus juste de tous les oiseaux de proye: car premierement il ne touche jamais à chose quelconque vive, ny ne tue jamais rien qui ait vie, comme font les aigles, les faucons, et les ducs, ains se paist des charongnes de bestes mortes, et si y a plus, qu'il ne touche pas encore à celles qui sont de son genre ny de son espece: car jamais homme ne veit vautour qui mangeast de la chair d'oiseau, comme font les aigles et autres oiseaux de proye, qui chassent et mettent en pieces principalement les oiseaux qui sont de mesme genre qu'eulx: et toutefois ainsi que dit Æschylus,

Comment pourroit estre l'oiseau goulu,
En devorant son semblable impollu?

Au reste quant aux hommes, c'est le plus innocent, en maniere de dire, et qui leur fait moins de dommage que nul autre, car il ne guaste fruict ny plante quelconque, ny ne fait mal à beste aucune privée : et s'il est vray ce que comptent les Ægyptiens, qu'en ce genre là d'oiseaux ils soient tous femelles, et qu'elles deviennent grosses en recevant par le bec le vent de levant, ne plus ne moins que les plantes s'empreignent du vent de ponant, il est vray-semblable que les signes et pronostiques tirez d'eux, soient plus asseurez et plus certains que ceux des autres, pour ce que de tous les autres leurs violences quand ils sont en amour, leurs impetueux vols quand ils poursuivent leur proye, leurs fuittes et leurs chasses doivent avoir beaucoup de trouble et d'incertitude en leurs pronostications.

QUESTION XCIV.

Pourquoy est-ce que le temple d'Æsculapius est hors de la ville? Est-ce pourautant qu'ils estimoient que la demourance hors de la ville estoit plus salubre que celle de la ville? Car à ce propos les Grecs ordinairement edifient les temples d'Æsculapius en lieux hauts où l'air est pur et serein. Ou si c'est pource que ce dieu Æsculapius fut envoyé querir de la ville d'Epidaure en la Morée : et est vray que les Epidauriens ont basty son temple non dedans l'enceinte de

leur ville, ains assez loing d'icelle : où pourautant que le serpent estant descendu de la galere en l'isle, et là s'estant disparu, il sembla qu'il leur eust enseigné par ce signe là où il vouloit qu'on luy bastist sa demeure.

QUESTION XCV.

Pourquoy est-ce que la loy defend à ceulx qui doivent vivre chastement de manger des legumages ? Est-ce quant aux febves, pour les mesmes raisons qu'on dit que les Pythagoriens les avoient en abomination? Et quant aux poix-chiches particulierement, qui s'appellent en grec λάθυρος et ἐρέβινθος, lesquels mots semblent estre derivez de Erebus, qui signifie les tenebres d'enfer, et de Léthé, qui est oubliance, l'un des fleuves infernaulx : ou pour ce que ès souppers et banquets des funerailles, on a accoustumé de servir ordinairement des legumages : ou plus tost, pour ce qu'il fault que ceulx qui veulent estre chastes et vivre sainctement, aient les corps nets et gresles : or est il que les legumages sont venteux et engendrent une superfluité ès corps qui a besoing de grande purgation : ou pour ce qu'ils incitent et provoquent à la luxure, d'autant qu'ils sont flatueux et venteux.

QUESTION XCVI.

Pourquoy est-ce qu'ils ne punissent point autrement les sacrées vierges vestales, qui se sont laissées violer et corrompre, que de les enfouir dedans la terre

toutes vives? Est-ce point pour ce qu'ils bruslent les corps des trespassez? Or de inhumer avec le feu les corps de celles qui n'ont pas assez religieusement et sainctement gardé le feu divin, il ne sembloit pas juste ny raisonnable : aussi n'estimoient-ils pas qu'il fust loisible de tuer une personne qui auroit esté consacrée avec les plus sainctes et plus religieuses cerimonies du monde, ni mettre les mains violentes dessus une femme sacrée : parquoy ils imaginerent ceste invention de la faire mourir d'elle mesme, c'est qu'ils la devalloient en une petite chambre dedans terre, là où ils laissoient une lampe ardente, et du pain avec un peu d'eau et de laict, et puis ils la combloient de terre par dessus : mais ny pour cela encore ne se peuvent-ils du tout exempter de superstitieuse crainte, car jusques au jourd'huy les presbtres allans dessus le lieu, leur font je ne sçay quels services anniversaires pour les appaiser.

QUESTION XCVII.

Pourquoy est-ce que le treizieme jour de decembre qui s'appelle en latin (1) Idus decembres, on fait un jeu de pris de la course des chariots, et le cheval attellé du costé droit, qui est demouré victorieux, est immolé à Mars, là où il vient quelqu'un par derriere qui luy couppe la queuë, laquelle il porte au temple qui s'ap-

(1) Ce n'étoit point aux ides de décembre, mais aux ides d'octobre, suivant Festus Pompeius. Voyez *Observat. C.*

pelle Regia, et en ensanglante l'autel: et pour en avoir la teste, il y a une troupe de gens venant de la rue Sacrée, et une autre de celle qui se nomme Saburra, qui combattent les uns contre les autres à qui l'aura? Est-ce pour la raison que quelques uns alleguent, qu'ils ont opinion que la ville de Troye fut jadis prise par un cheval de bois, et pour ce, qu'ils en punissent le cheval en memoire de cela?

Si comme estans des Troiens descendus,
Et des Latins ensemble confondus.

Ou pource que le cheval est un animal courageux, martial, et belliqueux, et lon sacrifie ordinairement aux dieux les victimes qui leur sont plus agreables et mieux sortables : et luy sacrifie lon celuy qui a gaigné le prix, pource que la victoire et la force luy sont propres, ou plus tost pour ce que l'œuvre de ce dieu est ferme et stable, et sont victorieux ceulx qui demeurent en leurs rengs contre ceulx qui n'y demeurent pas, ains s'enfuyent : c'est pourquoy lon y punist l'animal qui court viste, comme la voitture de lascheté, pour couvertement leur donner à entendre, qu'il n'y a point d'esperance de salut à ceulx qui fuyent.

QUESTION XCVIII.

Pourquoy est-ce que la premiere œuvre que font les censeurs, quand ils sont instalez en possession de leur magistrat, c'est de bailler à ferme la nourriture

des oyes sacrées, et de faire repeindre (1) les statues des dieux? Est-ce pour commancer aux plus legeres choses et qui sont de moindre despense et de moindre difficulté? Ou si c'est pour commemoration d'un ancien benefice jadis reçeu de ces animaulx, du temps de la guerre des Gaulois, pour ce que les oyes furent celles qui sentirent la nuict les Barbares montans sur la muraille qui environnoit le fort du Capitole, là où les chiens dormoient, et de leur cry esveillerent les gardes? Ou pour ce que les censeurs estans gardiens des plus grandes choses, et aians la charge et le devoir qui leur commande de veiller et enquerir soigneusement pour conserver la religion, les temples, les edifices publiques, les mœurs et les deportemens des hommes en leur maniere de vivre, ils mettent en premier lieu de consideration, le plus vigilant animal qui soit, et en monstrant avoir ainsi soing de ces oyes, ils enhortent en ce faisant leurs citoiens de n'estre point paresseux, et de ne mettre point en nonchaloir les choses sainctes. Et au reste quant au refreschissement de couleur des images et statues, c'est chose necessaire, car la vivacité de la couleur rouge de vermillon se passe incontinent, de laquelle ils souloient anciennement colorer les images.

(1) Lisez : *la statue du dieu;* il s'agit sans doute de celle de Jupiter Capitolin. *C.*

QUESTION XCIX.

Pourquoy est-ce que des autres presbtres, quand il y en a un condamné et banny, ils le deposent de sa presbtrise, et en elisent un autre en son lieu, excepté les augures, qui sont les presbtres qui ont charge d'observer et contempler le vol des oyseaux? Car ceulx là, encore qu'ils soient convaincus et condamnez des plus grands crimes du monde, ils ne leur ostent point leur presbtrise. Est-ce, comme aucuns disent, qu'ils ne veulent point qu'un qui ne soit point presbtre cognoisse ny sçache les secrets des sacrifices? Ou pource que le presbtre augure estant lié et obligé de très grands sermens, qu'il ne revellera jamais les secrets des sacrifices, ils ne le veulent pas absoudre et dispenser de ces sermens là, en le degradant de presbtrise et le rendant homme privé? Ou bien c'est pourautant que ce mot d'augure n'est pas tant nom d'honneur et de magistrat, comme de science et d'art, et cela seroit comme vouloir degrader un musicien qu'il ne fust plus musicien, ou deposer un medecin qu'il ne fust plus medecin, vouloir defendre qu'un devin ne soit plus devin : ainsi ne pouvans luy oster sa suffisance ny son sçavoir, encore qu'ils luy en ostent le nom, ils n'en establissent point d'autre en son lieu, à bon droict, pource qu'ils veulent garder le nombre qui en a d'ancienneté esté institué.

QUESTION C.

Pourquoy est-ce que le treziéme jour du moys d'aoust, que lon nomme maintenant Idus Augusti, et paravant Idus Sextiles, les serfs et les serves font feste tous et toutes, et les maistresses affectent de laver et nettoyer leurs testes? Est-ce pourautant que le roy Servius à tel jour nasquit d'une serve captive, et pour ceste cause les esclaves à tel jour ont vacation de besongne? Et quant à laver les testes, le commancement en estant venu des serves, qui le font à cause de la feste, la coustume en est passée jusques aux maistresses.

QUESTION CI.

Pourquoy est-ce qu'ils ornent leurs enfans de bagues pendues au col, qu'ils appellent Bullas? Est-ce pour honorer les premieres femmes qu'ils ravirent, en faveur desquelles ils ordonnerent plusieurs autres prerogatives aux enfans qui nasquirent d'elles, et mesmement celle là? Ou si c'est pour honorer la prouesse de Tarquin? Car on dit qu'estant encore enfant, en la grosse battaille qui fut donnée contre les Latins ensemble et contre les Thoscans, il se jetta dedans les ennemis, là où estant abbatu de dessus son cheval, il sousteint ceux qui se ruerent sur luy, si vertueusement qu'il encouragea tous les autres Romains, tellement que les ennemis estants par eulx tournez en fuitte, avec meurtre de dixhuit mille de leurs gents,

qui demourerent morts sur la place, il en reçeut, pour loyer de sa vertu, une telle sorte de bague à pendre au col, qui luy fut donnée par le roy son pere. Ou si c'est pource qu'anciennement ce n'estoit pas chose qui fust reputée honteuse ne villaine, que d'aimer les garçons esclaves, quand ils estoient en aage d'aimer, ainsi que nous tesmoignent encore les comedies escriptes de ce temps là : mais des enfants de libre condition et de noble maison, ils se gardoient fort bien d'y toucher : et à fin que lon ne pretendist ignorance de n'avoir sçeu de quelle condition ils estoient, s'ils les rencontroient nuds, à ceste cause on leur faisoit porter ceste marque et enseigne autour du col? Ou bien si cela est point un perservatif d'honneur, de continence, et d'honnesteté, et par maniere de dire, une bride pour refrener l'incontinence, d'autant qu'ils avoient honte de faire des hommes, avant qu'avoir quitté les marques et signes d'enfance : car il n'y a point d'apparence à ce qu'en allegue Varro, disant que pource que les Æoliens appellent conseil, Bollas, les enfants pour un signe et presage de prudence et de bon conseil portent ceste bague là, qu'ils appellent Bulla. Voiez doncques que ce ne soit à cause de la lune, qu'ils les portent : car la figure de la lune, quand elle est au plein, n'est pas forme de boule ronde, ains plus tost de plat ou d'escuelle : et non seulement quant au costé qui nous en apparoist, mais aussi, comme Empedocles pense, quant à celuy qui en est dessoubs.

QUESTION CII.

Pourquoy est-ce qu'aux petits enfans ils imposent le nom, aux masles au neufiéme jour, et aux femelles au huitiéme? Est-ce point pour cause naturelle qu'ils imposent plus tost les noms aux filles qu'aux fils, d'autant que les femelles croissent plus tost, et sont plus tost meures, et arrivent plus tost à leur perfection que ne font les masles? Mais quant aux jours, ils prennent ceux qui suyvent sans moien après le septieme, pource que le septieme est fort perilleux aux petits enfants, tant pour autres occasions que pour leur nombril, d'autant que à plusieurs il se denouë au septieme jour, et devant qu'il soit ouvert, l'enfant ressemble plus tost à une plante, qu'il ne fait à un animal : ou tout ainsi comme les Pythagoriens estimoient que le nombre pair estoit femelle, et le non-pair masle, d'autant qu'il engendre, et est plus fort que le nombre pair, estant composé, et si on les divise l'un et l'autre en unitez, le pair monstrera un lieu vuide au milieu, là où le non-pair a tousjours le milieu remply d'une de ses parties, et pour ceste cause ils ont opinion que le pair ressemble plus à la femelle, et le non-pair au masle. Ou bien c'est pourautant que de tous les nombres, le neuf est le premier quarré, venant du trois qui est non-pair et parfaict, et le huit est le premier cubique, c'est à dire quarré en tous sens, comme un dé, procedant du deux, nombre qui est non-pair : or faut-il que l'homme soit quarré, singulier et parfait, et que la femme,

ne plus ne moins qu'un dé soit ferme, gardant la maison et difficile à remuer. Encore y fault il adjouster ce propos, que le huit est nombre cubique, procedant du deux pour son pied, et le neuf est nombre quadrangulaire, quarré en tous sens, procedant du trois pour son pied, et pour ceste cause les femmes semblent avoir deux noms, et les masles trois.

QUESTION CIII.

Pourquoy est-ce qu'ils appellent les enfans qui n'ont point de pere certain, Spurios? Car il ne faut pas estimer, comme le tiennent les Grecs, et comme le disent les orateurs en leurs plaidoiers, que ce soit de ce mot Spora, pource qu'ils sont engendrez de la semence de plusieurs hommes meslée et confondue ensemble, ains est ce mot Spurius, l'un des premiers noms que prennent les Romains, comme Sextus, Decimus, et Caius : or n'escrivent ils jamais ces premiers noms là entierement de toutes leurs lettres, ains les marquent aucunefois d'une seule lettre, comme Titus, Lucius, et Marcus, par T. L. M. ou avec deux, comme Spurius, et Cneus, ou avec trois, comme Sextus et Servius. Spurius doncques est l'un de leurs noms qui se marque avec deux lettres S P. qui signifient Sine Patre, c'est à dire, sans pere : car S. signifie sans, et le P. pere. Voilà d'où est venu l'erreur de la variation, pourautant que, sine patre et Spurius s'escrivent par mesmes lettres : mais encore en faut il alleguer une autre raison, qui est plus es-

trange, et où il y a moins d'apparence, c'est qu'ils disent que les Sabins anciennement appelloient la nature d'une femme Spurius, et que pour ceste occasion, par une maniere d'injure et de reproche, ils appelloient de ce nom là ceux qui estoient nez de femme non espousée, et hors legitime mariage.

QUESTION CIV.

Pourquoy est-ce qu'ils appellent Bacchus, Liberum Patrem? Est-ce point pource qu'il est pere et autheur de toute liberté à ceux qui ont beu? Car la plus part des hommes deviennent audacieux et se remplissent de hardiesse de parler quand ils sont yvres? Ou pource que c'est luy qui a trouvé la libation, c'est à dire, l'offrande de vin, que lon fait aux dieux : ou, comme dit Alexandre, pource que les Grecs l'appellent Dionysius Eleuthereus, c'est à dire, Bacchus delivrant, et le nomment ainsi à cause d'une ville de la Bœoce nommée Eleutheres (1), où il avoit un temple.

QUESTION CV.

Pourquoy est-ce que la coustume ne porte point, que les filles se marient aux jours des festes publiques, mais bien que les veufves s'y remarient? Est-ce pourautant, comme dit Varro, que les filles sentent mal quand on les marie, et les veufves plaisir

(1) Voyez Quest. grecq. XXXIX.

quand on les remarie, et qu'à un jour de feste il ne faut rien faire où lon sente douleur, ny par contraincte? Ou plus tost pource que aux pucelles ce leur est honneur d'estre mariées à la veuë de beaucoup de monde, mais aux femmes veufves ce leur est deshonneur d'estre remariées en grande compagnie : pource que les premieres nopces sont desirables, mais les secondes abominables, car elles ont honte si elles prennent d'autres marits leurs premiers estans encore vivans, et s'ils sont morts elles en sont en deuil de viduité : c'est pourquoy elles aiment mieux que ce soit à requoy, en petite maignie, non pas en tumulte et convoy de grande compagnie. Or les jours de festes et de jeux publiques divertissent les hommes, les uns çà, les autres là : de maniere qu'ils n'ont pas loysir de vacquer à aller veoir des nopces. Ou c'est pource que ce fut à un jour de feste publique qu'ils ravirent les filles des Sabins, ce qui leur apporta la guerre, et à ceste cause ils ont eu à mauvais presage d'espouser des filles à un jour de feste (1).

QUESTION CVI.

Pourquoy est-ce que les Romains adorent Fortune, qu'ils appellent Primogenita, comme qui diroit l'aisnée, ou premier née? Est-ce, comme dit Varro,

(1) Ajoutez à toutes ces raisons celle donnée par Verrius Flaccus dans Macrobe, Saturnales, l. I, ch. 16. *Quia feriis tergere veteres fossas liceret; novas facere jus non esset : ideò magis viduis quam virginibus idoneas esse ferias ad nubendum.* C.

pourautant que Servius, qui estoit né d'une serve captive, regna fort noblement et glorieusement à Rome, car ainsi le tiennent les Romains pour la plus part : ou plus tost pource que la Fortune a donné le commancement et la premiere origine à la ville de Rome et à son empire? Ou bien la cause en est plus profonde, et qu'il faut rechercher ès plus cachez secrets de la nature et de la philosophie, pour ce que la Fortune est le principe de toutes choses, tellement que la nature mesme consiste et procede de la Fortune, quand à certaines choses castuellement et fortuitement concurrentes, ordre et disposition est adjoustée.

QUESTION CVII.

Pourquoy est-ce que les Romains appellent ceux qui jouënt des comædies et autres jeux ès theatres, histrions? Est-ce pour la raison que escrit Claudius Rufus, que fort anciennement et dès l'an que furent consuls Caius Sulpitius, et Licinius Stolo, il y eut une maladie pestilentielle à Rome, laquelle emporta entierement et indifferemment tous ceux qui faisoient profession de monter sur les eschaffaux des theatres pour jouer? Au moien dequoy il en vint depuis à leur priere au requeste de la Thoscane plusieurs et excellens ouvriers en cest artifice : entre lesquels celuy qui estoit de plus grande reputation, et qui plus longuement avoit eu la vogue par les theatres, estoit appellé Hister, du nom duquel tous les autres furent depuis appellez Histrions.

QUESTION CVIII.

Pourquoy est-ce qu'ils n'espousent point leurs proches parentes? Est-ce pourautant qu'ils veulent par mariages amplifier leurs alliances, et acquerir plusieurs affins et alliez, en prenant et baillant femmes à d'autres qu'à ceux qui sont desjà leurs parents : ou pour ce qu'ils craignent que telles nopces n'engendrent noises et querelles entre les parents, lesquelles esteignent et abolissent les droits de la nature? Ou pource qu'ils voyent que les femmes à cause de leur imbecillité et infirmité ont besoing de beaucoup d'aide, ils ne les veulent pas marier à ceux de leur parenté, à fin que si d'adventure il se treuve que les marits les traitent mal et leur facent tort, leurs parens les secourent et leur soient en aide.

QUESTION CIX.

Pourquoy est-ce qu'au presbtre de Jupiter, qu'ils appellent Flamen Dialis, il n'est pas loisible de toucher de la farine ny du levain? Est-ce pourautant que la farine est nourriture crue et imparfaitte? Car ny elle ne demeure ce qu'elle estoit, c'est à sçavoir bled, ny elle n'est ce qu'elle doit estre, c'est à sçavoir pain, ains a perdu la nature qu'elle avoit paravant, et n'a pas acquis l'usage de viande et de nourrissement : c'est pourquoy le poëte l'appelle Mylephaton, par translation, comme qui diroit, tué et guasté par la

meule en la moudure. Et quant au levain, il s'engendre de corruption de farine, et si fait lever et aigrir toute la masse de la paste, quand il est meslé parmy : car elle en devient moins forte et moins tenante, et brief le levement de la paste, c'est à dire l'operation qu'y faict le levain, est comme une sorte de pourrissement : car quand on y en met plus que de raison, il la rend du tout si aigre que lon n'en peult manger, et guaste la farine.

QUESTION CX.

Pourquoy est-ce qu'il luy est aussi defendu de toucher chair crue? Est-ce point pour destourner de bien loing, par ceste accoustumance, de manger chair crue? Ou s'il luy est enjoint de l'abominer pour la mesme raison que la farine : car ny ce n'est plus animal, ni ce n'est encore viande, car le bouillir et rostir est une alteration et transmutation qui luy fait changer de forme : là où la chair crue et freschement tuée n'est pas pure n'y impollue à voir, ains est hideuse, et a ne sçay quoy approchant de l'ulcere et de la playe saignante quand on la regarde.

QUESTION CXI.

Pourquoy est-ce que lon luy commandoit aussi de s'abstenir du chien et de la chevre, non seulement de les toucher, mais aussi de les nommer? Est-ce point, quant à la chevre, pour son excessive luxure,

et pour sa mauvaise odeur, ou pour ce qu'elle est maladifve? car c'est la beste du monde la plus subjecte au hault mal, et qui plus attache ce mal à ceulx qui en mangent ou qui la manient : la cause dequoy ils disent estre l'estroississure des conduits par où passent les esprits qui viennent à facilement s'estoupper : ce qu'ils conjecturent, par ce qu'elle a la voix ainsi gresle et deliée : suyvant lequel propos on voit que ès hommes mesmes qui sont subjects à ceste maladie, la voix à la fin leur devient semblable au beslement des chevres. Et quant au chien, il est vray qu'il n'a pas à l'adventure tant de la luxure, et n'est pas si getif ne si puant que la chevre, combien que toutefois aucuns tiennent que lon ne souffre pas seulement qu'un chien mette le pied dedans le chasteau d'Athenes, ((1) pour ce que le temple de Diane y est,) ny dedans l'isle de Delos non plus, pour ce qu'elle luy est consacrée, à cause que publiquement à la veuë de tout le monde, il se mesle avec sa femelle : comme si les taureaux, les pourceaux, ou les chevaux avoient des chambres à saillir leurs femelles, et qu'ils ne le feissent pas ouvertement et manifestement en public : mais ils n'en sçavent pas la cause veritable, qui est, pour ce que le chien est un animal de sa nature aspre et querelleux, et le bannit on pour ceste cause des lieux saincts, et où il y a franchise, à celle fin que les pauvres affligés sup-

(1) Ce qui est enfermé entre deux parenthèses n'est point dans le texte, et est faux. La citadelle d'Athènes étoit consacrée à Minerve, et l'île de Délos à Apollon. *C.*

pliants s'y puissent librement retraire. Ainsi est il vraysemblable qu'ils ont voulu que le presbtre de Jupiter, comme une saincte et sacrée vive statue de refuge, fust librement accessible et ouverte à tout le monde, sans qu'il y eust rien qui empeschast, ne qui feist peur d'en approcher : c'est pourquoy il falloit que son lict mesme fust tout à l'entrée de sa porte, et le serf qui pouvoit se venir jetter à ses pieds, et embrasser ses genoux, pour ce jour là estoit franc et hors de danger d'estre fouëtté ou plus griefvement puny : et si c'estoit un prisonnier qui se peust approcher de luy aiant les fers aux pieds, il estoit deslié, et jettoit on ses fers et ses liens hors de la maison, non par la porte, mais par dessus le toict de la couverture : or n'eust il de rien servy qu'il eust ainsi esté gracieux, accointable et humain, s'il eust eu auprès de luy un chien qui eust effroyé et chassé ceulx qui eussent voulu recourir en franchise à luy : mais toutefois si est-ce que les anciens mesmes ne l'ont point estimé ne reputé du tout animal net et munde : car il n'est premierement dedié ne consacré à aucun des dieux celestes, ains estant envoyé pour soupper à Proserpine terrestre ès quarrefours, il semble que ce soit plus tost une hostie expiatoire pour divertir quelque malencontre, ou pour nettoyer quelque ordure, qu'autrement : joint qu'en Lacedæmone (1) ils

(1) Lisez : « ils sacrifient des chiens à Mars, le plus sanguinaire « des dieux : les Béotiens ont une purification publique, qu'ils font « en fendant un chien en deux parties, et en passant entre : et les « Romains, etc. » *C.*

fendent par le milieu des chiens pour sacrifice à Mars le plus sanglant de tous les dieux : et les Romains mesmes au jour de la feste des Lupercales, qui se celebre au moys de purification, qui est febvrier, font sacrifice d'un chien. Et pourtant n'est-il pas hors de propos de penser, que à ceulx qui ont pris à servir particulierement le plus souverain et le plus net de tous les dieux, il soit defendu d'avoir ny en leur maison ny autour d'eulx un chien.

QUESTION CXII.

Pour quelle cause n'est il pas permis à ce mesme presbtre de Jupiter de toucher au lierre, ny de passer par un chemin couvert de branches de vigne attachée à un arbre? Est-ce point un precepte semblable à ceux cy des Pythagoriens, Ne mange point de dessus une chaire, Ne te sied point sur un boisseau, Ne passe point par dessus le balay? Car ces philosophes là ne craignoient, ny ne refuyoient point les choses que les paroles de prime face signifioient, mais par celles là ils en defendoient d'autres : car ce precepte, de ne passer point soubs la vigne, se referoit au vin : voulant donner à entendre qu'il n'estoit pas loisible au presbtre de s'enyvrer, d'autant que le vin est dessus la teste de ceulx qui s'enyvrent, et sont par luy rabaissez et ravallez : là où il fault que les presbtres soient superieurs, et qu'ils commandent à ceste volupté là, non pas qu'ils soient subjects à elle. Voilà quant à la vigne. Mais quant au

lierre, est-ce point pour ce que c'est une plante qui ne porte aucun fruict, ny aucune utilité aux hommes, ains est si imbecile, que d'elle mesme elle ne se sçauroit soustenir, et a besoing d'autres qui la portent, et ce pendant par le moyen de la froideur de son umbre, et la verdeur de ses feuilles, abuse ceulx qui la regardent? Pour ceste cause n'estiment ils pas que lon le doive nourrir ny entretenir pour neant en une maison, d'autant qu'il n'y apporte nul profit, ny l'ambrasser, d'autant qu'il est dommageable aux plantes qui le reçoivent quand il a le pied dedans terre. Et pourtant ne voit on jamais ès sacrifices et cerimonies de Juno à Athenes, ny de Venus à Thebes, du lierre sauvage, mais bien en voit on ès sacrifices qui se font de nuict en tenebres, comme sont la plus part de ceulx de Bacchus. Est-ce doncques point cela une couverte defense de se trouver en ces danses et follastreries nocturnes de Bacchus? Car les femmes qui sont subjectes à ces fureurs là bacchiques se ruent incontinent sur le lierre, et le deschirent, le prenant à belles mains, ou le maschant à belles dents : tellement que ceulx là ne sont pas du tout à rejetter, qui disent que ce lierre aiant des esprits qui tournent les entendemens des hommes à fureur, les transporte hors d'eulx et les tourmente, et brief les rend yvres sans boire vin, quand ils se treuvent disposez à tels transports et ravissements de leurs entendements.

QUESTION CXIII.

Pourquoy est-ce qu'à ces presbtres là il n'est pas permis de recevoir ny de demander aucun magistrat, et neantmoins ils ont un massier portant la verge devant eulx, et un chariot à chaire prætoriale dessus, pour les honorer et recompenser, de ce qu'il ne leur est pas loisible de tenir autre office ny magistrat publique? Est-ce point pour la mesme raison qu'en la plus part des villes de la Grece la dignité de presbtrise estant equivalente à celle de la royauté (1), ils n'elisoient pas des petites personnes les premieres venues pour presbtres? Ou plustost pour ce que les presbtres aiants leurs actions determinées et certaines, (2) et les roys indeterminées et incertaines, il n'estoit pas possible quand les deux quelquefois se rencontroient en un mesme temps tout ensemble, que un seul peust satisfaire à toutes les deux, ains estoit force que les deux estants souvent pressées, il en omeist l'une à faire : et que par ce moien tantost il mesprist envers les dieux, et tantost qu'il portast dommage à ses citoiens. Ou bien voyans que ès magistrats des hommes il y a bien souvent autant de necessité comme d'authorité, et qu'il fault que celuy qui a le gouvernement d'un peuple, comme dit Hip-

(1) Lisez : *ils y élisoient ceux qui ne pouvoient obtenir la royauté. C.*

(2) Lisez : « et les affaires du peuple, n'ayant ni ordre, ni temps « déterminé. » *C.*

pocrates d'un medecin, voye plusieurs mauvaises choses, et en touche plusieurs aussi, et que des maulx d'autruy il sente et reçoive propre fascherie et douleur, ils n'ont pas trouvé bon qu'un sacrifiast aux dieux, ny eust la superintendence des choses sainctes et sacrées, qui auroit assisté ou presidé aux jugements et condamnations à mort de ses citoiens, voire bien souvent de ses parents et alliez, ainsi comme il advint à l'ancien Brutus.

SOMMAIRE
DES QUESTIONS GRECQUES.

Qui sont ceux qu'on appelle Conipodes et Artyni? II. Quelle étoit la femme appelée Onobatis? III. Quelle étoit l'hypeccaustria? IV. Quels étoient les Amnemones et l'Aphester? V. Quels étoient les Chrestos? VI. Quel étoit le Crithologos? VII. Quelles sont les nuées dites ploïades? VIII. Que signifie le mot Platychetas? IX. Que signifient les mots Hosioter et Bysius? X. Que signifie Phyximelon? XI. Qu'est-ce que les Aposphendoneti? XII. Qu'est-ce que le Septerion, l'Héroïde, et la Charila? XIII. Qu'est-ce que la chair mendiée des Æniániens? XIV. Qu'est-ce que les Coliades et le Phagilus? XV. Qu'est-ce que le chien de bois chez les Locriens? XVI. Que signifie Aphabroma? XVII. Qu'est-ce que Doryxenus? XVIII. Qu'est-ce que Palintocia? XIX. Question au sujet de la ville d'Anthedon. XX. Qu'est-ce que les ténèbres auprès du chêne? XXI. Qu'est-ce que les Catacautæ? XXII. Quelle étoit la sépulture des enfants chez les Chalcidiens? XXIII. Qu'est-ce que le Mixarchagevas et les Élasiens? XXIV. Qu'est-ce que l'Engnisma? XXV. Qu'est-ce qu'Alastor, Aliterios, et Palamneos? XXVI. Question au sujet du bœuf conduit par les filles depuis le mont Ænus jusqu'à Cassiopée. XXVII.

Pourquoi le héraut n'entre point au temple d'Ocridion à Rhodes? XXVIII. Pourquoi un joueur de flûte n'entre point dans le temple de Tenes et ne fait aucune mention d'Achille? XXIX. Qu'est-ce que le Polètes? XXX. Qu'est-ce que le rivage d'Arenus? XXXI. Question sur la célébration de la fête de Cérès chez les Érétriens. XXXII. Qu'est-ce que les Ainautæ? XXXIII. Pourquoi cette dénomination, *l'Assemblée des Gaillards?* XXXIV. Quel est celui qui immola un bœuf à son bienfaiteur? XXXV. Question sur le refrain des Bottieiennes XXXVI. Sur la prière des Æliennes à Bacchus. XXXVII. Sur l'Achillium des Tanagræiens. XXXVIII. Qu'est-ce que les Psoloes, les Æolies et les Oenoloes? XXXIX. Question sur ceux qui entrent de propos délibéré ou par ignorance dans le pourpris sacré à Jupiter. XL. Sur le dieu Eunostus. XLI. Sur le nom du fleuve *Scamandre.* XLII. Sur le commun proverbe, *ceste-cy l'emporte.* XLIII. Sur le nom de la ville *Alalcomena.* XLIV. Sur les Monophages. XLV. Sur la statue de Jupiter Lebradien. XLVI. Sur les purgation et purification des Trallianiens. XLVII. Que signifie le proverbe des Éliens, *souffrir plus de maux que Sambicus?* XLVIII. Question sur le temple d'Ulysse près celui des Leucippides. XLIX. Sur la coutume des Chalcédoniennes de cacher l'une de leurs joues quand elles rencontrent quelques étrangers. L. Sur l'usage religieux des Argiens au sujet de leurs troupeaux. LI. Que signifie le mot *Ballachradas?* LII. Pourquoi les Éliens font saillir leurs chevaux hors

de leur pays? LIII. Question sur la coutume des usuriers chez les Gnosiens. LIV. Sur la Vénus de Dexicréon. LV. Sur l'usage de dérober les passants dans l'île de Samos quand on y sacrifie à Mercure Charidote. LVI. Sur le nom qu'on y donne au lieu Panæma. LVII. Sur le nom de la salle Pedetes. LVIII. Sur l'accoutrement féminin du prêtre d'Hercule en l'île de Cos et en la ville d'Antimachie. LIX. Sur les races Hamaxocylistes.

LES DEMANDES
DES CHOSES GRECQUES.

QUESTION PREMIERE.

Qui sont ceulx que lon appelle en la ville d'Epidaure Conipodes et Artyni? Il y avoit cent quatre vingts hommes entre les mains desquels estoit tout le gouvernement de la chose publique : de ceulx là on elisoit des senateurs qui s'appelloient Artyni, et la plus part du peuple se tenoit aux champs, et les appelloit on Conipodes, qui vault autant à dire comme, pieds poudreux, pource que quand ils venoient à la ville, on les cognoissoit à cela.

QUESTION II.

Qui estoit celle que lon appelloit Onobatis en la ville de Cumes? Quand il y avoit une femme surprise en adultere on la menoit en la place publique (1), là où on la mettoit dessus une pierre eminente, à fin qu'elle fust veuë de tous : puis quand elle y avoit esté une espace de temps, on la montoit dessus un

(1) Le P. Pétau lit : Εἰς Ἀγρὸν. *Brotier*. Cette variante n'est pas du P. Pétau, mais elle est tirée d'un manuscrit de Paul Pétau, conseiller au parlement de Paris. *C.*

asne, et la menoit on par toute la ville, puis on la ramenoit en la place, et la remettoit on dessus la pierre, et de là en avant elle demouroit infame pour toute sa vie, et l'appelloit on Onobatis, c'est à dire, celle qui a chevauché l'asne : cela fait ils estimoient que la pierre en fust pollue, et l'abominoient comme chose interditte. Il y avoit aussi en la mesme ville un office qui s'appelloit Phylactus, et celuy qui le tenoit avoit charge tout le reste du temps de garder la prison, excepté qu'en une certaine assemblée de conseil qui se tenoit de nuict, il entroit au senat, et alloit prendre les roys par la main, et les menoit hors du senat : là où il les tenoit jusques à ce que le senat eust arresté s'ils avoient forfait, ou non, donnant ainsi occultement ses suffrages en tenebres.

QUESTION III.

Qui est celle que lon nomme en la ville de Soli Hypeccaustria ? Ils appellent ainsi la presbtresse de Minerve, à raison de quelques sacrifices et quelques cerimonies à divertir les malheurs qu'elle fait (1): le mot signifie comme qui diroit, la chauffeure.

QUESTION IV.

Qui sont en la ville de Gnidos, ceulx qu'ils appel-

(1) Lisez : à raison de quelques sacrifices et cérémonies qu'elle fait pour divertir les malheurs.

lent Amnemones, et qui est celuy qu'ils disent Aphester? Il y a soixante qu'on elit des plus gens de bien de la ville, lesquels ont la superintendence des affaires, et sont ceulx qui consultent premierement les matieres de plus grande importance, et les appelloient ainsi, pource qu'ils ne sont point syndiquez ne subjects à rendre compte de leur administration, si d'adventure lon ne veult dire que le mot signifie plustost, de grande memoire : et celuy qui leur demande leurs advis et suffrages, s'appelle Aphester.

QUESTION V.

Qui sont ceulx que les Arcadiens et les Lacedæmoniens appellent Chrestos? Les Lacedæmoniens aiants fait appointement avec les Tegeates en meirent les articles par escript, qu'ils feirent engraver sur une coulomne quarrée, commune, laquelle fut plantée sur le bord de la riviere d'Alphæus: et y a entre autres articles, Qu'ils chasseroient les Messeniens hors de leurs terres, mais qu'il ne leur seroit pas loisible de les faire Chrestos : ce que declarant, Aristote l'expose, qu'ils ne les pourroient faire mourir pour secourir ceulx des Tegeates qui durant la guerre avoient favorisé au party des Lacedæmoniens.

QUESTION VI.

Qui est celuy que les Opuntiens appellent Crithologos? La plus part des Grecs en leurs plus anciens

sacrifices, usoient d'orge, que contribuoient les citoiens : celuy doncques qui avoit la superintendence des sacrifices, et la charge de recueillir les primices d'orge que les citoiens contribuoient, se nommoit Chritologos, qui vault autant à dire que, Recueilleur d'orge : et avoient deux presbtres, l'un qui avoit la superintendence des sacrifices qui se faisoient aux dieux, et l'autre de ceulx qui se faisoient aux diables (1).

QUESTION VII.

Quelles sont les nuées que lon appelle Ploiades? Ce sont celles qui sont les plus pleines d'eau, et qui sont agitées çà et là, ainsi comme Theophrastus le met de mot à mot au quatrieme livre, Des impressions qui se font en la region de l'air : attendu que ces nuées Ploiades, et celles qui sont espesses, mais immobiles, et de couleur fort blanches, monstrent une diversité de matiere qui n'est ny convertie en eau ny en vent.

QUESTION VIII.

Qu'est-ce que les Bœotiens appellent Platychetas? Ils appellent ainsi ceulx qui sont voisins de nostre maison, ou qui ont des terres joignantes aux nostres en langage Æolique, comme qui diroit, estants voisins : dequoy j'en allegueray un exemple tiré de l'ar-

(1) Aux génies.

chive de nos loix (1), combien qu'il y en ait plusieurs *.

QUESTION IX.

Qui est celuy que les Delphiens appellent Hosioter: et pourquoy est-ce qu'ils appellent l'un des moys Bysius (2)? Ils appellent Hosioter celuy qui immole l'hostie après qu'il a esté esleu et declaré sainct : or y en a il cinq qui le sont toute leur vie, et sont concurrens avec les grands presbtres qu'ils nomment prophetes en plusieurs cerimonies du service des dieux, comme ceulx qui se disent estre descendus de la race de Deucalion. Et quant au moys qu'ils appellent Bysius, ce n'est pas, comme plusieurs estiment, autant comme Physios, c'est à dire naturel, encore que ce soit le commancement de la primevere, et que plusieurs plantes alors naissent et germent de la terre : mais ce n'est pas la verité, car les Delphiens n'usent pas d'un B au lieu d'un Phi, ainsi que font les Macedoniens qui disent Bilippus et Balacros et Berenice (3), au lieu de Philippus, de Phalacros et de Pherenice (4) : mais ils en usent au lieu du Pi, car ils disent ordinairement Batein au lieu de Patein, et Bi-

(1) Grec : dans la loi du Thermophylax (gardien des lois) ou de l'archiviste.

* Cest exemple default en l'original grec. *Amyot.*

(2) Lisez : *ils appellent* Hosioter *la victime qui est immolée lorsqu'on nomme un Hosius ou saint. C.*

(3) Grec : Beronice. (4) Grec : Pheronice.

cron au lieu de Picron : ainsi Bysius est dit au lieu de Pysius, c'est à dire interrogatoire, en entendant de leur dieu Apollo : car c'est la coustume du païs, pour ce qu'en ce moys là ils proposent leurs demandes à l'oracle de Apollo, et estiment que le septiesme d'iceluy soit le jour de sa naissance, lequel ils surnomment Polyphthous, non pas, comme plusieurs cuident, pour ce que lon y paistrit plusieurs gasteaux qui s'appellent Phthois, mais pour ce que lon y demande et y enquiert on de beaucoup de choses : (1) car il n'y a pas long temps que lon a permis de venir à l'oracle quand on voudroit en chasque moys, mais au paravant la religieuse d'Apollo ne rendoit les responses, et n'ouvroit l'oracle qu'une seule fois en toute l'année, ainsi comme Callisthenes et Anaxandrides ont laissé par escript.

QUESTION X.

Qu'est-ce que signifie Phyximelon? Les petites plantes basses quand elles viennent à germer et bourgeonner, les bestes en aiment fort le premier bouton qu'elles jettent, mais en le mangeant elles font grand tort à la plante, et empeschent fort son accroissement : quand doncques elles viennent à croistre jusques à telle hauteur que les bestes paissantes alentour n'y peuvent plus faire de mal, elles s'appellent

(1) Lisez : « ce ne fut que tard en effet qu'on permit de con« sulter l'oracle chaque mois. » *C.*

Phyximela, qui est à dire eschappées du danger des moutons, tesmoing Æschylus.

QUESTION XI.

Qui sont ceulx que lon nomme Aposphendoneti? Les Eretriens habiterent jadis l'isle de Corfou, jusques à ce que Charicrates y vint de Corinthe avec une armée, et estant demouré victorieux, les Eretriens remontans sur mer s'en retournerent en leur païs : de quoy estants devant advertis leurs citoiens qui n'avoient bougé, les repoulserent, et les garderent de descendre en leurs terres à coups de fonde : et ne les aiants peu ny gaigner par belles paroles, ny les forcer par armes, à cause qu'ils estoient en beaucoup plus grand nombre et inexorables, ils s'en allerent en la coste de Thrace, là où ils occuperent un lieu, auquel on dit que Methon (1) l'un des predecesseurs d'Orpheus, avoit anciennement habité : si nommerent la ville qu'ils y fonderent Methone, et eulx furent surnommez par leurs voisins Aposphendoneti, qui vault autant à dire comme, les repoulsez à coups de fonde.

QUESTION XII.

Qu'est-ce que les Delphiens appellent Charila? Ceulx de la ville de Delphes celebrent trois noveines d'ans continuellement l'une après l'autre : desquelles

(1) Lisez : *l'un des descendants. C.*

trois noveines ils appellent l'une Septerion, l'autre Heroïde, et la tierce Charila. Quant à la premiere, il semble que ce n'est qu'une representation de la bataille que Phæbus eut contre Python, et de la fuitte et poursuitte après la battaille, en la vallée de Tempe. Ceste fuitte, comme aucuns disent, (1) fut à cause de quelque homicide, duquel il cherchoit à estre purgé: les autres tiennent que Python estant blessé, et s'enfuyant par le chemin que nous appellons sacré, Phœbus le poursuivit, et qu'il s'en fallut peu qu'il ne se trouvast à sa mort : car il trouva à son arrivée qu'il estoit nagueres mort des blesseures qu'il avoit reçuës en la bataille, et avoit esté inhumé par son fils, lequel s'appelloit Aix, comme l'on dit. Ceste noveine doncques qui s'appelle Septerion, est une representation de ceste histoire, ou bien de quelque autre semblable. Quant à la seconde, Heroïde, elle contient je ne sçay quelles cerimonies secrettes, que les bacchantes (2) sçavent bien : mais quant à ce qui s'y fait manifestement à l'ouvert, on pourroit conjecturer que c'est la sublevation au ciel de Semelé. Au reste quant à celle de Charila, voicy ce que lon en conte : Il advint après une grande seicheresse une grande famine en la ville de Delphes, tellement que les habitants de la ville venoient à la porte de leur roy, avec leurs femmes et leurs enfans crier à la faim. Ce roy feit distribuer aux principaulx d'entre eulx de la farine et des legumages, pour ce qu'il n'y en avoit

(1) Lisez : fut à cause de ce meurtre même. *C.*

(2) Les Thyiades. *C.*



pas assez pour en donner à tous : et comme il y fust venu une fille encore petite, orpheline de pere et de mere, le supplier de luy en donner aussi : le roy la souffletta avec son soulier, et encore après luy jetta il son soulier au visage : la fille estant pauvrette et destituée de tout le monde, mais au demourant de gentil cœur, se retira de là, et desliant sa ceinture s'en pendit et estrangla. La famine alloit tousjours croissant de plus en plus, et les maladies y survenoient encore : à l'occasion de quoy le roy estant allé à l'oracle pour y cuyder trouver remede, la prophetisse Pythie luy respondit, qu'il appaisast l'ame de Charila, qui estoit morte volontairement : ainsi après avoir longuement recherché, et trouvé à la fin que ceste fille souffletée avoit nom Charila, ils luy feirent un sacrifice meslé de cerimonies de purification, lequel ils observent encore de neuf en neuf ans : car il y a le roy assis en sa chaire qui distribue de la farine et des legumages à tous venans, tant estrangers que citoiens, et apporte lon l'image de Charila petite fille, et après que tous ont pris de ces legumages, le roy soufflette ceste image avec son soulier : et lors la principale des (1) devotes de Bacchus, qui sont les bacchantes, emportant ceste image en une profonde baricave luy attache une corde au col, et puis toutes ensemble l'enterrent au mesme lieu où jadis ils inhumerent le corps de Charila après qu'elle se fut estranglée.

(1) Thyiades.

QUESTION XIII.

Qu'est-ce que les Ænianiens appellent, la chair mendiée? Les Ænianiens ont jadis eu plusieurs remuemens de lieu en autre : car premierement ils habitoient en la contrée qui s'appelle le champ Dotien, dont ils furent dechassez par les Lapithes : de là ils allerent aux Æthiques, de là en une partie de la province Molosside, qui s'appelle Arava, dont ils furent appellez Paraves : après cela ils occuperent la ville de Cirrhe, et en icelle aiants assommé à coups de pierre leur roy Onoclus, par le commandement d'Apollo, ils descendirent en la contrée qui est au long du fleuve Inachus, estant lors habitée par les peuples que lon nommoit les Inachiens et Achæiens. Et aiants tous les deux peuples eu response de l'oracle, à sçavoir les Inachiens, que s'ils donnoient volontairement part de leur terre, ils la perdroient toute : et les Ænianiens, que s'ils en pouvoient avoir de leur bon gré, qu'ils la gaigneroient et possederoient toute : il y eut un notable personnage entre les Ænianiens appellé Temon, qui se vestant de vieux haillons, et prenant une bezasse sur son col, se deguisa en belistre, et en cest habit s'en alla vers les Inachiens demander l'aumosne. Le roy de ces Inachiens en riant, et par maniere de mocquerie, prit une motte de terre, et la luy bailla : l'autre la prenant bien volontiers la meit dedans sa bezasse, et puis s'osta de là, estant bien aise et content du don que le roy luy avoit fait :

car il s'en alla incontinent sans plus rien demander. Dequoy les plus anciens s'esmerveillans se vont souvenir de l'oracle qu'ils avoient jadis eu, et s'en allans devers le roy le prierent de ne mettre pas ceste chose à nonchaloir, et ne laisser pas cest homme ainsi eschapper. Temon aiant senty le vent de leur deliberation se meit à fuir, si bien qu'il se sauva, moienant (1) un grand sacrifice qu'il voüa de faire à Apollo. Cela fait les deux roys des Inachiens et des Ænianiens se defient au combat d'homme à homme, et celuy des Ænianiens nommé Phemius, voiant venir encontre luy celuy des Inachiens, qui avoit nom Hyperochus, avec son chien, luy crya, qu'il ne faisoit pas tour d'homme de bien, de venir avec un compagnon. Hyperochus se retourna pour rechasser son chien, et ainsi qu'il se tournoit, Phemius luy tira un coup de pierre si à poinct qu'il le porta par terre, et le tua : ainsi les Ænianiens aians conquis le païs, et chassé les Inachiens et les Achæiens, adorerent depuis ceste pierre, comme une chose saincte, et luy font sacrifice, l'enveloppans de la graisse de l'hostie immolée : puis après qu'ils ont (2) payé un magnifique et solennel sacrifice à Apollo, et immolé un bœuf à Jupiter, ils en envoyent la plus belle et meilleure piece aux descendans de Temon, laquelle jusques au jourd'huy ils appellent, la chair mendiée.

(1) Une hécatombe.
(2) Fait une hécatombe.

QUESTION XIV.

Qui sont ceulx que les habitans d'Ithace appellent les Coliades, et qu'est-ce qu'ils appellent Phagilus? Après que Ulysses eut tué les poursuivans qui demandoient sa femme en mariage, les parents et amis des trespassez se soubleverent contre luy, mais à la fin ils envoyerent de commun consentement querir Neoptolemus pour les mettre d'accord, lequel aiant pris cest arbitrage en main, condamna Ulysses à sortir du païs, et se bannir des isles de Cephalenie, de Ithace, et de Zacynthe, jusques à ce qu'il fust absouls et purgé des homicides par luy commis : et semblablement (1) les parents et amis de ceux qui poursuivoyent d'avoir Penelopé à femme, payassent tous les ans quelque amende à Ulysses, pour les excès et dommages qu'ils (2) avoient faits en sa maison. Quant à luy doncques il se retira en Italie, mais quant à l'amende l'ayant consacrée aux dieux, il ordonna que ceulx d'Ithace la payassent à son fils : c'estoient certaine quantité de farines, du vin, certain nombre de flambeaux de cire, de l'huile, du sel, des moutons à sacrifier plus grands que Phagiles, c'est à dire, que agneaux, comme Aristote l'interprete : au demourant Telemachus donna liberté à son porcher

(1) Et d'autre côté, ajoute Méziriac, il condamna les parents de ceux qui avoient poursuivi d'avoir Pénélope à femme, de payer tous les ans....

(2) Que les defunts avoient....



Eumæus, et luy donna droit de bourgeoisie à luy et à ses descendans en la ville, qui sont aujourd'huy les Coliades, comme les Bucoliens sont ceulx qui sont extraits et yssus de Philætius (1).

QUESTION XV.

Qu'est-ce que le chien de bois chez les Locriens? Locrus fut fils de Physcius, fils d'Amphictyon : de ce Locrus et de Cabya nasquit un autre Locrus, lequel estant entré en different alencontre de son pere, prit avec luy bon nombre de citoiens, et demanda conseil à l'oracle, en quel lieu il devroit aller fonder une nouvelle ville. L'oracle luy feit response, qu'il bastist sa ville au lieu où un chien de bois le mordroit : et passant devers l'autre mer, il marcha dessus une ronce, qui s'appelle en grec la ronce de chien (2), laquelle le picqua tellement, qu'il fut contraint de demourer là quelques jours : durant lesquels aiant bien consideré le païs, il y fonda la ville des Physcaiens, et celle de Hyanthia, et toutes les autres que depuis ont habitées les Locriens qui sont surnommez Ozolæ, c'est à dire puants : lequel surnom les uns disent leur avoir esté donné à cause de la riviere (3) de Nessus, les au-

(1) Ce bouvier d'Ulysse, dit Méziriac, étoit un bon serviteur, qui aimoit bien son maître, lequel il assista fort fidèlement, quand il tua les poursuivants de sa femme. Aussi Télémaque le mit en liberté après la mort d'Ulysse, et sa race dura longues années en Ithaque, portant le nom de *Bucoliens*.

(2) Κυνόσβατον.

(3) Ce mot n'est pas dans le grec, et Amyot métamorphose ici,

tres à cause du grand dragon Python, qui aiant esté jetté par la mer au rivage, se pourrit en la coste des Locriens. Les autres veulent dire, que c'est à cause des peaux de mouton et de bouc, que les habitants du païs portoient, et pour ce que la plus part du temps ils estoient parmy troupeaux de chévres, de maniere qu'ils en devenoient puants. Les autres tienent que tout au contraire ceste contrée là, portant grande quantité de fleurs, eut le nom de la bonne senteur, entre lesquels est Archytas natif d'Amphisse, en ces vers,

De beaux raisins Macyne couronnée,
De souëfve odeur doulcement alenée.

QUESTION XVI.

Qu'est-ce que les Megariens appellent Aphabroma? Nisus, duquel a esté appellée la ville de Nisæe, estant roy de Megare, prit femme du païs de la Bœoce, nommée Abrote, fille d'Onchestus, sœur de Megareus, dame de singuliere prudence, et de sagesse et honnesteté nompareille, laquelle estant venue à mourir, les Megariens volontairement et d'eux mesmes se meirent à en mener deuil, et son mary Nisus voulant en perpetuer la gloire et la memoire (1), voulut que ses os fussent vestus des mesmes habits qu'elle souloit porter en sa vie, et du nom d'elle appella la

comme dit très bien Méziriac, Nessus le Centaure en une rivière.

(1) Lisez : « voulut que les Mégariennes se vêtissent des mêmes « habits. » *C.*

maniere des vestemens Aphabroma : et semble que dieu mesme ait voulu favoriser à la gloire d'icelle : car les dames Megarienes aians par plusieurs fois esté en propos de changer lesdits habillemens, il le leur a tousjours defendu par son oracle.

QUESTION XVII.

Qu'est-ce que Dorixenus ? La province Megarique estoit jadis habitée par bourgades estans les citoiens divisez en cinq parties, les Heraiens, les Piraiens, les Megariens, les Cynosuriens et les Tripodiscæiens. Or ceux de Corinthe qui estoient leurs plus proches voisins, et qui espioient à toutes occasions les moiens de les reduire soubs leur obeïssance, trouverent façon de les mettre en guerre les uns contre les autres, mais ils usoient de si grande honnesteté les uns envers les autres, que leur guerre estoit fort doulce et gracieuse, comme entre parens : car jamais homme ne faisoit tort ny desplaisir aux laboureurs qui labouroient la terre, et ceux qui estoient pris prisonniers eschappoient pour un certain taux d'argent, qui estoit dit entre eux, lequel ils recevoient après avoir delivré et donné congé à leur prisonnier : car au paravant jamais ils ne luy demandoient, ains celuy qui à la guerre avoit pris un prisonnier l'emmenoit en sa maison, où il luy faisoit bonne chere à sa table, et puis le renvoyoit en sa maison : et celuy qui estant ainsi renvoyé apportoit de bonne foy le pris de sa rançon, en estoit loué, et en demouroit toute sa vie

amy de celuy qui l'avoit pris, et s'appelloit au lieu de Doryalotos, qui signifie captif ou prisonnier de guerre, Dorixenos, c'est à dire hoste de guerre ou frere d'armes : mais celuy qui retenoit l'argent et en defraudoit son maistre, en demouroit infame pour toute sa vie, non seulement entre les ennemis, mais aussi entre les siens, estant tenu pour meschant homme et de mauvaise foy.

QUESTION XVIII.

Qu'est-ce que Palintocia ? Les Megariens après avoir chassé leur tyran Theagenes, demeurerent peu de temps en bon et moderé gouvernement, ains, comme dit Platon, les flateurs du peuple et harengueurs les convians à une licencieuse et excessive liberté, ils en devindrent de tout poinct perdus et guastez, jusques à commettre toutes les insolences qu'il est possible alencontre des bourgeois qui avoient bien dequoy : car les pauvres alloient en leurs maisons, et leur commandoient de les traitter et festoyer opulentement et magnifiquement, et s'ils refusoient à ce faire ils prenoient de force tout ce qu'il y avoit en la maison, et en abusoient en toute dissolution : et finablement ils feirent une ordonnance, par laquelle il leur estoit loisible de repeter des usuriers qui leur avoient presté de l'argent auparavant, toutes les usures qu'ils leur avoient payées, et appelloient ceste repetition d'usures, Palintocia.

QUESTION XIX.

Quelle ville est-ce qu'Anthedon, de laquelle la prophetisse Pythia respondit un jour :

Boy de ton vin la lye jusqu'au bas,
Car Anthedon ta patrie n'est pas?

Car celle qui est au païs de la Bœoce n'a pas grand ny excellent vignoble. L'isle de la Lauria s'appelloit anciennement Irené, du nom d'une dame ainsi appellée, laquelle on dit avoir esté engendrée de Neptune et de Melanthia fille d'Alpheus : mais depuis aiant esté occupée et habitée par Anthes et Hypera, on la surnomma Anthedonia et Hyperia : car l'oracle, ainsi qu'escrit Aristote, disoit ainsi :

Boy de ton vin la lye jusqu'au bas,
Car Anthedon le tien païs n'est pas,
Aussi ne l'est la sacrée Hyperie,
Car lors le vin tu beurois sans la lye.

Voilà qu'en dit Aristote. Mais Mnasigiton escrit, qu'Anthus le frere de Hypera estant encore petit enfant par fortune fut perdu, et que son frere pour le chercher errant çà et là, d'aventure s'addressa en la ville de Pheres devers Acastus, ou Adrastus, là où de bonne fortune Anthus servoit, aiant la charge de donner à boire : comme donques on le festoyoit il advint que ce jeune enfant en portant la couppe à son frere le recognut, et luy dit tout bas,

Boy de ton vin la lye jusqu'au bas,
Car Anthedon le tien païs n'est pas.

QUESTION XX.

Qu'est-ce que lon appelle en la ville de Priene, Les tenebres d'auprès du chesne? Ceux de Samos aians la guerre alencontre de ceulx de Priene s'entrefaisoient les uns aux autres des dommages assez supportables auparavant, jusques à ce qu'il y eut une grosse bataille donnée entre eux, en laquelle ceux de Priene tuerent pour un jour mille Samiens : mais sept ans après en une autre battaille qu'ils eurent alencontre de ceux de Milet auprès d'un lieu qu'ils appelloient le Chesne, ils y perdirent tous les meilleurs et plus vaillans citoiens qu'ils eussent : ce qui fut alors, que le sage Bias estant envoyé de Priene en ambassade vers ceux de Samos, y acquit une grande reputation. Cest inconvenient doncques et ceste calamité estant advenue douloureuse et miserable à toutes les dames de Priene ensemble, d'autant qu'il n'y en avoit pas une qui ne s'en sentist aucunement, elles eurent depuis ces paroles là pour un formulaire de malediction et de serment le plus solennel qu'elles eussent sceu faire et de plus grandes choses, Les tenebres d'auprès du chesne : pource que ou leurs peres, ou leurs freres, ou leurs marits, ou leurs enfans y avoient esté tuez.

QUESTION XXI.

Qui sont ceux d'entre les Candiots que lon nomme Catacautæ, comme qui diroit les brusleurs ? Lon dit que quelques Tyrrheniens aians ravy et enlevé par force un nombre de filles et de femmes des Atheniens du bourg de Brauron (1), quand ils habitoient ès isles de Imbros et de Lemnos, en furent depuis chassez, et s'en allerent prendre terre en la coste de la Laconie, là où ils eurent accointance avec les femmes du païs, jusques à en avoir des enfans : au moien dequoy ils devindrent à la fin suspects et malvoulus des naturels habitans, si qu'ils furent contraints d'abandonner la Laconie, et de se retirer en Candie, soubs la conduitte de Pollis et de son frere Crataidas (2), là où faisans la guerre à ceux qui tenoient le païs, ils laissoient plusieurs corps de ceux qui mouroient aux rencontres, gisans sur la terre, sans leur donner sepulture du commancement, pour ce qu'ils n'avoient pas le loisir, à cause de la guerre qui les tenoit tousjours sur bout, et pour le danger qu'il y avoit à aller enlever les corps, et aussi depuis pour ce qu'ils avoient horreur de toucher à ces pauvres corps qui estoient tous puants et infects, se fondans au soleil, pour le long temps qu'ils estoient sur la terre : parquoy Pollis s'advisa d'inventer quelques honneurs,

(1) Βαῤῥωνος, suivant le P. Pétau. *Brotier*. Voyez la note sur la deuxième question.

(2) Ce mot n'est pas dans le grec.

quelques privileges, exemptions et immunitez, qu'il donna partie aux presbtres des dieux, et partie à ceux qui enseveliroient les morts, en attribuant et consacrant ces prerogatives à quelques deitez terrestres, à celle fin qu'elles en fussent plus durables, et non subjectes à estre ostées. Depuis il en feit partage avec son frere, et furent les subjects qui escheurent par le sort, à l'un les presbtres: et les autres, les Catacautes, c'est à dire, les brusleurs, pour ce qu'ils brusloient les corps des morts, lesquels se gouvernoient à part avec leurs loix et discipline particuliere, en laquelle outre les autres honnestetez dont ils usoient parmy eux, ils n'estoient point subjects à certains crimes et forfaictures, ausquelles tous les autres Candiots sont communément addonnez, comme de courir, voler, et piller, les uns sur les autres: car ceux là ne s'entrefaisoient aucun tort, ny ne deroboient et ne ravissoient rien de l'autruy.

QUESTION XXII.

Qu'est-ce que la sepulture des enfans emprès les Chalcidiens? Cothus et Arclus (1) enfans de Xuthus vindrent jadis pour habiter en l'isle d'Eubœe, laquelle estoit pour la plus part possedée par les Æoliens. Or avoit Cothus eu un oracle par lequel il luy estoit promis, que ses affaires se porteroient heureusement, et qu'il viendroit au dessus de ses ennemis,

(1) Lisez Æclus, d'après Strabon, lib. XVII. Xylander.

s'il achettoit le païs. Parquoy estant descendu en terre avec peu de ses gens, il trouva de petits enfans qui se jouoient sur le bord de la mer : il se meit à jouer avec eux, et à leur faire caresse, en leur monstrant plusieurs petits affiquets et jouets non usitez en ce quartier là, et voiant que ces enfans avoient grande envie de les avoir, il leur dit qu'il ne les leur donneroit point autrement, s'ils ne luy bailloient en eschange de leur terre : les enfans adonc prenans de la terre à deux mains la luy baillerent, et aians aussi receu de luy ces jouets s'en allerent. Les Æoliens aians entendu ce faict, et quant et quant voyans leurs ennemis qui leur venoient courir sus par la mer, furent si desplaisans et si marris, qu'ils en feirent mourir ces petits enfans : lesquelz furent inhumez au long du grand chemin par où l'on va de la ville au destroit de la mer, qui se nomme Euripus. Voilà pourquoy le lieu en est appellé la sepulture des enfans.

QUESTION XXIII.

Qu'est-ce que lon appelle Mixarchagevas en la ville d'Argos, et qui sont ceux que lon nomme Elasiens ? Ils appellent Castor Mixarchagevas, et pensent qu'il soit ensepvely en leur païs. Et quant à Pollux ils le reverent et adorent comme un des dieux celestes. Au demourant ils appellent Elasiens certains demy dieux qu'ils reclament pour divertir les apoplexies, lesquels ils estiment estre descendus de Alexide fille d'Amphiaraus.

QUESTION XXIV.

Qu'est-ce que les Argiens appellent Engnisma (1)? Ceux qui ont perdu quelqu'un de leurs parens ou de leurs amis ont accoustumé incontinent après leur deuil finy de sacrifier à Apollo, et trente jours après à Mercure : car ils estiment que tout ainsi comme la terre reçoit les corps des trespassez, aussi fait Mercure les ames : et donnans au ministre d'Apollo de l'orge, ils reçoivent de luy au lieu une piece de chair de l'hostie immolée, et estaignans le premier feu comme estant pollu, ils en vont querir d'autre ailleurs, avec lequel ils rostissent leur chair, laquelle ils appellent engnisma, ((2) comme qui diroit, du rosty.)

QUESTION XXV.

Qu'est-ce qu'Alastor, Aliterios, et Palamnæos? Il ne faut pas croire que (3) ce soit ce que quelques uns veulent dire, celuy qui en temps de famine va espier ceulx qui en leurs maisons meulent du bled, et qui le ravit et emporte à force (4) : ains faut penser que Alastor soit celuy qui a commis des malefices

(1) *Ἄγκνισμα*, suivant Pétau.

(2) Cela n'est pas dans le texte. *C.*

(3) Lisez : il ne faut pas croire qu'Aliterios soit....

(4) Il escrit autrement au livre de la Curiosité, à la fin. *Amyot.* Voyez le tome XIII, page 420.

Alasta, c'est à dire, non oubliables, et dont il sera memoire jusques à bien long temps. Aliterius est celuy qui pour sa mechanceté est digne d'estre fuy de tout le monde, qui s'appelle aussi autrement Palamnæus (1). Socrates dit que cela estoit ainsi escrit en des tables de cuivre.

QUESTION XXVI.

Que veut dire ce, Que les filles qui accompagnent ceux qui emmeinent le bœuf de la montaigne de Ænus, vers la ville de Cassiopée, vont chantant jusques aux confins :

> Plus revenir jamais ne puissiez vous,
> En vostre cher païs avec nous?

Les Ænianiens estans chassez par les Lapithes, premierement s'habituerent auprès de Æthacia, et depuis en la Molosside, auprès de Cassiopée, mais n'y trouvans rien de bon venant de la terre, et y aians de mauvais voisins, ils s'en allerent en la plaine de Cirrha, soubs la conduitte de leur roy Onoclus : mais là se trouvans surpris de secheresse merveilleuse, ils envoyerent à l'oracle, qui leur commanda, à ce que lon dit, de lapider leur roy Onoclus : comme ils feirent, et puis se remeirent de rechef à chercher terre où ils peussent demourer, jusques à ce qu'à la fin ils arriverent en la contrée où ils sont habituez de pre-

(1) Voyez les Observations. C.

sent, où la terre est bonne et fertile de tous biens. Voilà pourquoy à bon droit, ils souhaitent et prient aux dieux, que jamais plus ils ne retournent en leur ancien païs, ains qu'ils puissent tousjours demourer là en toute prosperité.

QUESTION XXVII.

Pourquoy est-ce que à Rhodes il n'est pas permis au herault d'entrer au temple d'Ocridion? Est-ce point pourautant que jadis Ochimus fiancea sa fille Cydippe à Ocridion, et que Cercaphus, qui estoit frere d'Ochimus, estant amoureux de Cydippe persuada au herault (pour ce qu'en ce temps là, la coustume estoit de faire demander les filles en mariage, et les faire amener par les heraults) que quand on la luy auroit consignée, il la luy amenast. Ce qui fut faict : ainsi Cercaphus aiant la fille, s'enfuit à tout : mais depuis quand Ochimus fut fort vieil, Cercaphus retourna : et depuis ce temps là les Rhodiens feirent un statut et ordonnance, que jamais herault n'entrast dedans le temple d'Ocridion, pour la meschanceté qui avoit esté commise encontre luy.

QUESTION XXVIII.

Pourquoy est-ce qu'en la ville des Tenediens il n'est pas loisible à un joueur de flustes entrer dedans le temple de Tenes, ne d'y faire aucune mention d'Achilles? Est-ce pourautant que la belle mere de

Tenes, l'aiant accusé d'avoir voulu coucher avec elle, Molpus joueur de flustes tesmoigna faulsement contre luy qu'il estoit vray, au moien dequoy il fut contrainct de s'enfuir avec sa sœur, en la ville de Tenedos? Et au reste lon dit que Thetis, mere d'Achilles, luy avoit très expressément et à certes defendu, qu'il se gardast bien de tuer Tenes, pour ce qu'il estoit bien voulu d'Apollo, et (1) qu'il en donnast nomméement la charge à l'un de ses serviteurs qui eust l'œil à le conserver et le luy ramentevoir, de peur que par mesgarde ou oubliance il ne luy advint de le faire mourir : mais en courant la ville de Tenedos il apperceut la sœur de Tenes qui estoit belle, et Tenes se presentant au devant pour defendre l'honneur de sa sœur, y fut tué, et sa sœur durant le combat eschappa, mais Achilles aiant recognu Tenes après qu'il fut tumbé mort, en tua son serviteur, d'autant qu'estant sur le lieu present au combat il ne luy avoit pas ramentu, et inhuma Tenes au lieu où maintenant est assis son temple. Voilà pourquoy ny joueur de fleutes n'y peult entrer, ny Achilles y estre nommé.

QUESTION XXIX.

Qu'est-ce que les Epidamniens, (qui sont ceux de la ville de Duras (2)), appellent Poletes, c'est à dire, le vendeur (3)? Les Epidamniens estans proches voisins

(1) Lisez : et elle en donna. *C.*

(2) Ce qui est dans cette parenthèse n'est point dans le grec.

(3) Cette explication n'est pas dans le grec.

des Esclavons (1) s'apperceurent que leurs bourgeois qui hantoient et trafiquoient avec eux, en devenoient meschans : au moien dequoy craignans qu'à la longue cela ne leur apportast quelque remuement à leur estat, ils elisoient tous les ans un des plus hommes de bien de leur ville, pour faire tous les contracts et toutes les permutations que ceux de la ville pourroient avoir à faire avec les Barbares, et celuy là traittant et prattiquant avec eux, moiennoit tous les achapts et les ventes que ses citoiens avoient à negocier avec eux, et celuy qui avoit ceste charge s'appelloit Poletes, (c'est à dire, le vendeur (2)).

QUESTION XXX.

Qu'est-ce que lon appelle en la Thrace le rivage d'Arænus? Les Andriens et les Chalcidiens estans allez en Thrace pour y choisir lieu à s'habituer, y surprirent ensemble la ville de Sana qui leur fut livrée par trahison, et estans advertis que les Barbares avoient abandonné celle d'Achantus, ils y envoyerent deux espies pour en sçavoir la verité : ces deux espies s'estans approchez si près de la ville qu'ils veirent certainement que les ennemis s'en estoient fuis, celuy des Chalcidiens s'y en courut devant, comme pour en prendre le premier la possession au nom des Chalcidiens : mais celuy des Andriens, voyant qu'il ne le pourroit jamais consuivre à la course, il lancea

(1) Des Illyriens.
(2) Cette explication est inutile, et n'est pas dans le grec.

son javelot qu'il avoit en la main : le fer duquel s'estant fiché dedans la porte, il s'escria qu'il avoit pris possession de la ville pour les Andriens avec le fer de sa javeline : sur cela s'estant meu different sans guerre ouverte entre eux, ils accorderent amiablement, que les Erythreiens, les Samiens et les Pariens, seroient juges de tous leurs debats et differens : mais pour ce que les Erythreiens et les Samiens jugerent pour les Andriens, et les Pariens pour les Chalcidiens, les Andriens feirent en cest endroit là un solennel serment, avec imprecations et maledictions, que jamais ils ne prendroient femmes d'eux, ny jamais ils ne leur en donneroient : et pour ceste cause ils surnommerent l'endroit de ceste coste, le rivage d'Aræнus, (c'est à dire, de malediction (1)), qui paravant s'appelloit le port du Dragon.

QUESTION XXXI.

Pourquoy est-ce qu'à la feste de Ceres les femmes des Eretriens ne rostissent point leur chair au feu, mais au soleil, et qu'ils ne l'y appellent point Calligenia? Est-ce point pourautant que les dames Troiennes, que le roy en emmena captives, celebrerent ceste feste en ce lieu là, mais pour ce que le temps se trouva à propos pour faire voile, elles furent contrainctes de s'embarquer à la haste, en laissant leur sacrifice imparfaict.

(1) Cela n'est pas dans le texte.

QUESTION XXXII.

Qui sont ceux qui s'appellent Ainautæ en la ville de Milet? Après que les tyrans Thoas et Damasenor y eurent esté desfaicts, il se leva deux parts et deux ligues en la ville, l'une qui s'appella Ploutis, et l'autre Chiromacha : à la fin celle de Ploutis, qui estoient les plus riches et plus puissans de la ville, demoura la maistresse, et se saisit de l'authorité et du gouvernement. Et pour ce que quand ils vouloient consulter des plus grands affaires, ils montoient en mer sur des vaisseaux, et s'eslargissoient bien loing de la terre : puis après qu'ils avoient resolu et arresté entre eux ce qu'ils avoient à faire, ils s'en retournoient, ils en furent surnommez Ainautæ, qui est autant à dire comme, tousjours navigants.

QUESTION XXXIII.

Pourquoy est-ce que les Chalcidiens appellent un certain lieu de leur ville (1), l'assemblée des gaillards (2)? Nauplius, à ce que lon dit, estant chassé et poursuivy par les Acheiens, se retira en franchise de suppliant devers les Chalcidiens : là où il respondit en partie à ce que les Acheiens luy mettoient sus, et en partie il usa de recrimination encontre eux, les accusant d'autres malefices : parquoy les Chalcidiens

(1) Grec : περὶ τό Πυρσόφιον. (2) ἀκμαίων λέσχην.

n'aians aucune volonté de le rendre, mais craignans que lon ne le tuast en trahison, luy donnerent pour sa garde les plus gaillards jeunes hommes qui fussent en leur ville, lesquels ils logerent en ce lieu là, à fin qu'ils fussent tousjours ensemble, et qu'ils gardassent Nauplius.

QUESTION XXXIV.

Qui est celuy qui immola un bœuf à son bienfaiteur? Il y avoit jadis à l'ancre au long de l'isle d'Ithaque une navire de coursaires, dedans laquelle estoit un vieillard qui avoit force pots de terre pleins de poix : or advint que un pauvre marinier nommé Pyrrhias, qui gaignoit sa vie à passer les gens çà et là, arriva là, qui sauva le vieillard, non pour profit qu'il y pretendist, mais à son instante requeste, et pour pitié qu'il en eut : et bien qu'il n'y eust pretendu aucun profit, si est-ce que le vieillard le pressa de prendre de ces pots de terre : et quand les coursaires se furent un peu retirez, et que le vieillard se veit en liberté, il amena Pyrrhias, et luy monstra comme dedans ces pots il y avoit force or et argent meslé parmy. Parquoy Pyrrhias estant ainsi soudainement devenu riche et opulent, traitta bien le vieillard en toute autre chose, et mesmement luy sacrifia un bœuf : ce qu'ils disent encore en maniere de commun proverbe, Nul ne sacrifia oncques bœuf à son bienfaiteur, sinon Pyrrhias.

QUESTION XXXV.

Pourquoy estoit-ce que les filles des Bottiæiens avoient accoustumé de dire comme une maniere de refrein, Allons nous-en à Athenes? On dit que les Candiots anciennement aians fait vœu envoyerent les primices de leurs hommes à Apollo en Delphes, lesquels voians qu'ils n'avoient aucun moien de vivre là, se delibererent de chercher quelque endroit où ils peussent bastir et fonder quelque ville : si s'en allerent premierement habiter en Iapygie, et de là puis après vindrent occuper l'endroit de la Thrace où ils sont encore maintenant, aians des Atheniens meslez parmy eux : car il semble que Minos ne faisoit pas mourir les jeunes jouvenceaux que les Atheniens luy envoyoient par forme de tribut, ains les tenoit pour serviteurs : quelques uns doncques estans issus de ceux là, et tenus pour naturels Candiots, furent quant et eux envoyez en la ville de Delphes : voilà pourquoy les femmes des Bottiæiens, pour souvenance de leur extraction, alloient ainsi chantant ès jours de leurs festes, Allons nous en à Athenes.

QUESTION XXXVI.

Pourquoy est-ce que les femmes des Æliens en chantant les louanges de Bacchus, le prient de s'en venir avec pied de bœuf vers elles? Les paroles de l'hymne sont telles, Plaise toy venir, sire Bacchus,

en ce tien sainct temple maritime, amenant quant et toy les Graces, courant avec ton pied de bœuf: et puis ils y adjoustent par deux fois, Digne taureau, digne taureau. Est-ce pourautant que quelques uns appellent ce dieu, Fils de vache, et les autres Taureau, ou si c'est à dire avec son grand pied, comme Homere appelle Boopis, c'est à dire, œil de bœuf, la femme qui a l'œil gros, et Bugæus celuy qui a le cœur grand? Ou plustost pour ce que le pied de bœuf ne fait aucun dommage, là où toute beste qui porte cornes en est dangereuse, ainsi le prient et le reclament elles de venir à elles doulx et gracieux : ou c'est pource que plusieurs estiment, que ce a esté luy qui premier a enseigné aux hommes à labourer la terre et à semer les bleds.

QUESTION XXXVII.

Pourquoy est-ce que les Tanagræiens ont devant leur ville un temple, qu'ils appellent Achillium? Car on dit qu'il eust en sa vie plustost haine qu'amitié alencontre de ceste ville là, après qu'il en eut ravy et emmené Stratonice la mere de Pœmander, et tué Acestor fils d'Ephippus. Pœmander le pere d'Ephippus, estant encore la province Tanagraique habitée par bourgades seulement, estant assiegé par les Acheiens en un lieu qui s'appelloit Stephon, pour autant qu'il ne vouloit pas aller à la guerre quant et eux, il abandonna ce lieu là, et alla bastir la ville de Pœmandrie. Son architecte Polycritus y estoit, qui alloit

mesprisant tout son ouvrage, jusques à saulter par dessus le fossé par mocquerie : dequoy Pœmander se sentant picqué et irrité, luy voulut jetter à la teste une grosse pierre qui estoit là cachée, que lon souloit mettre d'ancienneté dessus les sacrifices nocturnes. Pœmander n'en sçachant rien l'arracha à force et la jetta, et aiant failly d'en assener Polycritus, il en tua son fils Leucippus. Or falloit il, suivant la loy et coustume pour lors observée par toute la Grece, qu'il sortist hors du païs de la Bœoce en estat de banny, errant, pour homicide fortuitement par luy commis en la personne d'un sien parent : ce qui n'estoit pas facile à faire lors, pourautant que les Acheiens estoient entrez en armes dedans la contrée Tanagraïque : si envoya son fils Ephippus par devers Achilles pour le prier, lequel feit tant par prieres et remonstrances, qu'il le mena devers son pere, et avec luy Tlepolemus fils d'Hercules, et Peneleus fils d'Hippalcmus, qui estoient tous leurs parens : par lesquels Pœmander fut conduit et accompagné jusques à la ville de Chalcide, là où il fut absouls et purgé de ce meurtre par Elphenor : en memoire duquel benefice il honora depuis tous ces princes là, en leur faisant à chascun bastir un temple, dont celuy d'Achilles dure en son entier jusques aujourd'huy, et retient encore son nom.

QUESTION XXXVIII.

Qui sont ceux que les Bœotiens appellent Psoloes,

et qui les Æolies? Lon dit que les filles de Minyas, Leucippé et Arsinoé et Alcathoé estans devenues enragées et hors du sens, eurent envie de manger de la chair humaine, et qu'elles tirerent au sort entre elles de leurs enfans : le sort estant tombé sur Leucippé, elle bailla son fils Hippasus pour deschirer et demembrer : à l'occasion dequoy leurs marits saisis de tristesse et de douleur se vestirent de deuil, et en furent appellez Psoloes, Æolies et Oeonoloes (1) : d'où vient que jusques aujourd'huy les Orchomeniens appellent encore ainsi les femmes qui sont descendues de leur race, et de deux en deux ans, ès jours de festes qui s'appellent Agrionia (2), le presbtre de Bacchus court après, l'espée traicte en la main, et les fait fuir, et luy est permis de tuer celle qu'il en peut attraper : et de faict Zoilus estant leur presbtre de mon temps en tua une, dont toutefois il ne leur advint rien de bien : car Zoilus luy mesme tombant malade d'un petit ulcere, après en avoir esté mangé longuement, à la fin encore en mourut : et les Orchomeniens en estants aussi en commun tombez en calamitez et condamnations publiques, osterent la presbtrise à celle race là, et la donnerent au plus homme de bien qu'ils peurent choisir entre eux.

QUESTION XXXIX.

Pourquoy est-ce que les Arcadiens assomment à

(1) Lisez avec Xylander : et leurs femmes Æolies, ou cruelles.
(2) Voyez tome XVIII, page 372.



coups de pierres ceulx qui de propos deliberé entrent dedans le pourpris de Licæum, et envoyent en la ville de Eleutheres ceux qui y entrent par ignorance? Est-ce point pour ce que ceux là sont tenus pour absouls et delivrez qui le font par ignorance, et pour raison de leur absolution, ceste maniere de parler, de les envoyer à Eleutheres, est venue en usage, pour ce que Eleutheres signifie delivrance? Et est ceste façon de dire semblable, comme quand on dit, Tu iras au lieu du peu soucié (1), ou au manoir du plaisant (2). Ou si c'est suivant le conte que lon fait, qu'il n'y eust des enfants de Lycaon, que Eleuther et Lebeadus (3), qui ne furent point participants du crime que leur pere commeit alencontre de Jupiter, ains s'enfuirent au païs de la Bœoce : en signe dequoy les Lebadiens ont encore commune bourgeoisie avec les Arcadiens. Voilà pourquoy ils envoyent en Eleutheres ceulx qui fortuitement, sans y penser, sont entrez dedans le pourpris sacré à Jupiter, dedans lequel il n'ést loisible à personne de marcher. Ou bien, ainsi comme escrit Architimus (4) en ses Chroniques d'Arcadie, il y en eut jadis quelques uns qui ignoramment entrerent dedans ce parc, lesquels furent livrez aux Phliasiens, les Phliasiens les baillerent aux Megariens, de Megare ils furent portez à Thebes : mais ainsi qu'on les portoit ils furent arrestez à Eleutheres par ravage de pluyes, de tonnerres, et

(1) Ἀμελὲς. (2) Ἀρέσαντος.
(3) Lebeades, suivant Pétau.
(4) Archetimus, suivant Pétau.

d'autres signes celestes : à raison duquel accident aucuns veulent dire que la ville en eust le nom d'Eleutheres. Au demourant quant à ce qui se dit, que l'umbre de celuy qui entre dedans ce pourpris ne tombe point à terre, il n'est pas veritable, mais si a il pourtant esté tenu et creu pour chose fort vraye et asseurée. Est-ce point qu'on voulust entendre que l'air s'obscurcist incontinent, et se contristast de nuées, quand il y entroit quelqu'un, ou pour ce que celuy qui y entre est incontinent mis à mort, et les Pythagoriens disent, que les ames des morts ne font point d'umbre ny ne sillent point? Ou bien pource que c'est le soleil qui fait l'umbre, et la loy du païs oste la veuë du soleil à celuy qui y entre, ainsi ils veulent entendre cela soubs la couverture de ces paroles, car mesme celuy qui est attainct d'y avoir entré s'appelle Elaphos, c'est à dire, le cerf : et pourtant Cantharion Arcadien s'en estant fuy devers les Eliens qui lors faisoient la guerre aux Arcadiens, et estant passé avec le butin qu'il avoit gaigné en une course par le travers de ce sainct lieu, comme, après que la guerre fut finie, il se fust retiré en Lacedæmone, les Lacedæmoniens le rendirent aux Arcadiens par commandement de l'oracle qui leur enjoignit et manda de rendre le cerf.

QUESTION XL.

Qui est en la ville de Tanagre le demy dieu qu'ils appellent Eunostus? Et pourquoy est-ce que les fem-

mes ne peuvent entrer dedans son verger? Cest Eunostus fut fils de Elieus fils de Cephisius, et de Sciade, qui fut ainsi nommé par une nymphe Eunoste qui le nourrit, et estant beau et juste, il estoit encore plus chaste et austere en sa vie : toutefois on dit que l'une des filles de Colonus sa cousine devint amoureuse de luy, et comme elle le priast d'aimer, Eunostus la repoulsa avec injures, luy disant qu'il l'accuseroit envers ses freres. Ce que la fille craignant, le prevint, et alla elle mesme la premiere le calomnier envers ses freres Ochemus (1), Leon et Bucolus, qui en furent tellement irritez contre Eunostus, qu'ils le tuerent, comme aiant par force violé leur sœur. Ces freres doncques luy aiant dressé embusche, le tuerent en trahison : parquoy Elieus les meit en prison, et Ochne se repentant de ce qu'elle avoit fait, et s'en trouvant toute perturbée, pour se delivrer de la douleur qu'elle souffroit à cause de son amour, et quant et quant aiant pitié de ses freres emprisonnez, alla decouvrir à Elieus toute la verité, et Elieus à Colonus, par sentence duquel les jeunes hommes furent bannis, et elle se precipita volontairement du hault d'un rocher, ainsi que recite Myrtis, une poëtisse, en ses vers. De là est que le temple et le parc et verger de cest Eunostus est depuis demouré inaccessible, et non approchable aux femmes, tellement que souvent quand il advient ou de grands tremblements de terre, ou de grandes seicheresses, ou autres

(1) Echemus, suivant Pétau.

prodiges celestes, les Tanagræiens recherchent et enquierent fort soigneusement, s'il y a point eu quelque femme qui se soit approchée de ce lieu. Et disoient aucuns, entre lesquels estoit Clidamus personnage illustre, qu'ils avoient rencontré en leur chemin Eunostus qui s'en alloit se laver en la mer, pour ce que une femme avoit entré dedans son sanctuaire. Diocles mesme, au traitté qu'il a composé, Des demy-dieux, fait mention d'un edict et ordonnance faitte par les Tanagræiens, sur ce que Clidamus leur avoit denoncé.

QUESTION XLI.

D'où est-ce que au païs de la Bœoce la riviere qui passe par Eleon a esté appellée Scamander? Deimachus fils d'Eleon, et familier d'Hercules, fut avec luy à la guerre de Troie, mais ceste guerre allant en longueur, la fille de Scamander nommée Glaucia devint amoureuse de luy, et luy s'accordant avec elle l'engrossa : depuis il advint qu'il mourut en combattant contre les Troiens, et Glaucia craignant (1) que Hercules n'apperceust d'ailleurs comment elle estoit enceinte, elle mesme recourut à luy, et luy declara comme elle avoit esté surprise de son amour, et comme elle auroit eu affaire avec Deimachus. Hercules, tant pour la pitié de la pauvre femme, que

(1) Lisez : « craignant qu'on ne s'aperçût qu'elle étoit grosse, « s'enfuit vers Hercule, et lui raconta son amour pour Deimachus, « et comment elle avoit eu commerce avec lui. » *C.*

pour l'aise qu'il eut de ce qu'il estoit demouré de la semence d'un vaillant homme, et qui avoit esté son familier amy, emmena quant et luy Glaucia dedans ses vaisseaux, laquelle s'accoucha d'un beau fils, et la mena au païs de la Bœoce, là où il la consigna entre les mains de Eleon, elle et son fils : le fils fut appellé Scamander, qui fut roy du païs, et surnomma le fleuve d'Inachus, Scamander, de son nom, et un autre petit ruisseau d'auprès, Glaucia, du nom de sa mere : et la fonteine Acidusa, du nom de sa femme : de laquelle il eut trois filles, lesquelles on honore encore jusques aujourd'huy au païs, et les appelle lon les pucelles.

QUESTION XLII.

Dont est venu ce que lon dit en commun proverbe, « Ceste cy l'emporte? » Dino Tarentin estant capitaine, et tres vaillant homme de sa personne en guerre, comme ses citoiens eussent par leurs voix et suffrages rejetté un advis qu'il avoit proposé, comme le herault eust proclamé à haulte voix, la part qui l'emportoit, luy mesme haulsant la main droitte, Ceste cy, dit-il, l'emportera : ainsi le recite Theophrastus : mais Apollodorus y adjouste en son Rythine, que comme le herault eust proclamé, Ces cy (entendant des voix du peuple) sont plus : mais ces cy, dit-il, sont meilleures : et qu'en ce faisant il confirma la resolution de ceux qui estoient en moindre nombre.

QUESTION XLIII.

Dont a esté la ville des Ithacesiens appellée Alalcomena? Plusieurs ont escrit qu'Anticlia estant encore fille fut forcée par Sisyphus, et qu'elle en conceut Ulysses : mais Hister Alexandrien escrit d'avantage en ses commentaires, qu'ayant esté donnée en mariage à Laërtes, et emmenée en la ville d'Alalcomenion en la Bœoce, elle y enfanta Ulysses, qui depuis renouvelant la memoire de la ville où il estoit né, appella celle qui est en Ithaque de son nom.

QUESTION XLIV.

Qui sont ceulx que lon appelle Monophages, c'est à dire, mangeants seuls, en la ville d'Ægine? Plusieurs des Æginetes qui furent à la guerre de Troye y moururent ès rencontres, et plus encore y en eut qui furent noyez par la tourmente au voyage : mais ceulx qui retournerent en petit nombre, furent recueillis par leurs parents et amis, lesquels voiants que tous les autres bourgeois estoient en tristesse et en deuil, penserent qu'ils ne se devoient pas resjouir ny faire sacrifices aux dieux manifestement, ains secrettement : et ainsi chascun à part en son privé recevoit les siens, et leur faisoient bancquets et festins, esquels ils servoient eulx mesmes leurs peres, leurs freres, leurs parents et amis, sans qu'aucun estranger y fust admis : à l'imitation dequoy ils font

encore tous les ans des sacrifices à Neptune par assemblées secrettes, qu'ils appellent Thiases, esquelles ils s'entrefestoyent en privé l'espace de seize jours durant, sans mener bruit, et n'y entre pas un serviteur ny esclave, et puis à la fin ils font un solennel sacrifice à Venus, et ainsi mettent fin à leur feste. Voilà dequoy et pourquoy ils sont appellez Monophages.

QUESTION XLV.

Pourquoy est-ce qu'au pays de Carie l'image de Jupiter Lebradien est faitte tenant en la main une coignée haussée, non pas un sceptre ny une foudre, comme ailleurs? C'est pour ce que Hercules aiant tué l'Amazone Hippolyte, et entre ses autres armes aiant gaigné sa coignée, en feit un present à Omphale, laquelle tous les roys de Lydie qui furent depuis Omphale, porterent, comme chose saincte et sacrée, qu'ils auroient euë par succession de main en main de leurs peres, jusques à ce que Candaules dedaignant de la porter, la donna à porter à l'un de ses amis. Depuis advint que Gyges se soubsleva en armes contre luy, et à l'aide de Arselis, qui luy amena un grand secours de gens de guerre de la ville de Myles, il desfeit Candaules et le feit mourir avec celuy sien amy, auquel il osta la coignée, et l'emporta en la Carie avec les autres despouilles, et aiant fait faire une image de Jupiter, il luy meit en main celle coignée : à raison de laquelle il le surnomma

Lebradien, d'autant que les Cariens appellent une coignée Lebran.

QUESTION XLVI.

Pourquoy est-ce que les Trallianiens appellent le grain que lon nomme Ers, purgateur, et en usent principalement, et plus que de nul autre, en leurs cerimonies de purgation et de purification? Est-ce point pour autant que les Minyiens et les Lelegiens les aiant chassez anciennement, occuperent leurs villes et leurs pays? Mais les Trallianiens depuis y retournans furent les plus forts, et furent les Lelegiens tuez en la battaille, exceptez ceulx qui se sauverent à la fuitte, et qui pour leur foiblesse, ou par faulte qu'ils n'eussent sceu trouver moien de vivre ailleurs, demourerent là : desquels ne faisans aucun compte, s'ils vivoient ne s'ils mouroient, ils feirent un statut, que celuy des Trallianiens qui tueroit un Lelegien ou Minyien, en seroit absouls et purgé, en payant aux parents du mort un boisseau (1) d'ers.

QUESTION XLVII.

Pourquoy est-ce que lon dit, par maniere de commun proverbe, entre les Eliens, Souffrir plus de maulx que Sambicus? Lon dit qu'il fut jadis un natif de la ville d'Elide nommé Sambicus, lequel aiant

(1) Un médimne.

soubs luy beaucoup de complices, rompit plusieurs des images de bronze qui sont en la ville d'Olympie, et en vendit le cuyvre, et que finablement il passa jusques à piller le temple de Diane que lon surnomme Veillante. Ce temple est dedans la ville d'Elide, et l'appelle lon Aristarchium. Après ce notable sacrilege il fut incontinent surpris, et le gehenna lon tout un an durant, pour luy faire déclarer tous ceulx qui avoient esté ses compagnons et complices, et mourut en ces tourments, dont est depuis ce commun proverbe venu en usage.

QUESTION XLVIII.

Pourquoy est-ce, qu'en Lacedæmone joignant le temple des Leucippides est celuy d'Ulysses? Hergiæus l'un des descendans de Diomedes, à la suscitation et persuasion de Temenus desroba d'Argos l'image de Pallas, du sceu et avec l'aide d'un Leager qui estoit familier de Temenus, lequel depuis estant tombé en quelque inimitié et courroux alencontre de ce Temenus, s'enfuit en Lacedæmone avec ceste image, que les roys receurent bien volontiers, et la poserent près du temple des Leucippides, puis envoyerent en Delphes devers l'oracle, pour enquerir comment ils la pourroient sauver et garder. L'oracle leur feit response, qu'ils la baillassent en garde à l'un de ceulx qui l'avoient desrobée : à l'occasion dequoy ils bastirent en cest endroit là le temple d'Ulysses, où ils la meirent : joint qu'ils estimoient qu'Ulysses

appartenoit de quelque chose à leur ville, à cause de sa femme Penelopé.

QUESTION XLIX.

Pourquoy est-ce que les dames Chalcedonienes ont accoustumé quand elles rencontrent quelques hommes estrangers, mesmement si ce sont Magistrats, de cacher l'une de leurs jouës? Ceux de Chalcedoine eurent jadis la guerre contre leurs voisins les Bithyniens, provoquez de toutes les sortes d'injures et de torts que lon le sçauroit estre, tellement que du temps du roy Zipœtus avec toute leur puissance, et encore avec un gros secours de Thraciens, ils coururent, pillerent et bruslerent tout son pays, mais à la fin ce roy Zipœtus leur donna la battaille auprès d'un lieu nommé Phalium, là où ils se porterent mal, tant pour leur presomptueuse arrogance, que pour le mauvais ordre qui estoit parmi eulx, tellement qu'ils y perdirent huit mille hommes : toutefois ils n'y furent pas totalement desfaits, pour ce qu'en faveur des Byzantins Zipœtus leur ottroya appointement de paix. Mais la ville estant fort deserte et desnuée d'hommes, il y eut plusieurs femmes qui furent contrainctes de se remarier à des serfs affranchis, les autres à des estrangers venus d'ailleurs habitants en leurs villes, les autres aimants mieulx demourer en viduité sans marits, que de choisir de telles nopçes, faisoient par elles mesmes ce qu'elles avoient à traitter et depescher devant les juges ou devant les Magistrats, en reti-

rant seulement une partie du voile qui leur couvroit le visage : les autres qui s'estoient remariées les imitans en cela, comme celles qui valoient mieulx qu'elles, amenerent ceste façon de faire en coustume.

QUESTION L.

Pourquoy est-ce que les Argiens amenent les oüailles devant le temple d'Agenor, quand ils les veulent faire saillir aux beliers? Est-ce point pourautant que Agenor a très bien entendu comment il falloit traitter les moutons, et a eu de plus grands trouppeaux de bestes blanches qu'autre roy qui fust oncques?

QUESTION LI.

Pourquoy est-ce que les enfans des Argiens en une certaine feste s'entre-appellent par jeu Ballachradas, qui vault autant à dire, comme, jetteurs de pommes sauvages? Est-ce point pourautant que les premiers qui furent par Inachus amenez des montagnes en la plaine se nourrissoient de ces pommes sauvages? Et dit on que ces pommes sauvages se trouverent premierement dedans le Peloponese qu'en autre partie de la Grece, et que lors le Peloponese s'appelloit Apia : voilà d'où vient que depuis on a surnommé ces pommes sauvages, qui communement se nomment Achrades, Apies.

QUESTION LII.

Pourquoy est-ce que les Eliens, quand ils ont des

juments chauldes les meinent hors de leurs confins pour les faire saillir aux chevaulx ? Est-ce point pour ce qu'Oenomaus qui a esté le prince qui plus a aimé les chevaulx, et qui a pris plus de plaisir à ceste beste là (1), feit de grandes imprecations et maledictions alencontre des chevaulx qui couvriroient les juments en Elide ? Et pour ce craignans de tomber en celles maledictions, ils les evitent par ce moyen d'acquit.

QUESTION LIII.

Pourquoy est-ce que la coustume estoit parmy les Gnosiens, que ceulx qui empruntoient de l'argent à usure, le ravissoient à force? Estoit-ce point à fin que s'ils venoient à renier la debte, et à vouloir frustrer l'usurier de son argent, il peust agir de volerie contre eulx, et qu'ils fussent par ce moien d'avantage punis?

QUESTION LIV.

Pourquoy est-ce qu'en la ville de Samos ils appellent (2), la Venus de Dexicreon? Est-ce point pourautant que comme jadis les femmes des Samiens fussent perdues de luxure, desbauchées et lubriques en toute extremité, il y eut un Dexicreon triacleur, qui par je ne sçay quelles cerimonies et sacrifices expiatoires les en guarentit? Ou pour ce que ce Dexicreon,

(1) Voyez les Observations. *C.*
(2) Ils invoquent la Vénus de....

estant marchand traffiquant par mer, s'en alla pour traffiquer en l'isle de Cypre, et comme il fust prest à charger sa navire, Venus s'apparut à luy, qui luy commanda de charger d'eau seulement et non d'autre chose, et incontinent se mettre à la voile? Ce qu'il feit, et aiant mis grande quantité d'eau dedans son vaisseau, s'en partit. Quand ils furent en haulte mer il y eut un calme si grand, que ne tirant vent ny haleine par plusieurs jours, les autres mariniers et marchands cuyderent tous mourir de soif, n'eust esté qu'il leur vendit de son eau, dont il tira un grand argent, et en feit depuis faire une image de Venus, qu'il appella de son nom, la Venus de Dexicreon. Et si cela est veritable, il semble que la deesse en cela ne voulut pas seulement en enrichir un, mais sauver la vie à plusieurs par le moien d'un.

QUESTION LV.

Pourquoy est-ce qu'en l'isle de Samos quand ils sacrifient à Mercure, qu'ils surnomment Charidotes, c'est à dire, donneur de joye, il est permis à qui veult de desrober et destrousser les passans? C'est pour ce qu'anciennement par le commandement d'un oracle, ils sortirent de Samos pour aller en Mycale, là où ils s'entreteindrent et vescurent dix ans durant de courses et de larcins sur la mer, et depuis retournans de rechef à Samos, ils y obteindrent la victoire contre leurs ennemis.

QUESTION LVI.

Pourquoy est-ce que lon appelle un certain endroit de l'isle de Samos Panæma, c'est à dire, tout sang? Est-ce pourautant que les Amazones fuyans la fureur de Bacchus se sauverent du pais des Ephesiens en ceste isle de Samos, et luy aiant fait bastir et assembler des vaisseaux, les y poursuivit et leur donna la battaille, où il en tua grand nombre, environ ce lieu là, lequel pour la quantité de sang respandu, ceulx qui le voyoient, par admiration l'appelloient Panæma? Et dit on que de celles qui y furent tuées, aucunes vindrent mourir autour de Phlœum, et y monstre lon de leurs os: et veulent dire quelques uns, que le Phlœum en fut rompu mesme de ce temps là, tant elles cryerent d'une voix haulte, forte et penetrante.

QUESTION LVII.

D'où vient que à Samos on appelle une salle Pedetes? Après que Demoteles eut esté tué, et sa monarchie et tyrannie ruinée, (1) les senateurs s'estant saisis du gouvernement, les Megariens allerent faire la guerre à ceux de Perinthe, qui sont extraits et issus des Samiens, portans quant et eulx des fers pour mettre aux pieds des prisonniers : ce qu'entendants les senateurs leur envoyerent incontinent du secours

(1) Lisez: les Géomores. *C.*

en toute diligence, aiants esleu neuf capitaines, et armé trente navires, deux desquelles, ainsi comme elles vouloient faire voile, furent frappées de la fouldre, et perirent tout devant le port : mais toutefois les capitaines poursuivants leur voyage avec les autres, vainquirent les Megariens en battaille, et en prirent six cents prisonniers, et aiants les cœurs eslevez de ceste victoire, delibererent de ruiner le gouvernement des nobles chez eulx : à quoy ceux mesmes qui avoient le gouvernement en main leur donnerent occasion, leur escrivant qu'ils leur amenassent les prisonniers Megariens enferrez des mesmes fers qu'ils avoient apportez. Aiant doncques receu ces lettres, ils les monstrerent et communiquerent secrettement aux prisonniers Megariens, leur persuadans de se liguer et bander avec eux pour remettre leur ville en liberté, et deliberans entre eulx de la façon d'executer leur entreprise, ils furent d'advis d'ouvrir et lascher les anneaux des fers, et les mettre ainsi aux jambes des Megariens, et puis les attacher avec des courroyes de cuir à leurs ceintures, de peur que estants laschez et ouverts ils ne leur tombassent et ne leur sortissent des pieds en cheminant. Ainsi aiants accoustré de ceste façon les prisonniers, et leur aiants baillé à chascun une espée, ils se remeirent à la voile vers Samos, là où quand ils furent arrivez et descendus en terre, ils les menerent à travers la place dedans le senat, là où estoient tous les senateurs assis en conseil : et lors le signe donné, les Megariens se ruerent sur ces senateurs, et les tuerent tous. La



ville ainsi delivrée, ils donnerent aux Megariens, qui en voulurent, droit de bourgeoisie, puis feirent faire une grande salle, alentour de laquelle ils pendirent et attacherent les fers, et l'appellerent pour ceste cause Pedetes, c'est à dire, la salle des fers.

QUESTION LVIII.

Pourquoy est-ce qu'en l'isle de Co, en la ville d'Antimachie, le presbtre de Hercules estant vestu d'une robbe de femme, et coiffé d'une coiffe, commance le sacrifice? Hercules estant party de Troye avec six navires courut fortune, et ses autres vaisseaux rompus et perdus fut jetté par le vent avec une seule navire en l'isle de Co, à l'endroit qui s'appelle Laceter, n'aiant sauvé autre chose que ses armes et les hommes qui estoient dedans son vaisseau : et trouvant un trouppeau de moutons, requit le berger qui les gardoit de luy en donner un : ce berger s'appelloit Antagoras, qui estant homme puissant et robuste, convia Hercules à luicter avec luy, soubs condition que s'il le portoit par terre, le mouton seroit à luy. Hercules accepta l'offre, et comme ils furent aux prises, les Meropiens, qui sont les habitans de l'isle, vindrent au secours d'Antagoras, et les Grecs de Hercules, de sorte qu'il y eut là une grosse battaille, en laquelle Hercules se sentant pressé et lassé de la multitude d'ennemis, s'encourut à ce que lon dit à une femme Thraciene, là où pour se cacher il se desguisa d'une robbe de femme : mais depuis es-

tant de rechef venu au dessus de ces Meropiens, après s'estre purifié il espousa la fille de Alciopus, et prit alors une belle robbe. Voilà pourquoy son presbtre va sacrifier au propre lieu où fut la battaille, et les nouveaux mariez y reçoivent leurs espousées en habits de femmes.

QUESTION LIX.

D'où vient qu'en la ville de Megare il y a des races qui s'appellent Hamaxocylistes? Du temps que le dissolu et insolent estat populaire, qui ordonna que lon peust repeter les usures que lon auroit pieça payées, et qui permeit le sacrilege, estoit en la ville, il advint que quelques deputez du Peloponese, pour aller à l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, passants par la province Megarique, auprès de la ville d'Ægires (1), au long du lac, verserent et tomberent de dessus leurs chariots, comme il advient quelque fois, avec leurs femmes et leurs enfans : là se trouverent quelques Megariens, qui estants yvres furent encore si insolents et si cruels, qu'aiants relevé et redressé ces chariots, ils les poulserent dedans le lac, tellement qu'il y eut plusieurs de ces pauvres deputez qui y furent noyez. Or les Megariens pour la confusion et le desordre du gouvernement qui pour lors estoit en leur ville, ne feirent compte de

(1) Lisez : « passèrent la nuit auprès du lac sur leurs chariots « avec leurs femmes et leurs enfants. » C.

venger ceste injure et ceste forfaicture : mais le conseil des Amphictyons, d'autant que l'ambassade de ces deputez estoit religieuse et sacrée, en prit la cognoissance, et chastia les coulpables de ceste impieté, les uns de mort, les autres de bannissement : et depuis ceulx qui sont descendus de ceulx là ont esté surnommez les Hamaxocylistes.

OBSERVATIONS
SUR LES VIES
DES DIX ORATEURS.

ANTIPHON.

Chap. III, page 9. Photius s'étend un peu plus que Plutarque sur le caractère de l'éloquence d'Antiphon. Rapprochons le jugement de ces deux critiques. Voici ce qu'on lit dans Photius, d'après la traduction de l'abbé Gédoyn: « J'ai lu les oraisons « d'Antiphon; j'y ai trouvé de l'exactitude, de la force et de l'in- « vention. Cet orateur, dans les questions purement probables, a « beaucoup d'art; il s'entend bien à tirer le vrai de l'obscurité « qui le couvre; ses arguments sont subtils et pressants: souvent, « laissant là le raisonnement, il tourne tout-à-coup son discours « du côté des lois et des mœurs; alors il devient touchant, et ja- « mais il ne perd de vue ce que nous appelons les convenances, « les bienséances. Cécilius dit qu'Antiphon n'a point connu les fi- « gures des pensées, qu'il n'a ni cherché, ni employé ces tours « heureux, ces changements subits, par le moyen desquels on « passe d'une chose à une autre; qu'il disoit simplement ce qu'il « pensoit, sans fiction ni détour; mais que, par la liaison natu- « relle de ses pensées, et par les conséquences qu'il en savoit ti- « rer, il tournoit, comme il vouloit, l'esprit de son auditeur. Les « anciens rhéteurs, ajoute-t-il, ne songeoient qu'à trouver des en- « thymêmes, à les bien exprimer: ils étoient tout occupés du soin « de rendre leur diction énergique, ou agréable, et toute leur « composition harmonieuse. Par là ils se croyoient fort supérieurs « aux autres en l'art de parler. Ensuite le même Cécilius se ré- « tractant en quelque sorte, quand je dis, continue-t-il, que les « oraisons d'Antiphon sont sans figures, je ne prétends pas dire

« qu'elles en soient totalement dénuées; car on y trouve l'interro-
« gation, la prolepse, et quelques autres semblables; mais je veux
« dire qu'il en fait rarement usage, qu'il y est conduit par la seule
« nature, sans secours d'aucune méthode, et qu'il n'a jamais
« connu ni l'art, ni les préceptes. C'est ce que l'on peut remar-
« quer, et dans les écrits d'Antiphon, et dans ceux des autres
« rhéteurs du même temps : non, comme je l'ai déja dit, que les
« figures y manquent absolument; car il n'est guère possible qu'un
« discours d'une juste longueur n'en ait quelques unes; mais par-
« cequ'elles ne se font sentir, ni par leur véhémence, ni par leur
« nombre et leur variété, on est bien fondé à dire que ces anciens
« orateurs en ont ignoré l'art. »

Chap. X, page 13. Si Brotier le neveu s'étoit donné la peine de regarder le chapitre d'Ælien qu'il cite, sans doute, sur la foi de quelque autre, il auroit vu que cet auteur cite tout simplement le discours à Érasistrate, sans dire quel en est le sujet; mais comme il parle des paons dans ce chapitre, et que c'est à l'occasion du prix qu'on les payoit à Athènes, qu'il cite ce discours; comme Athénée, l. XII, p. 397, et Harpocration en deux endroits, citent le discours d'Antiphon sur les paons; Ruhnkénius (Dissert. de Antiphonte, t. VII, p. 822, des Orateurs Grecs de Reiske) en a tiré la conséquence que le discours à Érasistrate, et le discours sur les paons, n'étoient qu'un seul et même ouvrage. D'après cela, il croit qu'il faut lire ici *περὶ ταῶν*, à Érasistrate, des paons. Cette conjecture, qui est approuvée par M. Wyttembach, me paroît très vraisemblable. *C.*

ANDOCIDES.

Chap. XIII, pag. 23. Il y a dans le texte *ἄντικρυς τοῦ Πωρίνου σιλίνου*, ce qui n'offre aucun sens. Taylor (*Lectiones Lysiacæ*, tom. VI, p. 254 des Orateurs grecs de Reiske) propose de lire avec un léger changement, *τοῦ Πωρίνου Σειληνοῦ*, *vis-à-vis le Silène de porus.* Le porus étoit une pierre très légère, une espèce de tuf, qu'on employoit quelquefois à la construction des bâtiments, et à faire des statues. Il en est plusieurs fois question dans Pausanias. *C.*

LYSIAS.

Chap. VI, page 27. La traduction d'Amyot n'est pas exacte. Il y a dans le texte ἰσοτελής. Les étrangers établis à Athènes (μέτοικοι) y étoient soumis non seulement à une capitation, connue sous le nom de μετοίκιον, mais encore à différents services dans les fêtes publiques, tels que celui de porter à la procession des Panathénées, sur leurs épaules, des vases de bois nommés σκάφη. Lorsque le peuple athénien vouloit en récompenser quelqu'un, il l'exemptoit de toutes ces charges; il devenoit donc égal aux citoyens quant à l'exemption des charges, et c'est ce qu'on entend par le mot ἰσοτελής; mais il ne jouissoit d'aucun des droits des citoyens. *C.*

Chap. VII, page 28. Photius porte le même jugement de Lysias; « Dans le grand nombre de plaidoyers qu'il a composés, il ne « perdit que deux fois sa cause, quoiqu'il eût à faire à tant d'ad- « versaires. Cet orateur est fort brief, et en même temps fort per- « suasif. Il a autant de force d'éloquence que pas un autre, bien « qu'il ne paroisse pas en avoir: car on diroit que rien n'est plus « facile que de l'imiter, et cependant rien n'est plus difficile. »

Voyez l'éloge du style de Lysias dans les Mémoires de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, tome VIII, pages 181, 182; et la comparaison du style de cet orateur avec celui de Thucydide, par le savant M. Capperonnier. *Ib.* tome XXI, pag. 3 et suiv.

Chap. IX, page 28. A ce témoignage de Platon en faveur de Lysias, il faut ajouter celui de Cicéron (In Bruto, seu de Claris Orator.) dont nous allons rapporter les expressions : « Tum fuit « Lysias, ipse quidem in causis forensibus non versatus, sed egre- « giè subtilis scriptor, atque elegans, quem jam prope audeas « oratorem perfectum dicere. »

Ibid. Je ne m'amuserai pas à rapporter toutes les manières dont cette épigramme, qui est presque inintelligible, a été rétablie par

différents critiques. M. Wyttembach prétend qu'elle n'a point été faite pour Lysias, mais pour Lysis, philosophe pythagoricien, qui fut le maître d'Epaminondas; et la stupidité du compilateur de ces vies, qu'on a mal-à-propos attribuées à Plutarque, rend cette erreur très croyable. M. Wyttembach promet de donner les motifs de son opinion dans ses notes; en attendant, voici comment il a traduit :

« Fille de Calliope, éloquente méditation, montre si tu es sage, « et si tu sais quelque chose de plus que les autres. Il faut que tu « chantes un hymne qui annonce au loin la sagesse de Lysis qui « vient de changer de forme, et qui est allé dans un autre monde « prendre un autre corps. Sois auprès de tous les peuples l'in- « terprête de mon amitié éternelle pour lui, et porte par-tout la « renommée de ses vertus. » *C.*

ISOCRATE.

Chap. IV, page 34. Voici le jugement de Photius sur ce panégyrique. « Isocrate employa, selon quelques uns, dix ans à com- « poser ce panégyrique, et quinze, selon d'autres. Cet ouvrage « n'est point écrit à la manière de Gorgias et de Lysias : les en- « thymêmes et les épichérêmes y sont autrement traités qu'ils ne « l'étoient par ces rhéteurs. On pourroit croire que ce qui lui a « tant coûté, c'a été le choix des mots, l'extrême soin de la dic- « tion, l'élégance du style, l'arrondissement des périodes, et la « juste proportion de leurs parties; toutes choses en effet qui de- « mandent beaucoup de temps : mais l'invention et la disposition « en demandoient encore davantage. Car, si l'on considère l'éco- « nomie et la distribution de tout l'ouvrage, les arguments et la « manière dont il les traite, on sentira qu'un temps si long n'a pas « été mal employé à un tel discours. Aussi a-t-il produit divers ef- « fets sur les gens du métier; les uns examinant le fond des cho- « ses, les autres s'en tenant à la superficie, je veux dire au style « et à la diction : les uns approfondissant tout, les autres se con- « tentant de lire pour le plaisir de lire, chacun selon son carac- « tère et son goût, ou suivant qu'il étoit plus ou moins propre aux « fonctions de la tribune et du barreau. »

Chap. V, page 35. Il faut corriger le texte et lire *ἐπὶ τὸν Κυαμίτην*. *Κυαμίτης* étoit le nom ou le surnom d'un héros qui avoit un petit temple auprès duquel étoit le tombeau de Theodectes, dont Plutarque parle ici; il est question de ce temple et de ce tombeau dans Pausanias, l. I, chap. XXXVII. Il faut donc traduire : « Son sépulcre est en allant vers le temple de Cyamites. » *C.*

Chap. VII, page 37. Gorgias de Léontium, ville de Sicile, fut disciple d'Empédocle et maître d'Isocrate. Il florissoit vers la quatre-vingt-quatrième olympiade. Les Léontins, ayant eu quelques démêlés avec ceux de Syracuse, envoyèrent cet orateur aux Athéniens pour demander du secours. La confiance qu'ils eurent en ses talents fut récompensée par les plus heureux succès. Gorgias en effet obtint ce qu'il étoit chargé de demander. Ceci se passa dans la quatre-vingt-huitième olympiade, 428 ans avant Jésus-Christ.

On peut se faire une idée du caractère de l'éloquence de Gorgias d'après ses oraisons qui nous restent, et qui sont imprimées, *in oratorib.* Aldi, 1513, et Henr. Stephani, 1575. Il avoit de l'élévation, prodigieusement de facilité, et beaucoup de force. Philostrate (*in epist. ad Juliam August.*) nous dit que Critias et Thucydide prirent Gorgias pour modèle, et qu'ils lui furent redevables de l'élévation de leur éloquence, accompagnée de facilité dans l'un et de force dans l'autre.

La facilité de Gorgias étoit telle que, d'après le même Philostrate, il fut le premier qui, sans être préparé, haranguoit sur quelque matière qu'on lui proposât : ce qu'il fit dans la vue d'effacer la gloire que Prodicus acquéroit en allant de ville en ville réciter des harangues travaillées avec soin. Gorgias vouloit renchérir sur un orateur qu'il railloit de la répétition des mêmes pièces usées; il prit en conséquence le parti d'abandonner son éloquence au hasard des occasions. *Audax negotium*, remarque très bien Cicéron à ce sujet : *Dicerem impudens, nisi hoc institutum postea translatum ad philosophos nostros esset.* (De finib. bon. et mal. sub initi.)

Plutarque (tome XV, page 26) nous rapporte une anecdote au

sujet de cet orateur qui peut mettre à même de juger de ses goûts, de ses mœurs et de sa vie privée.

Gorgias comprenoit que dans les discussions on n'avoit jamais plus d'avantage que lorsqu'on pouvoit opposer à son adversaire un caractère tout différent de celui qu'il affectoit : rien en effet de plus propre à déconcerter l'imposture, que de lutter sous un costume leste, aisé, naturel, contre quelqu'un qui chausseroit gravement le cothurne. Les grimaces et les tons sont les passeports du mensonge, qui ne s'accrédite souvent qu'à l'aide d'un visage artificiellement composé avec tous les dehors de la sévérité. Aussi Gorgias avoit-il pour principe de discuter les choses sérieuses par des railleries, et les railleries par des choses sérieuses : καὶ, dit Aristote (Rhetoric. III, 18), δεῖν ἔφη Γοργίας, τὴν μὲν σπουδὴν διαφθείρειν τῶν ἐναντίων γέλωτι, τὸν δὲ γέλωτα σπουδῇ. La gaieté est la seule pierre de touche de la gravité, comme celle-ci l'est réciprequement de la gaieté. For, observe très bien le profond Shaftesbury, a subject which would not bear raillery, was suspicious; and a jest which wou'd not bear a serious examination, was certainly false wit. *Essay on the freedom of wit and humour.* Sect. V, t. I, des Caractères, p. 51.

Il paroît que la carrière de Gorgias fut aussi longue qu'heureuse; car on dit qu'il vécut près de 108 ans.

Chap. X, page 38. Les Athéniens avoient une loi, observe M. l'abbé Vatry (Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tome XIII, p. 162 et 163), suivant laquelle on choisissoit les trois cents citoyens les plus riches, et on les obligeoit de faire à leurs dépens l'armement des trirèmes, pour le service de la république, et on appeloit ces trois cents citoyens triérarches. Si quelqu'un d'eux se prétendoit moins riche que quelque autre citoyen, il lui étoit permis de l'appeler en jugement, et de le forcer à échanger avec lui tous ses biens, ou à prendre sa place parmi les thriérarches. Les richesses d'Isocrate excitant l'envie, on lui intenta cette action deux fois. Aphareus, son fils adoptif, plaida sa cause la première fois, et la gagna. Attaqué une seconde fois, il succomba, et équipa une trirème. Il ne nous reste

que le discours qu'il prononça lui-même en cette occasion, la seule fois de sa vie qu'il ait parlé en public.

Tout citoyen dont le bien montoit à dix talents (46,686 livres de notre monnoie), pouvoit être nommé triérarche ou triérarque, c'est-à-dire capitaine de galère, dit l'abbé Gédoyn, auquel cas il étoit obligé d'équiper une galère, et avoit droit de la commander.

Cette loi étoit de Solon, et s'appeloit la loi des échanges, ὁ τῶν ἀντιδώσεων νόμος.

Chap. XI, page 38. Isocrate, Théodecte, Nancratès ou Naucrites, et Théopompe, les écrivains les plus célèbres de leur siècle, furent les principaux qui concoururent pour les prix considérables accordés au meilleur discours à la louange de Mausole, et proposés par la reine Artémise, livrée au desir seul d'immortaliser et ses regrets, et la mémoire de son époux. Quant à l'Isocrate (appelé par Suidas, l'Appoloniate), l'abbé Sévin, entraîné par l'autorité du lexicographe, ne veut pas qu'on le confonde avec l'orateur du même nom (Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, t. IX, p. 155, 56 et 60). Mais l'abbé Vatry (même volume cité p. 411) paroît plus déférer aux témoignages réunis d'Aristote (qui cite dans sa rhétorique ce discours à la louange de Mausole), de Plutarque, d'Aulugelle (X, 18), et d'Eusèbe. Meursius a suivi l'opinion de Suidas. Voyez Fabricius (in Isocrate, p. 808).

Chap. XIV, page 40. Il est étonnant, remarque l'abbé Vatry (*ibid.*) qu'Isocrate ayant vécu près de cent ans, nous ait laissé si peu d'ouvrages. Deux choses y ont contribué, continue le savant critique : 1° l'exactitude et l'extrême lenteur avec lesquelles il travailloit. On lui a reproché qu'il avoit employé plus de temps à composer le discours panégyrique qu'Alexandre-le-Grand n'en avoit mis à faire la conquête de l'Asie entière. 2° L'application qu'il donnoit à former ses disciples; il sortit de son école, suivant l'expression de Cicéron, plus de fameux orateurs qu'il ne sortit de héros du cheval de Troie. D'ailleurs tous ses écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

ISÉE.

Chap. IV, page 47. Nous n'avons aucun des discours politiques d'Isée. Il ne nous reste de lui que des plaidoyers que M. l'abbé Auger a traduits en françois. Les réflexions préliminaires du savant académicien, sur les plaidoyers d'Isée, sont justes, et très propres à donner une excellente idée de cet orateur trop peu connu, et cependant qui mérite infiniment de l'être, ne fut-ce qu'à raison de sa diction vive, pressée et toujours syllogistique sans être sèche ni aride. C'est un modèle précieux pour toute personne qui veut avoir des succès solides et durables au barreau. On y voit l'art de faire triompher la vérité sans les secours multipliés de la persuasion, plus habile à fasciner les yeux qu'à éclairer l'esprit. Heureuse pour les juges, heureuse pour les plaideurs, la nécessité où se trouvoient les orateurs de l'ancienne Grèce, de sacrifier les graces du discours à l'austérité des mœurs d'Athènes! Jamais l'aréopage ne relâcha rien de l'obligation étroite qu'il avoit imposée aux avocats de se renfermer si exactement dans le fait, qu'ils n'osassent jamais ni le parer, ni l'étendre. Tous les prestiges qui opèrent la persuasion étoient généralement proscrits. Ce qui fait dire à Quintilien (IV, 1): « Salibus certe et commiseratione, qui « duo plurimum affectus valent, vincimus. »

William Jones, membre de l'université d'Oxford, a traduit Isée en anglois: on doit le plus grand éloge à cette traduction, accompagnée de notes et de discours très savants; ils sont une clef précieuse pour l'intelligence des orateurs de l'ancienne Athènes, qui ont travaillé dans le même genre qu'Isée.

ESCHINES.

Chap. II, page 50. Il ne s'agit point ici de la construction d'un port; il faut lire, dans le texte, avec Wolff et M. Wyttembach: καὶ τοὺς τὸν λιμένα ἔργα ζομένους. Il faut traduire, « Et que lorsqu'il fut « choisi pylagore, il fit déclarer la guerre par les Amphictyons, aux « Amphisséens, et à ceux qui avoient labouré le port. » Cirrha étoit anciennement une ville et un port dans le pays de Delphes: les ha-

bitants de cette ville s'étant emparés d'une portion du terrain consacré à Apollon, les Amphictyons leur firent la guerre, détruisirent leur ville et consacrèrent tout leur territoire à ce dieu. Les Phocéens s'étant avisés de le cultiver, les Amphictyons les condamnèrent à une amende; le refus que les Phocéens firent de la payer fut la cause de la guerre dont il s'agit ici, et c'est sans doute le territoire de Cirrha que Plutarque nomme τὸν λιμένα, *le port*. Voyez Diodore de Sicile, l. XVI, ch. 23. *C.*

Ibid. note. Il n'y avoit point de bourg nommé *Proballuse*, mais il y en avoit un nommé *Probalinthe*, et ceux qui en étoient se nommoient également *Probalisiens* ou *Probalinthiens*, suivant Taylor, dans ses notes sur Démosthène (t. X, pag. 1020, *Orateurs grecs* de Reiske); et il est question d'un Eubulus Probalisien dans le discours de Démosthène contre Neæra, pag. 1361, tome II, *Orat. Gr.* de Reiske. Mais le compilateur de ces vies s'est trompé, celui qui servit Eschine contre Démosthène étoit Anaphystien. Voyez l'histoire des Orateurs grecs par Ruhnkénius, p. 65, à la tête de son édition de Rutilius Lupus, ou t. VIII, p. 145, des *Orateurs grecs* de Reiske. *C.*

Chap. VII, page 52. Ces trois oraisons d'Eschine sont imprimées avec ses lettres dans l'édition des Aldes et d'Henri Étienne. M. l'abbé Auger en a donné une traduction françoise. « Les oraisons d'Esquine (Eschine), dit Photius, dont j'aie connoissance, « sont au nombre de trois; et ses lettres au nombre de neuf; car « la Déliaque n'est pas de lui. Son style est pur, doux et coulant. « Il excelle sur-tout à traiter l'enthymême avec une grande netteté « de raisonnement. Son oraison contre Timarque est célèbre. Ce « Timarque étoit accusé de faire de sa maison un lieu de prostitution. Esquine, plaidant contre, le couvrit de confusion, au point « qu'il sortit de l'audience, et s'alla pendre de désespoir.... Dès qu'il « eut commencé à se mêler des affaires de la république, il y acquit beaucoup de gloire: à quoi l'esprit de faction ne contribua « pas peu; car en se faisant l'antagoniste de Démosthène, il devint « chef de parti. »

M. l'abbé Vatry (Mémoires de l'académie des inscriptions et

belles-lettres, t. XIV, p. 84 et suiv.) examine les causes de la haine que se portoient Eschine et Démosthène; haine qui venoit, selon lui, de la différence de leur caractère, de leur humeur, de leurs goûts, de leur aisance et de leur délicatesse. Mais il faut lire les observations judicieuses du savant académicien.

DÉMOSTHÈNE.

CHAP. I, page 55. La correction que je fais en cet endroit est conforme au texte, et appuyée sur le témoignage des meilleurs auteurs.

Les difficultés, en tout genre, vaincues par Démosthène m'ont souvent fait me demander lequel mérite le plus d'être admiré et proposé pour modèle, ou de la sublimité de son éloquence, ou du travail opiniâtre qui a fait de cet orateur le premier homme de son siècle, et de ses discours le chef-d'œuvre de l'art. C'est bien ici le lieu de dire, avec Montesquieu, que ce n'est pas le pouvoir, mais le vouloir qui manque aux hommes. En effet Démosthène étoit né avec la santé la plus délicate; sa première éducation, livrée à une mère trop foible, fut tout-à-fait manquée; sa modique fortune l'exclut des meilleures écoles, le força même de se livrer à des travaux manuels pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille; en un mot, un mauvais maintien, une prononciation très désagréable et très viciée, un certain goût pour des tournures forcées et obscures, paroissoient devoir lui interdire à jamais la carrière de l'éloquence. Mais, comme le remarque très bien Edward Harwood: « What nature denied him, he « resolved to attain by labour; and his eagerness in the pursuit « of eloquence was so violent, that he found nothing impossible « or disproportioned to its force. So that it was nothing but am« bition that formed him, and made him conquer the vicious « inclinations of an age that had a relish for nothing but plea« sure, and that too in a city where all manner of wickedness was « authorized by the bad example of a people devoted to luxury « and debauchery. And this made him prefer the conversation of « Theophrastus and Xenocrates and of the Platonists, before that « of Phyrne, in whose house there was a general rendez-vous of

« all that was notoriously infamous in Athens. » (Lives of the Grecian Historians.)

C'est donc le travail opiniâtre et l'étude la plus suivie, la plus réfléchie et la plus variée, quant à son objet, qui peuvent procurer des succès assurés dans l'éloquence. Vérité que Tacite a parfaitement développée dans son dialogue des orateurs, (XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV). Je vais traduire le chapitre entier que je n'ai fait qu'indiquer dans la note. Je desire, en le mettant sous les yeux des lecteurs, pouvoir être utile aux jeunes littérateurs avides d'une gloire solide.

« Qu'on ne prétende pas qu'il suffise (pour être orateur) de « suivre un cours régulier d'études circonscrites. Car, d'abord, nous « disposons tout autrement des matériaux dus à la réflexion, que « de ceux dus à la mémoire : et il est clair qu'il y a une grande dif- « férence entre parler d'après les premiers ou d'après les seconds. « D'ailleurs des connoissances variées nous font honneur dans « toute position; et même, quand on s'y attend le moins, nous « font briller et distinguer : elles nous font goûter, non seulement « par le savant et par le sage, mais encore par le peuple qui pro- « digue aussitôt ses éloges, qui publie qu'on a su tirer parti de « son travail, qu'on possède tous les genres d'éloquence; en un « mot, qu'on est parfait orateur : perfection à laquelle je soutiens « que personne n'a pu et ne pourra jamais atteindre, si, comme « le soldat qui ne se présente au combat que muni de toutes ses « armes, on s'élève au barreau sans l'appui des arts. Nos haran- « gueurs du moment sont dans des principes bien différents : leur « style est farci des quolibets de la conversation journalière, et « des fautes les plus grossières : ils manifestent à chaque pas leur « ignorance des lois, leur peu de respect pour les arrêts du sénat, « et leur ton de raillerie contre les usages reçus. Aussi les voit-on, « fuir l'étude de la philosophie et les avis des gens graves, et dé- « pouiller, pour ainsi dire, l'éloquence de son empire, en la cir- « conscrivant dans un très petit nombre de pensées et dans des « maximes minutieuses. Car tel est le sort de cette reine des cœurs : « autrefois elle y pénétroit avec l'appareil pompeux de tous les « arts; maintenant, comme la plus vile des maîtresses, elle est « renfermée dans des bornes étroites, elle est mutilée, sans suite,

« sans honneur, j'ose dire plus, sans liberté. Voilà, suivant moi, « la première et la principale cause de notre infériorité en élo- « quence aux anciens. En veut-on des preuves? La meilleure est « l'exemple de Démosthène chez les Grecs, l'histoire nous apprend « qu'il fut le disciple studieux de Platon; et voici, autant que je « m'en souviens, comme Cicéron en parle : *Quidquid in eloquen- « tiâ effecerit, id se non rhetorum, sed academiæ spatiis consecu- « tum.* »

Chap. IV, page 58. Voici la manière dont Photius nous apprend que Néoptolemus s'y prit pour corriger Démosthène du défaut de courte haleine. « Voyant que les conduits par où l'air extérieur « entre, et rafraîchit sans cesse le poumon, étoient fort serrés « dans le jeune homme, il lui conseilla de tenir une olive dans sa « bouche, et de s'accoutumer à courir dans des lieux qui allas- « sent en pente. Le fruit de cette olive amollie par la salive, et « serrée dans la bouche par la rapidité du mouvement, passoit du « palais dans le nez, et sortoit par les narines : en sorte que l'or- « gane de la respiration et de la voix se trouvoit insensiblement « élargi, et plus propre aux fonctions de l'orateur. »

Chap. V, page 58. Je crois me rendre agréable à mes lecteurs en mettant sous leurs yeux les deux chapitres indiqués, du supplément ajouté au dialogue des orateurs par le nouvel éditeur de Tacite.

« 13. Temporibus enim et fortunæ semper attemperata est ora- « tio. Apud agrestes ferosque homines, pauca sunt verba, dura, « ac vix juncta, quæ necessitati tantùm sufficiant. Contrà iis, qui « principum arbitriis reguntur, regnorumque tranquillitati et opi- « bus insuevere, elegans copiosusque sermo, ad assentationem « compositus, qui otio et luxui abundè suppetat. Gentibus au- « tem, quæ communi societatis legumque vinculo continentur, at « primævum libertatis jus retinuere, quod singuli vel capitis pe- « riculo defendere teneantur, et à nomine sine scelere violari « valeat, prompta, acris, vivida pugnaxque oratio. Et si fortè « interna oriantur dissidia, aut si externa vis servitium minitans « ingruat, statim in eloquentiæ fulmina erumpunt, quibus aut

« turbida ingenia seditionum flammas exsuscitent, aut egregii « cives publicos hostes arceant, et commune libertatis bonum « tueantur, eloquentiâ suâ haud minùs, quàm armis, terribiles.

« 14. Inde liberas apud gentes nobilitata tot oratorum nomina. « Inde oratorum summus, Demosthenes, ad summum eloquentiæ « gloriæque fastigium evectus est. Vidit patriam, deliciis diffluen- « tem, opibus corrumpi facilem, nec jam servitium paventem. « Vidit patriæ inhiantem regem, victoriis nobilem, exercitibus « formidandum, auri copiâ superbum, dolo, virtute potentem, « omnia ausurum dum modò invisam sibi libertatem exscinderet. « Unus Demosthenes, solâque suâ eloquentiâ armatus, adversùs « domesticos externosque hostes stat interritus, patriam à veterno « revocat, et novo libertatis amore succendit: Philippum eludit, « artes ejus retegit, ei conflat odia. Quantis opus fuit eloquentiæ « fulguribus, ut animos perstringeret? Quantâ orationis vi, ut « parata tot machinamenta subverteret? Quot illi subeunda peri- « cula! At iis valescebat discriminibus. Patriæ caritate, servitii « odio, libertatis æstu instructus, certâque immortalitatis spe, « quam jam præsentiscebat, animatus, nihil valebat nisi excel- « sum, nisi sublime, sine ullo privatæ utilitatis studio, ob pa- « triam tantùm et publicam rem cogitare, nihil humile, nihil « abjectum eloqui poterat. »

13. L'éloquence se modèle toujours d'après les circonstances et les mœurs. Le barbare s'énonce en peu de mots, durs, sans liaison, et arrachés par les seuls besoins. Au contraire, l'homme élevé à l'ombre du trône, nourri dans l'abondance et la sécurité qu'il procure, s'étend volontiers dans ses discours où il est élégant et flatteur, et où il ne prêche que luxe et que paix. Mais chez le peuple assujetti au joug commun des lois et de la société, attaché d'ailleurs à une liberté primitive, que chaque individu doit défendre au péril de sa vie, et contre laquelle personne ne peut attenter sans crime, l'éloquence est brusque, tranchante, vive et audacieuse. C'est là qu'on entend tonner ses foudres, soit que des divisions intérieures éclatent, ou qu'une puissance étrangère menace de réduire en servitude : dans le premier cas, les esprits turbulents allument le feu de la discorde ; dans le second, le bon citoyen, aussi redoutable qu'une armée par sa seule élo-

quence, repousse l'ennemi public, et conserve le bien commun de la liberté.

14. Voilà d'où vient la célébrité de tant d'orateurs chez les nations libres. Voilà ce qui a fait parvenir Démosthène, le premier des orateurs, au plus haut période de l'éloquence et de la gloire. Il voit sa patrie nageant dans les délices, ouverte aux moyens de corruption, et ne redoutant déja plus l'esclavage. Il voit un roi avide de subjuguer sa patrie, fier de ses victoires, redoutable par ses troupes, orgueilleux de ses richesses, fourbe, courageux, prêt à tout, pourvu qu'il anéantisse une liberté qui lui est odieuse. Démosthène seul, avec sa seule éloquence, tient ferme contre tant de fléaux. Il tire sa patrie de l'engourdissement, et l'échauffe d'une nouvelle ardeur pour la liberté : il amuse Philippe, dévoile ses projets, anime la haine contre lui. Quelle force d'éloquence n'a-t-il pas fallu pour relever le courage? Que d'art pour faire avorter tant de desseins funestes? A combien de périls ne s'est-il pas exposé! Mais ces périls ranimoient sa vigueur. Enflammé d'amour pour sa patrie, de haine contre la servitude, de zèle pour la liberté, et d'un certain espoir de l'immortalité qu'il pressentoit, il ne pouvoit avoir que des idées élevées, sublimes, exemptes de vues d'intérêt particulier, toutes dirigées vers le bien public : il ne pouvoit, en un mot, rien proposer de bas et de vil.

Telles sont les circonstances qui firent de Démosthène le premier des orateurs. Photius l'avoit également remarqué : « Lors« qu'il s'adonna à la politique, dit-il, il trouva sa ville entre deux « factions : l'une étoit pour Philippe, l'autre pour la liberté. Il « prit le parti le meilleur, celui d'un homme de bien, d'un bon « républicain. Il suivit l'exemple d'Hypéride, de Nausiclès, de « Polyeucte, de Diotime, et en peu de temps il procura à Athènes « des alliés puissants, tels que les Euboens, les Thébains, les « Béotiens, les Corcyréens, les Corynthiens, et plusieurs autres. »

La constitution physique de Démosthène entra aussi pour beaucoup dans les causes qui concoururent à sa gloire, et la fixèrent auprès de lui. Il étoit d'un tempérament bilieux et mélancolique; l'humeur, suite ordinaire de cette mélancolie, le rendoit obstiné, jusqu'à l'opiniâtreté, dans tout ce qu'il entreprenoit, et sa bile

lui suggéroit la vigueur et l'activité nécessaire pour exécuter. Quoiqu'il dût à son tempérament d'être un peu bourru, il lui dut aussi cet air sérieux et grave, qui contribua infiniment à faire sa réputation : car sa vie dure et ses mœurs austères, qui en étoient une suite, lui concilièrent la qualification d'homme intègre, et lui inspirèrent du courage pour lutter contre Philippe et Alexandre, ces deux conquérants de l'univers. (Harwood, in Demosth.)

LYCURGUE.

Chap. III, page 76. Photius dit à-peu-près la même chose sur les travaux ordonnés et exécutés sous le ministère de Lycurgue. On retrouve encore dans les ruines de l'ancienne Grèce des restes et des vestiges des constructions, fortifications, etc., exécutées par ses ordres. Il faut consulter à ce sujet les recherches intéressantes et curieuses de plusieurs savants qui ont cherché à se pénétrer de la grandeur d'Athènes en consultant ses débris. Genre d'étude infiniment précieux, et qu'on ne peut trop encourager, puisqu'il offre aux arts un nouvel essor, à l'esprit de nouvelles ressources, et à l'ame de nouveaux motifs d'émulation et de noble ambition.

Chap. XVI, page 83. Il est aisé de déduire, d'après cette somme d'argent distribuée, à tant par tête de citoyen, le nombre des citoyens d'Athènes; on verra que ce nombre est infiniment petit: il est vrai qu'on n'y comprend ni les esclaves, ni les étrangers, qui ne laissoient pas que de faire un nombre considérable d'habitants, ni même ceux des Athéniens que la pauvreté réduisoit à la condition de serviteurs. (Pollux III, 8.)

HYPÉRIDE.

Chap. IX, page 90. « La composition de cet orateur, dit Photius, est si excellente, que quelques uns n'oseroient décider si « Démosthène est au-dessus d'Hypéride, ou Hypéride au-dessus de « Démosthène, et qu'ils appliquent à Hypéride cette inscription « que j'ai rapportée, changeant seulement le nom de l'un en celui

« de l'autre ». Mais, remarque avec raison M. l'abbé Gédoyn sur cet endroit de Photius, « Quintilien, qui étoit bon juge en telle « matière, décide la question. Hypéride, dit-il, a sur-tout la dou- « ceur du style, et la délicatesse de l'esprit en partage. Mais je le « crois plus né, plus propre pour les petites causes que pour les « grandes. »

LES OPINIONS DES PHILOSOPHES.

Liv. I, chap. VI, art. 3, p. 124. Amyot a littéralement traduit les vers grecs d'Aratus cités par Plutarque. Voici la manière dont Cicéron les a rendus en vers latins. J'y joindrai la traduction françoise de M. Pingré, de l'académie des sciences.

Æstifer est pendens ferventia sidera cancer.
Hunc subter fulgens cedit vis torva leonis;
Quem rutilo sequitur collucens corpore virgo,
Exin projectæ claro cum lumine chelæ;
Ipsaque consequitur lucens vis magna nepaï.
Inde sagitti potens dextrâ flexum tenet arcum.
Post hunc ore fero capricornus vadere pergit.
Humidus inde loci collucet aquarius orbi.
Exin squamifero serpentes sidere pisces;
Quîs comes est aries obscuro lumine labens,
Inflexoque genu projecto corpore taurus,
Et gemini clarum jactantes lucibus ignem.

L'écrevisse ouvre la saison brûlante de l'été. Le lion féroce marche sur ses pas; il est suivi de la vierge, que l'on distingue à son feu pétillant. Les serres répandent ensuite leur éclat : l'ardent scorpion marche après elles. Le sagittaire tient de sa main droite son arc perpétuellement bandé. Le capricorne présente une corne menaçante. Après lui l'humide verseau se montre à la terre. Les poissons glissent au ciel leurs corps couverts d'écailles; le bélier les accompagne et ne nous renvoie qu'une foible lumière. Le taureau, affaissé sur ses genoux, et les gémeaux nous font admirer leurs éclatantes étoiles.

CHAP. VI, même article, page 125.

Et, quo clara magis possis cognoscere signa,
Non varios obitus norunt variosque recursus;
Certa sed in proprias oriuntur sydera luces,
Natalesque suos occasumque ordine servant.
Necquicquam in tanta magis est mirabile mole
Quàm ratio, et certis quòd legibus omnia parent.
Nusquàm turba nocet, nihil ullis partibus errat,
Laxiùs, aut leviùs, mutatove ordine fertur.
Quid tam confusum specie, quid tam vice certum est.
 Ac mihi tam præsens ratio non ulla videtur,
Quâ pateat mundum divino numine verti,
Atque ipsum esse Deum; nec forte coisse magistrâ;
Ut voluit credi, qui primus mænia mundi
Seminibus struxit minimis, inque illa resolvit:
Et quîs et maria, et terras, et sydera cœli,
Ætheraque immensis fabricantem finibus orbes
Solventemque alios constare; et cuncta reverti
In sua principia, et rerum mutare figuras.
Quis credat tantas operum sine numine moles
Ex minimis, cæcoque creatum fœdere mundum!
Si fors ista dedit nobis, fors ipsa gubernet.
At cur dispositis vicibus consurgere signa,
Et velut imperio præscriptos reddere cursus
Cernimus, ac nullis properantibus ulla relinqui?
Cur eadem æstivas exornant sydera noctes
Semper, et hibernas eadem? certamque figuram
Quisque dies reddit mundo, certamque relinquit?
Jam tum, cùm graiæ verterunt Pergama gentes,
Arctos et Orion adversis frontibus ibant:
Hæc contenta suos in vertice flectere gyros,
Ille ex diverso vertentem surgere contra
Obvius, et toto semper decurrere mundo.
Temporaque obscuræ noctis deprendere signis
Jam poterant, cœlumque suas distinxerat horas.
Quot post excidium Trojæ sunt eruta regna,
Quot capti populi! quoties fortuna per orbem
Servitium imperiumque tulit, varièque revertit!
Trojanos cineres in quantum oblita refovit
Imperium! fatis Asiæ jam Græcia pressa est.

Sæcula dinumerare piget, quotiesque recurrens
Lustravit mundum vario sol igneus orbe.
Omnia mortali mutantur lege creata;
Nec se cognoscunt terræ, vertentibus annis;
Exutæ variant faciem per sæcula gentes.
At manet incolumnis mundus, suaque omnia servat;
Quæ nec longa dies auget, minuitve senectus:
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem.
Non alium videre patres, aliumve nepotes
Aspicient: Deus est qui non mutatur in ævo.
Nunquam transversas solem decurrere ad arctos,
Nec mutare vias, et in ortum vertere cursus,
Auroramque novis nascentem ostendere terris,
Nec lunam certos excedere luminis orbes,
Sed servare modum, quo crescat, quove recedat;
Nec cadere in terram pendentia sidera cœlo,
Sed dimensa suis consumere tempora signis;
Non casûs opus est, magni sed numinis ordo.

Voulez-vous reconnoître avec plus de facilité ces brillants astérismes? remarquez qu'ils ne varient jamais sur le lieu de leur lever et de leur coucher; l'heure de leur lever est pareillement déterminée pour chaque jour de l'année; le temps de leur apparition et de leur disparition est réglé sur des lois invariables. Dans ce vaste univers rien n'est si étonnant que son uniformité et l'ordre constant qui en règle tous les ressorts: le nombre des parties ne cause aucune confusion, rien ne se déplace; les mouvements ne se précipitent jamais, jamais ils ne se ralentissent, ils ne changent jamais de direction. Peut-on concevoir une machine plus composée dans ses ressorts, plus uniforme dans ses effets?

Quant à moi, je ne pense pas qu'il soit possible de démontrer avec plus d'évidence que le monde est gouverné par une puissance divine, qui est Dieu lui-même, que ce n'est point un hasard créateur qui l'a produit, comme a prétendu nous le persuader ce philosophe qui s'imagina le premier que ce bel univers n'étoit dû qu'au concours fortuit d'atomes imperceptibles, dans lesquels il devoit un jour se résoudre; qui enseigna que ces atomes étoient les vrais principes de la terre, de l'eau, des feux célestes, de l'air même, qui par cela seul avoit la puissance de former une infinité

de mondes, et d'en détruire autant d'autres; qui ajouta que tout retournoit à ces premiers principes, et changeoit sans cesse de forme. « A qui persuadera-t-on que ces masses immenses sont l'ou-« vrage de légers corpuscules, sans que la Divinité s'en soit mê-« lée, et que le monde est l'ouvrage d'un aveugle hasard »? Si c'est le hasard qui l'a formé, qu'on dise donc que c'est le hasard qui le gouverne. Mais pourquoi le lever successif des astres est-il si régulier? Comment leur marche est-elle assujettie à des lois si constantes? Pourquoi aucun d'eux ne hâte-t-il le pas, et ne laisse derrière lui l'astérisme dont il fait partie? Pourquoi les nuits d'été sont-elles constamment éclairées des mêmes étoiles? Et pourquoi en est-il de même des nuits d'hiver? Pourquoi les mêmes jours de l'année nous ramènent-ils les mêmes figures célestes? Pourquoi en font-ils invariablement disparoître d'autres? Dès le temps où les peuples de la Grèce détruisirent Ilion, l'Ourse et Orion étoient déja dans les attitudes opposées où ils sont aujourd'hui : l'Ourse se bornoit à une révolution fort resserrée autour du pôle; Orion sembloit s'élever vers elle, comme pour venir à sa rencontre, et ne quittoit jamais le milieu du ciel. Dès-lors on distinguoit les temps de la nuit par la position des étoiles; ses heures étoient gravées au firmament. Depuis la ruine de Troie, combien de trônes ont été renversés! combien de peuples réduits en captivité! Combien de fois la fortune inconstante a-t-elle fait succéder la puissance à l'esclavage, la servitude à l'autorité! Quel vaste empire elle a fait naître des cendres oubliées de Troie! La Grèce a enfin été soumise au sort qu'elle avoit fait éprouver à l'Asie. Je ne finirois pas, si je voulois compulser les fastes de tous les siècles, et détailler les vicissitudes étonnantes que les feux du soleil ont éclairées. Tout ce qui est créé pour finir est sujet au changement; après quelques années les nations ne se reconnoissent plus elles-mêmes; chaque siècle change leur état et leurs mœurs. Mais le ciel est exempt de ces révolutions; ses parties n'éprouvent aucune altération, la succession des âges n'en augmente pas, la vieillesse n'en diminue pas le nombre; il sera toujours le même, parcequ'il a toujours été le même. Tel que l'ont observé nos aïeux, tel le verront nos neveux : il est Dieu, puisqu'il est immuable. Que le soleil ne s'écarte jamais vers les ourses voisines du pôle, qu'il ne

varie point dans sa marche, que sa route ne le porte jamais vers l'Orient; que l'aurore naisse constamment dans les mêmes parties de l'horizon : que la lumière de la lune ait des progrès certains et limités, qu'elle croisse et diminue conformément à des lois invariables; que les astres suspendus dans l'espace ne tombent pas sur la terre, mais qu'ils circulent dans des temps déterminés, conjointement avec les constellations dont ils font partie; ce n'est point un effet du hasard, c'est un ordre établi par la sagesse divine.

Liv. I, chap. VII, page 131. Bentley, dans son Recueil des fragments de Callimaque, tom. I, pag. 458, a fort bien vu que ce vers

Οὗ τὸν πάλαι χάλκεον ὁ πλάσας Ζᾶνα.

n'offre aucun sens; Evemère, en effet, n'avoit point imaginé un Jupiter de bronze, mais il prétendoit que Jupiter avoit été un simple mortel, dont il avoit, à ce qu'il disoit, trouvé l'histoire dans l'île de Panchée. On peut voir quelques fragments de la traduction qu'Ennius avoit faite de son ouvrage, dans Lactance et dans les fragments d'Ennius recueillis par Hieron, Columna. En conséquence, Bentley propose de lire ici, οὗ τὸν πάλαι Παγχαῖον ὁ πλάσας Ζᾶνα. D'après cette correction, qui me paroît très vraisemblable, il faut traduire ce fragment ainsi : « Allez vous-en en « foule dans le temple qui est devant les murs, où écrit ses mé- « chants livres, ce vieux charlatan qui nous a forgé Jupiter Pan- « chéen... » Corsini dans ses dissertations sur ce même traité, qu'il a publié à part, à Florence, en 1760, in-4°, a fait la même conjecture que Bentley. *C.*

Liv. V, chap. XXII, page 229. Ce chapitre est très corrompu dans toutes les éditions de Plutarque. M. Wyttembach a cru devoir le rétablir d'après l'histoire philosophique de Galien, et d'après ses propres conjectures. En voici la traduction. « Empé- « docle dit que les chairs sont composées du mélange par égales « parties des quatre éléments. La terre et le feu avec deux parties « d'eau forment les nerfs. Les ongles des animaux se forment par

« le refroidissement qu'éprouvent les nerfs, lorsqu'ils sont frappés « par l'air. Les os se composent de deux parties d'eau, deux par« ties d'air, quatre parties de feu et quatre parties de terre. La « sueur et les larmes se forment lorsque le corps se liquéfie de « nouveau et se fond en s'exténuant. » *C.*

Quest. XXXII, page 275. Le P. Pétau n'a fait aucunes notes sur ce traité; les variantes qui sont citées sous le nom du P. Pétau sont tirées d'un manuscrit appartenant à Paul Pétau, conseiller au parlement de Paris, comme je l'ai observé p. 355. C'est de ce manuscrit que sont tirées toutes les leçons que Brotier attribue au P. Pétau. Au reste, la phrase grecque me paroît exiger ce supplément, que M. Wyttembach n'a cependant pas mis dans ses variantes. Il n'y a rien en effet qui désigne l'époque. Je crois donc qu'il faut lire : διὰ τί τοῦ Μαΐου μηνὸς περὶ τὴν πανσέληνον. *Pourquoi dans la pleine lune du mois de mai. C.*

Quest. L, page 293. Il est probable que Plutarque se trompe; ce n'étoit pas parcequ'il étoit prêtre de Jupiter qu'il ne pouvoit se séparer de sa femme; mais c'étoit parceque, pour parvenir à cette prêtrise, il falloit être marié *per confarreationem.* C'étoit une manière solennelle de se marier qui avoit été établie par Romulus, et qui étoit accompagnée de beaucoup de cérémonies sacrées. Le mariage contracté ainsi ne pouvoit se dissoudre que par des cérémonies contraires. Ces cérémonies se faisoient sans doute par l'autorisation du souverain pontife, et ce fut probablement en cette qualité, et non en celle d'empereur, que Domitien permit le divorce dont il s'agit ici. *C.*

Quest. LV, page 297. Il faut lire dans le texte, comme l'ont vu plusieurs savants : Ἰουνίαις εἰδοῖς, *Aux ides de juin.* Voici ce que dit Censorin, *de Die Natali*, ch. XII, pag. 55, édition d'Havercamp : *Tibicinibus, per quos numina placant est permissum..... Quinquatribus minusculis, id est, Idibus Juniis, urbem vestitu quo vellent, personatis temulentisque pervagari.* « A la fête des petites Quin« quatrues, c'est-à-dire aux ides de juin, il est permis aux joueurs « de flûte, par le moyen desquels on apaise les dieux, de courir

« la ville ivres, masqués, et habillés comme ils le veulent ». Voyez aussi Varron *de Lingua Latina*, liv. V, pag. 56, édition de Deux-Ponts. *C.*

QUEST. LXXVIII, page 317. Cette question est très bien traitée dans Plutarque. Méziriac a fait une longue dissertation à ce sujet, tome I, page 171 et suiv. de ses Commentaires sur les épitres d'Ovide. Il faut le consulter si on desire voir cette matière traitée à fond et avec tout l'étalage de l'érudition dont elle est susceptible.

M. Morin a traité à-peu-près la même question dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres (partie historiq. tome III, page 63). Mais, sans s'attacher trop sérieusement à son sujet, il le manie avec délicatesse et agrément, et avec un certain sel qui fait trouver du plaisir à lire ce qu'il a écrit sur cette matière et sur plusieurs autres. Il examine ici particulièrement les privilèges de la main droite. Suétone, dit-il, (*in Tiberio*) attribue à Tibère, *majorem sinistræ agilitatem*. Platon vouloit qu'on fût ambi-dextre (de leg. III). La seule tribu de Benjamin fournit sept cents braves soldats qui étoient ambi-dextres (lib. II, Judic. XX, 16). Henri IV fit sortir de ses gendarmes cinq bons sujets, par la seule raison qu'ils étoient gauchers (Essais de Montaigne).

Xénophon nous apprend que le grand Cyrus plaçoit à sa gauche les personnes qu'il honoroit de ses bonnes graces. C'est encore la place des favoris et des gens de distinction chez les Turcs, les Persans, et chez tous les Orientaux. Du temps de Salomon le côté gauche étoit celui de la gloire et des richesses, *in sinistrâ ejus gloria et divitiæ*. Chez les Romains, selon Macrobe, ce côté étoit particulièrement destiné à la justice : *sinistra manus æquitati aptior quam dextra.*

QUEST. XXV, page 377. Ces mots : *qui s'appelle aussi autrement Palamnæus*, ne sont pas dans le grec, et il y a une lacune dans le texte, quoiqu'elle ne soit indiquée dans aucune édition. Amyot ne l'a pas remplie heureusement. Παλάμη en grec signifioit *main*. Παλαμναῖος étoit, suivant Hésychius et Harpocration, celui qui avoit tué quelqu'un de sa propre main. Comme d'après

les lois, il étoit défendu d'avoir aucune communication avec lui, il n'est pas étonnant que ce nom fût aussi injurieux que ceux dont Plutarque vient de parler. *C.*

Quest. LII, page 399. Il est très évident que ce chapitre est corrompu, mais il est difficile de savoir comment le rétablir, quant aux mots; car on est à-peu-près assuré du sens qu'il faut lui donner. Hérodote, l. IV, ch. XXX, dit que lorsque les Éliens vouloient faire couvrir leurs juments par des ânes, pour avoir des mulets, ils étoient obligés de les faire sortir de l'Élide, lorsqu'elles étoient en chaleur, et de ne les faire rentrer que lorsqu'elles avoient conçu. Il est donc très probable que la question de Plutarque étoit conçue ainsi: « Pourquoi les Éliens mènent-ils leurs « juments en chaleur hors de leurs frontières pour les faire cou- « vrir par des ânes? N'est-ce point parcequ'Œnomaüs étant le « prince qui aimoit le plus les chevaux, et qui en élevoit le plus « grand nombre, fit de grandes imprécations et malédictions con- « tre ceux qui feroient couvrir des juments par des ânes? » *C.*

FIN DU TOME VINGT-UNIÈME.

TRAITÉS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

